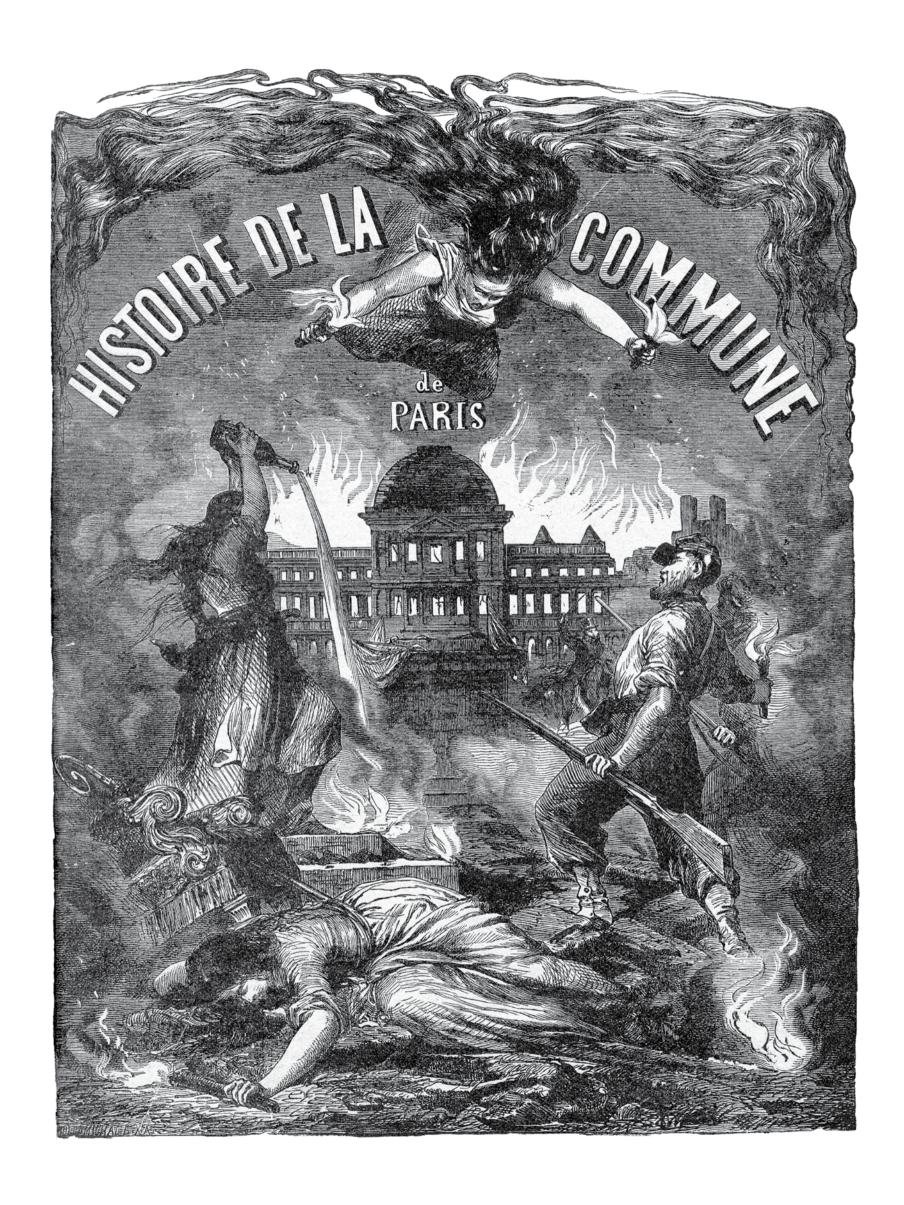


La Commune

PARIS - PARIJS 1871



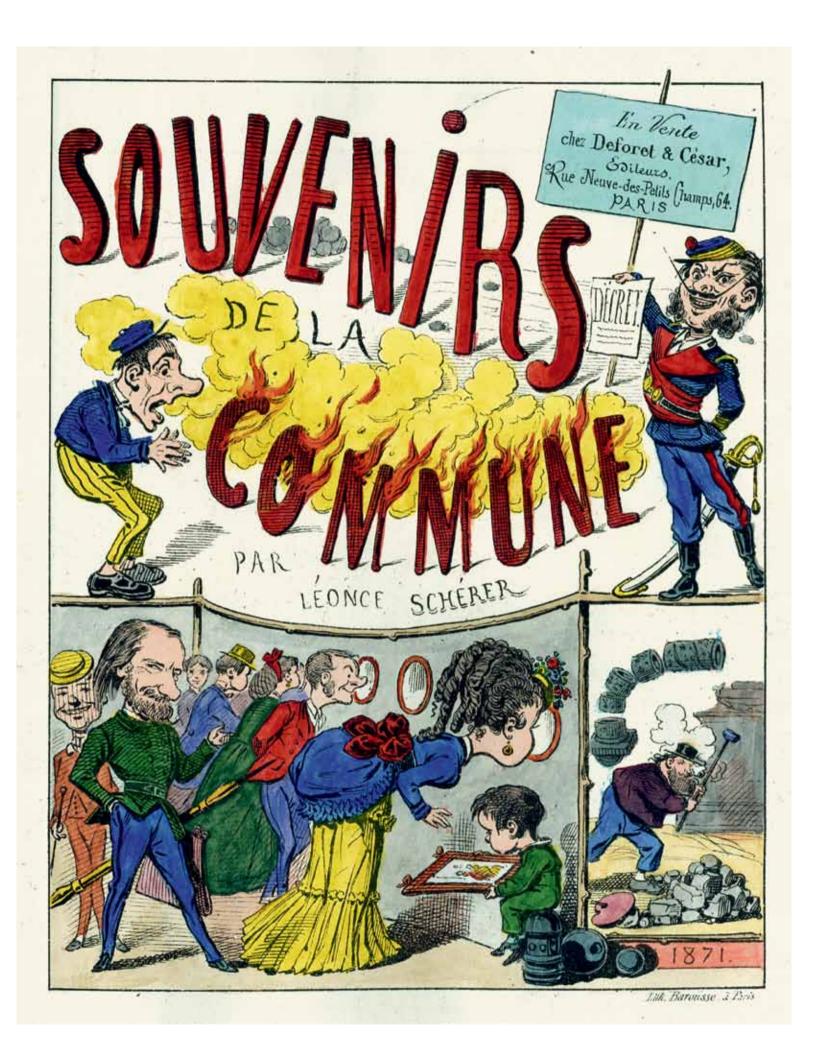
La Commune

PARIS - PARIJS 1871

Xavier Canonne - Theun Vonckx

RONNY VAN DE VELDE
CAHIER ROSSAERT

LUDION



INTRODUCTION

Tout reste fondé sur le défi et la révolte. Le donné est, et sera toujours humainement inacceptable. Paul Nougé

Le pouvoir devrait toujours se méfier du printemps. S'il fait la joie des jardiniers, le retour des beaux jours peut prendre parfois d'étranges couleurs et le ciel se charger de lourds nuages. Peu importe d'ailleurs la saison : les *Trois glorieuses*, avril 1834, juin 1848, mai 68, les printemps arabes et les gilets jaunes sont, à des époques et des circonstances diverses, l'expression d'un mécontentement, d'une souffrance que les puissants n'ont pas voulu entendre ou ont trop longtemps cru pouvoir contenir. Soulèvements ou mouvements insurrectionnels fomentés par des groupes politiques, révoltes ou révolutions, ils opposent les classes détentrices du pouvoir – noblesse, bourgeoisie, clergé ou armée – à celles qu'ils ont asservies pour asseoir leur domination, leur niant par là même toute existence. Loin d'être la seule expression spontanée du désespoir, la Commune de Paris constitue le prolongement de divers épisodes révolutionnaires jalonnant l'histoire du mouvement ouvrier en France auxquels la défaite de l'Empire et le siège de Paris à l'hiver 1870-1871 servirent de catalyseurs, surprenant les théoriciens politiques, Karl Marx le tout premier.

La réaction versaillaise fut à la mesure de la peur qu'elle lui inspira : les manœuvres d'Adolphe Thiers pour se maintenir au pouvoir face à son opposition parlementaire autant que devant Bismarck, sa recherche de compromis avec l'ennemi au nom de la « Cause de l'Ordre » - l'expression est la sienne¹ -, ne sont pas sans rappeler l'empressement servile de l'autorité française regroupée à Vichy en 1940 à pactiser avec le vainqueur, quitte à sacrifier une part de son peuple aux prix des pires horreurs. Elle témoigne surtout d'une peur du prolétariat confinant à sa détestation, la « haine du pauvre », lui refusant toute émancipation, toute revendication légitime. Jean Baronnet n'exagère pas quand il écrit : « Ce fut l'élimination et la déportation d'une classe entière de la population parisienne. En huit jours, du 21 mai au 28 mai 1871, 3.000 fédérés sont tués au combat et probablement 20.000 hommes et femmes fusillés sans jugement dans la rue. »²

Les septante-deux jours d'existence de la Commune de Paris n'ont certes pas transformé le monde, mais l'ont secoué, lui offrant l'exemple de ce que devrait être une société plus juste, égalitaire et fraternelle, allant vers l'abolition des classes sociales. Car il ne s'agissait plus ici seulement pour le prolétariat de quémander quelques avantages mais bien d'assumer son propre destin, de favoriser l'avènement d'un monde nouveau où l'être humain serait enfin réconcilié avec lui-même. Exemple d'une démocratie directe et participative dont il serait bienvenu que l'on s'inspire aujourd'hui, refusant jusqu'à la fin la centralisation ou la confiscation du pouvoir par les politiciens professionnels, la Commune, quelles que furent ses errances, ses erreurs, fut au travers de toutes ses tendances, une fête, un formidable creuset d'idées émancipatrices, devançant toutes les réformes et les conquêtes sociales qui prendront un siècle encore avant de s'imposer.

Comme en Angleterre, en Suisse ou en Allemagne, une part de la Commune s'est portée en Belgique, à Bruxelles ou à Anvers, les éditeurs, les milieux progressistes et les sympathisants accueillant les proscrits quand ceux-ci n'étaient refoulés ou expulsés. Leurs idées, que la mort, l'exil ou la déportation n'avaient pu vaincre, y trouvèrent écho, confortant les mouvements anarchistes et socialistes naissants, une part non négligeable mais trop peu encore explorée de l'histoire politique du Royaume.

18 mars 2021 Xavier Canonne

¹ Adolphe Thiers, Télégramme à Jules Favre, 21 mars 1871.

² Jean Baronnet, *Contre Paris* in *Le temps des cerises. La Commune de Paris en photographies*, Charleroi, Editions Pandora et Musée de la Photographie à Charleroi, 2011, p. 21.

SOUVENIRS DE LA COMMUNE.



Defiret & Cesar, Edil. The Not des Petits Champs . 64

ronne à Paris

INLEIDING

De uitdaging en de revolte blijven de basis van alles. De bestaande toestand is, en zal altijd menselijk onaanvaardbaar zijn. Paul Nougé

Machthebbers zouden altijd beducht moeten zijn voor de lente. Terwijl dit seizoen de vreugde is van de tuinier, kan de terugkeer van mooie dagen soms vreemde kleuren aannemen en kunnen donkere wolken zich samenpakken boven het land. Het seizoen doet trouwens weinig ter zake: de Julirevolutie in 1830, april 1834 in Parijs, het Juni-oproer van 1848, mei 68, de Arabische lente, de gele hesjes... het zijn in verschillende tijden en omstandigheden uitingen van ontevredenheid, aanklachten tegen onrecht waar de machthebbers doof voor blijven, of die ze lang dachten te kunnen onderdrukken.

Bij oproer aangevoerd door politieke groepen, revoltes of revoluties, staan telkens de klassen van de machthebbers – adel, bourgeoisie, clerus of leger – tegenover diegenen die ze onderdrukken om hun macht te handhaven, en die ze zodoende ook elk bestaansrecht ontnemen.

De Commune van Parijs was verre van de enige spontane uiting van wanhoop in Frankrijk, maar lag in het verlengde van verschillende revolutionaire periodes in de geschiedenis van de arbeidersbeweging van het land. De nederlaag van het Keizerrijk en het beleg van Parijs in de winter van 1870-1871 waren de katalysatoren, die zelfs iemand als Karl Marx verrasten.

De reactie van de regering in Versailles was evenredig aan de angst die de opstand haar inboezemde. De machinaties van Adolphe Thiers om in de confrontatie met een parlementaire oppositie aan de macht te kunnen blijven, zijn houding tegenover Bismarck en bereidheid tot compromissen met de vijand in het 'belang van de orde' – zijn eigen woorden' -, doen denken aan de slaafse bereidwilligheid van de in 1940 in Vichy samengekomen Franse machthebbers om het op een akkoordje te gooien met de overwinnaar, ook al leverden ze daarmee een deel van hun bevolking uit aan de ergste gruwelen. Ze getuigen vooral van de angst voor het proletariaat dat ze verafschuwen, van de 'angst voor de arme', die ze elke ontvoogding, elke legitieme eis ontzeggen. Jean Baronnet overdrijft niet als hij schrijft: 'Dit betekende dat een hele Parijse bevolkingsklasse werd gedood of geëlimineerd en gedeporteerd. In acht dagen tijd, van 21 mei tot 28 mei 1871, werden 3000 communards gedood in de strijd en waarschijnlijk 20 000 mannen en vrouwen op straat standrechtelijk geëxecuteerd.'2 De tweeënzeventig dagen dat de Commune van Parijs standhield, hebben zeker niet de wereld veranderd, maar hem wel dooreengeschud, en laten zien wat een meer rechtvaardige, egalitaire en broederlijke wereld waar alle sociale klassen zijn opgeheven, zou moeten zijn. Het betrof hier immers niet het inwilligen van enkele eisen, maar een daadwerkelijke poging om het eigen lot in handen te nemen en een nieuwe wereld tot stand te brengen waarin de mensheid eindelijk harmonieus zou kunnen samenleven. De Commune was een voorbeeld van een directe en participatieve democratie, die vandaag nog altijd een inspiratiebron kan zijn. Tot het bittere einde weigerde ze de centralisering of toe-eigening van de macht door professionele politici. Ondanks haar dwalingen of vergissingen, druiste de Commune in tegen alle tendensen en was ze een feest, een schitterende smeltkroes van ontvoogdende ideeën, een voorloper van alle hervormingen en sociale verworvenheden die nog een eeuw nodig hadden om stapsgewijs ingevoerd te worden.

Overlevende communards vluchtten naar Engeland, Zwitserland, Duitsland en ook naar België, waar de ballingen – althans als ze niet uit het land werden gezet – in Brussel of Antwerpen werden onthaald door progressieve uitgevers en milieus. Hier vonden hun ideeën die de dood, ballingschap of deportatie niet had kunnen uitroeien, weerklank en voedden de opkomende anarchistische en socialistische bewegingen. Deze niet onbelangrijke episode in de politieke geschiedenis van België, is nog al te weinig onderzocht.

18 maart 2021 Xavier Canonne

¹ Adolphe Thiers, telegram aan Jules Favre, 21 maart 1871.

² Jean Baronnet, *Contre Paris* in *Le temps des cerises. La Commune de Paris en photographies*, Charleroi, Uitgeverij Pandora en Musée de la Photographie à Charleroi, 2011, p. 21.



CHRONOLOGIE DE LA COMMUNE DE PARIS DE 1871

La Commune de Paris de 1871 est une insurrection populaire qui annonce les avancées politiques et sociales qui seront conquises de haute lutte à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. La Commune constitue ainsi un moment charnière de l'histoire de France et du mouvement ouvrier international. De brèves révoltes contre le gouvernement conservateur de la Troisième République n'éclatent pas seulement dans la capitale française, mais aussi à Marseille, à Lyon, à Toulouse et à Saint-Étienne. Les causes de cette rébellion sont très diverses, mais peuvent être résumées à la politique de l'empereur Napoléon III et à la guerre franco-prussienne. Les révoltes de 1871 sont aussi le résultat d'un combat long et complexe qui fait rage dans l'hexagone depuis la Révolution française de 1789. Ci-dessous, un aperçu historique qui offre une meilleure notion de la genèse, du déroulement et de la fin de la Commune de Paris de 1871.

En 1848, Louis Napoléon Bonaparte est élu président de la République¹. Il s'agit des premières élections démocratiques en France. Celles-ci ne concernent que les hommes (les femmes n'obtiendront le droit de vote qu'en 1944). Inspirée par la révolution industrielle en Grande-Bretagne, sa politique se caractérise par une modernisation de l'industrie, de l'économie et du secteur financier.

Le 2 décembre 1851, Louis Napoléon Bonaparte commet un coup d'État et se fait couronner empereur sous le nom de Napoléon III. Pour des raisons d'hygiène, mais surtout pour des raisons politiques, Napoléon III ordonne à Hausmann de dessiner les plans du réaménagement de Paris. L'intervention est nécessaire pour éviter de futures révolutions et pour pouvoir étouffer dans l'œuf des soulèvements tels que celui de juin 1848. Le tracé de larges boulevards et avenues doit permettre à l'armée de faire appel à de l'artillerie lourde et de déplacer ses troupes plus rapidement.

En septembre 1864, la Première Internationale – une organisation syndicale transnationale – est fondée à Londres. En avril 1864, le droit de grève est approuvé. Malgré cette concession, l'insatisfaction envers l'ordre établi ne cesse de croître dans les villes. Les salaires de la classe ouvrière ont beau augmenter à cette époque, la plus grande partie de la population parisienne vit dans des conditions misérables. En 1870 suit une consultation populaire lors de laquelle 7 millions de Français votent pour le maintien du Second Empire contre un million et demi qui le rejette. Le vote dévoile la profonde dissension entre les provinces rurales et la capitale. Pour dévier l'attention de l'agitation sociale, Napoléon III conteste les tentatives d'unification allemande de Bismarck.

Le 19 juillet 1870, la France déclare la guerre à la Prusse. Un succès militaire semble une bonne stratégie pour attiser le nationalisme et endiguer l'agitation sociale. L'entreprise vire cependant au fiasco absolu. Les Français ne font pas le poids contre l'armée prussienne bien équipée et redoutablement efficace.

Le 2 septembre 1870, le commandant en chef des armées, le maréchal Mac Mahon capitule à Sedan. Napoléon III est fait prisonnier par les Prussiens. Deux jours plus tard, le 4 septembre, Léon Gambetta proclame la Troisième République. Le général Trochu est élu président du Gouvernement de la Défense nationale, un pouvoir exécutif provisoire. À la fin du mois de septembre, la ville de Paris est assiégée par 180 000 soldats prussiens. Gambetta fuit Paris en ballon et rejoint les troupes françaises à Tours.

Le 31 octobre 1870, une révolte éclate à Paris et le siège du Gouvernement, l'Hôtel de Ville, est temporairement occupé. Les républicains de gauche Auguste Blanqui, Gustave Flourens et Charles Delescluze sont en désaccord avec la stratégie menée contre la Prusse. Gustave Flourens est incarcéré. Cinq jours plus tard, des élections municipales sont organisées dans plusieurs arrondissements. Entretemps, la guerre continue à faire rage et le nouveau gouvernement ne parvient pas à retourner la situation et à prendre le dessus. Les défaites françaises se succèdent et les pertes humaines s'accumulent.

Le 5 janvier 1871, l'armée prussienne commence à bombarder Paris. L'hiver est particulièrement rude. Il gèle à pierre fendre et la famine règne dans la Ville Lumière. Des tickets de rationnement sont distribués, en vain. Les cadavres s'amoncellent dans les rues.

Le 6 janvier 1871, on voit apparaître dans les rues de Paris une affiche rouge de Jules Vallès sur laquelle les délégués des vingt arrondissements de Paris fustigent l'incompétence du général Trochu et appellent à former la Commune. Entre-temps, Gambetta perd la guerre dans le Nord, à l'Est et dans la Loire.

Le 18 janvier 1871, le roi Guillaume II de Prusse se fait couronner empereur d'Allemagne dans la Salle des Glaces du Palais de Versailles. Quelques jours plus tard, Gustave Flourens est libéré et

◆ Adolphe Braun (1812-1877) Strasbourg, fortifications à la porte Nationale, 1871 Adolphe Braun (1812-1877) Straatsburg, vestingwerken bij de porte Nationale, 1871 9





Anonyme Barricade de la rue de Flandre, 18 mars 1871

Anoniem Barricade van de rue de Flandre, 18 maart 1871 s'établit à nouveau à Belleville. Des membres de la Garde nationale et des habitants manifestent contre une éventuelle capitulation de la capitale. Les troupes gouvernementales tirent sur la foule et tuent cinq citoyens.

Le 28 janvier 1871, le gouvernement provisoire demande un armistice, mais l'Allemagne n'est disposée à négocier qu'avec un gouvernement élu. Les élections législatives au début du mois de février 1871 aboutissent à nouveau à une fracture très nette du pays entre la ruralité conservatrice et la capitale progressiste. Les monarchistes remportent le scrutin, alors que la plupart des députés de Paris sont de fervents républicains.

Le 15 février 1871, le Comité central de la Garde nationale est formé. Par la suite, il cédera la place à la Commune. L'Assemblée nationale décide de ne plus verser de soldes aux Gardes nationaux. Le gouvernement conservateur se méfie de cette « milice citoyenne » composée en grande partie d'habitants des quartiers ouvriers et fondée pour défendre Paris contre les armées prussiennes. Il craint qu'elle puisse retourner ses armes contre le pouvoir en place pour lui arracher des concessions socio-économiques. Il faut donc coûte que coûte restreindre sa force de frappe.

Le 17 février 1871, Adolphe Tiers est nommé Chef du pouvoir exécutif de la République française. Dix jours plus tard, le nouveau chef du gouvernement signe avec les Prussiens un accord qui leur cède l'Alsace et la moitié de la Lorraine outre une dette de guerre de cinq milliards de francs. L'humiliation atteint son comble lorsque les troupes prussiennes défilent dans Paris le 1^{cr} mars 1871. Le nouveau gouvernement français demande aux Prussiens de ne pas intervenir durant la Commune, mais de fermer les yeux sur sa répression féroce de l'insurrection populaire.

Le 10 mars, le gouvernement conservateur de Thiers s'installe à Versailles, lieu hautement symbolique s'il en est. Là où l'ordre établi s'identifie à la monarchie française, les Parisiens se sentent les dignes héritiers de la première Commune de la Révolution de 1789. Outre la cessation du paiement des soldes aux gardes nationaux, l'assemblée vote la fin de la suspension des loyers majorés des intérêts pour la période de moratoire. Mais plus que tout, le gouvernement veut désarmer la capitale et retirer les canons de Montmartre et de Belleville. Des armes en grande partie financées par des particuliers et des collectes de fonds parmi la population parisienne.

Le 18 mars au petit matin, les troupes gouvernementales françaises s'emparent des canons de la Butte Montmartre. Les ménagères du quartier alarment les habitants et ceux-ci n'empêchent pas seulement les troupes de leur confisquer les canons, mais les soldats fraternisent avec la foule. Les généraux Lecomte et Clément-Thomas sont fusillés. Ce même jour, le leader socialiste Auguste Blanqui est arrêté dans le Lot, où il séjourne à ce moment. Le lendemain, les principaux bâtiments de la capitale sont occupés par le Comité central de la Garde nationale, l'état de siège est levé, les prisonniers politiques sont libérés, l'armée régulière est dissoute et de nouvelles élections sont convoquées.

Le 26 mars 1871, 92 membres sont élus à la Commune. Le 28 mars, la Commune est proclamée à l'Hôtel de Ville de Paris. Lors d'une première réunion, dix commissions chargées de diriger Paris dans divers domaines sont instituées. Le gouvernement parisien décrète d'emblée une série de mesures sociales comme la (restauration de la) suspension des loyers et des monts-de-piété.

Début avril 1871, la séparation de l'Église est de l'État est un état de fait. L'enseignement devient laïc, gratuit et obligatoire pour tous, garçons *et* filles. La commune entreprend aussitôt une série d'actions symboliques contre l'ordre établi, comme la destruction d'une guillotine devant la statue de Voltaire.

Une attaque contre Versailles échoue. La Commune vote le décret des otages, à travers lequel elle menace d'exécuter des otages en représailles des fusillades des versaillais. Le projet suscite l'indignation jusque dans les rangs communards et il est reporté. Les insurgés proposent ensuite d'échanger l'archevêque de Paris, Monseigneur Darboy contre Auguste Blanqui. Thiers ne cédera à aucune des multiples propositions des Parisiens. Malgré les nombreuses exécutions auxquelles procèdent les versaillais, la Commune ne passe pas l'acte. Ce ne sera que pendant la Semaine sanglante, à la fin du mois de mai, que Théophile Ferré signera l'ordre d'exécution des six otages.

Le 11 avril 1871, l'Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés est fondée. Les femmes vont jouer un rôle essentiel dans la Commune, à travers les innombrables clubs et comités, mais aussi sur les scènes de combat.

À partir de la mai-avril, la Commune prend un grand nombre de mesures sociales, telles que : l'attribution d'une allocation aux blessés, le report des procès, la saisie des ateliers abandonnés souvent reconvertis en coopératives, la saisie des appartements vides pour y héberger les habitants d'immeubles bombardés, l'interdiction de prélever des amendes ou des retenues sur les salaires,

l'interdiction du travail de nuit dans les boulangeries et l'aménagement de boucheries municipales, la fermeture des bordels et la limitation de la prostitution dans la rue (une politique ambiguë, enracinée dans l'esprit conservateur et pudibond de l'époque), la limitation des salaires des mandataires.

Le 1^{cr} mai 1871, le Comité de Salut public composé de cinq membres de la Commune est constitué. Cet organe forme une nouvelle autorité au sein de la gouvernance. Vers la mi-mai, le Fort d'Issy et le Fort de Vanves sont occupés par les versaillais. Le 15 mai, les communards détruisent la demeure de Thiers. Ce même jour, la « Minorité » fait sécession de la Commune par désaccord avec la politique autoritaire du Comité de Salut public. Le 16 mai, la colonne Vendôme surmontée de la statue de Napoléon I^{cr} est déboulonnée devant une foule considérable. L'idée de renverser ce monument impérialiste émane de Gustave Courbet. Entre-temps, la Commune continue à promulguer des décrets sociaux comme l'attribution de droits égaux aux épouses et aux concubines ainsi qu'aux enfants légitimes et illégitimes.

Le 21 mai 1871, les versaillais attaquent la capitale et commettent un massacre sans précédent. Les troupes prussiennes, qui imposent un blocus à l'est de la ville, ferment les yeux lorsque les soldats de Thiers entrent dans la ville par la zone neutre pour attaquer les communards de dos. Pendant les affrontements, des centaines de barricades sont érigées et beaucoup d'immeubles sont incendiés.

Le 27 mai 1871, on se bat à l'arme blanche dans les allées du Père-Lachaise, entre les tombes. La lutte s'achève par l'exécution de 142 fédérés. Les communards commettent aussi des exactions et exécutent des dizaines d'otages ou de présumés versaillais. La semaine sanglante s'achève le 28 mai avec la chute de la dernière barricade de la rue Ramponeau à Belleville. On ignore le nombre exact des communards tués au combat ou exécutés, mais il s'élève à des milliers. Plus de trente mille Parisien·ne·s sont arrêté·e·s et enfermé·e·s dans des conditions épouvantables. Lors des marches forcées de prisonnier·ère·s en direction de Versailles et dans les camps de détention, des centaines d'hommes, de femmes et même d'enfants sont sommairement fusillé·e·s.

À la mi-août 1871, les premiers procès contre les membres de la Commune débutent. Plus de quatre mille communard-e-s sont condamné-e-s à la déportation en Nouvelle-Calédonie. Quelques-un-e-s sont envoyé-e-s au bagne de Guyane. Des centaines d'autres sont enfermé-e-s dans des cellules. Les insurgés qui se sont enfuis à temps trouvent refuge en Belgique, en Suisse et en Grande-Bretagne. À la fin du mois, Thiers accède à la présidence de la République.

Le 28 novembre 1871, Louis Rossel, Théophile Ferré et Pierre Bourgeois sont exécutés au camp de Satory. L'une des figures de proue de la Commune de Marseille, Gaston Crémieux, subit le même sort.

Le 29 septembre 1872, les premiers déportés arrivent en Nouvelle-Calédonie. Vingt-quatre transports suivront vers les îles du Pacifique Sud.

Le 24 mai 1873, Adolphe Thiers démissionne et est remplacé par le maréchal Patrice de Mac Mahon. En 1877, ce dernier dissout l'Assemblée nationale, mais perd le pouvoir après les élections.

Le 3 mars 1879, une amnistie partielle est votée.

Un an plus tard, le 11 juillet 1880, une amnistie générale est votée.

]

^{1 -} La Première République, du 22 septembre 1792 au 18 mai 1799 – (suivie du Consulat 1799-1804,

du I^{er} Empire 1804-1815, de la Restauration 1815-1830 et de la Monarchie de Juillet 1830-1848);

⁻ La Deuxième République, du 24 février 1848 au 2 décembre 1852 – (suivie du Second Empire de 1852 à 1870) ;

⁻ La Troisième République, du 4 septembre 1870 au 10 juillet 1940 ; (suivie du Régime de Vichy de 1940 à 1944,

et du Gouvernement provisoire de la République française de juin 1944 à octobre 1946) ;

⁻ La Quatrième République, du 13 octobre 1946 au 28 septembre 1958 ;

⁻ La Cinquième République, depuis le 4 octobre 1958.



CHRONOLOGIE VAN DE COMMUNE VAN PARIJS VAN 1871

De Parijse Commune van 1871 was een revolutionaire opstand die de politieke en sociale veroveringen aan het einde van de negentiende en twintigste eeuw inluidde. Het is daarmee een scharniermoment in de geschiedenis van Frankrijk en de internationale arbeidersbeweging. Niet enkel in de Franse hoofdstad maar ook in Marseille, Lyon, Toulouse en Saint-Étienne braken kortstondige revoltes uit tegen de conservatieve regering van de Derde Republiek. De oorzaken van de rebellie waren heel divers en kunnen herleid worden tot de politiek van keizer Napoleon III en de Frans-Pruisische Oorlog. De opstanden van 1871 zijn evengoed het resultaat van een langdurige, complexe strijd die sinds de Franse revolutie van 1789 in de *Hexagone* woedde. Een kort historisch overzicht geeft meer inzicht in het ontstaan van de Parijse Commune van 1871.

In 1848 wordt Louis Napoleon Bonaparte verkozen tot president van de republiek'. Het zijn de eerste democratische verkiezingen in Frankrijk voor mannen (vrouwen krijgen pas in 1944 stemrecht). Geïnspireerd door de industriële revolutie in Groot-Brittannië wordt zijn beleid gekenmerkt door een modernisering van de industrie, de economie en de financiële sector.

Op 2 december 1851 pleegt Louis Napoleon Bonaparte een staatsgreep en wordt hij gekroond tot keizer Napoleon III. Om hygiënische- maar vooral om politieke redenen geeft Napoleon, Haussmann de opdracht om plannen te maken voor de verbouwing van Parijs. De ingreep was nodig om toekomstige opstanden, zoals de oproer van juni 1848, de kop in te drukken. Het aanleggen van brede straten en boulevards moest het leger in staat stellen zwaar geschut te gebruiken en zijn troepen sneller te verplaatsen.

In september 1864 wordt de Eerste Internationale, een internationale vakbondsorganisatie, te Londen opgericht. In april 1864 wordt het stakingsrecht goedgekeurd. Ondanks deze tegemoetkomingen groeit in de steden het ongenoegen tegen de gevestigde orde. De lonen van de opkomende arbeidersklasse mogen dan al stijgen in deze periode, het grootste deel van de Parijse bevolking leeft in erbarmelijke omstandigheden. In 1870 volgt een volksraadpleging waarbij meer dan 7 miljoen Fransen vóór het behoud van het keizerrijk stemmen versus bijna één miljoen en een half tegen. De stemming legt de tweespalt tussen de rurale provincies en de hoofdstad pijnlijk bloot. Om de aandacht af te leiden van de maatschappelijke onrust, betwist Napoleon III Bismarcks pogingen tot Duitse éénmaking.

Op 19 juli 1870 verklaart Frankrijk, Pruisen de oorlog. Een succesvolle oorlog lijkt een goede strategie om het nationalisme aan te wakkeren en de sociale onrust in te dijken. Het draait echter uit op een compleet fiasco. De Fransen kunnen niet op tegen het sterk bewapende en efficiënte Pruisische leger.

Op 2 september 1870 capituleert de opperbevelhebber Mac Mahon bij Sedan en wordt Napoleon III gevangen genomen door de Pruisen. Twee dagen later roept Léon Gambetta de derde republiek uit. Generaal Trochu wordt verkozen tot de president van het tijdelijke *Gouvernement de la Défense Nationale*. Tegen eind september wordt Parijs belegerd door 180 000 Pruisen. Gambetta vlucht met een luchtballon uit Parijs om zich aan te sluiten bij de Franse troepen in Tours.

Op 31 oktober 1870 breekt een opstand uit in Parijs en wordt de zetel van de regering, het stadhuis, tijdelijk bezet. De linkse republikeinen Auguste Blanqui, Gustave Flourens en Charles Delescluze zijn het oneens met de gevoerde strategie tegen de Pruisen. Gustave Flourens belandt in de cel. Vijf dagen later worden er gemeenteverkiezingen in de verschillende arrondissementen georganiseerd. De oorlog woedt ondertussen verder; het tij kan door de nieuwe regering niet gekeerd worden. De verliezen aan Franse zijde stapelen zich verder op.

Op 5 januari 1871 starten de Pruisen met het bombarderen van Parijs. De winter is dat jaar keihard. Het vriest dat het kraakt en er heerst hongersnood in de Lichtstad. Rantsoenbonnen worden tevergeefs uitgedeeld. De doden stapelen zich in de straten op.

Op 6 januari 1871 verschijnt in het stadsbeeld de *Affiche Rouge* van Jules Vallès waarmee de afgevaardigden van de 20 arrondissementen van Parijs de onbekwaamheid van generaal Trochu aan de kaak stellen en oproepen tot het vormen van de Commune. Ondertussen verliest Gambetta de oorlog in het noorden, oosten en in de Loire.

Op 18 januari 1871 wordt Willem II, koning van Pruisen, in de Spiegelzaal te Versailles tot keizer van het Duitse rijk gekroond. Een aantal dagen later wordt Gustave Flourens bevrijd uit de gevangenis en vestigt hij zich opnieuw in Belleville. Leden van de *Nationale Garde* en inwoners protesteren tegen een eventuele capitulatie van de hoofdstad. Er wordt door de regeringstroepen op de bevolking geschoten met 5 doden als trieste balans.

◆ Marcel Léautté (1824-?) Intérieur de l'Hôtel de Ville. Salle des fêtes, 1871
Marcel Léautté (1824-?) Interieur van het Stadhuis. Feestzaal, 1871





Anonyme Saint-Cloud après la guerre, 1871

Anoniem Saint-Cloud na de oorlog, 1871 **Op 28 januari 1871** vraagt de provisoire regering om de wapenstilstand, maar Duitsland wil enkel onderhandelen met een regulier verkozen overheid. Tijdens de wettelijke verkiezingen van begin februari 1871 wordt het land opnieuw verdeeld tussen het conservatieve platteland en de progressieve hoofdstad. De monarchisten halen de overhand terwijl de meeste verkozenen in Parijs uitgesproken republikein zijn.

Op 15 februari 1871 wordt het *Comité central de la Garde Nationale* gevormd, die later plaats zal maken voor de Commune. De *Assemblée nationale* stopt die dag met het uitbetalen van de soldij van de Gardes. Deze 'burgermilitie' bestond vooral uit de inwoners van de arbeiderswijken en was opgericht om Parijs te verdedigen tegen de Pruisen. De conservatieve regering vreesde dat deze militie algauw haar wapens zouden gebruiken om socio-economische toegevingen af te dwingen. Hun macht moest kost wat kost worden ingeperkt.

Op 17 februari 1871 wordt Adolphe Thiers aangesteld als *Chef du pouvoir exécutif de la République française.* Tien dagen later sluit het nieuwe hoofd van de regering een akkoord met de Pruisen waarbij de Alsace wordt afgestaan, de helft van de Lorraine in Duitse handen terecht komt en een oorlogsschuld van 5 miljard francs moet betaald worden. De vernedering is totaal als de Duitse troepen op 1 maart 1871 door Parijs paraderen. De nieuwe Franse regering vraagt aan de Pruisen niet tussen te komen tijdens de Commune maar een oogje dicht te knijpen als het de volksopstand repressief zal onderdrukken.

Op 10 maart vestigt de conservatieve regering van Thiers zich in Versailles. Symbolischer kan het niet. De gevestigde orde identificeert zich met de Franse monarchie; de Parijzenaren met de eerste Commune van de Franse revolutie van 1789. Naast het stoppen met het betalen van de *Garde Nationale*, beslist de *Assemblée* dat de opgeschorte huren met intrest moeten worden terug betaald. Bovenal wil ze de hoofdstad ontwapenen en de kanonnen op de Montmartre en van Belleville aanslaan. Wapens die voor een groot deel waren betaald door particulieren of inzamelacties onder de Parijse bevolking.

Op 18 maart, in de vroege uurtjes, willen Franse regeringstroepen beslag leggen op de kanonnen op de *Butte de Montmartre*. De huisvrouwen van de wijk slaan alarm en samen met andere buurtbewoners houden ze niet alleen de troepen tegen maar verbroederen met hen. De generaals Lecomte en Clément Thomas worden gefusilleerd. Diezelfde dag wordt de socialistische leider Auguste Blanqui op het platteland aangehouden. De dag erop worden de belangrijkste gebouwen in de Franse hoofdstad door het *Comité central de la Garde nationale* bezet, de staat van beleg wordt opgeheven, politieke gevangenen komen vrij, het reguliere leger wordt ontbonden en nieuwe verkiezingen worden aangekondigd.

Op 26 maart 1871 worden 92 leden tot de Commune verkozen. Op 28 maart wordt de Commune uitgeroepen op het stadhuis van Parijs. Op een eerste vergadering worden er tien commissies opgericht die Parijs op diverse terreinen moeten besturen. De Parijse regering neemt meteen een aantal sociale maatregelen zoals het (opnieuw) opschorten van de huur en het stilleggen van de pandjeshuizen.

Begin april 1871 wordt de scheiding tussen kerk en staat een feit, het onderwijs wordt seculier en verplicht voor zowel jongens als meisjes. De Commune onderneemt meteen een aantal symbolische acties tegen de gevestigde orde als het vernietigen van een guillotine voor het beeld van Voltaire.

Een uitval op Versailles mislukt. De Commune stemt het *décret des otages* waarmee gedreigd wordt gijzelaars te executeren als wraak op de fusillades door de Versaillais. Het plan wordt na verontwaardiging, ook binnen de rangen van communards, uitgesteld. De opstandelingen stellen vervolgens voor om de aartsbisschop Monseigneur Darboy te ruilen voor Auguste Blanqui. Thiers zal nooit ingaan op de talloze voorstellen van de Parijzenaren. Ondanks de vele executies door de Versaillais voert de Commune het besluit niet uit. Pas tijdens de *Semaine sanglante*, eind mei, tekent Théophile Ferré het bevel tot executie van zes gijzelaars.

Op 11 april 1871 wordt de *Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés* opgericht. De vrouwen van Parijs zullen een essentiële rol spelen in talloze clubs, comités maar even goed op het strijdtoneel.

De Commune onderneemt vanaf midden april talloze sociale maatregelen zoals: het toekennen van een pensioen aan gewonden; het uitstellen van de rechtszaken; het confisqueren van verlaten werkateliers die vaak omgebouwd worden tot coöperatieven; het in beslag nemen van lege appartementen om er de bewoners van de gebombardeerde wijken in onder te brengen; het verbieden van boetes op salarissen of weerhouden van lonen; het verbieden van nachtwerk in de

bakkerijen en het inrichten van gemeentelijke slagerijen; het sluiten van de bordelen en beperken van de prostitutie op straat (een dubbelzinnige politiek die ingebed is in de conservatieve tijdsgeest); het beperken van de lonen van 'mandatarissen'.

Op 1 mei 1871 wordt het *Comité de Salut public* bestaande uit 5 leden van de Commune opgericht. Zij vormen de nieuwe autoriteit binnen het bestuur. Tegen midden mei worden het Fort d'Issy en het Fort de Vanves bezet door de Versaillais. Op 15 mei wordt het huis van Thiers door de communards vernietigd. Dezelfde dag nog scheidt de *Minorité* van de Commune zich af omdat ze het autoritaire beleid van de *Comité de Salut public* afwijst. Op 16 mei wordt de *colonne Vendôme* met het beeld van Napoleon I onder veel bekijks neergehaald. Het idee voor het omverwerpen van het imperialistische monument kwam uit de koker van Gustave Courbet. De Commune blijft ondertussen sociale decreten uitschrijven zoals het toekennen van gelijke rechten voor echtgenotes en concubines evanals voor erkende kinderen en bastaards.

Op 21 mei 1871 vallen de Versaillais de hoofdstad binnen en richten er een ongezien bloedbad aan. De Pruisische troepen die een blokkade vormen in het oosten, knijpen een oogje dicht wanneer de soldaten van Thiers via de neutrale zone de hoofdstad binnentrekken om de communards in de rug aan te vallen. Gedurende de strijd worden honderden barricaden opgericht en talloze gebouwen in brand gestoken. Op 27 mei 1871 wordt er met getrokken messen gevochten tussen de grafstenen van *Père Lachaise*. Het gevecht eindigt met de executie van 142 *fédérés*. Ook de communards begaan oorlogsmisdaden en executeren tientallen gijzelaars of vermoedelijke Versaillais. De *Semaine sanglante* eindigt op 28 mei met de val van de laatste barricade in de rue Ramponeau in Belleville. Exacte cijfers over het aantal geëxecuteerde communards zijn er niet. Ze lopen in de duizenden. Meer dan 30 000 Parijzenaren worden gearresteerd en onder erbarmelijke omstandigheden opgesloten. Tijdens de tochten naar Versailles en in de gevangeniskampen worden nog eens honderden vrouwen, mannen en zelfs kinderen standrechtelijk gefusilleerd.

Midden augustus 1871 beginnen de eerste processen tegen de leden van de Commune. Meer dan 4000 communards en communardes worden uiteindelijk veroordeeld tot deportatie naar Nieuw-Caledonië. Enkelen worden verbannen naar Frans-Guyana. Honderden anderen verdwijnen in cellen. De op tijd gevluchte opstandelingen vinden onderdak in België, Zwitserland en Groot-Brittannië. Op het einde van de maand wordt Thiers verkozen tot president van de republiek.

Op 28 november 1871 worden Louis Rossel, Théophile Ferré en Pierre Bourgeois in het gevangeniskamp Satory terechtgesteld. Eén van de vooraanstaande figuren van de Commune van Marseille, Gaston Crémieux, ondergaat hetzelfde lot.

Op 29 september 1872 komen de eerste gedeporteerden in Nieuw-Caledonië. Er volgen nog 24 transporten naar de eilanden in de Stille Zuidzee.

Op 24 mei 1873 treedt Adolphe Thiers af en wordt vervangen door Patrice de Mac Mahon. In 1877 ontbindt Mac Mahon de *Assemblée* en verliest hij bij nieuwe verkiezingen de macht.

Op 3 maart 1879 wordt de gedeeltelijke amnestie gestemd.

Een jaar later op 11 juli 1880 wordt de wet voor de algemene amnestie gestemd.

19

^{1 -} De Eerste Republiek, van 22 september 1792 tot 18 mei 1799 – (gevolgd door het Consulaat 1799-1804,

het Eerste Keizerrijk 1804-1815, de Restauratie 1815-1830 en de Julimonarchie 1830-1848);

⁻ De Tweede Republiek, van 24 februari 1848 tot 2 december 1852 – (gevolgd door het Tweede Keizerrijk van 1852-1870);

⁻ De Derde Republiek, van 4 september 1870 tot 10 juli 1940 – (gevolgd door het Vichy-regime van 1940-1944 en

de Voorlopige Regering van de Franse Republiek van juni 1944 tot oktober 1946);

⁻ De Vierde Republiek, van 13 oktober 1946 tot 28 september 1958;

⁻ De Vijfde Republiek, sinds 4 oktober 1958.



LES BARRICADES DU PRINTEMPS. HISTOIRE D'UNE DÉFENSE

Quoi de plus emblématique qu'une barricade pour dire l'insurrection ?

De La Liberté guidant le peuple (1830) d'Eugène Delacroix consacrant les « Trois Glorieuses », journées d'insurrection du peuple de Paris contre Charles X, aux photographies de Gilles Caron, de Bruno Barbey ou de Claude Dityvon en mai 1968, cent-vingt ans et un mois après qu' Eugène Thibault fixe pour la première fois dans l'histoire l'image d'une barricade, un daguerréotype pris dans la rue du Faubourg-du-Temple à Paris en juin 1848, aux plus récentes manifestations des gilets jaunes, la barricade de pavés, de mobilier urbain, de véhicules retournés ou de palettes symbolise mieux qu'une autre image la rébellion, le soulèvement populaire.

À toutes les époques, guerres ou révolutions, la barricade sanctionne par sa représentation le déclenchement visible du processus insurrectionnel tel, en 1944, le peuple de Paris se passant de mains en mains grilles et pavés, hommes et femmes, jeunes et vieux, bourgeois ou ouvriers, unis dans l'espoir d'une proche libération dont ils n'entendaient demeurer les témoins passifs. Mieux que la littérature ou la peinture, le cinéma et la photographie ont gardé la mémoire de ces monuments transitoires que l'on ne conservera ni ne restaurera, leur destruction étant le signe du retour

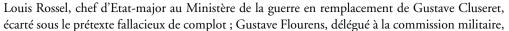
Expression momentanée autant qu'éphémère d'une opposition physique au pouvoir, liant en leurs constructions l'ardeur et la solidarité des insurgés, les barricades composent une ville dans la ville. un nouveau tracé des rues, une géographie révolutionnaire contraignant à d'autres parcours. Elles dessinent de même dans une ville à l'exemple de Paris, en 1848 comme en 1871, une sociologie des quartiers, entre les arrondissements bourgeois et les plus populaires, entre un Paris de rentiers et de fonctionnaires et un Paris prolétaire, comme un trait courant du nord au sud pour distinguer les arrondissements de l'ouest de la capitale de ceux de l'est, plutôt qu'en une rive gauche et une rive droite de la Seine.

La barricade vient de même spécifier la nature des forces en présence : aux insurgés la barricade, à l'armée régulière le fortin, les casemates, le château-fort ou la caserne ; aux premiers l'improvisation, l'enthousiasme et la colère, aux seconds la méthode, la tactique, la stratégie éprouvée. Trop souvent, celui-ci l'emporte sur l'autre, l'insurgé n'ayant pas la préparation militaire, l'expérience des opérations pour s'assurer de la victoire : « La fraternité et le courage ne font pas une armée : voir l'Espagne, voir la Commune de Paris... »¹, écrit Régis Debray, analysant en 1967 la lutte armée et la lutte politique en Amérique latine.

Durant les 72 journées de son existence, la Commune de Paris eût à souffrir du manque d'un chef militaire désigné et incontesté, capable d'unifier, outre les sorties des Fédérés en réaction aux attaques des Versaillais, une défense qui montrera une faiblesse inversement proportionnelle à son courage. Lucide, Louise Michel, l'impeccable Louise Michel, évoque dans ses souvenirs de la Commune « ...la connaissance trop imparfaite, pour les chefs de l'armée de la Commune, du caractère des combattants et des circonstances de la lutte. Dans l'alternative, tout pouvait servir aussi bien une véritable armée disciplinée, telle que la voulait Delescluze ; les fanatiques de la liberté eussent trouvé beau pour vaincre de s'astreindre à la discipline de fer, il fallait les deux armées, l'une d'airain, l'autre de flamme. Rossel ignorait ce qu'est une armée d'insurgés : il avait la science des armées régulières. Les délégués civils à la guerre ne connurent que la grandeur générale de la lutte, aller en avant offrant sa poitrine, levant la tête sous la mitraille : c'était beau, mais les deux étaient nécessaires contre de tels ennemis que Versailles. »²

Prosper-Olivier Lissagaray, autre témoin direct des journées de la Commune, qui lui fit aussi le coup de feu sur les barricades avant de parvenir à s'exiler en Belgique, partage ce jugement dans son Histoire de la Commune de 1871 : « De plan général, il n'y en eut pas. Il n'y eut jamais de conseil général de défense. Les hommes furent très souvent abandonnés à eux-mêmes, sans soins ni surveillance. Peu ou point de roulement. Tout l'effort portait sur les mêmes. Tels bataillons restaient vingt, trente jours aux tranchées, dénués du nécessaire, tels demeuraient continuellement en réserve. Si quelques intrépides s'endurcissaient au feu au point de ne plus vouloir rentrer, d'autres se décourageaient, venaient montrer leurs vêtements pouilleux, demandaient du repos ; les chefs étaient forcés de les retenir, n'ayant personne pour les remplacer. (...) ces dévouements, ces héroïsmes vont s'éteindre dans le vide. On dirait une chaudière de machine dont toute la vapeur fuirait par cent issues. »³

écarté sous le prétexte fallacieux de complot ; Gustave Flourens, délégué à la commission militaire,





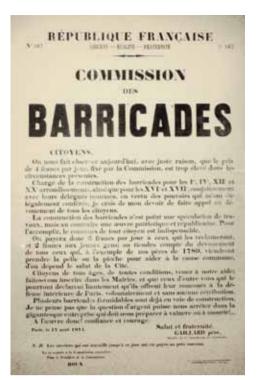
Eugène Thibault. Barricade de la rue du Faubourg du Temple à Paris, Daguerréotype, 1848



Gustave Flourens (1838-1871) Un savant naturaliste. Élu et général de la Commune

◀Tourtin ? Prise de la barricade de la chaussée d'Antin, 23 mai 1871





Commission des barricades, 17 avril 1871. Affiche signée par Gaillard pour mobiliser la population à la construc-tion de barricades à Paris

THIEBAULT, OF BORNE NOUVELLE S

Napoléon Gaillard (1815-1900) Cordonnier, directeur

général de la XX^e légion, assassiné par l'ennemi au début de l'insurrection ; Amilcare Cipriani, son adjoint, qui combattit en Grèce, en Crète et en Italie, fait prisonnier; Jules Bergeret, destitué pour ses erreurs stratégiques et ses fanfaronnades : Emile Duval, blanquiste, chef de la XIIIe légion, général et membre de la commission militaire, civil mais doué de sens stratégique, fusillé le 3 avril 1871 après avoir été fait prisonnier lors de la sortie désastreuse contre Versailles : il restait à la Commune peu de militaires de formation, d'officiers à même d'organiser la défense, à défaut de contenir l'ennemi hors de Paris. Dombrowski, militaire de carrière aguerri, formé à l'Académie militaire de Saint-Pétersbourg, commandant de la XII^e légion, défendant le secteur le plus exposé de Neuilly avant de prendre le commandement des forces de la rive droite de Paris, ne fut pas écouté de Cluseret qui le jalousait, Cluseret qui s'opposait de même à Charles Delescluze, délégué civil à la guerre. Tout contribuait au sanglant triomphe de Versailles et de son massacreur Adolphe Thiers, la Commune n'avant eu de cesse de se défendre de la tentation d'une dictature, fut-elle révolutionnaire.

L'édification des barricades est à l'image de ces atermoiements, où l'improvisation le dispute à l'enthousiasme où, tandis que l'on légifère et que l'on promulgue les lois d'un nouveau monde, les sabreurs comme une eau sale glissent peu à peu dans Paris.

Une première « Commission des barricades » fut constituée durant le siège de Paris dès juillet 1870. présidée par Henri Rochefort, journaliste, pamphlétaire et député de Paris. Pour le gouvernement de la Défense nationale, une affiche placardée sur les murs de la capitale en septembre 1870 met en garde contre une tendance à l'initiative privée, non concertée, dans l'édification de défenses susceptibles d'entraver celles des fortifications et des forts constitués au cours du 19ème siècle, par Thiers notamment, alors président du conseil : « Il en résulte que les plans dus à l'initiative privée peuvent être contrariés par ceux qui auront été arrêtés par la Commission. Ce fait s'est déjà produit dans un des secteurs, où des barricades, commencées si près de la rue de remparts qu'elles obstruent la défense des fortifications, vont être forcément démolies. Nous n'avons pas besoin d'insister sur le danger qui pourrait résulter de ce défaut d'entente. Tout le monde comprendra que le manque d'unité dans le système d'obstacles, à opposer à l'ennemi présenterait les plus grands périls ».4

La commission invite « chaque ménage à préparer DÈS MAINTENANT comme mesure de prévoyance, deux sacs à terre qui seraient livrés au premier avis de la commission et serviraient, concurremment avec les pavés, à couvrir en quelques heures Paris de barricades ou à réparer les brèches. » 5

À la date du 2 octobre dans son journal, Choses vues, 1870, Victor Hugo note : « Nous avons fait le tour de Paris par le chemin de fer de ceinture. (...) Notre circuit autour de Paris a duré trois heures, de 2h¾ à 5h¾. Rien de plus intéressant. Paris se démolissant lui-même pour se défendre est magnifique. Il fait de sa ruine sa barricade. »6

Signé le 27 janvier 1871 après la défaite de Sedan, la chute de l'Empire et la proclamation de la III^e République, l'armistice voit le 1^{er} mars 1871 après un siège éprouvant de quatre mois entrer les troupes allemandes dans Paris, 30.000 hommes cantonnés aux Champs-Elysées, au Cours-la-Reine et au Faubourg Saint-Honoré. Ils s'en retireront quelques semaines plus tard après accord du paiement d'une dette de guerre. Proclamée le 28 mars 1871, alors que le gouvernement de Thiers s'enfuit à Versailles après sa tentative de reprendre des canons de la Butte Montmartre et de Belleville, la Commune instaure le lendemain 29 mars dix commissions pour organiser le quotidien. Le 8 avril, le Ministre de la guerre de la Commune constitue une « Commission des barricades, présidée par le commandant de place, Rossel, et composée des capitaines du génie, de deux membres de la Commune et d'un membre élu par chaque arrondissement », selon les termes de l'affiche signée par Cluseret, Délégué à la guerre.⁷ Le 13 avril, cette Commission arrête pour les grandes voies de communications les normes de ces barricades, hauteur, largeur, épaisseur, profondeur du fossé, jusqu'à la conservation des tuyaux de gaz et des égouts, ces derniers pouvant être chargés de mines, « jusqu'au moment de l'attaque ».8 Le « Citoyen Gaillard père », Napoléon Gaillard, cordonnier de son état, qui laissera son nom à la barricade la plus élaborée à l'angle des rues de Rivoli et Saint-Florentin devant la Place de la Concorde, le « Château-Gaillard », est chargé de leurs adaptations et de leurs applications selon la largeur des rues, les maires de chaque arrondissement recevant les pleins pouvoirs pour leur organisation. On le constate, l'appréciation laissée aux maires, malgré la tenue de réunions sous les conseils d'un « ingénieur » auquel seule l'autorité technique est laissée, ne favorise guère une stratégie globale de constructions, donc de défense, d'autant qu'à l'approche des Prussiens vers les Champs-Elysées, la population de Montmartre et de Belleville, ignorante des zones de pénétration, avait spontanément barricadé certaines rues, notamment celles du 20ème

La construction des barricades est précipitée par le début de la guerre civile le 2 avril, le jour même de la séparation de l'église et de l'état et de la suppression du budget des cultes. Le bombardement de Neuilly et de Paris, la prise de Courbevoie et l'exécution des prisonniers faits par le général Vinoy, avant la malheureuse réplique de Bergeret le lendemain vers Versailles, montrent que Thiers n'est en rien disposé à une négociation. « Foutriquet », ainsi qu'on le surnomme, a peu à peu recomposé son armée avec l'assentiment des Prussiens qui libèrent même 60.000 prisonniers de guerre reprenant aussitôt du service, portant son effectif à 150,000 hommes. Poussé par la droite de l'Assemblée de Versailles, par les militaires soucieux de laver dans le sang du peuple de Paris l'affront de leur défaite, Thiers ne peut imaginer la moindre rencontre avec des insurgés qu'il refuse de considérer comme des belligérants, ce qui autorisera à leur endroit la pire répression. Soucieux de se maintenir au pouvoir, il lui faut offrir des gages aux bonapartistes et aux royalistes, autant qu'à Bismarck qui lui a concédé le réarmement et le passage des armées de province.

Le 14 avril 1871, Gaillard père fait par une nouvelle affiche « ...appel au dévouement de tous les citoyens jaloux de nos droits. (...) Notre but étant de garantir Paris contre une surprise ou une trahison et donner la sécurité aux familles de citoyens qui combattent l'ennemi. À l'œuvre donc, et que bientôt Paris soit une forteresse formidable, contre laquelle viendront se briser tous les efforts des barbares ligués contre nous et la république »9. Appel est donc lancé aux terrassiers, « manouvriers », ingénieurs et architectes. La solde quotidienne pour ceux qui participent à l'édification des barricades s'élève à quatre francs par jour, une somme réduite trois jours plus tard par une autre affiche le 17 avril : « La construction des barricades n'est point une spéculation de travaux, mais au contraire une œuvre patriotique et républicaine. Pour l'accomplir, le concours de tout citoyen est indispensable. »10 La solde se voit réduite à trois francs par jour, « pour ceux qui la réclameront », et deux francs par jour, « aux jeunes gens ». Gaillard précise encore : « Je ne doute pas que la question d'argent puisse nous arrêter dans la gigantesque entreprise qui doit nous préparer à vaincre ou mourir »11.

L'extension des barricades dans Paris n'a pas la préférence de Louis Rossel, militaire de carrière, commandant la XVIIe légion, devenu délégué à la guerre en remplacement de Cluseret le 30 avril, préférant le renforcement des fortifications. Il charge dès lors Gaillard père, qui s'adjoint le concours de son fils Gustave, capitaine-adjudant-major des barricades, de la construction d'une seconde ligne d'enceinte et de trois « citadelles », au Panthéon, à la Butte Montmartre et au Trocadéro, sans doute pour calmer l'ardeur de Gaillard à vouloir partout en édifier. La presse de province. celle de Versailles comme celle qui paraît dans Paris moquent ce travers, amenant Gaillard à se défendre dans une lettre au Cri du peuple de Jules Vallès : « On se hâte trop d'attaquer les barricades construites à l'intérieur; elles ont leur formidable opportunité comme principe moral! Il faut que Versailles et la réaction sachent bien qu'il ne s'agit pas de broyer un fort ou de faire brèche aux remparts pour réduire Paris mais qu'il faudrait lutter rue par rue et le vaincre et qu'une armée, si nombreuse qu'elle fût, ne saurait y pénétrer sans périr ».12

Gaillard que l'on critiqua en séance de la Commune - la barricade de la place de la Concorde avait coûté 83.000 francs de l'époque principalement pour le coût de la toile servant aux sacs de sable des barricades - et que Maxime Vuillaume décrit en Mes Cahiers rouges au temps de la Commune comme « élégamment sanglé. Revers rouge à la tunique, épée au côté. Révolver passé dans le ceinturon verni. Cinq galons d'or aux manches et au képi. Bottes étincelantes. Tunique à double rangée de boutons dorés. Gaillard, en photographie, est le modèle le plus parfait à consulter pour ceux qui viendront reconstituer le vêtement militaire de la grande insurrection parisienne »13, finira par démissionner de ses fonctions le 14 mai 1871. Il échappera heureusement à la répression, trouvant refuge en Suisse où il poursuivra avant l'amnistie ses activités militantes, finissant modestement son existence comme concierge à Paris jusqu'à son décès en 1900.

Quel que soit le jugement que porte Lissagaray sur son action : « Aussi grand le désordre à la direction des barricades qui devaient former une seconde et une troisième enceinte. Leur construction était abandonnée à un fantaisiste qui semait des travaux sans méthode et contre les plans de ses supérieurs. »¹⁴, lequel n'épargne pas l'un de ceux-ci, Rossel qui « ordonnait la construction d'une seconde enceinte de barricades, de trois citadelles à Montmartre, au Trocadéro, au Panthéon qui pouvaient rendre Paris inaccessible ou intenable à l'ennemi, [et] n'y mettait pas la main. »15, l'on se doit de reconnaître que Gaillard entrevit précisément le déroulement des journées de la reprise de Paris par les Versaillais, enlevé quartier par quartier dans une guerre défensive sans issue. Il y a fort à parier en outre que le renforcement des fortifications en trois ou quatre enceintes concentriques aurait tôt ou tard conduit à une famine semblable à celle du Siège, Thiers s'employant déjà avec Jules Favre, Ministre des Affaires étrangères, à négocier auprès de Bismarck l'arrêt de l'approvisionnement de la capitale.

Il ne pouvait en être autrement dès lors que le Comité central de la Commune n'avait pas jugé le 18 mars devoir retenir l'armée et de poursuivre Thiers jusqu'à Versailles, au risque limité de voir les Prussiens intervenir, plutôt que déjà se barricader à Montmartre ou Belleville. Tout l'or même de la Banque de France, dont la Commune dédaigna de s'emparer, n'aurait pu contre rétribution contribuer à l'engagement de troupes susceptibles de rééquilibrer le rapport des forces en présence :



Gustave-Paul Cluseret (1823-1900) Révolutionnaire professionel. Général de la Commune



Jules Vallès (1832-1885) Journaliste, fondateur du Cri du peuple. Élu de la Commune et maire du 17e



Anonyme Intérieur de l'Hôtel de Ville. Membres de la Commune et officiers supérieurs en délibération. Passerat, Bernard, Lacour, Landrin, Cluseret, Pindy jeune, Parent, Pyat, Gaspard, Delescluze, Boule, Avrial, 1871

Anoniem Interieur van het stadhuis. Leden van de Commune en hoge officieren in vergadering. Passerat, Bernard, Lacour, Landrin, Cluseret, Pindy jeune, Parent, Pyat, Gaspard, Delescluze, Boule, Avrial, 1871





Anonyme (Léautté?) Dernier ballon partant pour la province avec les ordonnances de la Commune, 5 mai 1871

Anoniem (Léautté?) Laatste ballon die met de verordeningen van de Commune naar de provincie vertrok, 5 mei 1871



Adolphe Thiers (1797-1877) À la tête du gouvernement à

une armée de 150.000 soldats de métier - Bismarck n'en avait pourtant autorisé que 40.000 - des paysans pour la plupart auxquels on a fait valoir la haine des insurgés contre leur dieu -, contre une garde nationale et des volontaires qui ne dépassèrent jamais les 40.000 hommes actifs. « Paris avait bien 200,000 hommes armés, mais il n'y avait pas d'armée »16, écrit justement dans ses mémoires Gaston Da Costa, substitut de Raoul Rigault, l'un des démolisseurs de l'hôtel de Thiers. Quoiqu'il en soit, les forts extérieurs ne furent gardés par assez d'hommes, pas plus que les tranchées, une erreur incombant à Cluseret, quelle qu'ait pu être l'intensité des bombardements depuis le Mont Valérien, Les Moulineaux, Clamart et Montretout sur la Porte Maillot, la porte Dauphine et le Point-du-Jour. Pas plus que la gestion et la distribution erratiques de l'armement disponible dans Paris – 320 canons utilisés contre 1700 utilisables – ne favorisèrent la défense dans les arrondissements les plus âprement bataillés.

La proclamation du Comité central provisoire le 3 mars voulant que le département de la Seine se constitue en République indépendante au cas où l'Assemblée ne reconnaîtrait plus Paris comme capitale contribua de même à isoler celle-ci de la Province : « Mais Paris vivait seul depuis six mois ; seul il avait voulu la lutte jusqu'au bout ; seul il avait protesté contre l'Assemblée royaliste. Et, l'abandon, les votes de la province, la majorité rurale, firent croire à des hommes prêts à mourir pour la République universelle qu'ils pouvaient renfermer la république dans Paris. »17

L'écrasement ou l'abandon des Communes de Marseille, Lyon, Toulon ou Narbonne renforça ce sentiment : Paris seul se devait de faire front. La Commune se refusera longtemps à réprimer l'exécution de ses soldats et de ses membres capturés par une semblable action, voulant offrir l'exemple d'une humanité dont elle ne sera payée de retour. Et ce ne seront pas les exécutions tardives des otages religieux à la Roquette, dans la confusion des dernières journées de la semaine sanglante, qui pourraient passer pour des représailles : Thiers, plus soucieux du retentissement que causerait l'exécution de l'archevêque de Paris Monseigneur Darboy, se garda bien de tout échange d'otages, préférant conserver Blanqui aux fers plutôt que de voir cinq otages libérés. La Commune n'avait donc d'autre choix que de vaincre ou de mourir.

Citons encore ici Régis Debray évoquant la révolte des mineurs boliviens : « Mais cette insurrection sera toujours locale, et ne cherchera pas à étendre son action à l'ensemble du pays : l'autodéfense est partielle, la guérilla révolutionnaire vise à la guerre totale, en conservant sous son hégémonie toutes les formes de lutte dans tous les points du territoire. Locale, donc localisée d'emblée, la communauté en autodéfense n'a pas d'initiative : elle ne peut élire le lieu du combat, elle ne bénéficiera ni de la mobilité, ni de l'effet de surprise, ni de la capacité de manœuvre. Déjà repérée, la zone d'autodéfense sera l'objet d'un encerclement et d'une attaque minutieusement préparée par l'ennemi, au moment choisi par ce dernier. »¹⁸

Lorsqu'elles sont légendées et datées, nombre de photographies de barricades portent la mention du 18 mars 1871, date toute symbolique de la tentative de reprise des canons de Montmartre et de Belleville et de la fuite de Thiers pour Versailles, veille de l'instauration du Comité central à l'Hôtel de Ville, prélude aux élections et à la proclamation de la Commune. Si des barricades furent effectivement élevées durant cette journée décisive et celles qui suivront autour de l'Hôtel de Ville, au Faubourg Saint-Honoré, à la Villette, à Belleville et à Ménilmontant¹⁹, d'autres les avaient précédées et d'autres viendront, rendant imprécise leur datation. Il est en outre peu crédible de soutenir que les photographes professionnels quittant leurs studios ou leurs ateliers, ou les amateurs éclairés, avec un matériel pesant et les contraintes de leurs plaques de verre, aient pu fixer en une seule journée, même dans un ou deux arrondissements, des barricades de tailles et de dispositifs divers, de la simple rangée de pavés aux plus élaborées, pourvues de fosses, de sas et de créneaux. De même, l'on a peine à imaginer les voir alors opérer en de semblables contraintes matérielles lors des journées de combats de rue où tout passant était exposé aux bombes et aux tirs.

Le rôle des photographes durant la Commune fut souvent l'objet d'interprétation diverses. Demeurés dans Paris pour y poursuivre leurs activités, les photographes, s'ils n'étaient tous favorables aux insurgés, n'en étaient pas tous pour autant des espions à la solde de Thiers, livrant aux Versaillais les portraits des Communards pour mieux les confondre. Si un Eugène Appert, hostile à la Commune, fera un grand usage de photographies manipulées, reconstitutions brillamment falsifiées en tableaux photographiques, publiant en 1871 une série au titre évocateur, Crimes de la Commune qui insiste lourdement sur les quelques massacres d'otages, nombre de photographes témoignèrent, sinon de leur neutralité, d'une réelle proximité avec la Commune, à l'exemple d'un Bruno Braquehais, d'un Etienne Carjat ou d'un Marcel Leautté. Se détournant des photographies de ruines dont le public, en France comme à l'étranger, se montre friand, Braquehais photographiera les Communards, leurs familles, la destruction de la colonne Vendôme, les barricades de la Concorde et de la rue Royale et tant d'autres lieux stratégiques, démontrant son intimité avec les insurgés, à l'égal de Leautté photographiant à l'intérieur de l'Hôtel-de-Ville le bivouac de la

Mauclair, chef de barricade, 1871

« Compagnie de l'Etoile », des « Lascars » ou encore le gouvernement de la Commune posant dans l'escalier d'honneur. L'on sait aussi qu'Etienne Cariat, proche de Courbet, sera mis ensuite à l'index de sa clientèle pour ses sympathies communardes et que Nadar osa intervenir auprès de Thiers en faveur de Bergeret. La diffusion de la photographie, l'essor depuis vingt ans des studios, le plaisir naturel de s'y faire tirer le portrait en uniforme de la garde nationale, la fierté de poser sur une barricade ou devant les débris de la colonne Vendôme auront certes après coup contribué à l'identification des malheureux qui tentèrent d'échapper à leurs bourreaux en livrant de quoi les confondre. Les travaux anthropométriques de Monsieur Bertillon, l'identification des suspects et le service photographique de la préfecture de police étaient encore à inventer et la photographie toujours alors exempte d'un usage judiciaire organisé.

Il n'importe : datées ou non, anonymes ou créditées, les photographies des barricades offrent le témoignage poignant d'une fraternité, d'une résolution à lutter jusqu'au bout pour la défense d'une société plus juste et égalitaire. Ce ne sont pas seulement les gardes nationaux et les corps-francs qui s'y tiennent, mais aussi les femmes, les enfants, venus soutenir époux et pères à la défense de leurs arrondissements, leurs quartiers. Telles ces « Dames de la Halle » qui élevèrent une barricade de 20 mètres de longueur à l'angle de la rue de Rivoli et du boulevard Sébastopol, celles, plus d'une centaine, qui tinrent la barricade de la place Blanche ou qui, les toutes premières, s'opposèrent à la reprise des canons de Montmartre. Dans ses mémoires, Cluseret écrira justement : « Là est la cause de l'attachement des femmes à la Commune. Pour la première fois, elles ont rencontré un gouvernement qui s'est occupé d'elles autrement que pour les corrompre et les avilir. Les nobles instincts de la vierge et de la mère qui, jamais, n'abandonnent complètement le cœur de la femme, se sont réveillés et les femmes du peuple se sont levées pour défendre leur gouvernement. Combien sont mortes et combien sont encore martyrisées pour sa défense. »20

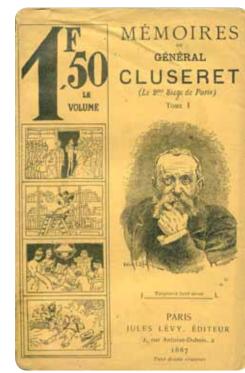
L'on n'insistera jamais assez sur le rôle que tinrent les femmes durant la Commune, infirmières, cantinières, faisant le coup de feu aux barricades qu'elles avaient contribué à construire, héroïques dans l'épreuve, massacrées aux côtés de leurs époux, leurs compagnons, outragées dans la mort par ceux qui les décrivaient comme des « pétroleuses » ivres de flammes, des « femelles » pour reprendre l'odieuse expression de Dumas fils. « C'est à l'appui des femmes que Paris doit sa mâle et fière attitude, écrit Elie Reclus, « L'influence occulte, mais si puissante, de la femme soutient les bataillons de la garde nationale. L'oreiller conjugal n'est plus une école de lâcheté au contact de la femme du peuple. Paris ne dit plus aujourd'hui ce que Jésus disait de la Femme malade qui l'avait touché : « Une vertu est sortie de moi. »21

Il n'est plus d'âge aux barricades, plus de différence sociale, homme, femme, ouvrier, bourgeois, chaque bras, chaque fusil comptent. Les enfants ne furent pas les moins déterminés, passant de leurs jeux, des simulacres de guerre dans les terrains vagues, à l'épreuve du feu, où ceux qui n'y périssent seront fusillés sans jugement avec leurs parents, héroïques et éternels gavroches.

Combien minces semblent trop souvent ces murets de pierres, ces talus de pavés, « des embryons de barricades »²², contre la puissance de feu des Versaillais, leurs obus, leurs bombes incendiaires, leurs mitrailleuses, passant de maisons en maisons dont ils perforent murs et parois pour prendre à revers les barricades ou les tirer depuis les étages. Hausmann ne se trompa pas qui perça, élargit les avenues, dispersant les populations les plus promptes à l'insurrection des quartiers centraux de Paris, ouvrant la voie au déplacement rapide de la troupe.

Prévue à la date-anniversaire de la mort de Napoléon Ier le 5 mai, la colonne Vendôme, « monument de barbarie, un symbole de force brutale et de fausse gloire. Une affirmation du militarisme, une négation du droit international »²³ est abattue le 16 mai 1871 à 17h30 sous les encouragements et les acclamations d'une population nombreuse et de photographes venu fixer l'évènement. Depuis quelques jours, l'on a préparé les treuils et les poulies devant les barricades, placé un matelas de fagots, de sable et de fumier pour recevoir les fûts du monument de pierre et de bronze et la sculpture qu'ils supportent, laquelle semblera d'une bien mince épaisseur à ceux qui en approcheront les débris. Sciée à sa base, la colonne s'effondre aux accents de La Marseillaise : « On se rue sur les ruines et, salué de clameurs enthousiastes, le drapeau rouge se plante sur le piédestal. »²⁴

Après des années d'incompréhension, Gustave Courbet, chef de file du réalisme pictural, avait conquis une certaine notoriété, qui lui avait valu, décernée par Napoléon III, la légion d'honneur. Républicain gagné à la cause socialiste, il l'avait en toute logique refusée par une lettre ouverte qui fit grand bruit. À la proclamation de la République, il est nommé président de la Commission artistique, chargée principalement de la sauvegarde et de la protection des Musées de Paris. Il n'en réclame pas moins dès le 14 septembre le démontage de la colonne, soucieux d'en préserver les bas-reliefs, en hommage aux soldats représentés. Siégeant par son élection le 16 avril au Conseil de la Commune pour le 6ème arrondissement, il est élu le lendemain à la présidence de la Fédération



Les mémoires du général Cluseret, Paris, 1887

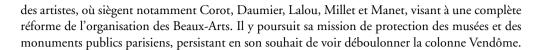


Gustave Courbet (1819-1877) Peintre. Élu de la Commune, fondateur et président de la Fédération des





Gustave Courbet (1819-1877)



Si c'est à la suite d'un article de Jules Vallès dans *Le Cri du peuple* que la Commune prendra finalement la décision de l'abattre, c'est Courbet qui en sera le coupable aux yeux des Versaillais. Après son arrestation le 7 juin, suivie de son incarcération à Mazas puis à Versailles, il est condamné à six mois de prison et à une amende de 500 francs, bien qu'il n'ait cessé d'atténuer en sa défense son importance au sein de la Commune et insisté sur sa volonté de déplacer la colonne, non de la démolir.

Mac Mahon, le vaincu de Sedan, devenu en 1873 Président de la république à la suite d'Adolphe Thiers, décide aussitôt de reconstruire le monument et en fait porter le coût – 323.091 francs – à Gustave Courbet, prononçant la saisie de ses biens. Courbet n'a d'autre solution que de se réfugier en Suisse, poursuivant sa défense, tentant de négocier avec le gouvernement français un paiement par traites. Il y meurt le 31 décembre 1877, juste avant le premier versement. « Pour remonter le maître sur son piédestal, il fallut un échafaudage de trente mille cadavres. »²⁵

Si la mise à bas de la colonne Vendôme est l'acte le plus spectaculaire et photogénique de la Commune de Paris, elle ne devrait pas occulter le nombre impressionnant de décrets, d'arrêtés, de lois et de réformes qu'elle promulgua durant les dix semaines de son existence, sous les bombardements et la menace incessante d'une invasion, gérant un quotidien que la désorganisation volontaire des services publics, des banques, des postes et des ministères abandonnés par les partisans de Versailles venait singulièrement compliquer : abolition de la conscription, chaque citoyen valide faisant partie de la garde nationale (29 avril) ; décret sur le Mont-de-piété avec suspension des ventes des objets déposés (2 avril) et récupération gratuite des objets inférieurs à 20 francs déposés (6 mai) ; séparation de l'église et de l'état et suppression du budget des cultes (2 avril) ; pension versée aux blessés (8 avril), aux veuves et orphelins des gardes nationaux, que la conjointe du défunt soit ou non mariée, le gouvernement s'occupant de la famille des gardes nécessiteux, adoptant les orphelins et les enfants non reconnus (10 avril) ; recensement des ateliers abandonnés (10 avril); remaniement du personnel administratif avec salaire fixe (6 mai); interdiction du cumul des traitements (19 mai) ; abolition de la peine de mort et destruction de la guillotine (6 avril), interdiction des jeux de hasard et arrestation éventuelle des camelots (25 mars), interdiction de la prostitution en fermant les maisons closes; suppression du travail de nuit dans les boulangeries (20 avril); répression de l'état d'ivresse (16 mai) ; décret sur l'enseignement gratuit intégral (12 mai) ; loi sur les bibliothèques publiques (13 mai) ; étalement du remboursement des dettes à trois ans (16 avril) ; création d'une commission de contrôle des comptes des administrations communales (19 mai) ; délivrance par les notaires et les huissiers des actes tels testaments, mariages, donations (23 avril) et limitation, sinon gratuité, des passeports (12 avril) ; interdiction de l'expulsion des locataires et report des termes de loyers (19 mars) ainsi que respect des prix dans les magasins. La Commune entreprend en outre dans le désordre des tribunaux la réforme de la justice qu'elle n'aura le temps de mener à bien, visant à sa gratuité, toute arrestation devant être notifiée sinon considérée comme arbitraire et les perquisitions n'étant autorisées que par la seule autorité compétente

Demeurés à l'état de projets, la réforme des Beaux-Arts, celle de l'enseignement et des crèches où seraient assurées la nourriture et l'éducation des enfants des quartiers pauvres.

L'aube se lève sur un monde nouveau au gai soleil du printemps de Paris, où l'on se salue d'un « citoyen », « citoyenne », où les fêtes, les cortèges, mais aussi les cérémonies d'enterrements des gardes, ponctuent les jours. Sur les boulevards l'on se promène parmi les saltimbanques et les échoppes, en uniforme d'apparat, parfois outrageusement décorés, comme ces « officiers d'opérette », que la Commune envoie aux tranchées pour les guérir d'un goût trop prononcé pour les ors et les passementeries. Paris, malgré la menace, est une ville en fête où les élus se mêlent à la population, que l'on apostrophe volontiers, comme les chroniqueurs des nombreux journaux attablés sur les boulevards. Paris n'a jamais été une ville aussi sûre que durant les jours de la Commune. Dans les quartiers l'on donne des concerts, des récitals de poésie au bénéfice des services de santé; l'on s'habituerait presque au bruit des canons tirant à l'ouest. Pour peu, l'on croirait vivre en paix.

En ce début de mai 1871, la situation à Paris est la suivante : le 1^{er} corps d'armée versaillais du général Ladmirault tient l'aile gauche de la Seine, couvrant Courbevoie, Neuilly et Nanterre : le second corps d'armée commandé par Cissey compose l'aile droite ennemie, tenant Châtillon, Villacoublay et Plessis, Vinoy occupant le centre, la pression se faisant vers Auteuil, au sud-ouest de la capitale.

En face, pour le gouvernement de la Commune, Wroblewski commande tout le secteur de la rive gauche de la Seine entre Ivry et Issy. Autre général polonais rallié à la cause révolutionnaire, Dombrowsky couvre la rive droite et le secteur particulièrement exposé de Neuilly. Napoléon La Cécilia, ancien garibaldiste, a pris la tête de l'armée du centre, Bergeret et Eudes commandant chacun les brigades de réserve.



Auguste Hippolyte Collard (1812-1893) La colonne Vendôme, 1871



Anonyme. La colonne Vendôme cinq minutes avant sa chute, 16 mai 1871 / Anoniem. De Vendôme-zuil vijf minuten voor de val, 16 mei 1871



Bruno Braquehais (1823-1875) Communards rassemblés devant la colonne Vendôme, 16 mai 1871

Bruno Braquehais (1823-1875) Communards verzameld voor de Vendôme-zuil op 16 mei 1871





Anonyme La colonne Vendôme après sa chute, 16 mai 1871

Anoniem De Vendôme-zuil na haar val, 16 mei 1871





Anonyme La colonne Vendôme après sa chute, mai 1871

Anoniem De Vendôme-zuil na haar val, mei 1871



Auguste Hippolyte Collard (1812-1893) Place Vendôme, barricade de la rue de Castiglione, mars-mai 1871

Auguste Hippolyte Collard (1812-1893) Place Vendôme, barricade van de rue de Castiglione, maart-mei 1871

Anonyme. Troupes versaillaises devant l'église de Belleville le matin du dimanche 28 mai 1871

Le 25 avril, les positions des Fédérés sont intensivement bombardées depuis le Mont Valérien, créant des brèches dans les murailles défensives. Le 26 avril au soir, le village des Moulineaux tombe aux mains des Versaillais qui s'approchent de Clamart, parvenant à certains endroits à 300 mètres du glacis de défense où ils entreprennent la construction de tranchées. Aux avant-postes, ils trompent les Fédérés en mettant la crosse en l'air, jouant au ralliement avant de les massacrer comme le firent les hommes de Vinoy le 4 avril pour prendre Châtillon.

Le 5 mai, l'intensité des bombardements des forts d'Issy et de Vanves contraint les Fédérés au repli vers le village d'Issy tandis que les soldats de Cissey prennent Clamart. Le 9 mai, les Versaillais occupent le fort d'Issy ; les corps francs composés de volontaires, les « Vengeurs de la Commune », les « Volontaires de Montrouge » ou les « Francs-tireurs de Paris », placés sous le commandement de l'intrépide et pittoresque Maxime Lisbonne, le « d'Artagnan de la Commune », retardent héroïquement l'avancée ennemie et ramènent les fuyards vers les lignes.

Pendant ce temps, depuis le Bois de Boulogne jusqu'à l'arrière de la Butte Montmartre, les Versaillais entreprennent de construire des tranchées, formant un quart de cercle parallèle aux fortifications. Tombé le 13 mai, le fort de Vanves est occupé par les Versaillais.

Du 17 au 20 mai, des bombardements et attaques incessantes dans le secteur d'Auteuil amènent le repli des Fédérés sur la première ligne de défense intérieure, délaissant le viaduc du Point-du-jour : c'est la fin de la guerre extra-muros, les Versaillais s'approchant dangereusement de Paris.

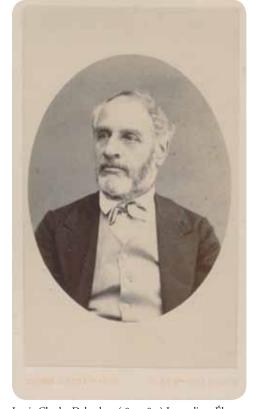
Le dimanche 21 mai vers 15 heures, alertés par un traitre-indicateur nommé Ducatel, l'armée pénètre dans Paris par la Porte de Saint-Cloud, précipitant un assaut prévu plus tardivement. L'on a parfois relevé l'imprudence, l'étourderie même, des Fédérés dont l'abandon des remparts aurait permis l'irruption versaillaise dans Paris : c'est une légende répandue par la réaction visant à fustiger leur manque de préparation, ou pire, insinuer une trahison de Dombrowski. Tel n'est pas l'avis de Da Costa : « il n'y a pas eu *abandon ordonné* des remparts. La vérité, c'est que l'enceinte, sur les points choisis par les Versaillais pour donner l'assaut, était incessamment balayée par les obus et que la position était devenue intenable. Depuis deux jours déjà, les fédérés avaient reculé jusqu'à la seconde ligne de défense, disposée très peu en arrière des fortifications, c'est en cela seulement qu'a consisté ce que l'on a appelé l'abandon des remparts le dimanche 21 mai. »²⁶

L'erreur est plutôt d'avoir estimé que Versailles n'était pas encore prêt à passer à l'attaque et de n'avoir laissé en ce secteur suffisamment de guetteurs. Le 21 donc, dans l'après-midi, les combats font rage au viaduc d'Auteuil pour retarder l'armée de Ladmirault. Pourtant, la confusion est grande dans Paris, le conseil de la Commune qui tient séance hésitant devant les dépêches parfois contradictoires qui lui parviennent. Glissant par vagues par la brèche dans la nuit, longeant le rempart intérieur, les Versaillais occupent la place d'Auteuil et, surprenant les gardes nationaux dans l'obscurité parviennent au Trocadéro : « Les Versaillais égorgent dans Paris, et Paris l'ignore. »²⁷

À droite, parvenu aux remparts, Cissey entre par les portes de Sèvres et de Versailles. Au petit jour, le quartier de la Muette et du Trocadéro est aux mains de l'ennemi. Informé par Dombrowski à l'Hôtel-de-Ville, Delescluze s'écrie : « C'est maintenant la guerre des barricades, chacun dans son quartier! », désorganisant la stratégie de défense. Publiée et affichée le 22 mai, signée par le Comité de salut public, une affiche proclame : « Que tous les bons citovens se lèvent ! Aux barricades! L'ennemi est dans nos murs! »²⁸ Par voie d'une autre affiche, le même comité autorise les chefs de barricades « à requérir l'ouverture des portes des maisons, là où ils jugeront nécessaire ; à réquisitionner pour leurs hommes tous les biens et objets utiles à la défense dont ils feront le récépissé et dont la Commune fera état à qui de droit »²⁹. Les défenses de la place de la Concorde et de la rue du Faubourg Saint-Honoré sont hâtivement renforcées, les artilleurs de la Porte Maillot ayant été pris à revers. Désertée par le repli de son artillerie, la place de la Concorde est soumise aux bombardements auxquels répondent les canons placés aux Tuileries où les Versaillais subissent de lourdes pertes. La place Saint-Augustin est prise, ainsi que l'Élysée, abandonné. Les Fédérés forment une ligne de défense au boulevard Malesherbes. Tandis que les troupes de Ladmirault s'avancent toujours le long des remparts vers la Porte d'Asnières, le parc Monceau est le lieu d'âpres combats. Passés ce dernier, les Versaillais sont arrêtés aux barricades de la place Clichy et des Batignolles. L'incroyable en cette défense est que, jusque-là, les canons de la Butte Montmartre occupant pourtant une position privilégiée mais mal préparée, qui auraient pu briser l'élan du flanc gauche comme du centre demeurent muets! « Et pourtant notre artillerie, de l'avis même de nos adversaires, était à ce point supérieure à la leur, qu'elle n'aurait jamais dû nous faire défaut ; mais durant de longs jours, mitrailleuses, obusiers et pièces de tous calibres restèrent sans emploi à Montmartre, à Belleville, à l'Hôtel- de-Ville, au Panthéon et autres lieux ; et cependant des hommes, en très grand nombre, demeuraient là inactifs, touchant une solde de combattants pour un service illusoire! » déplore Da Costa.30



Le fort d'Issy, 1871



Louis-Charles Delescluze (1809-1871) Journaliste. Élu et délégué civil à la guerre



Rive gauche, l'on barricade les quais à hauteur de l'Hôtel de la Légion d'honneur, devant l'actuel Musée d'Orsay, les rues de Lille, de l'Université, le boulevard Saint-Germain, tandis qu'en deux colonnes les hommes de Cissey progressent par l'avenue du Maine à travers le 15ème arrondissement, atteignant la gare Montparnasse où la défense est trop mince, s'approchant du Jardin du Luxembourg.

Le 22 mai à midi, une nouvelle affiche du Comité de Salut public appel à la résistance : « Que Paris se hérisse de barricades et que derrière ses remparts improvisés il jette encore à ses ennemis son cri de guerre, cri d'orgueil, cri de défi, mais aussi cri de victoire ; car Paris avec ses barricades et inexpugnable. »³¹ Comme l'on aurait aimé le croire...

Les Invalides sont pris vers la même heure mais les Versaillais sont toujours arrêtés aux Batignolles. Près de l'Hôtel-de-Ville, une barricade se complète rue de Rivoli près de la Tour Saint-Jacques : « Cet ouvrage de plusieurs mètres de profondeur, haut de six, avec des fossés, des embrasures, une avancée aussi solide que la redoute Saint-Florentin qui avait pris des semaines, fut terminé en quelques heures, exemple de ce qu'aurait pu, pour défendre Paris, un effort intelligent, produit en temps utile. », juge durement Lissagaray³², un avis partagé par Da Costa. « Il aurait fallu – et Rossel y songea – organiser une série de lignes parallèles se reliant les unes aux autres par des contreforts et des lignes transversales. On objectera que le temps aurait manqué pour organiser pareille défense. Je crois encore aujourd'hui le contraire : quand on a vu avec quelle rapidité s'élevèrent les barricades dans les journées des 22, 23 et 24 mai, on ne peut objecter la question de temps, car nous étions à l'heure en avril. »33 Le rappel, deux jours avant le début de la semaine sanglante, des ouvriers-terrassiers était de fait bien trop tardif. Si la multiplication des points de contact ralentissait l'ennemi, il n'en divisait pas moins les forces disponibles en compliquant l'unité de la défense. Partout, du 9ème arrondissement jusqu'à Belleville par les Grands boulevards, vers la Place du Château-d'Eau, aujourd'hui Place de la République, sur le boulevard Saint-Michel et vers le Panthéon, Paris se hérisse de barricades ajoutées en hâte. L'obscurité qui gagne la ville rend plus vive la lueur des premiers incendies causés par les bombes des Versaillais. La nuit entoure les quartiers où l'on se bat, où femmes et enfants entassent les sacs de sable, descellent les pavés, jetant les matelas sur les barricades : « Ce ne sont plus les redoutes traditionnelles, hautes de deux étages. La barricade improvisée dans les journées de Mai est de quelques pavés, à peine à hauteur d'homme. Derrière, quelquefois un canon ou une mitrailleuse. Au milieu, calé par deux payés, le drapeau rouge couleur de vengeance. A vingt, derrière ces loques de remparts, ils arrêtèrent des régiments. »³⁴ Le soir du lundi 22 mai, un tiers de la capitale est, du nord au sud, occupé par l'ennemi.

Dans la nuit, tandis que se sont réveillés les canons de Montmartre et de Montparnasse, les Batignolles sont prises et la Porte de Saint-Ouen libère une entière division que les Prussiens, contemplant le sinistre spectacle d'une guerre civile, ont autorisée à entrer dans Paris. La Butte Montmartre est menacée sur ses deux flancs, la barricade de la Place Clichy où luttent de nombreuses femmes, dont Louise Michel, cède après un combat désespéré. Vers 11 heures du matin, le Cimetière Montmartre est pris et ses ultimes défenseurs fusillés ; à midi, les hommes de Clinchant et de Ladmirault se rendent maîtres de tout le 18ème arrondissement après de brefs combats, faute de défenseurs. Première journée de massacres par des officiers et de soldats ivres de sang, l'on venge sur les lieux même de leur exécution le 18 mars les généraux Lecomte et Clément-Thomas, en fusillant rue des Rosiers hommes, femmes et enfants.

Rive gauche, au carrefour de la Croix-Rouge à Saint-Germain-des-Prés, « Les Enfants perdus » et les « Tirailleurs » s'opposent vivement à l'envahisseur, lui causant de fortes pertes, ainsi qu'au Luxembourg. À Montparnasse et à Montrouge où les fortifications sont prises à revers, l'ennemi gagne la place Denfert. Wroblewski, contraint de se replier, fortifie le 13ème arrondissement, installant une puissante batterie à la Butte-aux-Cailles derrière le Panthéon. Dans les 19ème et 20ème arrondissements, naturellement défendus par le canal, l'on arme les Buttes- Chaumont et le Père-Lachaise. Rue Myrrha, à Barbès, Jaroslaw Dombrowski, l'un des plus valeureux commandants de la Commune, peut-être le meilleur d'entre tous, est mortellement blessé à la barricade. Ses hommes l'enterreront au Père-Lachaise dans un linceul rouge après une veillée à l'Hôtel-de-Ville, les barricadiers lui baisant le front au passage du cortège. Le lieu de sa sépulture demeure aujourd'hui encore inconnu.

Au bas de la rue Lafayette, au carrefour de la rue du Faubourg-Montmartre et de la rue de Châteaudun dans le 9ème arrondissement, la barricade tient jusqu'à la nuit. Les Versaillais essuient un feu nourri à la rue Royale, la place de la Concorde et les Tuileries étant toujours bombardés : rive gauche, la rue du Bac cède et la Légion d'honneur est évacuée. Prise en fin de journée, la barricade de la Chaussée d'Antin livre le quartier de l'Opéra à l'ennemi qui s'approche par mouvements tournants de la place Vendôme où est un important appareil de défense. Ce soir du mardi 23 mai, tandis que les massacres et les pillages se poursuivent à la lueur des incendies, la moitié de Paris est aux mains de l'armée de Versailles.

Le 24 mai aux premières heures, la rue Royale est évacuée et la barrière de la rue Saint-Florentin dépassée, Paul Brunel qui la défendait avec acharnement se repliant vers l'Hôtel-de -Ville. Au matin, « Paris n'a plus d'aile droite. Son centre est rompu. L'offensive est impossible. Il ne lutte plus, il se débat. »35 Rive gauche, le carrefour de la Croix-Rouge, et la barricade de la rue de Rennes, lieux de combats héroïques, sont évacués, offrant le Panthéon à l'ennemi. Contre l'avis de ses défenseurs voulant poursuivre la lutte dans les rues étroites du Marais, ordre est donné rive droite d'abandonner le Palais royal et le 3ème arrondissement. L'Hôtel-de-Ville est en flamme devant ses défenseurs mêmes, un incendie que l'on a porté au compte de la Commune mais dont l'origine demeure encore incertaine. La mairie du 11ème arrondissement devient le quartier général des insurgés, recueillant les blessés et les lambeaux des bataillons. Le jardin du Luxembourg tombe après que les Fédérés en fassent exploser la poudrière. Par la rue Soufflot et la rue Mouffetard, les soldats s'emparent sans lutte du Panthéon où le drapeau tricolore remplace aussitôt le drapeau rouge; l'on fusille aux marches de l'édifice, les Versaillais étant secondés par les « brassardiers » arborant les trois couleurs à la manche, bourgeois, royalistes et indicateurs trop heureux de contribuer à repérer les insurgés dont ils se réjouissent de l'exécution sommaire, demandant même à pouvoir ordonner le feu. Sur la Seine, les canonnières tombent aux mains de l'ennemi qui les retourne aussitôt. Quai de Gesvres et avenue Victoria, les barricades ne cèdent qu'à la nuit.

Raoul Rigault, procureur de la Commune, qui sera exécuté le lendemain, fait fusiller dans la nuit

Ange Chaudey, ancien adjoint du Maire de Paris qu'il accusait d'avoir le 22 janvier fait tirer dans la

foule à l'Hôtel-de-Ville, vengeant ainsi son ami Théodore Sapia, mort à ses côtés.

« Que les rues soient toutes dépavées : d'abord parce que les projectiles ennemis, tombant sur la terre, sont moins dangereux ; ensuite parce que ces pavés, nouveaux moyens de défense, devront être accumulés, de distance en distance, sur les balcons des étages supérieurs des maisons »,36 proclame l'un des derniers appels du Comité de Salut public le 24 mai.

Sous le commandement de Wroblewski, à la Butte-aux-Cailles, les assauts versaillais sont par quatre fois repoussés. Dans la soirée, les otages que Thiers a refusé d'échanger contre Blanqui sont conduits à la prison de la Roquette puis fusillés.

« Paris brûle sous les bombardements tirés des deux camps. La ville semble se tordre dans une immense spirale de flamme et de fumée. »37

L'on évacue dans la nuit le roème arrondissement dont les batteries renforcent l'actuelle Place de la République, défendant l'accès aux actuelles avenues de la République et Boulevard Voltaire. Par une affiche signée pour le Comité de Salut public et la Commune, la dernière publiée, appel est lancé aux citoyens du 20ème arrondissement : « Il est un grave danger que je veux vous signaler, c'est le refus de la garde nationale de se porter en avant, sous le prétexte de garder les barricades de quartiers qui ne sont point menacés. Prêtez votre concours au 19ème arrondissement, aidez-le à repousser l'ennemi, là est votre sécurité, la victoire est à ce prix. N'attendez pas que Belleville soit lui-même attaqué, il serait peut-être trop tard. En avant donc! Et Belleville aura encore une fois triomphé. »38

Rien n'y fera, l'on se bat pour défendre sa rue, son quartier, puisque l'écrasement paraît inévitable. Le 25 mai, Clinchant, dont les troupes progressent par la rue Saint-Antoine, se porte vers le carrefour du Château-d'Eau, appuyé par Vinoy qui s'avance par les quais rive droite et rive gauche; il se heurte aux barricades du boulevard Magenta et du boulevard de Strasbourg. Hors les fortifications au sud de Paris, les forts de Montrouge de Bicêtre, encore aux mains des Fédérés, se voient abandonnés par leurs défenseurs, désireux d'aller se battre dans leurs quartiers. Cette retraite malheureuse a pour effet de voir l'ennemi s'emparer des positions et de bombarder sans relâche le flanc gauche des positions de Wroblewski sur la Butte-aux-Cailles. En contournant par les jardins les barricades des avenues d'Italie et de Choisy, les Versaillais parviennent à prendre la Butte-aux-Cailles. Vers 15 heures, le 13ème arrondissement est le dernier sur la rive gauche à tenir encore ; longeant le talus du chemin de fer d'Orléans, les Versaillais, faisant jonction avec un autre détachement venant du boulevard Saint-Marcel, contraignent Wroblewski à se replier sur la rive droite par le pont d'Austerlitz. Les combats vont alors se concentrer vers la Bastille avec sa barricade du Faubourg Saint-Antoine et le Château-d'Eau. Appuyés par leur artillerie, les Versaillais s'avancent sur le quai de Valmy mais se heurtent aux nombreuses barricades des petites rues donnant sur le boulevard Saint-Martin. La place du Château-d'Eau, trop large pour être défendue avec les huit avenues qui y rayonnent, subit un véritable pilonnage; elle n'est plus qu'un champ de ruines, aux fontaines éventrées, aux arbres arrachés, aux immeubles éventrés. Les Communards s'y battent avec l'énergie du désespoir, avec à leurs côtés les « pupilles de la Commune », jeunes orphelins composant les corps francs de bataillons d'enfants dont l'héroïsme et le courage valent ceux de leurs aînés. Auguste Vermorel, membre du conseil de la Commune y est grièvement blessé. Lisbonne, Frankel et Brunel le sont également, et c'est à cet endroit qu'en fin de journée, Charles Delescluze, le juste



Auguste Hippolyte Collard (1812-1893) Barricade de la place de la Concorde, mars-mai 1871





Anonyme. Barricade du Faubourg Saint-Antoine à l'angle de la rue de Charonne, mars-mai 1871



Anonyme. Barricade de la rue Lafayette et du Faubourg





Anonyme Les Tuilleries. La Pavillon des Fleurs après sa déstruction partielle, 1871

Anoniem De Tuilleries. Pavillon des Fleurs na de gedeeltelijke verwoesting, 1871





Eugène Disdéri (1819-1889) l'Hôtel de Ville, 1871

Eugène Disdéri (1819-1889) Het stadhuis van Parijs, 1871



Henri Langerock (1830-1915) La porte Maillot bombardée, 1871

Henri Langerock (1830-1915) Porte Maillot na het bombardement, 1871



Henri Langerock (1830-1915) Place de la Bastille, mai 1871

Delescluze, délégué civil à la guerre, dont l'existence entière témoigne d'une inébranlable conviction républicaine, coiffé de son chapeau, ceint de l'écharpe rouge, s'avance sans arme et escalade résigné la barricade du Boulevard Voltaire. Il y tombe foudroyé, mort pour la liberté. Le soir du triste 25 mai, alors que la future place de la République tient encore, deux arrondissements, les 19ème et 20ème, n'ont pas encore été attaqués, les 11ème et 12ème étant engagés dans les combats. La barricade où meurt Delescluze est désertée vers deux heures du matin. Dans les arrondissements tombés à l'ennemi, les meurtres se poursuivent, au fusil, à la mitrailleuse et à la baïonnette, jusque dans les ambulances et les postes de secours où l'on achève les blessés.

La pluie tombe sur Paris au matin du vendredi 26 mai, une pluie épaisse qui fatigue les défenseurs qui ont pour certains déjà connu quatre jours de combat. Par le chemin de fer de Vincennes puis le faubourg Saint-Antoine, les Versaillais attaquent à droite la place de la Bastille tandis qu'à gauche l'assaillent les troupes remontant de la place Royale. Une à une les barricades des rues annexes cèdent sous la mitraille et les bombes. Tandis que la Villette continue de se défendre avant l'incendie de ses docks, la Bastille tombe à deux heures de l'après-midi. Le Boulevard de la Villette, le boulevard de Ménilmontant et la rue de Charonne forment encore une ligne de défense des 19ème et 20ème arrondissements qui subissent les bombes tirées depuis la Butte Montmartre. Gaston Ranvier, blanquiste de longue date, dont Lissagaray vante la bravoure, tente d'organiser la défense. Les trente-quatre otages pris le 18 mars, des prêtres, des mouchards et des gendarmes sont fusillés par les Fédérés à la rue Haxo. Le boulevard Voltaire tient encore en soirée, empêchant l'accès à la place de la Nation, mais les barricadiers se replient dans la nuit de la rue d'Allemagne, aujourd'hui avenue Jean Jaurès.

Au matin du samedi 27 mai, les troupes versaillaises occupent l'actuelle place de la Nation, bombardant la mairie du 11ème arrondissement. Vers 10 heures du matin, aux Buttes-Chaumont, la barricade de la rue Puebla aujourd'hui rue des Pyrénées, haut-lieu de résistance, cède à son tour. Les batteries fédérées des Buttes Chaumont sont à court de munitions. La population se presse à la porte de Romainville, gardée par les Prussiens, tentant de fuir Paris. Le cimetière du Père-Lachaise où luttent deux cent Fédérés est bombardé avant son invasion. À la nuit tombée, dans les allées entre les tombes, les combats se prolongent à la baïonnette et au couteau sous une pluie battante. Les derniers survivants sont fusillés contre le mur du cimetière devenu aujourd'hui un lieu de mémoire. Plus haut, la place des Fêtes est prise par les Versaillais qui y établissent leur camp pour la nuit, attendant le matin pour prendre les dernières barricades de la rue de Paris, à court de munitions.

Autour de la rue du Faubourg-du-Temple, les Fédérés ne tiennent plus que quelques barricades, comme à la rue des Trois-couronnes dans le IIème arrondissement. Elles ne cèderont qu'à la dernière cartouche, leurs défenseurs préférant mourir en un corps à corps plutôt que de se rendre. Un homme seul se bat encore à la barricade de la rue Ramponeau, aux limites du 20ème arrondissement, brisant par trois fois la hampe du drapeau des Versaillais.

Cet irréductible dont l'histoire semble n'avoir pas retenu le nom parviendra à s'échapper. À 13 heures le dimanche 28 mai, Versailles a finir d'étouffer Paris.

La suite est connue. : les exécutions massives commencées le 21 mai à Passy se poursuivent sur place ou dans les casernes, comme à la caserne Lobau derrière l'Hôtel-de-Ville, à la prison de la Roquette, au Luxembourg, au Trocadéro. Rougissant la Seine, le sang coule des exécutions ordonnées par les officiers bien plus que de la volonté des soldats. Il faut que Versailles nettoie Paris de sa population ouvrière, de son prolétariat, de ceux qui se sont soulevés pour revendiquer leurs justes droits. Ainsi Mac Mahon vient il venger sa défaite de 1870, ainsi « Foutriquet » assoit-il son autorité aux yeux des Prussiens et de son gouvernement. Les cadavres s'amoncèlent qu'il faut ensevelir en toute hâte, partout où l'on peut, dans des charniers improvisés à peine creusés que la pluie et la neige ne tarderont à démasquer. En janvier 1897, des travaux de terrassements dans l'ancien cimetière de Charonne livreront encore les squelettes de 800 soldats fédérés. Pour les survivants, ce sont les marches forcées vers Versailles, le camp de Satory, sous les coups et les humiliations, les parodies de procès, les fusillades ou la déportation en Nouvelle-Calédonie, après d'éprouvantes traversées en mer.

Vaincue, la Commune n'a pas cédé. Nombre de ses survivants, exilés, amnistiés, poursuivront encore la lutte dans les partis ouvriers qui s'organisent. Ses idées peu à peu triompheront, il faudra un siècle, il en faut encore. L'histoire juge, l'histoire à jugé. Elle sait aujourd'hui, malgré les calomnies, les mensonges et les trahisons, en quel camp était le droit, la noblesse d'âme, la grandeur. Elle n'a pas oublié, n'oubliera jamais, ce que fut l'espoir d'un printemps, le beau printemps de la

Xavier Canonne



- 1 Régis Debray, Révolution dans la révolution ? Lutte armée et lutte politique en Amérique latine, Paris, François Maspero
- 2 Louise Michel, La Commune. Histoires et souvenirs, Paris, François Maspero éditeur, 1970, Tome II, p.39.
- Olivier-Prosper Lissagaray, Histoire de la Commune de 1871, Paris, Editions La Découverte, 1996, pp.224-226. Affiche typographique, Paris, Collection du Musée Carnavalet, n° inventaire : AFF3709.
- Affiche typographique, 1er janvier 1871, Paris, Collection du Musée Carnavalet, n°inventaire : AFF3547.
- Victor Hugo, *Choses vues*, Paris, Gallimard, Quarto, 2002, pp.1061-1062.
- Affiche typographiée, Paris, Collection du Musée Carnavalet, n°inventaire AFF11205.
- 8 Site Ficedl, Fédération internationale des Centres d'études et de documents libertaires, affiche n°129, 13 avril 1871.
- 9 Affiche typographiée, reproduite in *Ficedl*, Fédération internationale des Centres d'études et de documents libertaires.
- 12 Napoléon Gaillard, 9 ou 10 mai 1871. Cité in Napoléon Gaillard chef barricadier de la Commune, 1815-1900, in La barricade, sous la direction de Alain Corbin et Jean-Marie Mayeur, Paris, 1997, p.28.
- 13 Maxime Vuillaume, Mes cahiers rouges au temps de la Commune, cité in https://maitron.fr/spip.php?, article 135923
- 14 Prosper-Olivier Lissagaray, op.cit., p.231.
- 15 Id., pp.260-261.
- 16 Gaston Da Costa, La Commune vécue, Tome II, Paris, Ancienne Maison Quantin, 1904, p.153.
- 18 Régis Debray, *Révolution dans la révolution*?, op.cit., p.26.
- 19 « Les trois rues du Faubourg Saint-Antoine, de Charenton et de la Roquette ont été solidement barricadées à leur débouché sur la place. La plus forte barricade du quartier s'élève à l'angle de la rue de Charenton : entièrement faite de pavés et de sacs de sable, elle est percée de deux embrasures et armée de deux pièces de douze. » Gaston Da Costa, op.cit., p.133.
- 20 Gustave Cluseret, Mémoires, Paris, Jules Levy éditeur, 1887, p.132.
- 21 Elie Reclus, La Commune au jour le jour, Paris, Schleicher frères, 1908, p.306.
- 22 Olivier-Prosper Lissagaray, op.cit., p.325.
- 23 Charles-Louis Livet, *Le journal officiel de Paris pendant la Commune*, Paris, Beauvais éditeur, 1871, p.170.
- 24 Lissagaray, p.293.
- 26 Da Costa, op.cit., Tome II, p.227.
- 27 Lissagaray, op.cit., p.313.
- 28 Affiche typographiée, Paris, Musée Carnavalet, n°inventaire AFF5710.
- 29 Affiche typographiée, site Ficedl, op.cit., 22 mai, 1871, n° 390.
- 30 Da Costa, op.cit., p.180.
- 31 Affiche typographiée, site Ficedl, op.cit., n°392.
- 32 Lissagaray, p.321.
- 33 Da Costa, op.cit., p.177.
- 34 Lissagaray, op.cit., p.324.
- 35 Id., p.338.
- 36 Cité in Bernard Noël, *Dictionnaire de la Commune*, Paris, Champs Flammarion, 1978, Tome 2, p.147.
- 38 Affiche typographée, site Ficedl, op.cit.





Siège de Paris, 1870-1871. Rationnement pendant le siège









Anonyme Barricade, 1871

Anoniem Barricade, 1871



Anonyme Barricade de la chaussée de Ménilmontant et de la rue Oberkampf, mars-mai 1871

Anoniem Barricade van de chaussée de Ménilmontant en rue Oberkampf, maart-mei 1871 5



Anonyme Barricade de la rue des Amandiers près du cimetière du Père Lachaise, mars-mai 1871

Anoniem Barricade van de rue des Amandiers vlakbij de begraafplaats Père Lachaise, maart-mei 1871



Anonyme Barricade à l'entrée de la Grande-Rue de la Chapelle, mars-mai 1871

Anoniem Barricade bij de ingang van de Grande-Rue de la Chapelle, maart-mei 1871



Anonyme Barricade de la rue du Faubourg Saint-Antoine, à l'angle de la rue de Charonne, mars-mai 1871

Anoniem Barricade van de la rue du Faubourg Saint-Antoine op de hoek van de rue de la Charonne, maart-mei 1871

Anonyme Barricade de la rue d'Allemagne et du boulevard de Sébastopol, 18 mars 1871

Anoniem Barricade van de rue d'Allemagne en van de boulevard de Sébastopol, 18 maart 1871



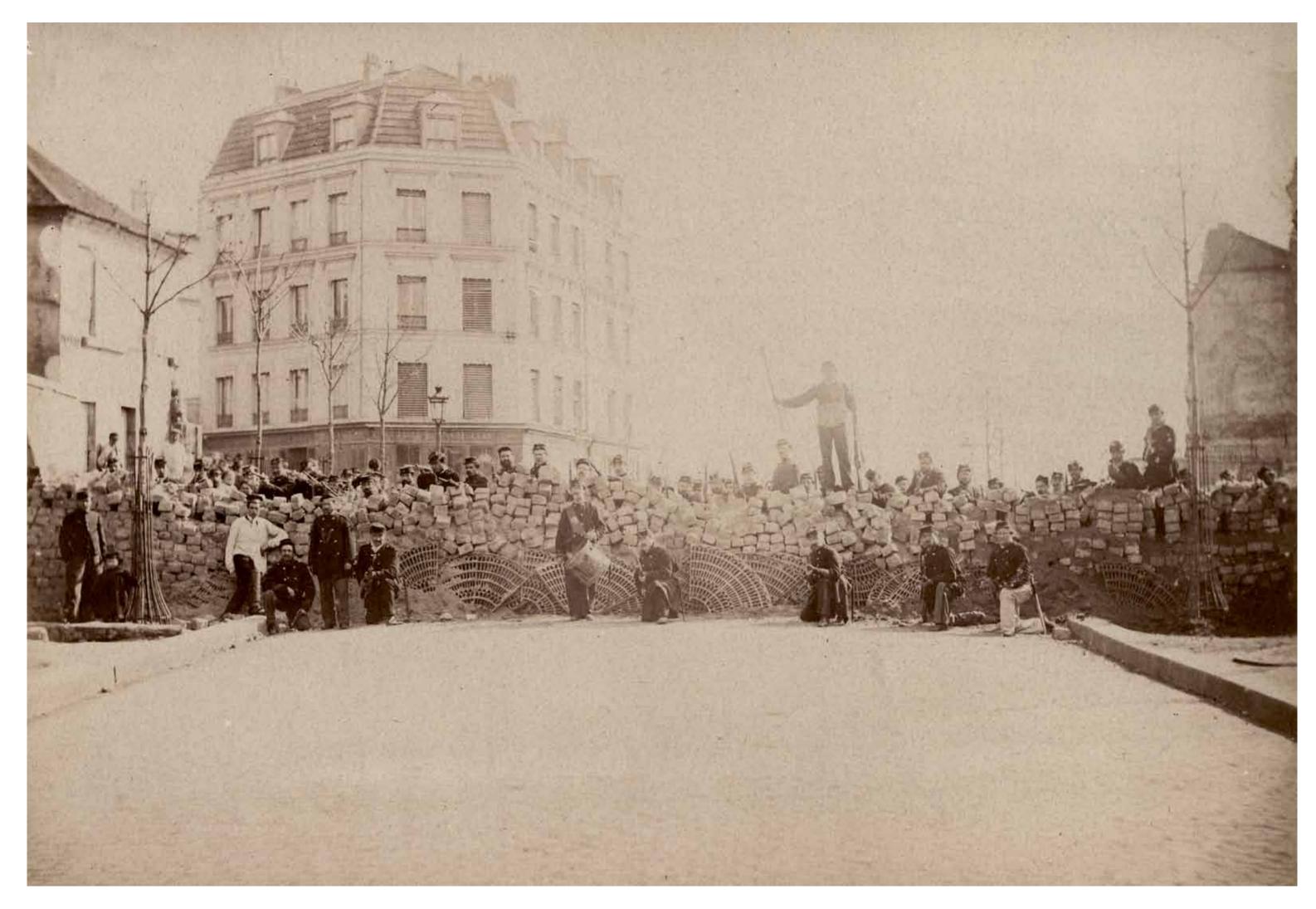
Anonyme Barricade de la rue Lafayette et de la rue du Faubourg Saint-Martin, mars-mai 1871

Anoniem Barricade van de rue Lafayette en de rue du Faubourg Saint-Martin, maart-mei 1871



Anonyme Barricade de la rue Roquette, à la place de la Bastille, mars-mai 1871

Anoniem Barricade van de rue de la Roquette, place de la Bastille, maart-mei 1871



Anonyme Barricade de l'avenue Puébla, à Ménilmontant, mars-mai 1871

Anoniem Barricade van de avenue Puébla, te Ménilmontant, maart-mei 1871 La Commune de Paris,

Considérant que la colonne impériale des plans vindont un monument debarbaries et parque, un symbole de force brute et de militarisme, que negation du droit international, une négation du droit international, une insulté premanente des vainqueurs aux vaincus, un attentat perpétuel à l'un des trois grands principes de la république française. la fraternité.

Declinican

article unique,

La colonne de la Place Vindome

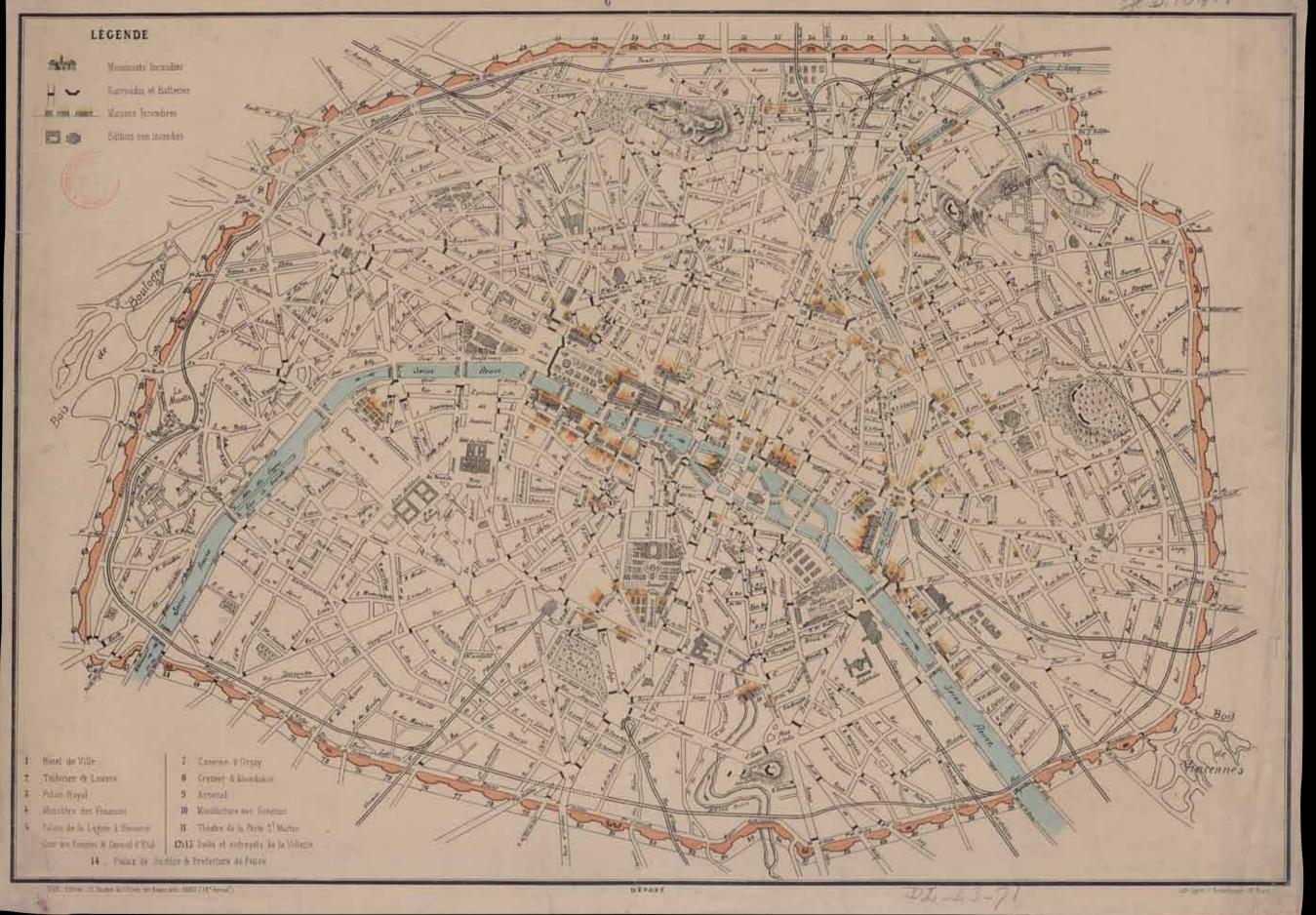
Lera d'inolie

Saur le 12 avue 184,

Paris, le 1/ Mai 1871. La Terrission du entorsen jailland pere, charge de la Construction des barbicades et commundant des barricadiers est acceptée à ce double titre, Le 16 en des barrications place sous ses ordres est dissous. les hommes qui le composeus sont mis à la Disposition Tu Tirecteur Du genie militaire gni arisera à la continuation Tes travaux commences, Jans læ mesure qu'il jugera Telegné civil à la guerre Cht Pelesdage

PLAN de PARIS

avec indication exacte des MAISONS et MONUMENTS INCENDIÉES des BATTERIES et BARRICADES CONSTRUITES en MAI 1871 et numérotage des Bastions de l'Enceinte





Auguste Hippolyte Collard (1812-1893) Barricade de la place de la Concorde, mars-mai 1871

Auguste Hippolyte Collard (1812-1893) Barricade van de place de la Concorde, maart-mei 1871 7



Auguste Hippolyte Collard (1812-1893) Barricade de la rue Royale avec Napoléon Gaillard à l'avant-plan, mars-mai 1871

Auguste Hippolyte Collard (1812-1839) Barricade van de rue Royale op het voorplan Napoléon Gaillard, maart-mei 1871





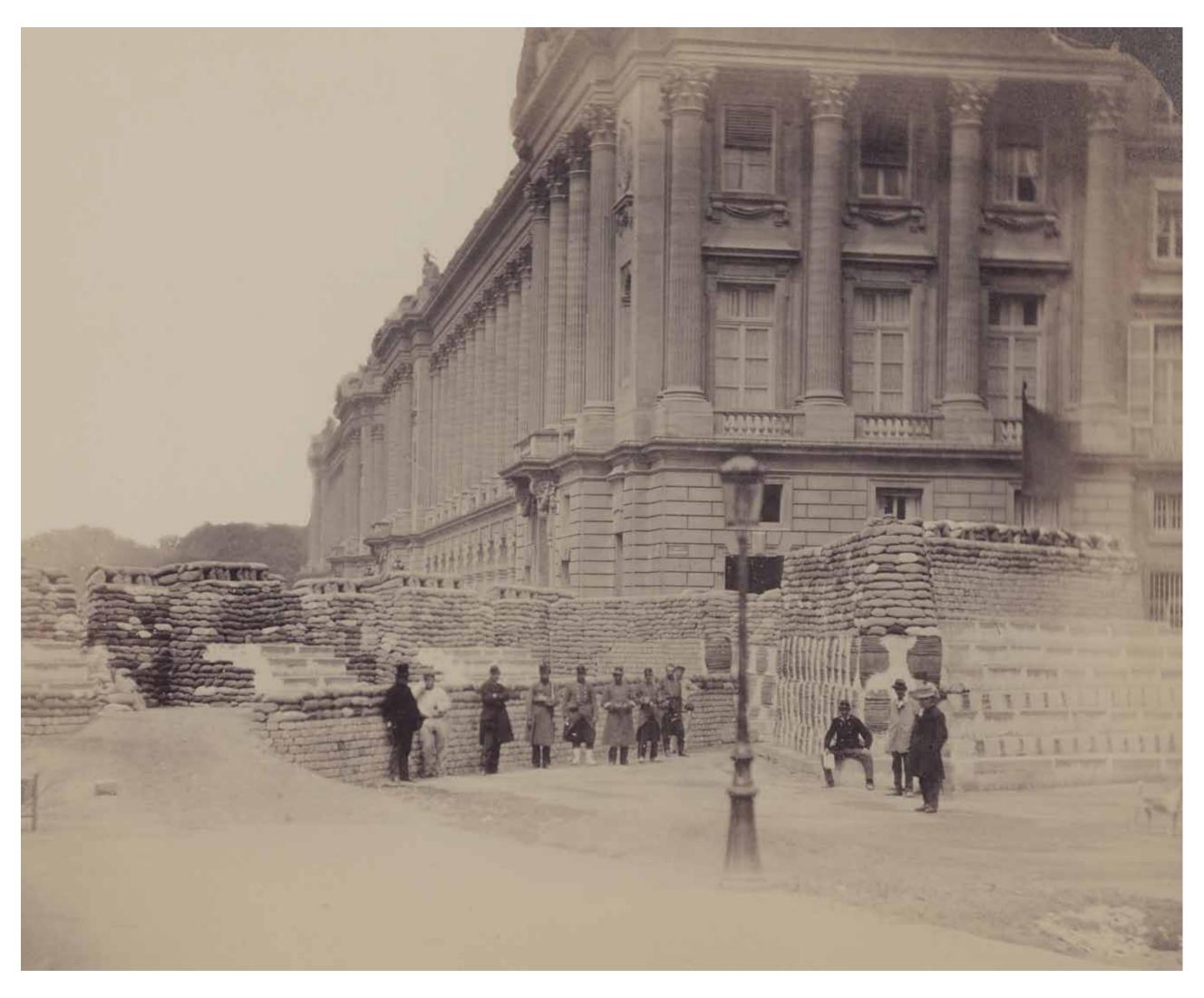
Auguste Hippolyte Collard (1812-1893) Tranchée de la barricade de la place de la Concorde, mars-mai 1871

Auguste Hippolyte Collard (1812-1893) Loopgraaf van de barricade van de place de la Concorde, maart-mei 1871



Auguste Hippolyte Collard (1812-1893) Barricade de la place de la Concorde, mars-mai 1871

Auguste Hippolyte Collard (1812-1893) Barricade van de place de la Concorde, maart-mei 1871



Anonyme Barricade de la place de la Concorde et de la rue Saint-Florentin, 1871

Anoniem Barricade van de place de la Concorde en van de rue Saint-Florentin, 1871



Anonyme Une des principales barricades, Paris 1871 Le drapeau rouge flotte. Barricade à l'angle de la rue Saint-Florentin et de la place de la Concorde

Anoniem Een van de voornaamste barricades, Parijs, 1871 De rode vlag wappert. Barricade op de hoek van de rue Saint-Florentin en van de place de la Concorde



Anonyme Barricade de l'avenue Victoria, les fédérés avant l'attaque des versaillais, 1871

Anoniem Barricade van de avenue Victoria, de gefedereerden voor de aanval van de Versaillais, 1871



DE BARRICADES VAN DE LENTE. GESCHIEDENIS VAN EEN VERDEDIGING

Is er een beter symbool voor een opstand dan een barricade?

Meer dan welk beeld ook, staan barricades van straatstenen, straatmeubilair, omgedraaide voertuigen of paletten symbool voor rebellie en volksopstanden. Beelden als *De vrijheid leidt het volk* (1830) van Eugène Delacroix – een ode aan de 'drie glorierijke dagen' van de Juli-Opstand in 1830 van het Parijse volk tegen Karel X -; de foto's van Gilles Caron, Bruno Barbay of Claude Dityvon, gemaakt in mei 1968, honderdtwintig jaar en een maand later dan de eerste daguerreotype van een barricade, in juni 1848 vastgelegd door Eugène Thibault in de Parijse rue du Faubourg-du-Temple of de meer recente beelden van manifestaties van de gele hesjes, spreken boekdelen.

In alle tijden, oorlogen of revoluties zijn barricades de zichtbare tekenen van het proces van opstand. Zo is er het beeld van het volk van Parijs in 1944, waarop mannen en vrouwen, jong en oud, burgers en arbeiders, verenigd in de hoop op een nakende bevrijding waarvan ze niet de passieve toeschouwer willen blijven, hekken en straatstenen van hand tot hand aanreiken om barricades op te werpen. Meer nog dan literatuur of schilderkunst, bewaarden film en fotografie de herinnering aan deze tijdelijke monumenten, die nooit werden geconserveerd of gerestaureerd, hun vernietiging luidde immers telkens de terugkeer in naar orde en rust.

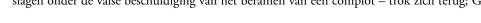
Opgeworpen door hartstochtelijke en solidaire opstandelingen, zijn barricades een tijdelijke en kortstondige belichaming van een fysieke oppositie tegen machthebbers. Ze vormen een stad in de stad, tekenen een nieuw stratentracé, een revolutionaire geografie die dwingt tot het nemen van andere wegen. Zoals dat in Parijs in 1848 en 1871 het geval was, vormen ze een sociologische grens tussen wijken, tussen burgerlijke en meer volkse arrondissementen, tussen een Parijs van renteniers en functionarissen en een proletarisch Parijs; een lijn die, anders dan de Seine die de stad in een linker- en rechtervoer verdeelt, van het noorden naar het zuiden loopt en zo een onderscheid maakt tussen de arrondissementen van het westen en die van het oosten.

Barricades werpen ook een licht op verschillen in strijdmethodes. Opstandelingen maken gebruik van barricades, terwijl het reguliere leger forten, kazematten, burchten en kazernes heeft. De eersten improviseren, gedreven door woede en enthousiasme, de tweeden zijn methodisch, baseren zich op tactiek en beproefde strategieën. Maar al te vaak moeten de eersten, bij gebrek aan militaire training en ervaring, het onderspit delven: 'Broederschap en moed vormen nog geen leger: zie Spanje, zie de Commune van Parijs...', schrijft Régis Debray in 1967 in zijn analyse van de gewapende opstand en politieke strijd in Latijns-Amerika.

Tijdens de 72 dagen van zijn bestaan, ontbrak het de Commune van Parijs aan een door iedereen erkende militaire leider, in staat om de krachten te bundelen, niet alleen die van de uitvallen van de communards als antwoord op de aanvallen van de troepen van Versailles, maar ook die van een verdediging van wie de moed omgekeerd evenredig was aan haar kracht. Louise Michel, de scherpzinnige Louise Michel, schrijft in haar herinneringen aan de Commune: '... de al te gebrekkige kennis die de leiders van het leger van de commune hadden van het karakter van de strijders en van de omstandigheden van de strijd. Ze hadden even goed kunnen inzetten op een echt gedisciplineerd leger, zoals Delescluze, wilde; om de overwinning te behalen, hadden de fanatici van de vrijheid zich graag onderworpen aan een ijzeren discipline; de twee legers waren nodig, het ene van brons, het andere van vuur. Rossel wist niet wat een opstandelingenleger was: hij kende alleen het geregeld leger. De burgerlijk afgevaardigden voor de oorlog kenden alleen maar de heldhaftigheid van de strijd, met de borst vooruit aanvallen, het hoofd geheven onder het artillerievuur: dat was mooi, maar de twee waren nodig tegenover een vijand als die van Versailles.'2

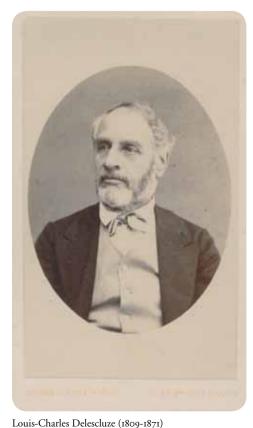
Prosper-Olivier Lissagaray, een andere directe getuige van de dagen van de Commune – hij vocht op de barricades en slaagde erin om daarna naar België te vluchten – is dezelfde mening toegedaan. In zijn Histoire de la Commune de 1871 schrijft hij: 'Een algemeen plan was er niet. Er was nooit een algemene defensieraad. De strijders waren vaak aan hun lot overgelaten, zonder zorg of toezicht. Weinig of geen aflossing. Alle inspanningen rustten op dezelfde schouders. Sommige bataljons bleven twintig, dertig dagen in de voorste linies zonder het noodzakelijke, anderen bleven doorlopend in reserve. Terwijl enkele stoutmoedigen gehard raakten in de vuurlinies en zelfs niet meer wilden terugkeren, verloren anderen de moed, toonden hun haveloze kleren en vroegen om rust; de leiders waren gedwongen om hen tegen te houden, omdat ze niemand hadden om hen te vervangen. (...) die toewijding, dat heldendom zouden op niets uitlopen. Als een machineketel waaruit de stoom langs honderd gaten ontsnapt.'3

Louis Rossel, stafchef bij het ministerie van Oorlog - ter vervanging van Gustave Cluseret ontslagen onder de valse beschuldiging van het beramen van een complot – trok zich terug; Gustave





Eugène Delacroix (1798-1863) De vrijheid leidt het volk, 1830



◀ Hippolyte Blancard (1843-1924) Place Vendôme, 24 mei 1871

verkozene en generaal van de Commune

Flourens, gedelegeerde van de militaire commissie, generaal van het 10e legioen, werd in het begin van de opstand vermoord door de vijand; Amilcare Cipriani, zijn adjunct, die in Griekenland, Kreta en Italië vocht, werd gevangen genomen; Jules Bergeret, werd afgezet omwille van zijn strategische fouten en grootspraak: Emile Duval, Blanquiste, leider van het 13e legioen, generaal en lid van de militaire commissie, burger, maar begiftigd met een zin voor strategie, werd op 3 april 1871 gefusilleerd nadat hij gevangen was genomen tijdens de rampzalige uitval tegen Versailles... Er bleven nog nauwelijks gevormde militairen over die in staat waren om de verdediging van de Commune te organiseren, laat staan de vijand buiten Parijs te houden. Dombrowski, een doorgewinterde militair gevormd aan de militaire academie van Sint-Petersburg, was commandant van het 12e legioen en verdedigde de meest blootgestelde sector van Neuilly, alvorens hij bevelhebber werd van de troepen van de rechteroever van Parijs. Cluseret, die jaloers op hem was, wilde niet naar hem luisteren, en verzette zich ook tegen Charles Delescluze, burgerlijk afgevaardigde voor de oorlog. Dit alles droeg bij tot de bloedige overwinning van Versailles en van zijn moordenaar Adolphe Thiers, terwijl de Commune voortdurend probeerde te weerstaan aan de verleiding om

De oprichting van de barricades weerspiegelt die verwarde toestand, waarin improvisatie en enthousiasme om voorrang striiden, en waarin, terwiil regels worden opgesteld en wetten van een nieuwe wereld worden afgekondigd, ijzervreters als vuil water stilaan doorsijpelen in Parijs.

In juli 1870, tijdens het beleg van Parijs, werd een eerste 'Commission des barricades' gevormd, voorgezeten door journalist, pamfletschrijver en deputé van Parijs, Henri Rochefort. In september 1870, waarschuwt een in Parijs uitgehangen affiche, in naam van de regering van nationale defensie tegen een tendens om op eigen initiatief en ongeorganiseerd defensieve structuren op te richten. Deze kunnen immers hinderlijk zijn voor de werking van de vestingwerken en forten die Thiers, toen voorzitter van de Nationale Vergadering, in de 19e eeuw had laten oprichten: 'Dit leidt ertoe dat door privé-initiatief beraamde plannen, een belemmering kunnen zijn voor de plannen van de commissie. Dit is al gebeurd in een van de sectoren, waar barricades zo dicht bij de stadswallen werden aangelegd dat ze de verdediging van de vestingwerken hinderden en noodgedwongen moesten worden afgebroken. Onnodig te zeggen dat dit gebrek aan overleg tot gevaarlijke situaties kan leiden. Iedereen zal begrijpen dat het gebrek aan eenheid in het systeem van obstakels die moeten worden opgeworpen tegen de vijand, de grootste risico's met zich meebrengt.'4

De commissie vraagt aan 'elk huishouden om VOORTAAN als voorzorgsmaatregel twee zandzakjes klaar te houden die bij de eerste waarschuwing worden geleverd door de commissie om samen met de straatstenen in enkele uren tijd Parijs van barricades te voorzien of om bressen te dichten.'5

Op 2 oktober 1870 noteert Victor Hugo in zijn dagboek Choses vues: 'We zijn met de ringspoorweg rond Parijs gereden. (...) Onze tocht rond Parijs heeft drie uur geduurd, van 2u¾ tot 5u¾. Uiterst interessant. Parijs dat zichzelf sloopt om zich te verdedigen, is magnifiek. Het maakt van zijn ruïnes ziin barricades.'6

De nederlaag in de Slag bij Sedan betekende de val van het Keizerrijk. De Derde Republiek werd uitgeroepen en de op 27 januari 1871 getekende wapenstilstand maakte een einde aan de Frans-Duitse oorlog. Na een afmattend beleg van vier maanden, trokken op 1 maart 1871 Duitse troepen binnen in Parijs. 30 000 man waren gelegerd op de Champs-Elysées, in de Cours-la-Reine en in de Faubourg Saint-Honoré. Enkele weken later, na een akkoord over de betaling van een oorlogsschuld, trokken de Duitsers zich terug. In Parijs brak de opstand los. Na een mislukte poging om de kanonnen van de Butte Montmartre en Belleville weer onder haar controle te krijgen, vluchtte de regering Thiers naar Versailles. Op 28 maart 1871 werd de Commune geïnstalleerd. Op 29 maart stelde ze tien commissies aan die het dagelijkse leven moesten organiseren. Op 8 april, vormde de minister van Oorlog van de Commune een 'commissie van de barricades, voorgezeten door de plaatselijke commandant Rossel en bestaande uit kapiteins van de genie, twee leden van de Commune en een door elk van de arrondissementen verkozen lid', zo luidt althans de affiche gesigneerd door Cluseret, afgevaardigde voor de oorlog. 7 Op 13 april legt deze commissie de normen vast voor de barricades op de grote verbindingswegen – hoogte, breedte, diepte, diepte van de gracht, tot en met het behoud van gasleidingen en rioleringen, die kunnen geladen worden met mijnen, 'tot aan het moment van de aanval'. 8 Napoléon Gaillard, 'Citoyen Gaillard père', schoenmaker van beroep, die zijn naam gaf aan de meest gesofisticeerde barricade op de hoek van de rue de Rivoli en rue Saint-Florentin voor de Place de la Concorde, werd belast met de toepassing van de normen en aanpassing ervan naargelang de straatbreedte. De burgemeesters van de arrondissementen hadden volmacht voor de organisatie. Ze moesten wel aan vergaderingen deelnemen waar ze raad kregen van een 'ingenieur' die echter alleen bevoegd was voor de technische aspecten. Het feit dat de burgemeesters verder zelf moesten beslissen over de constructie van de barricades was niet echt bevorderlijk voor een globale verdedigingsstrategie. Bovendien had de bevolking van Montmartre

een dictatuur in te stellen, ook al was het een revolutionaire.

Henri Rochefort (1831-1913) Journalist, oprichter van La Lanterne in 1868, La Marseillaise in 1869, Erg kritisch voor Thiers in zijn krant Le mot d'ordre tijdens de

Op 14 april 1871 doet Gaillard père via een nieuwe affiche '...beroep op de inzet van alle burgers die onze rechten willen verdedigen. (...) Ons doel is om Parijs te behoeden voor een verrassing of verraad en de veiligheid te garanderen van de families van burgers die de vijand bestrijden. Dus, aan het werk, en moge Parijs weldra een indrukwekkend fort zijn waartegen alle aanvallen van de barbaren die zich hebben verenigd tegen ons en de republiek, te pletter slaan.'9 De oproep geldt dus alle grondwerkers, 'handarbeiders', ingenieurs en architecten. De soldij voor diegenen die meewerkten aan de bouw van de barricades was vier frank per dag, een bedrag dat drie dagen later, met een affiche van 17 april, werd verminderd: 'De bouw van de barricades is absoluut geen

en Belleville, toen ze vernam dat de Pruisen naar de Champs-Elysées trokken en niet wist langs

waar ze zouden oprukken, spontaan een aantal straten van het 20e arrondissement gebarricadeerd.

De bouw van de barricades wordt versneld door het begin van de burgeroorlog op 2 april, de

dag dat de scheiding van kerk en staat wordt afgekondigd en het budget voor de cultussen wordt

afgeschaft. Dat Thiers in geen geval bereid was tot onderhandelen, blijkt uit het bombardement

op Neuilly en op Parijs, de inname van Courbevoie en de executie van de door generaal Vinoy gemaakte krijgsgevangenen, waarop de dag erna de rampzalige aanval van Bergeret op Versailles

volgde. 'Foutriquet', de bijnaam van Thiers, had geleidelijk zijn leger terug op de been gebracht en

dit met instemming van de Pruisen. Deze hadden 60 000 krijgsgevangenen vrijgelaten, die meteen

weer in dienst gingen, waardoor Thiers beschikte over 150 000 man. Onder druk van de rechtervleugel van de Assemblée van Versailles en van militairen die de vernedering van hun nederlaag met

het bloed van het volk van Parijs wilden wegwassen, dacht Thiers er niet aan om te onderhandelen

met de opstandelingen. Hij weigerde om hen te zien als reguliere militairen, wat hem toeliet om

bijzonder repressief op te treden. Om aan de macht te kunnen blijven moest hij toegevingen doen aan de bonapartisten en de royalisten en ook aan Bismarck die hem herbewapening en de door-

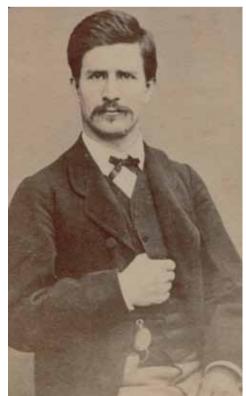
tocht van troepen uit de provincie had toegestaan.

winstgevende zaak, maar integendeel een patriottische en republikeinse taak. Om deze tot een goed einde te brengen, is de medewerking van elke burger onontbeerlijk.'10 De soldij werd gereduceerd tot drie frank per dag, 'voor diegenen die erom verzoeken' en twee frank per dag 'voor de jongeren'. Gaillard verduidelijkt nog: 'Ik ben er zeker van dat de geldkwestie geen beletsel zal zijn in deze gigantische onderneming waarin we bereid moeten zijn om te overwinnen of te sterven.'n

De beroepsmilitair Louis Rossel, commandant van het 17e legioen, die op 30 april Cluseret verving als afgevaardigde voor de oorlog, was geen voorstander van de uitbreiding van de barricades in Parijs en verkoos de versterking van de vestingwerken. Daarom gaf hij Gaillard père, geholpen door zijn zoon Gustave, kapitein-adjudant-majoor van de barricades, de opdracht om een tweede omwalling aan te leggen en drie 'citadellen' – aan het Panthéon, op de Butte Montmartre en het Trocadéro. Rossel deed dit allicht om het vuur van Gaillard die overal barricades wilde optrekken, te temperen. De provinciale pers en die van Versailles maakten zich vrolijk over dit enthousiasme van Gaillard, wat hem ertoe bracht om zich te verdedigen in een brief aan Le cri du peuple van Jules Vallès: 'Men heeft al te snel kritiek op de in de binnenstad opgetrokken barricades; ze bezitten een formidabel moreel voordeel! Versailles en de reactie moeten beseffen dat het niet volstaat om een fort te veroveren of een bres te slaan in de omwalling om Parijs klein te krijgen, maar dat er straat per straat moet gevochten worden om de stad in te nemen, en dat een leger, hoe talrijk ook, er niet zal kunnen binnendringen zonder ten onder te gaan.'12

Tijdens een zitting van de Commune kreeg Gaillard kritiek. De barricade op de place de la Concorde had 83 000 frank gekost, vooral te wijten aan de prijs van het doek dat werd gebruikt voor de zandzakjes. In Mes Cahiers rouges au temps de la Commune beschrijft Maxime Vuillaume Gaillard als volgt: 'elegant omgord. Tuniek met rode revers, degen op de zij. Revolver tussen de gelakte koppelriem. Vijf gouden galons op de mouwen en de kepi. Glanzende laarzen. Tuniek met dubbele rij gouden knopen. Een foto van Gaillard levert het meest perfecte model voor diegenen die de militaire kledij van de grote Parijse opstand zullen willen reconstrueren.'13 Gaillard legde op 14 mei 1871 zijn functies neer. Hij kon aan de repressie ontsnappen door naar Zwitserland te vluchten waar hij voor hij amnestie kreeg, zijn militante activiteiten verderzette. Hij eindigde zijn leven als bescheiden conciërge in Parijs waar hij in 1900 overleed.

Lissagaray beoordeelde de actie van Gaillard als volgt: 'Een grote chaos bij de leiding over de barricades die een tweede en een derde verdedigingsgordel moesten vormen. Hun bouw werd toevertrouwd aan een fantast die onsystematisch en tegen de plannen van zijn superieuren in, tewerk ging."4 Een van die plannen was dat van Rossel 'de bouw van een tweede omwalling van barricades, en die van drie citadellen in Montmartre, in het Trocadéro en aan het Panthéon, die Parijs onneembaar of onhoudbaar moesten maken voor de vijand, [en] hij [Gaillard] begon er nooit aan.'15 Toch moeten we toegeven dat Gaillard het verloop van de herovering van Parijs door de troepen van Versailles, waarbij wijk na wijk werd meegesleurd in een uitzichtloze defensieoorlog, goed had



Louis Rossel (1844-1871) Enige Franse officier die tot de Commune toetrad en er dan ook een belangrijke rol



TRIBBAULT, B' BONNE NOUVELLE, 31. Napoléon Gaillard (1815-1900) Schoenmaker, initiatiefnemer van extreem linkse manifestaties te Nîmes.

Algemeen directeur van de barricades, directeur van de

COMMUNE DE PARIS

Citoyens,

Votre Commune est constituée.

Le vote du 26 mars a sanctionné la Révolution victorieuse.

Un pouvoir làchement agresseur vous avait pris à la gorge : vous avez, dans votre légitime défense, repoussé de vos murs ce gouvernement qui voulait vous déshonorer en vous imposant un roi.

Aujourd'hui, les criminels que vous n'avez même pas voulu poursuivre abusent de votre magnanimité pour organiser aux portes même de la cité un foyer de conspiration monarchique. Ils invoquent la guerre civile: ils mettent en œuvre toutes les corruptions; ils acceptent toutes les complicités; ils ont osé mendier jusqu'à l'appui de l'étranger.

Nous en appelons de ces menées exécrables au juscement de la

Nous en appelons de ces menées exécrables au jugement de la France et du monde.

Vous venez de vous donner des institutions qui défient toutes les

tentatives.

Vous êtes maîtres de vos destinées Forte de votre appui, la reprécentation que vous venez d'établir va réparer les désastres causés sentation que vous venez d'établir va réparer les désastres causés par le pouvoir déchu: l'industrie compromise, le travail suspendu, les transactions commerciales paralysées, vont recevoir une impul-

les transactions commerciales paralysées, vont recevoir une impuision vigoureuse.

Dès aujourd'hui, la décision attendue sur les loyers;
Demain, celle des échéances;
Tous les services publics rétablis et simplifiés;
La garde nationale, désormais seule force armée de la cité, réorganisée sans délai.

réorganisée sans délai.

Tels seront nos premiers actes.

Les élus du Peuple ne lui demandent, pour assurer le triomphe de la République, que de les soutenir de sa confiance.

Quant à eux, ils feront leur devoir.

LA COMMUNE DE PARIS.

Married Sciences - Annual

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE LIBERTE-EGALITE-FRATERNITE

COMMUNE DE PARIS

PROCLAMATION AU PEUPLE DE PARIS

CITOYENS,

Les monarchistes qui siègent à Versailles ne vous font pas une guerre d'hommes civilisés; ils vous font une guerre de sauvages.

Les Vendéens de Charette, les agents de Piétri, fusillent les prisonniers, égorgent les blessés, tirent sur les ambidances!

Vingt fois les misérables qui déshonorent l'uniforme de la ligne ont levé la crosse en l'air, puis, traitreusement, ont fait feu sur nos braves et confiants concitoyens.

Ces trabisons et ces atrocités ne donneront pas la victoire aux éternels enpegnis de nos dests.

Ces transons et ces arrectes ne nonneront pas la victoire ant eternessements de nos droits.

Nous en avons pour garants l'énergie, le courage et le dévouement à la République, de la Garde nationale.

Son héroisme et se constance sont admirables.

Ses artilleurs out pointé leurs pièces avec une justesse et une précision mer-

veilleuses. Leur tir a plusieurs fois éteint le feu de l'ennemi, qui a dù laisser une mitrall-

CITOYENS.

CITOTENS,

La Commune de Paris ne doute pas de la victoire.

Des resolutions énergiques sont prises.

Les services, momentanément désorganisés par la défection et la trahison, sont, des maintenant, réorganisés.

Les heures sont utiliemement employées pour votre triomphe prochain.

La Commune compte sur vous, comme vous pouvez compter sur elle.

Bientôt, il ne restera plus aux royalistes de Versailles que la honte de leurs crimes.

erimes. À vous, Citoyens, il restera toujours l'éternel honneur d'avoir sauvé la France et la République.

GARDES NATIONAUX.

La Commune de Paris vous félicite et déclare que vous avez bien mérité de la République. Paris, 4 avril 1871.

BERGERET, DELENCLUZE, DUVAL, EUDES, FOR PYAT, G. TRIDON, E. VAILLANT.

REPUBLIQUE FRANÇAISE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

AUX GARDES NATIONAUX DE PARIS.

CITOYENS.

Vous nous aviez chargés d'organiser la défense de Paris et de vos droits.

Nous avons conscience d'avoir rempli cette mission: aidés par votre généreux courage et votre admirable sang-froid, nous avons chassé ce Gouvernement qui nous trahissait.

A ce moment, notre mandat est expiré, et nous vous le rapportons, car nous ne prétendons pas prendre la place de ceux que le souffle populaire vient de renverser.

Préparez donc et faites de suite vos élections communales, et donnez-nous pour récompense la seule que nous ayons jamais espérée : celle de vous voir établir la véritable République.

En attendant, nous conservons, au nom du Peuple, l'Hôtel-de-Ville.

Bitel-de-Ville, Paris, le 19 mars 1871.

Le Comité central de la Garde nationale,

ASSI, BILLIORAY, FERRAT, BABICK, Edonard MOREAU C. DUPONT, VARLIN, BOURSIER, MORTIER, GOUHIER, LAVALETTE, Fr. JOURDE, ROUSSEAU, CL. LULLIER, BLANCHET, J. GROLARD, BARROUD, H. GÉRESME

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

COMMUNE DE PARIS

LA COMMUNE DE PARIS,

Considérant que le premier des principes de la République française est la liberté; Considérant que la liberté de conscience est la première des libertés;

Considérant que le budget des cultes est contraire au principe, puisqu'il impose les citoyens contre leur propre foi;

Considérant, en fait, que le clergé a été le complice des crimes de la monarchie

DÉCRÈTE :

Ant. 1". L'Église est séparée de l'État.

Arr. 2 Le budget des cultes est supprimé.

ART. 3. Les biens dits de mainmorte, appartenant aux congrégations religieuses, meubles et immeubles, sont déclarés propriétés nationales.

Arr. 4. Une enquête sera faite immédiatement sur ces biens, pour en constater la nature et les mettre à la disposition de la Nation.

LA COMMUNE DE PARIS.

Paris, le 3 avril 1871.

A DESCRIPTION OF THE PARTY AND ADDRESS OF THE PARTY AND



Raoul Rigault (1846-1871) Procureur tiidens de Commune

Adolphe Assi (1841-1886) Mecanicien, lid van het Comité

ingeschat. Bovendien kunnen we er zeker van zijn dat de versterking van de vestingwerken in drie of vier concentrische omwallingen, vroeg of laat tot een hongersnood zou hebben geleid, vergelijkbaar met die van het beleg van Parijs door de Duitsers. Samen met Jules Favre, minister van Buitenlandse Zaken, was Thiers immers al aan het onderhandelen met Bismarck om de bevoorrading van de hoofdstad stop te zetten.

Het kon dus niet anders dan dat het centraal comité van de Commune op 18 maart het niet opportuun achtte om de troepen tegen te houden en Thiers tot in Versailles te achtervolgen, met het beperkte risico dat de Pruisen zouden tussenkomen, veeleer dan zich al te verschansen in Montmartre of Belleville. Zelfs al het goud van de Banque de France, dat de Commune zich niet verwaardigde om te bemachtigen, had niet kunnen bijdragen om de nodige troepen te engageren die in staat zouden zijn om de heersende krachtverhoudingen terug in evenwicht te brengen. De regering van Versailles beschikte over een leger van 150 000 beroepssoldaten – nochtans had Bismarck slechts een leger van 40 000 soldaten toegestaan -, het overgrote deel boeren die was ingefluisterd dat de opstandelingen hun God haatte. De strijdkrachten van de Commune bestonden uit een nationale garde en vrijwilligers waarvan het aantal nooit hoger was dan 40 000 actieve strijdkrachten. 'Parijs had wel 200 000 gewapende mannen, maar het had geen leger', 16 merkt Gaston Da Costa, substituut van Raoul Rigault, een van de slopers van het huis van Thiers, terecht op in zijn memoires. Hoe intens de bombardementen vanaf de Mont Valérien, Les Moulineaux, Clamart en Montretout op de Porte Maillot, de porte Dauphine en Point-du-Jour ook waren, feit is dat de buitenforten, net als de barricades, door onvoldoende manschappen werden verdedigd, een vergissing op het conto van Cluseret. Het wanordelijke beheer en distributie van het in Parijs beschikbare geschut – van de 1700 beschikbare kanonnen werden er maar 320 gebruikt – waren al evenmin bevorderlijk voor de verdediging van de arrondissementen waar de meest bittere strijd werd geleverd.

De bekendmaking op 3 maart van het voorlopige centraal comité dat het departement van de Seine zich zou uitroepen tot onafhankelijke republiek ingeval de Assemblée Parijs niet langer als hoofdstad zou erkennen, droeg ertoe bij dat de stad nog meer geïsoleerd raakte van de provincie: 'Maar Parijs leefde sinds zes maanden alleen; alleen had het gekozen voor de strijd tot het einde: alleen had het geprotesteerd tegen de rovalistische Assemblée. En deze verlatenheid, de stemmen van de provincie, de rurale meerderheid, deden mannen bereid om te sterven voor de universele republiek, geloven dat Parijs in zijn eentje de republiek kon omvatten.'17

De onderdrukking of stopzetting van de Communes van Marseille, Lyon, Toulon of Narbonne versterkte dit gevoel: Parijs was het aan zichzelf verplicht om pal te staan. De Commune weigerde geruime tijd om de executie van haar soldaten en gevangengenomen leden door het leger van Versailles, te beantwoorden met gelijkaardige acties. Ze wilde een voorbeeld zijn van menselijkheid, waarvoor ze echter niet beloond zou worden. De executie door de communards van de geestelijken in La Roquette in de verwarring van de laatste dagen van de bloedige week, waren geen represailles. Thiers weigerde immers in te gaan op het voorstel voor uitwisseling van gevangenen omdat hij meer uit was op de reacties die de executie van monseigneur Darboy, de aartsbisschop van Parijs, zou uitlokken, en liever had dat Blanqui in de gevangenis bleef dan dat vijf gijzelaars werden bevrijd. De Commune had dus geen andere keuze dan te overwinnen of te sterven.

We citeren eens te meer Régis Debray die het heeft over de opstand van de mijnwerkers in Bolivië: 'Maar deze opstand bleef altijd lokaal, en probeerde niet om zijn actie uit te breiden naar het hele land: zelfverdediging is partieel, terwijl een revolutionaire guerrilla uit is op totale oorlog, en alle vormen van strijd in het hele territorium onder controle wil houden. Een gemeenschap in zelfverdediging is lokaal, en dus van in het begin gelokaliseerd, en heeft het initiatief niet in handen: ze kan de plaats van de strijd niet kiezen, ze kan niet profiteren van mobiliteit, verrassingseffect of wendbaarheid. Een zone van zelfverdediging is al vooraf afgebakend en kan het slachtoffer worden van een omsingeling en goed voorbereide aanval van de vijand op een door deze laatste gekozen moment.'18

Op veel bijschriften van foto's van de barricades, wordt de datum 18 maart 1871 vermeld: de symbolische datum van de poging om de kanonnen van Montmartre en Belleville te heroveren en van de vlucht van Thiers naar Versailles, de vooravond van de oprichting van het centraal comité in het Hôtel de Ville, die het voorspel was op de verkiezingen en het uitroepen van de Commune. Op deze beslissende dag werden effectief barricades opgericht rond het Hôtel de Ville, in de Faubourg Saint-Honoré, in La Villette, Belleville en Ménilmontant, 19 maar er zijn er ook die al eerder of later werden opgericht, wat de datering van de foto's bemoeilijkt. Het is bovendien niet erg geloofwaardig dat professionele fotografen of amateurs, met hun zware materiaal en moeilijk hanteerbare glasplaten naar buiten trokken en in één dag tijd barricades van diverse omvang en opstelling – van eenvoudig rijen opgestapelde straatstenen tot de meest gesofisticeerde versperringen met grachten,

sassen en schietgaten – in meerdere arrondissementen vastlegden. Het is ook nauwelijks voorstelbaar dat ze met al dat zware materiaal aan de slag gingen tijdens de dagen van straatgevechten, waarin iedere voorbijganger blootgesteld was aan geweervuur en bombardementen.

De rol van fotografen tijdens de Commune, is vaak op verschillende manieren geïnterpreteerd. Diegenen die in Parijs bleven om er hun activiteiten verder te zetten, stonden niet allemaal achter de opstand, maar waren ook niet allemaal spionnen voor Thiers die portretten van de communards leverden aan Versailles om ze gemakkelijker te kunnen ontmaskeren. Iemand als Eugène Appert stond vijandig tegenover de Commune. Hij maakte talrijke gemanipuleerde foto's, schitterend geënsceneerde, vervalste reconstructies die hij in 1871 publiceerde met de veelzeggende titel Crimes de la Commune, waarin de nadruk ligt op een aantal executies van gegijzelden. Talrijke andere fotografen waren echter neutraal of hadden een uitgesproken sympathie voor de Commune, zoals Bruno Braquehais, Etienne Carjat of Marcel Leautté. Braquehais focuste niet op de ruïnes waar ze in Frankrijk en het buitenland verzot op waren, maar fotografeerde de communards en hun families, het neerhalen van de Vendôme-zuil, de barricades van de place de la Concorde en de rue Royale en andere strategische plaatsen, wat bewijst dat hij vertrouwelijk omging met de opstandelingen. Leautté maakte in het Hôtel-de-Ville foto's van het bivak van de 'Lascars' of 'Compagnie de l'Etoile' en van het bestuur van de Commune poserend op de eretrap. Het is ook bekend dat Etienne Carjat, een vriend van Courbet, door zijn clientèle werd gemeden omwille van zijn sympathieën voor de communards en dat Nadar bij Thiers een goed woordje deed voor Bergeret. In die tijd waren fotostudio's al twintig jaar actief en raakte de fotografie ingeburgerd. De foto's van communards die zich met plezier lieten fotograferen in het uniform van de nationale garde, of fier poseerden op de barricades of voor de resten van de Vendôme-zuil, hebben achteraf zeker bijgedragen om ongelukkigen die aan de beul probeerden te ontkomen, te identificeren. De antropometrische methodes van Alphonse Bertillon, de identificatie van verdachten en de fotografische dienst van de politieprefectuur, moesten echter nog worden uitgevonden en de fotografie werd toen nog niet systematisch als juridisch instrument ingezet.

Hoe het ook zij, foto's van de barricades, gedateerd of niet, anoniem of met naam, geven een pakkende getuigenis van een samenhorigheid, van een vastberadenheid om te vechten tot het einde ter verdediging van een meer rechtvaardige en egalitaire maatschappij. Op de barricades waren niet alleen mannen te vinden, maar ook vrouwen en kinderen die hun echtgenotes en vaders hielpen in de verdediging van hun arrondissement of wijk. Zo waren er de 'Dames de la Halle' die een barricade van 20 meter lang opwierpen op de hoek van de rue de Rivoli en de boulevard Sébastopol. Of de meer dan honderd de vrouwen die de barricade van de place Blanche verdedigden of de allereersten die zich verzetten tegen de inbeslagname van de kanonnen van Montmartre. In zijn memoires schrijft Cluseret terecht: 'Daar ligt de reden voor de verknochtheid van de vrouwen aan de Commune. Voor het eerst hebben ze te maken met een regering die hen anders behandelt en hen niet beledigt en vernedert. De nobele instincten van de maagd en de moeder die nooit volledige hun vrouwenhart vergeten, zijn wakker geworden en de vrouwen van het volk zijn opgestaan om hun regering te verdedigen. Hoeveel lieten er niet het leven en hoeveel hebben er niet geleden om haar te verdedigen.'20

De rol van de vrouwen in de Commune kan niet genoeg benadrukt worden. Verpleegsters, vrouwen die kookten voor de strijders of meevochten op de barricades die ze zelf mee hadden opgetrokken; heroïsch in de strijd, geveld naast hun echtgenotes, hun medestrijders, beledigd na hun dood door diegenen die ze beschreven als 'pétroleuses' dronken van vlammen, 'wijven' zoals Dumas' zoon ze verachtelijk noemde. 'Het is aan de steun van de vrouwen dat Parijs zijn mannelijke en fiere houding te danken heeft' schrijft Élie Reclus. 'De verborgen, maar zo krachtige invloed van de vrouwen steunt de bataljons van de nationale garde. Het echtelijk bed is niet langer een leerschool in lafheid bij het contact met de vrouw van het volk. Parijs zegt vandaag niet langer wat Jezus zei over de zieke vrouw die hem had aangeraakt: Ik voelde dat er kracht uit mij wegstroomde.'2

Op de barricades zijn er geen leeftijden meer, geen sociale verschillen, geen mannen, vrouwen, arbeiders, burgers, elke arm, elk geweer telt. De kinderen waren al niet minder strijdlustig. In plaats van oorlogje te spelen op braakland, kregen ze de echte vuurdoop. Zij die niet vielen onder de kogels, zouden later samen met hun ouders zonder proces gefusilleerd worden, voor altijd heroïsche straatkinderen.

Hoe nietig lijken die stenen muurties al te vaak, die geplaveide taluds, 'embryo's van barricades' 22 tegen het krachtige geschut van het leger van Versailles met zijn obussen, brandbommen, mitrailleurs, dat van huis tot huis gaat, waar het muren sloopt om de barricades langs achter aan te vallen of ze vanaf de verdiepingen te beschieten. Hausmann had het goed uitgekiend met de aanleg of verbreding van de lanen, waardoor de armere bevolking van de centrale Parijse wijken die het snelst in opstand kwam, werd verdreven naar de buitenwijken en snelle troepenverplaatsingen mogelijk werden.



Félix Pyat (1810-1889) Journalist, verkozene van de



Hortense David (1835-?) Borstelmaakster. Bewonderd om



Marcel Léautté (1824-?) Intérieur de l'Hôtel de Ville. État-major du Gouvernement le jour de la Députation des Départements, 1871

Marcel Léautté (1824-?) Interieur van het stadshuis te Parijs. Bijeenkomst van de afvaardiging van de departementen, 1871





De Vendôme-zuil, 5 minuten voor haar val, 16 mei 1871

Hoewel voorzien op 5 mei, de sterfdatum van Napoleon I, werd de Vendôme-zuil op 16 mei 1871 om 17u30 onder aanmoediging en bijval van een talrijke menigte en fotografen die de gebeurtenis vastlegden, neergehaald. Hij werd gezien als een 'monument van barbaarsheid, symbool van brutale macht en valse glorie. Een bekrachtiging van het militarisme en negatie van het internationaal recht.'²³ Al enkele dagen voordien waren voor de barricades haspels en katrollen klaargelegd en een matras van takken, zand en mest om de schachten van de stenen zuil en de daarop rustende bronzen sculptuur – die na het neerhalen maar erg dun bleek te zijn –, op te vangen. De zuil werd onderaan doorgezaagd en stortte in op de tonen van *La Marseillaise*. 'Men stortte zich op de brokstukken en onder enthousiaste bijval werd de rode vlag op de sokkel geplant.'²⁴

Na jaren miskenning had Gustave Courbet, voorvechter van het picturale realisme, een zekere naam gemaakt en had Napoleon III hem een légion d'honneur toegekend. Als republikein en socialist had hij dat eerbetoon geweigerd in een open brief die veel opschudding verwekte. Bij het uitroepen van de Republiek, werd hij benoemd tot voorzitter van de artistieke commissie, voornamelijk belast met de beveiliging en bescherming van de Parijse musea. Niettemin eiste hij al op 14 september het demonteren van de zuil, maar wilde wel de bas-reliëfs ervan bewaren als hommage aan de daarop afgebeelde soldaten. Op 16 april werd hij verkozen als lid van de raad van Commune voor het 6e arrondissement en de dag daarop als voorzitter van het Verbond van kunstenaars, waarin ook Corot, Daumier, Lalou, Millet en Manet zetelden en dat de organisatie van de Beaux-Arts volledig moest hervormen. Daar zette hij zijn missie ter bescherming van de Parijse musea en monumenten voort, en bleef erbij dat de Vendôme-zuil moest worden ontmanteld.

Na een artikel van Jules Vallès in *Le Cri du peuple* nam de Commune uiteindelijk het besluit om de zuil neer te halen. In de ogen van de regering in Versailles was Courbet hiervoor de schuldige. Na zijn arrestatie op 7 juni werd hij opgesloten in Mazas en daarna in Versailles en, hoewel hij zijn rol in de Commune bleef minimaliseren en benadrukte dat hij de zuil alleen maar wilde verplaatsen en niet slopen, werd hij veroordeeld tot zes maanden gevangenis en een boete van 500 frank.

Mac Mahon, de man die in Sedan was verslagen, had in 1873 Adolphe Thiers als president van de republiek opgevolgd. Hij besloot om het monument terug te laten opbouwen en de kosten – 323.091 francs – te verhalen op Courbet, wiens bezittingen in beslag werden genomen. Er zat voor Courbet niets anders op dan te vluchten naar Zwitserland, van waaruit hij zijn verdediging verderzette. Hij onderhandelde met de Franse regering een afbetaling, maar overleed op 31 december 1877, net voor de eerste storting moest worden uitgevoerd. 'Om de meester [Napoleon] terug op zijn sokkel te zetten, was een stelling van dertigduizend lijken nodig.'²⁵

Het neerhalen van de Vendôme-zuil was zeker de meest spectaculaire en fotogenieke daad van de Parijse Commune, maar dat mag haar andere prestaties niet uit het oog doen verliezen. In de tien weken van haar bestaan vaardigde de Commune een indrukwekkend aantal decreten, besluiten, wetten en hervormingen uit en dit onder bombardementen en de constante dreiging van een invasie. Al deze maatregelen moesten het dagelijkse leven, dat totaal ontwricht was omdat aanhangers van Versailles de werking van openbare diensten als banken, posterijen en ministeries bewust saboteerden, in goede banen leiden. De lijst van maatregelen is lang: afschaffing van de dienstplicht, elke gezonde burger maakt deel uit van de nationale garde (29 april); decreet over de mont-de-piété (pandjeshuis) met opschorting van de verkoop van gedeponeerde objecten (2 april) en gratis teruggave van gedeponeerde objecten met een waarde onder de 20 frank (6 mei); scheiding van kerk en staat en afschaffing van de overheidstoelage voor cultussen (2 april); pensioen voor de gewonden (8 april), weduwen en wezen van leden van de nationale garde, om het even of het paar getrouwd was of niet; de regering steunt de familie van behoeftige gardeleden, adopteert wezen en niet erkende kinderen (10 april); inventarisering van de verlaten ateliers (10 april); reorganisatie van het overheidspersoneel met vast loon (6 mei); verbod op cumul van salarissen (19 mei); afschaffing van de doodstraf en vernietiging van de guillotine (6 april); verbod op kansspelen en eventuele arrestatie van diegenen die ze verkopen (25 maart); verbod op prostitutie en sluiting van de bordelen; afschaffing van nachtwerk in bakkerijen (20 april); beteugeling van dronkenschap (16 mei); decreet over integraal gratis onderwijs (12 mei); wet op de openbare bibliotheken (13 mei); spreiding van terugbetaling van schulden over drie jaar (16 april); oprichting van een commissie ter controle van de gemeentefinanciën (19 mei); vrijgeving door notarissen en deurwaarders van akten als testamenten, huwelijken, schenkingen (23 april); verlaging van de prijs, zo al niet gratis toekenning, van paspoorten (12 april); verbod tot uitzetting van huurders, verlenging van de huurtermijnen (19 maart) en vaste winkelprijzen. Om orde op zaken te stellen in de chaotische rechtspraak, begon de Commune ook met een hervorming van justitie, die ze echter niet zou kunnen voltooien. Rechtspraak moest gratis worden; elke arrestatie moest betekend worden anders werd ze als arbitrair beschouwd en inbeslagnames mochten alleen gebeuren door de daartoe bevoegde autoriteit.

De hervorming van de academies voor schone kunsten, van het onderwijs en van de crèches waar kinderen uit arme wijken eten en opvoeding kregen, bleef bij plannen.



Auguste Hippolyte Collard (1812-1893) La colonne Vendôme, 1871 / Auguste Hippolyte Collard (1812-1893) De Vendôme-zuil, 1871



Anonyme Communards devant la colonne Vendôme juste avant sa chute, 16 mai 1871

Anoniem Communards voor de Vendôme-zuil vlak voor haar val, 16 mei 1871

Auguste Hippolyte Collard (1812-1893) La colonne Vendôme après sa chute, mai 1871

Auguste Hippolyte Collard (1812-1893) De Vendôme-zuil na haar val, mei 1871



Auguste Hippolyte Collard (1812-1893) Débris de la colonne Vendôme, 1871

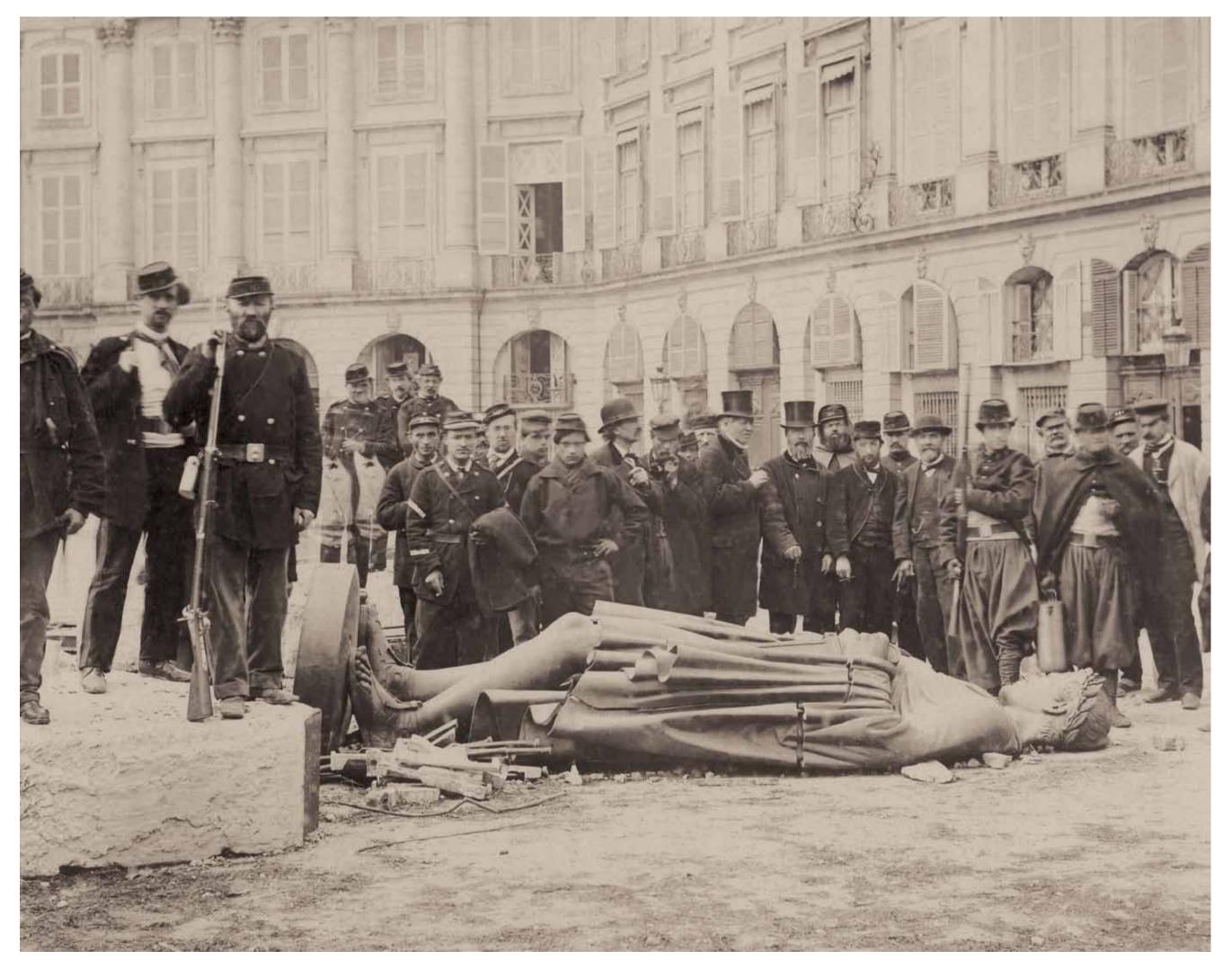
Auguste Hippolyte Collard (1812-1893) Brokstukken van de Vendôme-zuil, 1871



Auguste Hippolyte Collard (1812-1893) Débris de la colonne Vendôme, mai 1871

Auguste Hippolyte Collard (1812-1893) Ruïnes van de Vendôme-zuil, mei 1871





Bruno Braquehais (1823-1875) Statue de Napoléon du sommet de la colonne Vendôme juste après sa chute, le 16 mai 1871

Bruno Braquehais (1823-1875) Beeld van Napoleon van de top van de Vendôme-zuil, net na haar val, 16 mei 1871



Attribué à Fabius. Communards à la place Vendôme, 1871 / Toegeschreven aan Fabius. Communards op de place Vendôme, 1871

Het werd ochtend in een nieuwe wereld, met een fraaie lentezon over Parijs, waar iedereen mekaar groet met een 'burger' of 'burgeres', waar elke dag feesten en stoeten, maar ook rouwceremonieën voor gevallen gardes worden georganiseerd. Tussen acrobaten en kraampjes wandelt men over de lanen in soms buitenissig gedecoreerd gala-uniform, zoals die 'operette-officieren' die de Commune naar de loopgraven stuurt om hen te genezen van een al te grote voorliefde voor glitter en franjes. Ondanks de dreiging was Parijs een stad in feeststemming, waar de verkozenen zich onder het volk mengden en waar men constant werd aangesproken, zoals door de kroniekschrijvers van de talrijke kranten die op de boulevards hadden postgevat. Parijs was nooit een veiliger stad dan tijdens de dagen van de Commune. In de wijken werden concerten en poëzielezingen gegeven ten voordele van de gezondheidsdiensten. Men werd zelfs bijna gewend aan het kanongebulder in het westen. Het scheelde weinig of men waande zich in vredestijd.

Begin mei 1871 is de situatie in Parijs als volgt: het eerste korps van het leger van Versailles onder leiding van generaal Ladmirault bezet de linkerkant van de Seine en controleert Courbevoie, Neuilly en Nanterre; het tweede korps onder leiding van Cissey vormt de rechtervleugel van de vijand en controleert Châtillon, Villacoublay en Plessis, terwijl Vinoy het centrum bezet; in het zuidwesten van de hoofdstad wordt druk uitgeoefend richting Auteuil.

Wroblewski voert voor de Commune het bevel over de hele sector van de linkeroever van de Seine tussen Ivry en Issy. Dombrowsky, een andere Poolse generaal die zich inzet voor de revolutionaire zaak, voert bevel over de rechteroever en de erg blootgestelde sector van Neuilly. Napoléon La Cécilia, een voormalig aanhanger van Garibaldi, staat aan het hoofd van het leger van het centrum en Bergeret en Eudes voeren het bevel over de reservebrigades.

Op 25 april worden de posities van de communards intensief gebombardeerd vanaf de Mont Valérien, en worden bressen geslagen in de verdedigingsmuren. Op de avond van 26 april valt het dorp Les Moulineaux in handen van het regeringsleger dat Clamart nadert en op sommige plaatsen tot op 300 meter van het verdedigingstalud kan komen, waar het loopgraven begint aan te leggen. In de voorposten misleiden ze de communards door hun geweerkolven naar boven te steken, alsof ze zich bij hen aansluiten, alvorens ze af te slachten, zoals de mannen van Vinoy dat op 4 april deden om Châtillon in te nemen.

De intensieve bombardementen op de forten van Issy en Vanves op 5 mei, dwongen de communards zich terug te trekken in het dorp Issy, terwijl Clamart werd ingenomen door de troepen van Cissey. Op 9 mei veroverden de regeringstroepen het fort van Issy. De vrijkorpsen bestaande uit vrijwilligers, de 'wrekers van de Commune', de 'vrijwilligers van Montrouge' of de 'vrijschutters van Parijs' onder leiding van de onverschrokken en pittoreske Maxime Lisbonne, de 'd'Artagnan van de Commune', konden heldhaftig de opmars van de vijand vertragen en deden deserteurs terugkeren naar de frontlinies.

Intussen legden de regeringstroepen loopgraven aan van het Bois de Boulogne tot aan de achterkant van de Butte Montmartre, die een kwadrant parallel aan de vestingwerken vormde.

Hevige bombardementen en voortdurende aanvallen van 17 tot 20 mei in de sector van Auteuil, dwongen de communards om zich terug te trekken tot de eerste verdedigingslinie binnen de stad en tot het prijsgeven van het viaduct van Le Point-du-jour. Dit was het einde van de extra-muros strijd. De troepen van Versailles naderden dreigend Parijs.

Gewaarschuwd door de verrader-verklikker Ducatel, drong het leger op zondag 21 mei rond 13 uur, Parijs binnen via de Porte de Saint-Cloud, en bespoedigden zo een aanval die voor pas later was gepland. Sommige commentatoren wezen op de onvoorzichtigheid of zelfs onbezonnenheid van de communards die de vestingmuren hadden verlaten en zo de inval van de troepen in Parijs hadden mogelijk gemaakt. Dit is echter een door de reactie verspreide onwaarheid, bedoeld om hun gebrek aan voorbereiding te bekritiseren, of erger nog, een verraad van Dombrowski te insinueren. Da Costa deelt die mening niet: 'Er was geen sprake van een geordende terugtrekking van de vestingmuren. De waarheid is dat de omwalling op de plaatsen die de regeringstroepen hadden uitgekozen om aan te vallen, intensief bestookt werd met obussen en de posities daar onhoudbaar waren geworden. De communards hadden zich al twee dagen moeten terugtrekken tot tweede verdedigingslinie, net achter de fortificaties; dat is de ware toedracht van die zogenaamde terugtrekking van de vestingmuren op zondag 21 mei.'26

De vergissing was veeleer dat de communards oordeelden dat Versailles nog niet klaar was voor de aanval en in deze sector niet genoeg wachtposten hadden voorzien. Dus op 21 mei barstten hevige gevechten los op het viaduct van Auteuil om de troepen van Ladmirault tegen te houden. De verwarring was nochtans groot in Parijs. De raad van de Commune kwam bijeen en aarzelde



Jaroslaw Dombrowski (1836-1871) Poolse generaal, verkozene en generaal van de Commun



Walery Wrobleski (1836-1908) Verbannen naar Parijs na deelname aan de Poolse opstand van 1863. Tijdens de Commune commandant van de forten tussen Issy





Leden van de Nationale garde voor een barricade, 1871



Waarschijnlijk Simon Mayer commandant van de barricade van de place Vendôme voor zijn troepen op 16 mei 1871

omwille van de vaak tegenstrijdige berichten die hem bereikte. Het regeringsleger glipte 's nachts in groepjes door de bres die het had geslagen en trok langs de binnenmuren naar de place d'Auteuil. Het verraste de nationale garde in het donker en bereikte het Trocadéro: 'De troepen van Versailles stromen Parijs binnen en Parijs weet het niet.'27

Aan de rechterkant heeft Cissey de vestingmuren bereikt en valt binnen langs de Porte de Sèvres en de Porte de Versailles. In de vroege ochtend zijn de wijken La Muette en Trocadéro in handen van de vijand. Delescluze, in het Hôtel-de-Ville op de hoogte gebracht door Dombrowski, roept uit: 'De barricadenoorlog begint nu, iedereen in zijn wijk!' waarmee hij de verdedigingsstrategie in de war stuurt. Een op 22 mei gepubliceerde en aangeplakte affiche gesigneerd door het Comité de Salut public, proclameert: 'Dat alle goede burgers opstaan! Naar de barricades! De vijand is binnen onze muren!'28 Door middel van een andere affiche geeft hetzelfde comité de bevelhebbers van de barricades te toelating om: 'daar waar zij het nodig achten, te eisen dat alle deuren van huizen worden geopend; voor hun mannen alle goederen en objecten nuttig voor de verdediging op te eisen tegen ontvangstbewijs, dat door de Commune voor de rechthebbenden wordt geregistreerd.'29 De verdediging van de place de la Concorde en de rue du Faubourg Saint-Honoré wordt haastig versterkt omdat de artilleristen van de Porte Maillot langs achter aangevallen en uitgeschakeld zijn. De place de la Concorde, die het nu zonder zijn artillerie moet stellen, wordt zwaar gebombardeerd. Dit vuur wordt geriposteerd door de kanonnen in de Tuileries waardoor de troepen van Versailles zware verliezen leiden. De place Saint-Augustin wordt ingenomen, net als het verlaten Élysée. De communards vormen een verdedigingslinie op de boulevard Malesherbes. Terwijl de troepen van Ladmirault nog altijd langs de omwalling oprukken naar de Porte d'Asnières, wordt in het Parc Monceau hevig gevochten. Nadien worden de troepen van Versailles tegengehouden door de barricades van de place Clichy en van Les Batignolles. Ongelooflijk is dat tot dan toe de kanonnen van de Butte Montmartre, die nochtans een geprivilegieerde positie innamen maar slecht voorbereid waren, niet werden ingezet. Deze hadden nochtans het elan van de linkerflank en die van het centrum kunnen breken. 'Nochtans was onze artillerie, zelfs de vijand was het daarover eens, zo superieur aan de hunne, dat ze niet ongebruikt had mogen blijven; maar dagenlang bleven mitrailleurs, houwitsers en wapens van alle kalibers in Montmartre, Belleville, aan het Hôtel-de-Ville, het Panthéon en op andere plekken ongebruikt; en intussen bleef daar een groot aantal mannen inactief, terwijl ze soldij kregen voor illusoire diensten!' betreurde Da Costa.³⁰

Op de linkeroever werden de kaaien ter hoogte van het Hôtel de la Légion d'honneur, voor het huidige Musée d'Orsay, en de rue de Lille, de rue de l'Université en de boulevard Saint-Germain gebarricadeerd. Intussen trokken twee kolonnes van de troepen van Cissey op via de avenue de Maine, door het 15e arrondissement naar de Gare Montparnasse, waar de verdediging al te zwak was, en naderden de Jardin du Luxembourg.

Op de middag van 22 mei roept een nieuwe affiche van het Comité de Salut public op tot verzet: 'Dat in Parijs overal barricades oprijzen en dat het achter deze geïmproviseerde wallen nog eens zijn oorlogskreet laat horen aan de vijand, een kreet van trots, uitdagend, maar ook een overwinningskreet; want met zijn barricades is Parijs onneembaar.'³¹ Hoe graag hadden we dit geloofd...

Rond diezelfde tijd wordt het Hôtel des Invalides ingenomen, maar de vijandelijke troepen worden nog altijd tegengehouden in Les Batignolles. Vlakbij het Hôtel-de-Ville wordt in de rue de Rivoli een barricade voltooid naast de Tour Saint-Jacques: 'Deze constructie van meerdere meters diep, zes meter hoog, met grachten, schietgaten, even stevig als de redoute van Saint-Florentin waar weken voor nodig waren geweest, werd in enkele uren tijd opgetrokken; een voorbeeld van wat een intelligente inspanning op de juiste tijd had kunnen zijn om Parijs te verdedigen' oordeelt Lissagaray³² hard, daarin bijgetreden door Da Costa. 'We hadden – en Rossel dacht daaraan – een reeks parallelle lijnen moeten organiseren, onderling verbonden door contreforts en transversale lijnen. Men zal daartegen inbrengen dat de tijd ontbrak om een dergelijke verdediging te organiseren. Vandaag denk ik het tegendeel: als we zien met welke snelheid de barricades in de dagen van 22, 23 en 24 mei werden opgetrokken, kan tijdsgebrek geen argument zijn, want we waren toen pas in april.'33 De oproep aan arbeiders-grondwerkers twee dagen voor het begin van de bloedige week kwam inderdaad veel te laat. Hoewel de opvoering van het aantal barricades de vijand vertraagde, versnipperde deze ook de beschikbare krachten en bemoeilijkte een samenhangende verdediging. Overal in Parijs werden inderhaast nieuwe barricades opgetrokken, van het 9e arrondissement via de grote boulevards tot aan Belleville, in de richting van de Place du Château-d'Eau - thans Place de la République –, op de boulevard Saint-Michel en in de richting van het Panthéon. Als het donker wordt, licht het schijnsel op van de eerste branden veroorzaakt door de bommen van de troepen van Versailles. De wijken waar wordt gevochten, waar vrouwen en kinderen zandzakjes opstapelen, plaveien opbreken en matrassen op de barricades gooien, zijn omgeven door duisternis: 'Het zijn niet meer de traditionele barricades van twee verdiepingen hoog. De geïmproviseerde barricade van mei bestaat uit een stapel straatstenen, nauwelijks hoger dan een mens. Daarachter soms een kanon of een mitrailleur. In het midden, vastgezet met twee stenen, de rode vlag, kleur van de wraak. Achter deze sjofele wallen, houden ze met zijn twintig hele regimenten tegen.'³⁴ De avond van maandag 22 mei is een derde van de stad, van noord naar zuid, door de vijand bezet.

's Nachts, terwijl de kanonnen van Montmartre en Montparnasse zijn wakker geschoten, wordt Les Batignolles ingenomen en door de Porte de Saint-Ouen trekt een hele divisie die van de Pruisen, het sinistere spektakel van een burgeroorlog aanschouwend, de toelating kreeg om Parijs binnen te rukken. De Butte Montmartre wordt langs twee flanken bedreigd; de barricade van de Place Clichy waar veel vrouwen vechten, onder wie Louise Michel, valt na een wanhopige strijd. Rond 11 uur 's ochtends is het Cimetière Montmartre ingenomen en zijn laatste verdedigers zijn gefusilleerd; 's middags kunnen de mannen van Clinchant en Ladmirault na korte gevechten en bij gebrek aan tegenstanders, het hele 18e arrondissement innemen. Al op deze eerste dag richten bloeddorstige officieren en soldaten slachtingen aan. De dood van de generaals Lecomte en Clément-Thomas wordt gewroken door in de rue des Rosiers, op de plaats waar ze op 18 maart werden geëxecuteerd, mannen, vrouwen en kinderen te fusilleren.

Op de linkeroever, op het carrefour de la Croix-Rouge in Saint-Germain-des-Prés, verzetten 'Les Enfants perdus' en de 'Tirailleurs' zich hevig tegen de vijand en brengen hem daar en ook in de Luxembourg-wijk zware verliezen toe. In Montparnasse en Montrouge waar de versterkingen langs achteren worden ingenomen, bereikt de vijand de place Denfert. Wroblewski wordt gedwongen zich terug te trekken en versterkt de verdediging in het 13e arrondissement door de installatie van een krachtige batterij op de Butte-aux-Cailles achter het Panthéon. In het 19e en 20e arrondissement, met het kanaal als verdedigingslijn, worden de Buttes-Chaumont en Père-Lachaise bewapend. In de rue Myrrha, in Barbès, wordt Jaroslaw Dombrowski, een van de waardevolste, zo niet de beste, commandant van de Commune, dodelijk getroffen op de barricade. Na aan wake in het Hôtel de Ville, wordt hij gehuld in een rode lijkwade naar Père-Lachaise gebracht. Als de rouwstoet passeert kussen vele strijdmakkers zijn voorhoofd. Tot op vandaag is de plaats van zijn graf op de begraafplaats niet bekend.

In het 9e arrondissement, houdt de barricade onderaan de rue Lafayette, op het kruispunt van de rue du Faubourg-Montmartre en de rue de Châteaudun tot 's avonds stand. Het leger van Versailles moet intensief geweervuur incasseren in de rue Royale, op de place de la Concorde en in de Tuileries die nog altijd gebombardeerd worden; op de linkeroever wordt de rue du Bac ingenomen en het Légion d'honneur wordt geëvacueerd. Op het einde van dag wordt de barricade van de Chaussée d'Antin ingenomen, zodat de vijand vrij spel krijgt in de wijk van de Opéra. Hij rukt op met cirkelende bewegingen rond de place Vendôme waar een belangrijke defensieve structuur is geïnstalleerd. Terwijl de slachtingen en plunderingen bij het schijnsel van branden onverminderd doorgaat, is op de avond van 23 mei de helft van Parijs in handen van het leger van Versailles.

Raoul Rigault, procureur van de Commune, laat 's nachts Ange Chaudey fusilleren. Hij beschuldigt deze voormalige adjunct van de burgemeester van Parijs ervan dat hij op 22 januari op de menigte aan het Hôtel-de-Ville liet schieten. Rigault wreekt zich hiermee op zijn vriend Théodore Sapia, die aan zijn zijde is gesneuveld. De volgende ochtend wordt hij zelf geëxecuteerd.

Op 24 mei in de vroege ochtend, is de rue Royale ontruimd en de barricade van de rue Saint-Florentin ingenomen. Paul Brunel die ze verbeten verdedigde, trekt zich terug in de richting van het Hôtel-de-Ville. 's Morgens 'heeft Parijs geen rechtervleugel meer. Zijn centrum is doorbroken. Offensief is onmogelijk. Het vecht niet, het spartelt tegen.'35 Op de linkeroever vallen het carrefour de la Croix-Rouge en de barricade van de rue de Rennes, plaatsen waar heldhaftig werd gevochten, in handen van de vijand die nu naar het Panthéon kan oprukken. Tegen de wil in van zijn verdedigers, die de strijd willen voortzetten in de smalle straatjes van Le Marais, wordt bevel gegeven om op de rechteroever zich terug te trekken uit het Palais royal en het 3e arrondissement. Voor de ogen van zijn verdedigers staat het Hôtel-de-Ville in brand. De Commune werd later ervan beschuldigd deze brand zelf te hebben aangestoken, maar de kwestie is nog altijd niet opgehelderd. Nu wordt het gemeentehuis van het 11e arrondissement het hoofdkwartier van de opstandelingen, waar gewonden en overblijvers van verslagen bataljons worden opgevangen. De jardin du Luxembourg valt in handen van de vijand, maar niet vooraleer de communards het kruitmagazijn hebben opgeblazen. Via de rue Soufflot en de rue Mouffetard kan het leger, zonder strijd het Panthéon innemen waar de rode vlag meteen wordt vervangen door de driekleur. Op de trappen van het gebouw wordt gefusilleerd. De troepen van Versailles krijgen hierbij assistentie van de 'brassardiers', die om de mouw een band (brassard) dragen met de driekleur. Deze groep bestaat uit burgers, royalisten en tipgevers die al te blij zijn om opstandelingen te verklikken en zich verheugen over hun standrechtelijke executie. Sommigen vragen zelfs om zelf het bevel te mogen voeren over de executies. Op de Seine vallen de kanonneerboten in handen van de vijand, die hen meteen tegen de communards richt. Op de quai de Gesvres en de avenue Victoria vallen de barricades pas 's nachts.



Anoniem. Een van de voornaamste barricades tijdens de Commune gesitueerd op de hoek van de rue Saint-Florentin en van de place de la Concorde, Parijs, 1871.



Anoniem. Barricade van de avenue Victoria de Communards voor de aanval van de Versaillais, 1871



Parc d'artillerie des Buttes Chaumont, 1871 Artilleriepark op de Buttes Chaumont, 1871



Anonyme Campement des Gardes nationaux au bas de la Butte Montmartre, mars-mai 1871

Anoniem Kamp van de Nationale Garde onderaan de Butte Montmartre, maart-mei 1871





Laatste gevechten van de Communards op de barricades, mei 1871. Gravure

'Breek alle straatstenen op: eerst en vooral omdat de vijandelijke projectielen minder gevaarlijk zijn als ze op aarde terechtkomen; ten tweede omdat die stenen opgestapeld op balkons van bovenverdiepingen als nieuw verdedigingsmiddel kunnen fungeren',³⁶ luidt een van de laatste oproepen van het Comité de Salut public op 24 mei.

Onder leiding van Wroblewski, worden op de Butte-aux-Cailles de aanvallen van de regeringstroepen tot vier maal toe afgeslagen. In de loop van de avond worden de gegijzelden die Thiers niet wilde uitwisselen tegen Blanqui naar de gevangenis van La Roquette geleid en daar gefusilleerd. 'Parijs brandt onder de bombardementen van beide kampen. De stad lijkt te kronkelen in een enorme spiraal van vlammen en rook.' ³⁷

In de nacht wordt het 10e arrondissement geëvacueerd. Zijn batterijen dienen ter versterking van de huidige Place de la République, en moeten de toegang versperren tot de huidige avenue de la République en de Boulevard Voltaire. Een affiche, de laatste, getekend door het Comité de Salut public en de Commune, roept de burgers van het 20e arrondissement op: 'Ik wil u waarschuwen voor een groot gevaar en dat is de weigering van de nationale garde om naar voren te stormen onder het voorwendsel dat ze de barricades van de wijk, die helemaal niet bedreigd worden, moeten verdedigen. Kom het 19e arrondissement helpen, help het om de vijand af te slaan, daarin ligt ook uw veiligheid, dat is de prijs van de overwinning. Wacht niet tot Belleville zelf wordt aangevallen, dan is het wellicht te laat. Voorwaarts dus! En eens te meer zal Belleville triomferen.'38

Het kan niet baten. Men vecht om zijn straat, zijn wijk te verdedigen want de verplettering lijkt onafwendbaar. Op 25 mei trekt Clinchant met zijn troepen via de rue Saint-Antoine, naar het kruispunt van Château-d'Eau, gesteund door Vinoy die oprukt via de kaaien op de linker- en rechteroever. Hij stoot op de barricades van de boulevard Magenta en de boulevard de Strasbourg. Behalve de vestingen ten zuiden van Parijs, worden de forten van Montrouge en Bicêtre, die nog in handen waren van de communards, verlaten door hun verdedigers, die in hun eigen wijk willen gaan vechten. Deze ongelukkige terugtrekking heeft voor gevolg dat de vijand deze posities verovert en onophoudelijk de linkerflank van de posities van Wroblewski op de Butte-aux-Cailles kan bestoken. Door via de tuinen de barricades van de avenue d'Italie en avenue de Choisy te omzeilen, kunnen de troepen van Versailles de Butte-aux-Cailles innemen. Om 15 uur is het 13e arrondissement op de linkeroever het enige dat nog standhoudt. Langs het talud van de spoorweg naar Orléans, maken de regeringstroepen verbinding met een ander detachement dat van de boulevard Saint-Marcel komt en dwingen ze Wroblewski om zich via de Pont d'Austerlitz terug te trekken op de rechteroever. De gevechten concentreren zich nu rond de Bastille met de barricade van de Faubourg Saint-Antoine en het Château-d'Eau. Gesteund door hun artillerie rukken de regeringstroepen op langs de quai de Valmy maar stuiten daar op de talrijke barricades in de straatjes uitgevend op de boulevard Saint-Martin. De place du Château-d'Eau, met de acht stervormig erop uitlopende lanen, is te breed om verdedigd te worden en wordt volledig vernield. Ze is nog slechts een ruïneveld met opengebroken fonteinen, ontwortelde bomen en opengereten gebouwen. De communards vechten er met de moed der wanhoop, bijgestaan door de 'pupilles de la Commune', jonge weeskinderen die de kindervrijkorpsen vormen en van wie de heldenmoed niet moet onderdoen voor die van de ouderen. Auguste Vermorel, lid van de raad van de Commune, raakt er zwaargewond, net als Lisbonne, Frankel en Brunel. Het is hier dat op het einde van de dag Charles Delescluze, de rechtvaardige Delescluze, burgerlijk afgevaardigde voor de oorlog, wiens leven getuigde van een onverzettelijke republikeinse overtuiging, met de hoed op het hoofd, om de hals een rode siaal, ongewapend en gelaten de barricade van de Boulevard Voltaire beklimt. Dodelijk getroffen, sterft hij er voor de vrijheid. Op de droeve avond van 25 mei houdt de toekomstige place de la République nog stand, zijn het 19e en 20e arrondissement nog niet aangevallen, terwijl het 11e en 12e nog verder strijden. De barricade waarop Delescluze sneuvelt is tegen twee uur 's morgens verlaten. In de door de vijand ingenomen arrondissementen gaat het moorden door, met geweer, mitrailleur of bajonet; zelfs in ziekenwagens en hulpposten voor de verzorging van gewonden, wordt iedereen afgemaakt.

Op vrijdag 26 mei 's ochtends, regent het in Parijs. Een hevige regen die de verdedigers waarvan sommigen al vier dagen achtereen hebben gevochten, uitput. Via de spoorweg van Vincennes en verder via de faubourg Saint-Antoine, valt het regeringsleger van rechts de place de la Bastille aan, terwijl ze links wordt bestookt door de troepen die van de place Royale komen. De barricades in de aanpalende straten vallen een na een onder mitrailleurvuur en bommen. De Bastille valt om twee uur 's middags, terwijl La Vilette zich nog blijft verdedigen, tot de pakhuizen in brand worden gestoken. De boulevard de la Villette, de boulevard de Ménilmontant en de rue de Charonne vormen nog een verdedigingslinie van het 19e en 20e arrondissement die worden gebombardeerd vanaf de Butte Montmartre. De overtuigde Blanquist, Gaston Ranvier, van wie Lissagaray de dapperheid roemt, probeert de defensie te organiseren. De vierendertig op 18 maart gegijzelde priesters, spionnen en gendarmes worden door de communards in de reu Haxo gefusilleerd. De boulevard Voltaire

houdt 's avonds nog stand, en verspert zo de toegang tot de place de la Nation, maar de verdedigers van de barricades in de rue d'Allemagne – thans avenue Jean Jaurès – trekken zich in de loop van de nacht terug.

In de ochtend van zaterdag 27 mei bezetten de troepen van Versailles de huidige place de la Nation en bombarderen het gemeentehuis van het 11e arrondissement. Op de Buttes-Chaumont rond 10 uur 's ochtends, valt de barricade van de rue Puebla, de huidige rue des Pyrénées, een belangrijke verzetshaard, op zijn beurt. De batterijen van de communards op de Buttes-Chaumont hebben een tekort aan munitie. De bevolking probeert Parijs te ontvluchten en verdringt zich aan de door de Pruisen bewaakte Porte de Romainville. De begraafplaats van Père-Lachaise waar tweehonderd communards vechten wordt gebombardeerd en dan ingenomen. Bij het vallen van de avond wordt onder een striemende regen in de lanen tussen de graven nog verder gevochten met bajonetten en messen. De laatste overlevenden worden gefusilleerd tegen de muur van de begraafplaats, vandaag is het een herinneringsplaats. Hogerop wordt de place des Fêtes ingenomen door de regeringstroepen die er voor de nacht hun kamp opslaan. Ze wachten de ochtend af om de laatste barricades in de rue de Paris, waar ze zonder munitie zitten, in te nemen.

Rond de rue du Faubourg-du-Temple, houden nog slechts enkele barricades van de communards stand, zoals die van de rue des Trois-couronnes in het 11e arrondissement. Ze geven zich pas gewonnen als hun laatste kogel is afgevuurd. De verdedigers willen liever omkomen in een lijf-aan-lijf gevecht dan zich over te geven. Nog slechts één man vecht op de barricade van de rue Ramponeau, op de grens van het 20e arrondissement en slaagt erin om drie keer de stok van de vlag van Versailles te breken. Deze onverzettelijke man, wiens naam niet is bewaard gebleven, kon ontsnappen. Op zondag 28 mei om 13 uur, is Versailles erin geslaagd om Parijs te verstikken.

Het vervolg is bekend: de massa-executies op 21 mei in Passy begonnen, gaan voort ter plaatse of in de kazernes, zoals in die van Lobau achter het Hôtel-de-Ville, in de gevangenis van Roquette, in de Jardin de Luxembourg, op het Trocadéro. Het bloed van de executies bevolen door de officieren en niet altijd de wil van de soldaten, vloeit en kleurt de Seine rood. Versailles wil Parijs zuiveren van de arbeidersbevolking, het proletariaat, zij die in opstand zijn gekomen om hun rechten op te eisen. Zo komt Mac Mahon zijn nederlaag van 1870 wreken en zo vestigt 'Foutriquet' zijn autoriteit in de ogen van de Pruisen en van zijn regering. De lijken stapelen zich op en moeten overal waar dat kan, worden begraven in haastig gegraven ondiepe kuilen; door regen en sneeuw komen veel lijken weer bloot te liggen. Bij grondwerken in januari 1897 in de voormalige begraafplaats van Charonne, worden nog 800 skeletten van communards blootgelegd. Voor de overlevende volgen gedwongen marsen naar Versailles, het kamp Satory, vernederingen en showprocessen, fusillades of deportatie per boot in vreselijke omstandigheden naar Nieuw-Caledonië.

Hoewel verslagen, is de Commune niet gezwicht. In ballingschap of na amnestie te hebben verkregen, zetten tal van overlevenden de strijd voort in de talrijke ontluikende arbeiderspartijen. Haar ideeën zouden langzaam maar zeker triomferen, er was een eeuw voor nodig, en er is nog altijd tijd voor nodig. De geschiedenis oordeelt, de geschiedenis heeft geoordeeld. Ondanks laster, leugens en verraad, weet ze in welk kamp recht, zielenadel en grootsheid te vinden is. Ze heeft de hoop van die lente, de mooie lente van de Commune van Parijs niet vergeten en zal ze nooit vergeten.

Xavier Canonne



Eugène Appert (1830-1890) Fotomontage. Proces van Communards, Satory, 1871



Executies van Communards in de Jardin du Luxembourg mei-juni 1871





Gevechten op de begraafplaats van Père Lachaise,

- 1 Régis Debray, Révolution dans la révolution? Lutte armée et lutte politique en Amérique latine, Parijs, François Maspero éditeur, 1967, p. 33.

 Louise Michel, *La Commune. Histoires et souvenirs*, Parijs, François Maspero éditeur, 1970, deel II, p. 39.
- 3 Olivier-Prosper Lissagaray, *Histoire de la Commune de 1871*, Parijs, Editions La Découverte, 1996, pp. 224-226.
- Typografische affiche, Parijs, Collection du Musée Carnavalet, inventarisnr. AFF3709.

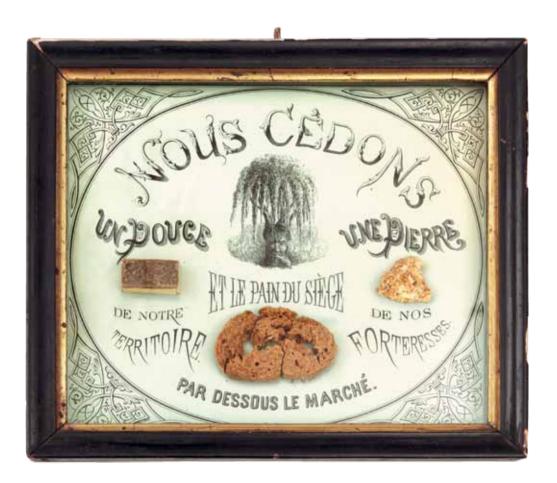
 Typografische affiche, I januari 1871, Parijs, Collection du Musée Carnavalet, inventarisnr. AFF3547.

- 11 Id.
- 12 Napoléon Gaillard, 9 of 10 mei 1871. Geciteerd in Napoléon Gaillard chef barricadier de la Commune, 1815-1900, in La barricade, olv Alain Corbin en Jean-Marie Mayeur, Parijs, 1997, p. 28.
- 13 Maxime Vuillaume, Mes cahiers rouges au temps de la Commune, geciteerd in https://maitron.fr/spip.php?, artikel 135923.
- 14 Prosper-Olivier Lissagaray, op. cit., p. 231. 15 Id., pp. 260-261.
- 16 Gaston Da Costa, *La Commune vécue*, deel II, Parijs, Ancienne Maison Quantin, 1904, p. 153.
- 17 Id., p. 103.
- 17 Id., p. 103.
 18 Régis Debray, *Révolution dans la révolution?*, op. cit., p. 26.
 19 'De rue du Faubourg Saint-Antoine, de rue de Charenton en de rue de la Roquette waren alle drie stevig gebarricadeerd langs de kant van het plein. De sterkste barricade van de wijk bevond zich op de hoek van de rue de Charenton: ze bestond volledig uit straatstenen en zandzakjes, had twee schietgaten en was voorzien van twee kanonnen.' Gaston Da Costa, op. cit., p. 133.

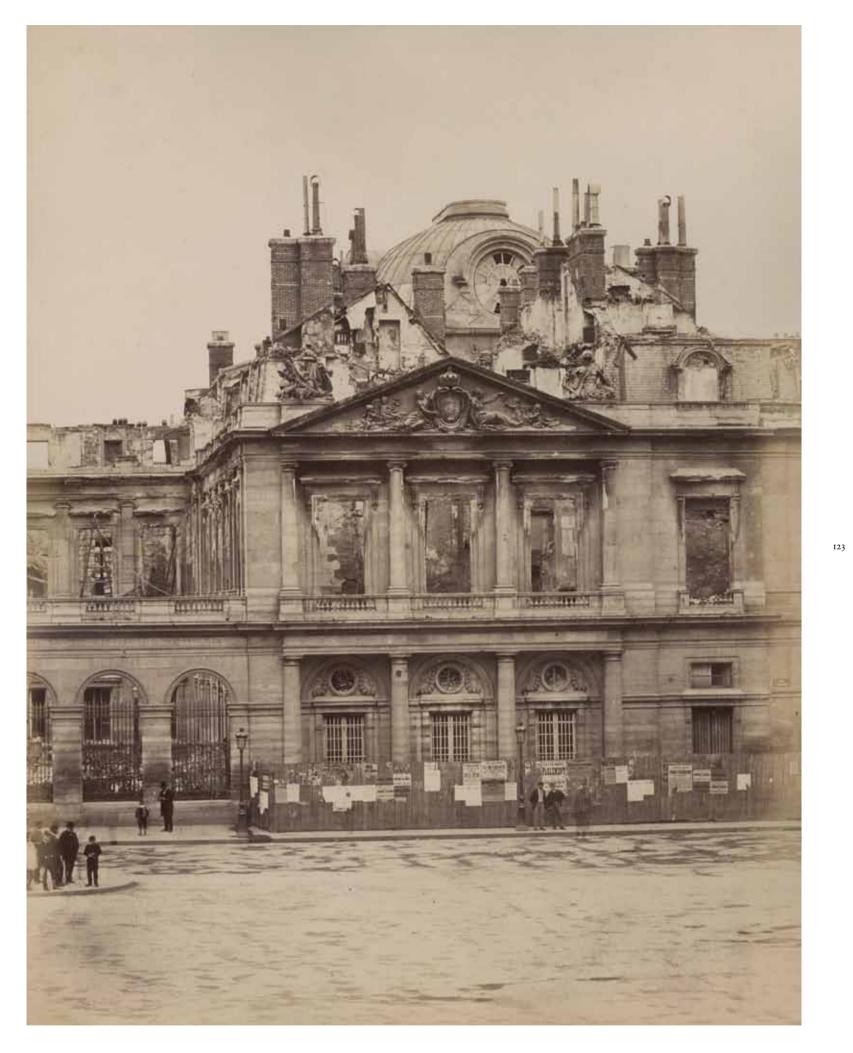
 20 Gustave Cluseret, *Mémoires*, Parijs, Jules Levy éditeur, 1887, p. 132.

 21 Elie Reclus, *La Commune au jour le jour*, Parijs, Schleicher frères, 1908, p. 306.

- 22 Olivier-Prosper Lissagaray, op. cit., p. 325.
 23 Charles-Louis Livet, *Le journal officiel de Paris pendant la Commune*, Parijs, Beauvais éditeur, 1871, p. 170.
- 24 Lissagaray, p. 293.
- 26 Da Costa, op. cit., deel II, p. 227.
- 27 Lissagaray, op. cit., p. 313.
 28 Typografische affiche, Parijs, Musée Carnavalet, inventarisnr. AFF5710.
- 29 Typografische affiche, site Ficedl, op. cit., 22 mei, 1871, nr. 390.
- 30 Da Costa, op. cit., p. 180.
 31 Typografische affiche, site Ficedl, op. cit., nr. 392.
- 32 Lissagaray, p. 321.33 Da Costa, op. cit., p. 177.
- 34 Lissagaray, op. cit., p. 324.
- 35 Id., p. 338.
- 36 Geciteerd in Bernard Noël, *Dictionnaire de la Commune*, Parijs, Champs Flammarion, 1978, deel 2, p. 147.
- 37 Ibid, p. 347. 38 Typografische affiche, site Ficedl, op. cit.







Palais Royal après les dégâts, 1871 / Koninklijk paleis na de verwoestingen, 1871

Anonyme Rue de Rivoli, 1871

124

Anoniem Rue de Rivoli, 1871







Anonyme Rue Royale près de la Madeleine, 1871

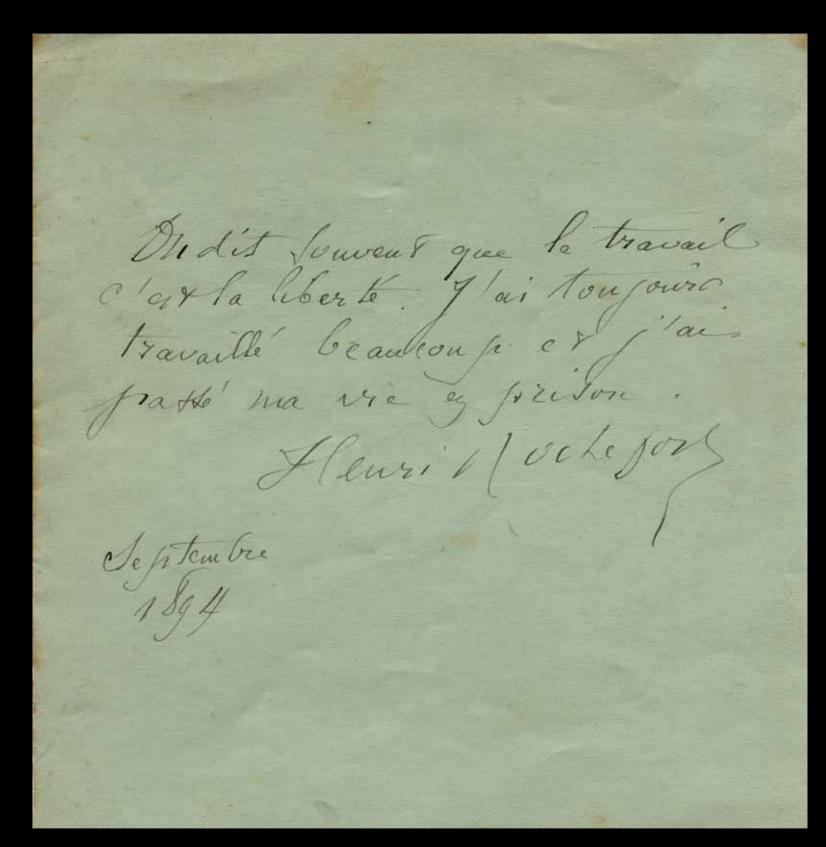
Anoniem Rue Royale nabij de Madeleine, 1871











Lettre de Henri Rochefort datée de septembre 1894 / Brief van Henri Rochefort gedateerd september 1894

∢ Emile Bondonneau. Photographe professionel au travail, 1871 / Professionele fotograaf aan het werk, 1871









Ernest Charles Eugène Appert (1830-1890), photographe: Hortense David (vers 1835-?) (en haut à gauche), Eulalie Papavoine (1846-1875) (en haut à droite), Élisabeth Retiff (1833-1882) (en bas à gauche), Louise Michel (1830-1905) (en bas à droite)

LES FEMMES DE LA COMMUNE DE PARIS

Le rôle que les femmes ont joué dans la Commune de Paris est souvent réduit à quelques événements ou illustré à la faveur de quelques figures marquantes. On a enfermé les communardes et leurs actions dans un discours stéréotypé dont leurs voix restent absentes ; elles sont ignorées ou uniquement décrites en fonction de leurs liens aux hommes de la Commune. Longtemps, une lecture trop simpliste des sources existantes a fortement teinté et minimalisé l'historiographie de la Commune. Pourtant, il est incontestable que des centaines de femmes ont joué un rôle actif sur le plan politique, militaire et autre durant la révolte populaire parisienne du printemps 1871.

Dans le camp conservateur des versaillais et dans sa presse, les communardes sont traitées d'hommasses, de folles, de louves, de prostituées ou d'empoisonneuses, mais l'image qui leur reste le plus coller à la peau est celle d'incendiaires : les pétroleuses. D'autre part, le rôle des femmes ne fait même pas l'unanimité parmi les dirigeants de la Commune, car beaucoup d'hommes ont encore une vision paternaliste et conservatrice. Dans leur imaginaire, la femme n'est qu'une victime, une mère bienveillante et protectrice ou une épouse dévouée. La femme est rarement représentée en tant qu'individu politiquement active. La communarde incarne donc un être dichotomique dans l'esprit masculin de l'époque : à la fois la Vierge Marie qui soigne et réconforte les hommes qui combattent, mais qui peut tout aussi bien se révéler une Ève déloyale, qui dévoie, dupe et vole². La critique féroce d'André Léo à propos de la position méconnue des femmes dans la révolution est sans équivoque : « C'est que beaucoup de républicains – je ne parle pas des vrais – n'ont détrôné l'empereur et le Bon Dieu que pour se mettre à leur place. Et, naturellement, dans cette intention, il leur faut des sujets, ou tout au moins des sujettes³ ». Malgré l'attaque justifiée de Léo, la Commune a beaucoup contribué, entre autres grâce aux communardes, à l'émancipation du peuple de Paris et demeure à ce jour une référence pour de multiples mouvements féministes.

Les conditions de vie pitoyables des ouvrières sous le Second Empire n'ont rien d'enviable. Les travaux monumentaux et le réaménagement des boulevards et des rues de Paris sous l'œil surveillant du baron Haussmann provoquent un exode intra-urbain au milieu du XIXe siècle : la population ouvrière se voit forcée de s'installer au nord et à l'est de la ville. De nouveaux quartiers populaires et de véritables bidonvilles voient ainsi le jour à Belleville, à Ménilmontant et même dans des faubourgs de Paris. En 1871, on compte 114 000 ouvriers, dont 62 000 femmes à Paris. Cette main-d'œuvre subit la concurrence directe de l'industrialisation rapide, mais aussi les ordres religieux qui fabriquent des biens artisanaux à bas coût. Ceci explique en partie l'anticléricalisme des communardes. Les ouvrières abattent entre 12 et 14 heures de labeur par jour pour un salaire de misère allant de 50 centimes à 2,50 francs, soit la moitié du salaire de leurs collègues masculins. Les loyers élevés, l'entretien des enfants et des vieux incombent souvent aux ouvrières, avec pour conséquence le mal nécessaire de la prostitution, qui représente « le cinquième quart de la journée⁴ ». Aussi une ouvrière a-t-elle tout intérêt à soutenir le nouveau régime plus social. Les mesures prises sous la Commune, comme l'exemption des loyers, l'interdiction de la vente des objets déposés au mont-de-piété, l'assurance d'une pension aux veuves et aux orphelins des membres de la Garde nationale tués, etc. exercent un impact direct sur leurs vies⁵.

Les précurseuses

En France, les femmes ont activement participé aux diverses grandes révoltes et révolutions, malgré le fait qu'elles doivent faire face à une double répression : d'une part, à cause de leur participation à la révolution, d'autre part, à cause de leur sexe⁶. Après la répression de la révolution de 1848 et le coup d'État de Louis-Napoléon en 1851, la lutte se poursuit principalement par le biais de publications et de conférences. Des écrivaines comme Maria Deraismes, Jenny d'Héricourt, Mme Jules Simon, André Léo et Paule Minck ne mâchent pas leurs mots et répondent aux idées réactionnaires des penseurs masculins qui considèrent la condition des femmes et leur position subordonnée comme naturelles. Elles épinglent, entre autres, les théories et circonvolutions cérébrales absurdes de l'anarchiste influent dans les milieux prolétaires, Pierre-Joseph Proudhon. Dans son ouvrage *Amour et Mariage*, Proudhon tente de prouver l'infériorité des femmes sur le plan physique, intellectuel et moral⁷. Seul le mariage peut les sauver. La femme a pour seule mission d'engendrer des enfants. Il réitère de telles affabulations misogynes dans *La Pornocratie*, où il avance la thèse qu'une femme qui pratique la philosophie devient laide.

En 1861, Juliette Lamber, une amie de George Sand, écrit une réponse⁸. Elle ne réfute pas seulement les arguments fallacieux de Proudhon, mais insiste en outre sur la nécessité de l'enseignement pour les femmes, ce qui leur permettra de subvenir à leurs besoins. Seul le travail peut leur procurer la liberté. La maternité est importante, mais ne peut pas déterminer l'existence. Qui plus est,



Frédéric Théodore Lix (1830-1897) Les Séides de la Commune, les Pétroleuses et les Enfants perdus, juin 1871.



Juliette Lamber(t) (1836-1936) Écrivaine et éditrice, fondatrice de la *Nouvelle Revue* en 1879

Maria Deraismes (1828-1894) Écrivaine, féministe fondatrice de L'Association pour le le droit des femmes en 1870, franc-maçonne

beaucoup de femmes n'ont pas d'enfant. Le salaire d'une femme est indispensable pour elle et pour sa famille. Il est une arme essentielle dans la lutte contre la prostitution. Lambert met ainsi à nu l'attitude hypocrite de l'homme du XIX^e siècle, qui ne rechigne pas à aller rendre visite aux « filles de joie » tout en portant un jugement moral sur elles, mais n'entreprend strictement rien pour remédier à ce « mal ». À propos du mariage, elle affiche des idées particulièrement modernes. Elle milite pour le droit au divorce et pour des contrats permettant aux femmes de gérer leurs biens.

Elles ne se limitent pas à des publications. Entre 1866 et 1870, Maria Deraismes est invitée à prononcer des discours sur l'émancipation des femmes et la libre-pensée à la loge du Grand Orient. Elle plaide avec ferveur : « L'infériorité des femmes n'est pas un fait de la nature, c'est une invention humaine, c'est une fiction sociale⁹. » Parallèlement, des conférences sont organisées au Tivoli-Vauxhall avec pour premier thème « le travail des femmes ». Les bas salaires des femmes qui font échouer certaines d'entre elles dans la prostitution ou les poussent au suicide y sont dénoncés. Mais l'esprit misogyne de Proudhon prévaut. Louise Michel a les républicains dans le collimateur : ceuxci ne considèrent la femme que comme une ménagère ou une courtisane.

Outre Maria Deraismes, Paule Minck et André Léo défendent les droits politiques des ouvrières. Paule Minck est la fondatrice de la Société fraternelle de l'ouvrière et la rédactrice des gazettes Les Mouches et Les Araignées. Elle et son frère, Jules Mekarski, prennent activement part à la Commune de 1871. L'écrivaine André Léo jouit déjà d'une certaine notoriété par ses romans de critique sociétale Un mariage scandaleux, La Vieille Fille et Un divorce. Elle écrit d'autre part une étude détaillée, Les Femmes et Les Mœurs: Liberté ou Monarchie, dans laquelle elle pourfend les préjugés dominants et les arguments antiféministes. Dans son texte, elle met en lumière le contraste entre la réalité que vivent les femmes et les fantasmes de la bourgeoisie. La réalité est excessivement sombre :

[il] présenta son Ève, pétrie de sa propre main, mais toujours tirée de la côte d'Adam, tendre et faible, chef-d'œuvre de grâce et d'inconsistance, sublime et pourtant dépourvue de sens moral et de sens commun! Et couverte de fleurs, on la jeta, non-seulement (sic) hors de la République, mais hors du travail; car la femme, cet être délicat et charmant, née pour le plaisir de l'homme, ne doit ni s'endurcir, ni s'émanciper par le labeur. On oublia de prouver qu'elle pouvait se nourrir d'amour et de rosée. Il est vrai que l'homme fut chargé de sa subsistance. Mais quoi, s'il ne s'en charge pas? Ce point ne fut pas touché. Trop noble était cette rhétorique pour parler du nombre effrayant et toujours croissant des enfants abandonnés, des filles délaissées, des prostituées et des courtisanes, des ouvrières exténuées par l'excès du travail et de la misère; non plus que des mères de famille, battues, exploitées et violées par leurs maris; non plus que de ce trafic des dots, dans le mariage, qui fait pendant à l'exploitation des filles pauvres dans l'union libre. La littérature a ses exigences: en face de la tendre et faible créature que vous savez, devait nécessairement apparaître l'homme fort et chevaleresque. Il faut de l'antithèse à tout prix¹o.

André Léo, née Victoire Léodile Béra, en 1824, adopte comme pseudonyme les prénoms de ses fils. Comme bon nombre d'autres activistes de la première heure, elle grandit dans une famille bourgeoise progressiste et reçoit une excellente éducation. En 1851, elle épouse le journaliste Pierre Grégoire Champseix, un progressiste qui dirige la rédaction de *La Revue Sociale*. Poursuivi pour ses opinions politiques, le couple se réfugie en Suisse. Après le décès de son mari, Léo vit de sa plume et s'engage politiquement pour l'égalité des droits entre homme et femme. Dans la revue *La Coopération*, elle publie des articles en 1867 sur le travail des femmes et défend ardemment la création d'associations de femmes. Revenue à Paris, elle choisit résolument le camp républicain. Aussi est-ce chez elle qu'est élaboré en 1868, avec la coopération d'Élie Reclus et de Noémie Reclus, le programme « Société de revendication des droits de la femme¹¹ ». Maria Deraismes, Louise Michel et Mme Jules Simon sont également de la partie.¹² André Léo sera par la suite la seule journaliste femme de la Commune. Ainsi, elle publie avec Anna Jaclard le journal *La République des travailleurs* (31 mars au 17 mai 1871) et écrit des articles dans *La Sociale*, dont elle assure aussi les éditoriaux.¹³

Les précurseuses ne participent pas uniquement aux conférences et n'écrivent pas que des pamphlets ou des ouvrages. Elles descendent aussi dans la rue. Il est impossible de séparer leur combat de la situation politique dans laquelle le pays se trouvait en cette période. Suite à l'assassinat du journaliste Victor Noir par le cousin de l'empereur, une grande réunion est organisée à Belleville. Jules Vallès écrit : « Des femmes partout. Grand signe. Quand les femmes s'en mêlent, quand la ménagère pousse son homme, quand elle arrache le drapeau noir qui flotte sur la marmite pour le planter entre deux pavés, c'est que le soleil se lèvera sur une ville en révolte¹⁴. » Le lendemain, plus de deux cent mille Parisiens défilent sur les Champs-Élysées. André Léo et Louise Michel, qui s'habillent en homme et s'arment d'un poignard, y prennent part. Michel se souvient : « Presque tous [...] pensaient rentrer chez eux ou en république ou n'y pas rentrer du tout. On s'était armé



Paule Minck (1839-1901) Journaliste, féministe et socialiste, active dans différents clubs pendant la Commune

de tout ce qui pouvait servir pour une lutte à mort, depuis le revolver jusqu'au compas. Il semblait qu'on allât enfin se jeter à la gorge du monstre impérial¹⁵. »

Le premier siège

Pendant la guerre franco-prussienne (juillet 1870 – mai 1871) et durant le premier siège de Paris, les femmes s'engagent activement en politique. Louise Michel, André Léo et Adèle Esquiros – qui a contribué en 1848 à la fondation du journal *Le Peuple* et a cofondé le *Club des femmes* ¹⁶ – remettent une pétition en mains propres au général Trochu, alors gouverneur de Paris. Elles espèrent ainsi obtenir la libération de certains blanquistes que l'armée française a condamnés à mort pour mutinerie. Le scandale est grand : quelques femmes inconnues qui se mêlent de la guerre et de la politique de l'État français! C'est inédit. Mais l'action récolte du succès. L'exécution des condamnés est reportée. Deux jours après la capitulation de l'empereur à Sedan, qui signe de fait la fin de l'empire français, et après d'innombrables manifestations populaires qui exigent une différente approche militaire du conflit, la République est proclamée le 4 septembre 1870. Mais cette République tant espérée se révèle cependant structurée par et pour la bourgeoisie. L'élite préfère conclure un « traité » avec la Prusse plutôt que tendre la main à sa population ouvrière. L'ordre établi doit être et sera rétabli, comme après les révolutions de 1830 et de 1848.

Pendant le siège de Paris qu'imposent les troupes prussiennes, une terrible famine sévit. Les prix des denrées alimentaires s'envolent. On ne trouve plus de lait pour les enfants. Chez le boucher, on peut acheter de « la viande de fantaisie » : « Castor et Pollux. Ce sont les noms des deux éléphants du Jardin des Plantes qui viennent de tomber sous les balles explosives de M. Devisme. Ils ont pris, sur l'étal du boucher, la place des deux chameaux, maintenant absorbés, et vont, dit-on, y être suivis par l'hippopotame¹⁷. » Le pain, auquel on ajoute parfois de la paille et du papier, est rationné et ne peut être acheté qu'avec une carte spécifique. La famine inspire ces vers à Arthur Rimbaud :

Si j'ai du goût, ce n'est guère Que pour la terre et les pierres. Je déjeune toujours d'air, De roc, de charbons, de fer.

Mes faims, tournez. Paissez, faims, Le pré des sons. Attirez le gai venin Des liserons.

Mangez les cailloux qu'on brise, Les vieilles pierres d'églises ; Les galets des vieux déluges, Pains semés dans les vallées grises [...]¹⁸

Les femmes, qui font la queue dans le froid glacial pendant des heures en quête de quelque chose de comestible sont les premières victimes¹⁹. Ce sont aussi des femmes qui s'organisent pour offrir les premiers secours aux plus nécessiteux – un prélude de ce qui se déroulera sous la Commune. Nathalie Le Mel, qui exploite la coopérative alimentaire *La Marmite* à la demande d'Eugène Varlin, distribue des repas bon marché. Relieuse, Le Mel est politiquement très active dans le secteur de l'édition. Elle regroupe des ouvriers en un syndicat, participe aux grèves des relieurs de 1864 et 1865 et milite pour des salaires égaux entre hommes et femmes. À l'instar de Varlin²⁰, elle est membre de l'Association internationale des travailleurs (la Première Internationale) et devient l'une des figures de proue de l'Union des Femmes. Louise Michel organise quant à elle une cantine pour ses élèves.

Non seulement les salaires diminuent à cause de la guerre persistante, mais il y a aussi de moins en moins de travail. La présidente du Comité de vigilance du 18° arrondissement, Sophie Poirier, dirige un atelier de couture où environ quatre-vingts ouvrières peuvent travailler. Il s'agit d'un projet socialiste qui ne rémunère pas les couturières sur base salariale, mais en partageant les bénéfices. À partir du 10 mars 1871, il n'y a cependant plus de travail et Poirier reconvertit l'atelier en hôpital de campagne²¹. Elle fonde ensuite l'influent Club de la Boule noire, sur lequel la police rapporte peu après la fin de la Commune : « on vote l'arrestation de l'archevêque, le renversement de la colonne Vendôme ; on y aurait également dénoncé les agents de police gagnés à Versailles, et les ambulancières recrutées seraient devenues barricadières en mai. La présidente y portait ceinture rouge et cocarde²². »

La réorganisation du travail, la distribution de repas et la mise en œuvre de l'enseignement constituent aussi les objectifs principaux du Comité des Femmes de la rue d'Arras, fondé par



Nathalie Le Mel (1826-1921) Relieuse, responsable de l'Union des femmes. Pendant la Semaine sanglante, elle sera à la tête de la barricade de la place Pigalle



Internationale, fonde la coopérative La Ménagère en 1867. Élu à la Commune, nommé à la Commission des Finances

I" BATAILLON	
AMAZONES I	DE LA SEINE
The property of the last of th	TARK MELLS

Les Amazones de la Seine, 10 octobre 1870. Affiche



Anonyme. Les Amazones de la Seine Conseil de révision. Litho



Faustin. L'Amazone de la Seine. Litho

Jules Allix. L'organisation connaît un grand succès et compterait 1800 membres, dont Juliette Drouet, la maîtresse de Victor Hugo. Jules Allix est un inventeur, un hurluberlu au grand cœur. En octobre 1870, il plaide pour l'usage du « doigt prussique », une sorte de dé à coudre rempli d'acides qui doivent permettre aux femmes de facilement éliminer l'ennemi prussien. Le projet farfelu n'a jamais été concrétisé, mais il a ultérieurement contribué au mythe des empoisonneuses de la Commune²³. Cela ne signifie pas que les femmes de la Commune ne veulent pas se battre contre les assaillants de la Ville lumière. Le 8 septembre 1870, une manifestation menée par Louise Michel et André Léo appelle à armer la population féminine. Un mois plus tard, quelque 150 femmes exigent à l'Hôtel de Ville que tous les hommes qui travaillent dans les hôpitaux de campagne soient remplacés par des femmes²⁴.

Les Amazones de la Seine

Au début du mois d'octobre 1870, des affiches vertes font surface dans les rues de la ville encourageant les femmes à se regrouper en bataillons :

Pour répondre aux vœux qui nous ont été exprimés dans de nombreuses lettres et aux dispositions généreuses d'une grande partie de la population féminine de Paris, il sera formé successivement au fur et à mesure des ressources qui nous seront fournies pour leur organisation et leur armement, dix bataillons de femmes, sans distinction de classe sociale, qui prendront le titre d'Amazones de la Seine.

Et l'appel se termine par les paroles pontifiantes :

Et que l'Europe apprenne avec admiration que ce ne sont pas seulement des milliers de citoyens, mais encore des milliers de femmes qui défendent, à Paris, la liberté du monde contre un nouveau débordement des Barbares...²⁵

L'idée provient de Félix Belly²⁶. Il propose de créer dix unités, chacune composée de huit compagnies de cent cinquante femmes armées, pour affronter l'ennemi prussien. En fin de compte, 1 500 femmes se présentent selon Belly, mais la Garde nationale ne veut pas entendre parler de participation féminine à la guerre. Pourtant, selon Belly, les femmes constituent des soldats idéaux, car « elles ont une prédilection pour les uniformes, elles ont l'œil pour tendre des pièges, elles boivent peu et surtout, elles ne fument pas²⁷. » Les amazones n'existeront donc que dans l'imaginaire public et dans celui d'innombrables caricaturistes. Cette idée de femmes soldats est tournée en ridicule de façon conséquente ; dans la vision masculine, elles sont soit physiquement dans l'incapacité de se battre, soit des hommasses peu attirantes, voire des monstres répulsifs comme ils les dépeignent. La représentation de l'amazone et par la suite de la communarde repose uniquement sur son sexe et non sur ses compétences.

Cela n'empêche toutefois pas les femmes de s'engager en politique. Dans les quartiers populaires, d'innombrables « Comité de vigilance » sont organisés, comme celui de Montmartre ou le « Club de la Patrie en danger » et les femmes prennent la plume. À partir du mois de septembre 1870, les clubs attirent de plus en plus de monde, entre autres, parce que les salles de théâtre ont dû fermer leurs portes. Les femmes s'y réchauffent brièvement avec leurs enfants, mais elles prennent aussi la parole et participent aux discussions sur la défense de la ville, l'approvisionnement et le rôle des commerçants, le mariage, etc. Nathalie Le Mel est active à l'École de Médecine, Louise Michel court d'un club à l'autre pour défendre la bonne cause. Une manifestation est organisée à la place de la Concorde, à hauteur de la statue de Strasbourg, la ville tombée aux mains des Prussiens. On signe une pétition pour ensuite aller exiger des armes à l'Hôtel de Ville afin de poursuivre les combats. Les cheffes de file de la manifestation, André Léo et Louise Michel, sont brièvement arrêtées. Quelques mois plus tard, pendant la Commune de Paris, de telles scènes se multiplieront. Le 22 janvier 1871, une foule se masse devant l'Hôtel de Ville parce qu'elle se sent trahie et abandonnée par l'élite qui est sur le point de capituler. Parmi les manifestants, on compte beaucoup de femmes ; Louise Michel porte l'uniforme de la Garde nationale. Les autorités répondent par des tirs sur la foule. Un échec qu'on impute ensuite aux femmes dans certains clubs. « Comment voulez-vous qu'on prenne des résolutions viriles au milieu d'un tas de femmes, d'enfants, de propres à rien, qui viennent ici pour digérer leur dîner? Ce sont les clubs qui nous perdent. L'ennemi est informé tout de suite de nos intentions²⁸, » Ce même jour, le gouvernement décide de fermer les clubs, d'interdire les journaux Le Réveil et Le Combat en raison de leur « incitation à la guerre civile » et exhorte la police d'arrêter les manifestants qu'il accuse de servir des intérêts étrangers²⁹. Le 28 janvier, un armistice est signé. L'historienne Édith Thomas formule joliment l'ambiance générale qui règne parmi les Parisiens : « Il est plus facile de s'entendre avec les Prussiens, hommes d'ordre, qu'avec les ouvriers de Belleville³⁰. » De nouvelles élections sont convoquées. Avec le soutien des régions rurales plus conservatrices, l'ordre établi est réélu et le 17 février 1871, Adolphe Tiers est nommé chef du pouvoir exécutif. Sa première mission consiste à conclure un (mauvais) accord avec le vainqueur allemand et à « nettoyer » Paris la rebelle et la capricieuse. Il assène une première gifle cinglante aux Parisiens le 1^{er} mars 1871 en permettant aux Prussiens, conformément à l'accord de paix signé avec ces derniers, de défiler sur les Champs-Élysées. Les habitants de la capitale protestent en recouvrant de tissu noir les statues de la place de la Concorde qui symbolisent différentes villes françaises. Et pour purifier l'Arc de Triomphe après le passage des troupes prussiennes, ils allument un grand feu de camp.

Les relations entre le nouveau gouvernement, composé de conservateurs et de royalistes, et le peuple de Paris, progressiste et républicain, dégénèrent très vite. Le gouvernement annule en effet le report de l'acquittement des dettes et des loyers et met fin à la rémunération versée aux milliers de membres de la Garde nationale. Des leaders importants de la classe ouvrière, tels qu'Auguste Blanqui et Gustave Flourens sont condamnés à mort par contumace, plusieurs journaux sont interdits de parution et l'Assemblée Nationale, qui siégeait à Bordeaux pendant la guerre, s'installe à Versailles. Paris n'est donc plus l'épicentre politique de la République. Qui plus est, les conservateurs veulent désarmer les Parisiens et saisir les canons et les fusils...

Le 18 mars 1871

Habituées à se lever à l'aube pour préparer le petit-déjeuner, ce serait les femmes du 18e arrondissement qui auraient découvert les troupes de Thiers et qui auraient sonné l'alarme³¹. Les soldats viennent chercher les canons de la butte Montmartre, ce qui provoque la colère de la population locale qui pense assister à un coup d'État. Montés sur leurs chevaux, les soldats finissent par fraterniser avec la population et avec les membres de la Garde nationale. Cette journée de soulèvement inaugure le début de la Commune. Il serait toutefois exagéré d'attribuer cet acte révolutionnaire aux seules ménagères et autres femmes de la butte Montmartre, mais il faut incontestablement souligner le rôle essentiel qu'elles ont joué³². Plus tard dans l'après-midi, les esprits s'échauffent et le général Claude Lecompte est exécuté, suivi du général Clément-Thomas, connu pour avoir écrasé la révolution de 1848.

Il est frappant de voir combien d'attention la presse et les témoins (masculins) accordent aux femmes, et dans quelle mesure, en fonction des événements et du degré de violence, la caractérisation de ces femmes change. Les mères de famille qui ce matin-là s'opposent aux troupes sont représentées comme plus vocales que les hommes. Elles crient, supplient, invectivent et insultent les soldats qui menacent de tirer sur la foule. Dans l'après-midi, « ces épouses, ces mères » rentrent au logis et sont remplacées par de « véritables furies » ou des prostituées avinées de la place Pigalle : « Cependant, aux épouses, aux mères, a succédé, dans cette foule très mêlée [...] l'horrible phalange des filles soumises et insoumises, venues du quartier des Martyrs ou sorties des hôtels, cafés et lupanars, alors si nombreux sur les anciens boulevards extérieurs. Aux bras des lignards, accompagnées de la légion des souteneurs, elles ont surgi, triste écume de la prostitution, sur le flot révolutionnaire, et les voilà s'enivrant à tous les comptoirs, hurlant leur gueuse joie de cette défaite de l'autorité caractérisée pour elles par la Préfecture de police et les mouchards. Ce sont elles, et joignez-y quelques pauvresses démoralisées par les atteintes délétères de la misère, qui, à l'angle de la rue Houdon, dépècent la chair, chaude encore, du cheval d'un officier tué quelques instants auparavant. [...] À plusieurs reprises, des filles, entraînant les lignards, se ruèrent sur les prisonniers en proférant des menaces de mort³³. » Ce compte rendu étrange n'est pas celui d'un journaliste conservateur ou d'un anticommunard, mais de Gaston Da Costa, le substitut du procureur durant la Commune, qui sera condamné à mort par le Conseil de Guerre quelques mois plus tard, et dont la peine sera commuée en travaux forcés à perpétuité au bagne de Nouvelle-Calédonie. Les femmes de l'aube de ce jour étaient selon lui « les vraies femmes du peuple, celles qui peuplaient toutes les rues avoisinant la butte », mais il ajoute aussitôt, « Ce n'est pas dire que celles-ci ne puissent aussi devenir tout à coup des furies désespérées. On le verra notamment dans l'histoire vraie du massacre des otages³⁴. » Pour les hommes qui participent aux événements du 18 mars 1871, nul ne fait une telle distinction. Hormis les souteneurs de l'après-midi, les hommes sont invariablement définis comme membres de la Garde nationale, des soldats ou des « blouses » (des ouvriers). Car les hommes ont leur place dans l'espace public et politique. Des journalistes conservateurs désapprouvent la révolte, mais ne remettent pas en question la présence des hommes dans la rue, cela répond aux attentes. Mais pas la présence des femmes. Ainsi, la Commune est assimilée à ces partisanes et condamnée en tant que telle. Plus le témoin, l'observateur ou l'historien est critique de la Commune, plus il dépeint les femmes comme sanguinaires et féroces.

Vers la fin de la journée, le Comité central de la Garde nationale s'installe à l'Hôtel de Ville et convoque des élections le lendemain, 19 mars 1871. On aspire à une démocratie plutôt participative,



André Léo (pseudonyme de Léodile Béra, 1824-1900) Romancière et journaliste, participe à la Commune



Louise Michel (1830-1905) Institutrice et écrivaine,

REPUBLIQUE FRANCAISE COMMUNE DE PARIS MANIFESTE COMITÉ CENTRAL DE L'UNION DES FEMMES POUR LA DEFENSE DE PARIS ET LES SOINS AUX BLESSES

Manifeste du Comité central de l'Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés, 6 mai 187

non pas uniquement représentative. Neuf jours plus tard, le 28 mars 1871, la Commune de Paris est proclamée. Les femmes n'ont cependant pas pu voter ni se présenter. Néanmoins, Louis Michel se veut euphorique et pugnace : « La proclamation de la Commune fut splendide ; ce n'était pas la fête du pouvoir, mais la pompe du sacrifice : on sentait les élus prêts pour la mort [...] Quoi qu'il arrive. disaient les membres de la Commune et les gardes nationaux, notre sang marquera profondément l'étape. Il la marqua en effet si profondément que la terre en fut saturée, il y creusa des abîmes qu'il serait difficile de franchir pour retourner en arrière ainsi que des rouges roses le sang en fleurit les pentes³⁵. » Les nouveaux élus optent d'emblée pour un programme radical et social. La conscription est abolie, les locataires sont quittes des trois derniers loyers et la vente des objets déposés au mont-de-piété est suspendue. Le gouvernement conservateur de Versailles déclare aussitôt la guerre à Paris l'indocile. Le 2 avril 1871, les troupes gouvernementales attaquent Courbevoie. Le second siège de la ville est un fait.

Une union des femmes

Engagées dans la lutte, plusieurs femmes élaborent des actions. Le 3 avril, divers journaux appellent à de nouveau se rassembler autour de la statue de Strasbourg et à ensuite marcher sur Versailles pour y défendre la Commune. L'appel est signé par « une véritable citoyenne ». La Garde nationale retient plus de cinq cents femmes à la périphérie de la ville par crainte de représailles sanglantes de la part des versaillais. D'autres manifestations incohérentes comme celle-ci suivent, mais entre-temps on s'organise et planifie aussi.

Le 11 avril 1871, l'Union des Femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés est fondée. Cette nouvelle organisation considère la Commune comme une composante de la lutte générale des classes. Le 12 avril, André Léo publie les statuts de l'association dans La Sociale. Ce même jour, sur des affiches collées aux murs de la ville on peut lire : « La lutte pour la défense de la Commune, c'est la lutte pour le droit des femmes » et encore « Nos ennemis, ce sont les privilégiés de l'ordre social actuel, tous ceux qui ont vécu de nos sueurs ; qui toujours se sont engraissés de nos misères [...] Nous voulons le travail pour en garder le produit, plus d'exploiteurs, plus de maîtres³⁶. » Et si ce n'était pas encore assez clair : « Toute inégalité et tout antagonisme entre les sexes constituent une des bases du pouvoir des classes gouvernantes ». L'organisation puise de toute évidence son inspiration auprès de la Première Internationale dont elle reprend quasi mot pour mot certains slogans. L'association est l'œuvre d'Élisabeth Dmitrieff, une Russe de descendance aristocratique qui affiche un intérêt et une prédilection pour les mouvements ouvriers émergents. Elle a reçu une éducation bourgeoise à Saint-Pétersbourg, parle couramment plusieurs langues et y fréquente des cercles intellectuels. Après un mariage blanc avec un colonel âgé, elle part à Genève pour y entamer des études universitaires. C'est là qu'elle rencontre de jeunes révolutionnaires russes. Peu après, elle se rend à Londres où elle se lie d'amitié avec Marx. En mars 1871, elle part à Paris pour une mission d'information que Marx lui confie.

Les premiers membres de « son » organisation, l'Union des Femmes, sont surtout d'anciennes membres du Comité des Femmes fondé par Jules Allix lors du premier siège de Paris, mais Dmitrieff recrute aussi beaucoup de nouvelles militantes dans les milieux prolétaires. La direction rigoureuse de cette section de femmes de la Première Internationale se compose d'un comité central de vingt membres, qui représentent chacune un arrondissement. Le conseil d'administration regroupe quant à lui sept activistes dont quatre ouvrières, Nathalie Le Mel (la Marmite), Aline Jacquier, Blanche Lefebvre, Marceline Leloup et trois sans profession spécifique, Aglaé Jarry, Élisabeth Dmitrieff et Thérèse Collin. Le projet général de l'Union se définit de la sorte : « venir en aide au travail des commissions du gouvernement pour le service des ambulances, des fourneaux et des barricades³⁷. » Dans divers quartiers se forment des sous-comités qui doivent faire un rapport quotidien au comité central. Cette approche centraliste n'est pas du goût des communardes d'inspiration plus anarchiste. Ainsi, Louise Michel n'y adhérera jamais. L'adhésion coûte 10 centimes (comme l'adhésion à l'Internationale) et l'Union tient une comptabilité minutieuse. Les movens financiers servent à garantir le fonctionnement administratif de l'association. à soutenir les membres malades ou nécessiteuses, à payer les salaires, mais aussi « l'achat de pétrole et d'armes pour les citoyennes qui combattront³⁸ ». Ce 14^e article des statuts de l'Union des Femmes contribuera au mythe des « pétroleuses ». S'il ne fait aucun doute que les femmes de l'Union envisagent l'incendie volontaire comme une arme possible, les troupes de Thiers n'hésitent pas à bombarder Paris avec des bombes incendiaires...

L'un des objectifs primordiaux de l'Union est d'engager des femmes et de faire entendre leur voix dans les clubs et réunions de quartier. L'organisation ne se voit pas comme une entité isolée et le conseil d'administration communique de manière directe avec les commissions de la Commune. Ainsi, elle exerce un impact sur la politique. L'Union n'assure pas seulement l'organisation de soin des blessés pendant le second siège de Paris, mais exige aussi de la Commission du Travail qu'elle fournisse des emplois aux nombreuses ouvrières. La fabrication de douilles, la couture de sacs pour les barricades ou la confection d'uniformes leur procurent un (maigre) revenu. Mais des actions de bien plus grande envergure sont nécessaires pour remédier à la pauvreté. Léo Frankel, le responsable de la Commission du Travail, de l'Industrie et des Échanges veut contrer la concurrence déloyale en organisant des ateliers « où l'on distribuerait du travail et où les femmes recevraient du travail à faire dans leur ménage. Car [...] nous tenons en même temps à faire des réformes dans le travail des femmes³⁹. » L'esprit de Proudhon plane encore toujours sur la Commune : la sécurité de la femme est la mieux assurée chez elle, au foyer. Très vite, Dmitrieff propose un projet bien plus innovant et plus social : la création d'ateliers (coopératifs) de femmes, dans chaque arrondissement de la ville, qui se chargeraient de la production de biens, mais également de leur vente. Pour réaliser ce projet, il faut faire appel aux comités locaux de femmes et la Commune devrait leur allouer un crédit. Lorsque Dmitrieff envoie un compte rendu du projet à la Commission du Travail, elle insiste surtout sur son caractère socialiste. Les ateliers ne peuvent en aucun cas devenir une institution de charité. Les conditions de travail qu'elle élabore sont tout simplement visionnaires : pas de différence salariale entre hommes et femmes, une durée limitée du temps de travail, une quasi-interdiction de travaux trop répétitifs. Maleré les résolutions et la bonne volonté de l'Union des Femmes et de la Commune, le projet n'a jamais vraiment vu le jour. Il est en effet difficile sinon impossible de réformer de manière radicale un système social existant en quelques semaines à peine. Vers la mi-mai 1871, l'Union organise différentes réunions pour promouvoir le projet des ateliers auprès des ouvrières et les encourager à s'organiser en syndicats. Le dimanche 21 mai 1871, les ouvrières sont à nouveau invitées à participer à une réunion syndicale à l'Hôtel de Ville. C'est précisément ce jour-là que les troupes de Versailles attaquent Paris et que commence la Semaine sanglante⁴⁰.

Les Clubs

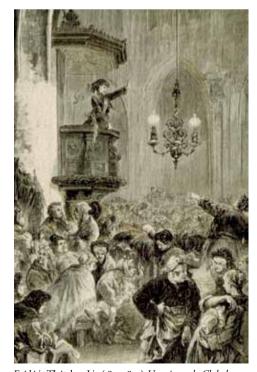
L'Union des femmes n'est pas la seule organisation féminine à contribuer à la lutte de la Commune de Paris, Le Comité de vigilance de Montmartre, par exemple, fonctionne de manière quasi identique, mais échappe aux directives strictes de l'Union. Ces communardes fondent aussi des ateliers, forment des ambulancières, aident les familles nécessiteuses des fédérés, etc. Tout comme à l'Union, l'une de ses figures éminentes est une Russe de descendance aristocratique, Anna Korvine-Kroukovskaya. Née à Saint-Pétersbourg, Anna rêve de devenir écrivaine. Lorsqu'elle voyage à Paris, elle fait la connaissance de quelques blanquistes et rencontre Victor Jaclard qu'elle épousera après la Commune. Comme bon nombre d'autres communardes éminentes, Anna Jaclard dispose d'un bagage intellectuel. Dostoïevski a publié sa nouvelle Le rêve et à Paris elle est une oratrice très appréciée des clubs politiques⁴¹.

Sous le Commune, les clubs sont des lieux uniques d'émancipation populaire par l'éducation. Ils ne surgissent pas du néant, mais constituent les héritiers directs des clubs révolutionnaires de 1793 et de 1848 et s'inscrivent dans le prolongement des réunions publiques, que le Second Empire tolère à partir de 1868. On y tient des discours et l'on y discute d'innombrables thèmes sociaux, de sorte que ces réunions deviennent des éléments essentiels de la vie politique à Paris. Certaines conférences donnent la parole à des dizaines d'orateurs et d'oratrices et attirent des milliers d'auditeurs. Le public est très divers : habitants du quartier, mais aussi d'autres arrondissements, femmes, enfants, artisans, ouvriers, etc. On v rencontre toutes les tendances politiques: catholiques, blanquistes, radicaux, jacobins et même des membres de l'Association internationale des travailleurs. Ces conférences publiques constituent la quintessence de la résistance et après avoir été interdites par Thiers, elles reprennent de plus belle dès le 18 mars 1871 sous les auspices de la Commune. Dans les clubs, on échange de l'information, on dispense de l'éducation populaire et on permet au citoyen de base d'exprimer ses pensées. En somme, les clubs sont souvent à l'origine des propositions que le Conseil de la Commune adopte, mais ils n'hésitent pas non plus à adresser des critiques⁴².

Au cours de la brève existence de la Commune, des dizaines de nouveaux clubs politiques voient le jour⁴³. Pour hommes, pour femmes ou pour un public mixte. Souvent, les débats se tiennent dans les églises, ce qui suscite l'indignation de la population conservatrice et du pouvoir de Versailles. L'orgue joue La Marseillaise et les femmes y prennent la parole depuis la chair. Le blasphème! Louise Michel préside souvent le Club de la Révolution à l'église Saint-Bernard de la Chapelle, Béatrix Excoffon est la vice-présidente du Club de la Boule noire, André Léo s'exprime à l'église du Saint-Sulpice et préside le club qui se réunit à l'église Notre-Dame de la Croix à Ménilmontant⁴⁴. Le ton est délibérément anticlérical. Les hommes et les femmes des clubs exigent l'arrestation, la poursuite en justice et l'exécution des prêtres et des religieuses. À l'église Saint-Nicolas des Champs, une femme propose de se servir des têtes coupées des



Appel aux ouvrières, 18 mai 1871. Affiche



Frédéric Théodore Lix (1830-1897) Une séance du Club des femmes dans l'éolise Saint-Germain-l'Auxerrois, 1871. Gravure



Auguste Blanqui (1805-1881) Révolutionnaire, inspirateur du blanquisme, un courant communiste. Craignant son influence, Thiers le fit emprisonner avant la proclamation de

curés parisiens comme sacs de sable pour les barricades. Au club de Saint-Éloi, on suggère de jeter les religieuses dans la Seine parce qu'on les accuse d'empoisonner les fédérés blessés⁴⁵. Il faut toutefois relativiser ces histoires que le craignant Dieu, Paul Fontoulieu, consigne en 1873, d'autant plus que pour bon nombre d'églises le clergé et les radicaux politiques ont conclu un accord : le jour, on y tient des services religieux ; le soir, on s'y réunit pour des débats politiques. Les multiples orateurs et oratrices y abordent d'ailleurs des thèmes différents. Si la bourgeoisie et les nantis constituent une cible systématique, certains s'en prennent à la Garde nationale, d'autres exigent la libération d'Auguste Blanqui, d'aucuns exhortent les femmes à prendre les armes, à se joindre aux ambulancières ou aux cantinières qui distribuent de la nourriture sur les barricades. Une église, Saint-Pierre de Montmartre, est transformée en atelier où une cinquantaine de femmes confectionnent des uniformes militaires⁴⁶. Il va de soi que la presse bourgeoise et des publications anticommunardes caricaturent et criminalisent les porte-parole féminines de la Commune. Ainsi, le correspondant du journal anglais The Times définit les participantes à la Commune comme « lowest order of society » (la lie de la société), vêtues de « loose untidy jackets » (vestes amples et débraillées) qui débattent dans « a filthy room reeking with evil odours » (une pièce crasseuse qui empeste des odeurs fétides⁴⁷).

Paul Fontoulieu est quant à lui obsédé par les femmes qui fument la pipe. Plusieurs témoins affirment avoir vu des femmes tricoter pendant des débats. Une référence au mythe des tricoteuses sanguinaires du temps de la Terreur sous la Révolution française et un présage de tout le mal à venir. Lorsque les femmes prennent la parole sur le droit au divorce, sur le mariage et sur leur place dans la société, leurs opposants se déchaînent sur elles sans retenue. Des caricaturistes comme Frédéric Lix ne représentent pas seulement les oratrices en furies prolétariennes, mais aussi, et non sans une certaine fascination de nature sexuelle, en belles bourgeoises bien habillées ressemblant aux Amazones de la peinture du XIX^e siècle⁴⁸. Pour l'anticommunard déclaré Maxime Du Camp, ces oratrices sont ignobles et n'ont pour seul but que de supplanter les hommes dans la société :

Celles qui se donnèrent à la Commune – et elles furent nombreuses – n'eurent qu'une seule ambition : s'élever au-dessus de l'homme en exagérant ses vices. Elles furent mauvaises. [...] Dans les écoles où elles s'installèrent, elles apprirent aux petits enfants à tout maudire, excepté la Commune. Du haut de la chaire des églises converties en clubs, elles se dévoilèrent ; de leur voix glapissante, au milieu de la fumée des pipes, dans le bourdonnement des hoquets, elles demandèrent « leur place au soleil, leurs droits de cité, l'égalité qu'on leur refuse » et autres revendications indécises qui cachent peut-être le rêve secret qu'elles mettaient volontiers en pratique : la pluralité des hommes⁴⁹.

Comme le laisse entendre Du Camp, l'enseignement laïc et gratuit pour tous sous la Commune est un véritable épouvantail aux yeux de l'Église et de la bourgeoisie conservatrice. Avant même la proclamation de la Commune, plusieurs femmes, parmi lesquelles Louise Michel et Marie Verdure, fondent des écoles libres selon les valeurs républicaines. « L'enseignement libre » signifie en l'occurrence libre de l'Église, indépendant de l'Empire. La devise de l'école fondée par celui qui rejoindra plus tard la Commune, Raoul Urbain, est la suivante : « pas d'église, pas de prières, pas de prêtres⁵⁰. » Le 2 avril 1871, le décret de la laïcité est proclamé : l'école laïque, gratuite et obligatoire pour tous, garçons et filles. Pour les communards et les communardes, l'enseignement est un outil essentiel dans la lutte pour un avenir plus équitable. L'école a pour mission d'apprendre à chaque enfant que « toute conception philosophique doit subir l'examen de la raison et de la science⁵¹. » Les salaires des enseignants et des enseignantes sont mis à pied d'égalité et de nouvelles écoles pour filles sont ouvertes dans le 6° arrondissement⁵².

Sur les barricades

Le 22 mai 1871, une commission composée de femmes – dont André Léo, Anna Jaclard, Noémi Reclus et Anna Sapia – est fondée afin de contrôler les écoles de filles, mais les combats qui ont éclaté la veille et se poursuivent y font obstacle⁵³.

Au début de la Semaine sanglante, le Bulletin Communal appelle les femmes à se joindre aux combats : « que les femmes elles-mêmes s'unissent à leurs frères, à leurs pères, à leurs époux ! Celles qui n'auront pas d'armes soigneront les blessés et monteront des pavés dans leurs chambres pour écraser l'envahisseur. Que le tocsin sonne ; mettez en branle toutes les cloches et faites tonner tous les canons⁵⁴. » Si on ignore combien de femmes précisément participent aux combats durant le bref régime de la Commune, il ne fait aucun doute qu'un nombre incommensurable de communardes aident à défendre la capitale. Elles n'accomplissent généralement pas qu'une seule tâche, mais en combinent plusieurs. Elles sont, entre autres, soldates, infirmières, cantinières...

Selon Lissagaray, au cours de la dernière semaine de la Commune, quelque cent vingt femmes se battent sur les barricades de la place Blanche et une cinquantaine aux côtés de Nathalie Le Mel sur la place Pigalle. André Léo rejoint les barricades des Batignolles ; Louise Michel combat avec Marguerite Diblanc à l'entrée de la chaussée de Clignancourt : Élisabeth Retiffe est cantinière dans la rue de Lille ; Adèle Chignon – ancienne combattante de la révolution de 1848 – est sur les barricades du Panthéon; et Élisabeth Dmitrieff se bat sur la place de la Bastilless.

La participation des femmes à la lutte est tout sauf évidente. Au sein du camp communard, de nombreux dirigeants, officiers et chirurgiens considèrent la présence de femmes au front comme problématique. Dans La Sociale, André Léo décrit l'hostilité avec laquelle les infirmières sont accueillies et fait d'emblée une sorte de « distinction de classes » entre les citoyens et les militaires : « À côté de cet esprit bourgeois et autoritaire, si étroit et si mesquin, qui se trouve encore malheureusement chez beaucoup de chefs, éclate chez nos soldats citoyens, le sentiment vif, élevé, profond de la vie nouvelle [...] Tandis que la plupart des chefs ne sont encore que des militaires, les soldats sont bien des citoyens⁵⁶. »

Les tenues, les ceintures rouges, les revolvers et les chassepots⁵⁷ que portent les femmes armées et les cantinières attirent l'attention. Une femme en pantalon! Du jamais vu! Quel scandale! L'homme de lettres Catulle Mendès est choqué que des femmes abandonnent leur ménage : « Ouels sont ces êtres extraordinaires, qui abandonnent pour le chassepot le balai de la ménagère et l'aiguille de l'ouvrière ; qui quittent leurs enfants pour se faire tuer à côté de leurs amants ou de leurs maris? Amazones-voyous, magnifiques et abjectes, elles tiennent de Penthésilées8 et de Théroigne de Méricourt⁵⁹. » Malgré ses préjugés, il admire quelque part ces combattantes : « (18)71 a les cantinières comme (17)93 a eu les tricoteuses ; mais les cantinières valent mieux, elles ont dans l'horrible une sorte de grandeur sauvage. Affreuses parce qu'elles combattent des Français, ces femmes, contre l'étranger, auraient été sublimes⁶⁰. » L'écrivain Jules Claretie voit les communardes comme totalement anormales et met en doute leur nature humaine. Son discours rappelle les textes coloniaux stéréotypés dans lesquels la « civilisation » (blanche, masculine et européenne) est mise en regard de cet Autre, exotique et sauvage : « [...] quand on songe que des escouades de femmes, armées, costumées, ceintes d'écharpes et parées de cocardes rouges, parcouraient les rues, et, semblables à des hystériques de politique, se préparaient à la résistance implacable des huit derniers jours, on se demande de quel limon est faite l'espèce humaine et quels fauves instincts, indéracinables et cachés, se tapissent dans l'âme encore si sombre de l'homme⁶¹? »

Dans la presse, caricaturistes et bourgeois jugent principalement les femmes sur leur apparence physique. Mme Blanchecotte, une ambulancière pacifiste lors du siège de Paris par l'armée prussienne, tient un journal dans lequel elle mentionne « (des) femmes fédérées sinistres, fatales, presque toutes fort jeunes, quelques-unes très belles⁶². » Les cantinières, qui se battent souvent aux côtés de leurs maris ou amants ne sont pas raillées et maudites uniquement par les versaillais, mais par les communards aussi. Alexandre Dumas fils parle d'elles comme de « femelles ». Élisée Reclus, anarchiste et géographe éminent, décrit une scène où une femme se fait copieusement insulter. Ce faisant, c'est sur la physionomie de cette femme qu'il s'étend longuement : « Ce n'était point une jolie femme, ni une jeune femme, mais une pauvre prolétaire entre deux âges, petite, marchant péniblement. Les insultes pleuvaient sur elle, toutes de la part des officiers qui caracolaient le long de la route⁶³. » Les communardes sont donc belles ou laides, jeunes ou vieilles, mais ont fait fi de leurs opinions politiques, sociales et sociétales. Le journaliste conservateur Maxime Du Camp se plaît à les traîner dans la fange. Ainsi, dans sa description de la communarde Victorine Eudes, la beauté physique et morale vont de pair : « Avec ses grands veux éclairant un visage au teint délicat, encadré d'une opulente chevelure châtain tendre, Mme Eudes eût pu passer pour une beauté parfaite, sans la vilaine tache de vin qui, descendant entre les sourcils, matérialisait terriblement cette physionomie de madone » et ailleurs, « Je m'imagine qu'elle était désespérée d'être femme ou que, du moins, elle eût voulu être femme à barbe⁶⁴. »

Dans une série de caricatures contre la Commune, Bertall pourfend aussi les femmes soldates. La colonelle représente une femme aux cheveux relevés ou courts, en uniforme militaire qui dissimule quasi entièrement sa féminité. Son attitude a toutefois une subtile mimique de femme. Les personnages féminins et masculins en toile de fond servent uniquement de contraste. La colonelle n'a pas grand-chose en commun avec eux, elle n'est ni femme ni homme et est croquée seule, au premier plan. Elle se transforme, comme par une sorte de dégénérescence, en figure contre nature qui incarne le caractère dénaturé de la Commune.

La Barricade représente une combattante dans le feu de l'action. Vêtue de haillons, elle arbore un drapeau rouge et tient une torche brûlante dans la main gauche. De la fumée et du feu font office de décor. Ainsi, le spectateur n'identifie pas d'emblée la soldate à une combattante des barricades, mais à une incendiaire. Malgré le fait que bien plus d'hommes que de femmes se soient battus sur les barricades, Charles Bertall opte sciemment pour représenter la guerre uniquement à travers cette femme seule⁶⁵.



Charles Bertall (1820-1882) Cantinière, 1871, Caricature



Charles Bertall (1820-1882) La Colonelle, 1871. Caricature



Louise Michel (1830-1905) en uniforme de la Garde nationale



Léontine Suétens (1846-?) Blanchisseuse, combattante active pendant la Commune

Joséphine Marchais (1840-après 1885) Journalière, vivandière au bataillon des Enfants perdus pendant la Commune

Les Pétroleuses

Dans la presse communarde, les combattantes sont représentées, tout comme lors des événements du 18 mars 1871, en mères qui veulent libérer leurs enfants. Elles sont prêtes à se sacrifier pour la révolution. Leurs actions sont défensives et altruistes. En outre, elles sont dépeintes comme héroïques, ou comme des « lionnes⁶⁶ » qui luttent. Cette image n'atteindra cependant pas le grand public. L'iconographie de la Commune restera dominée par l'image inventée de « la pétroleuse ».

L'assaut que donnent les versaillais, et qui débouche sur la Semaine sanglante, est aussi marqué par des bombardements. Paris est en partie en feu à cause de leurs bombes incendiaires, mais pour couvrir leur retrait, les communards allument aussi des feux. La mer de feu a dû être très impressionnante à voir, mais moins grave qu'initialement pensée. Le Louvre n'a, par exemple, jamais été incendié, contrairement à ce qu'on a pu craindre. Le correspondant du journal *Standard* de Londres fait remarquer « how grossly these newspaper correspondents have exaggerated [the fires]⁶⁷ ». Nonobstant, la réputation de la Commune a totalement volé en éclats. La presse bourgeoise, les auteurs conservateurs et les écrivains de mémoires ne se focalisent pas sur les massacres des insurgés, mais sur les feux. Il faut punir les « barbares de la Commune ». La vengeance de Versailles serait douce. Le New York Herald appelle à davantage d'exécutions : « Our advice is no cessation of summary judgement and summary execution. Devils let loose from their own place cannot be too soon sent home... Root them out, destroy them utterly, M. Thiers, if you would save France. No mistaken humanity 68. »

N'est-ce pas étrange à quel point on commence à accuser les femmes d'avoir ravagé Paris alors que ce sont surtout des hommes qui ont allumé les feux dans leurs combats contre les troupes de Thiers? Dans les premiers jours qui suivent la victoire de la Commune, il est peu question d'incendiaires féminines, mais les rumeurs se répandent rapidement dans la presse et visent plusieurs groupes. En quête de sensation, les journalistes se mettent à rapporter des récits de pompiers qui éteignent les feux en les arrosant de pétrole et de femmes et d'enfants qui lancent des bombes incendiaires. S'ensuit une chasse aux sorcières qui vise en particulier des femmes, ou comme l'écrit l'ambassadeur des États-Unis en France, Elihu Washburne, dans ses mémoires : « Of all this army of burners, the women were the worst 69. » Le 3 juin 1871, Le Monde illustré publie un article accompagné d'une gravure et intitulé « Les Séides de la Commune, les pétroleuses et les enfants perdus » qui relate que « Les femmes se montrent particulièrement acharnées, ces furies se glissent dans les quartiers riches, profitent de l'obscurité ou du désert que la guerre civile a fait autour d'elles, et lancent par les soupiraux des fioles de pétrole, des allumettes chimiques, des chiffons enflammés⁷⁰. » Le moulin à rumeurs fait son chemin et certains journaux rapportent que des groupes de femmes, d'enfants et d'hommes sont pavés pour incendier des immeubles. Dans la presse versaillaise, on raconte que sur les lieux qui sont des cibles potentielles, on colle des affiches avec le sigle BPB – bon pour brûler. L'hystérie collective fait qu'on croit apercevoir des pétroleuses partout et que des femmes innocentes, le plus souvent pauvres, sont arrêtées en pleine rue et accusées sans fondement d'avoir allumé un incendie. Des centaines d'entre elles auraient été jugées sur place et aussitôt exécutées71. Étrangement, même Maxime Du Camp, le journaliste conservateur et misogyne avoue que la légende est fausse : « Dès la matinée du 24, Paris fut pris de folie. On racontait que des femmes se glissaient dans les quartiers déjà délivrés par nos troupes, qu'elles jetaient des mèches soufrées par les soupiraux, versaient du pétrole sur le contrevent des boutiques et allumaient partout des incendies. Cette légende excusée, sinon justifiée, par l'horrible spectacle que l'on avait sous les yeux, était absolument fausse ; nulle maison ne brûla dans le périmètre occupé par l'armée française⁷². » Il va de soi que dans le camp de la Commune on dément catégoriquement l'existence de cesdites incendiaires. Dans son style typiquement révolutionnaire, Louise Michel écrit : « Il n'y eut pas de pétroleuses. Les femmes se battirent comme des lionnes, mais je ne vis que moi criant le feu! le feu! devant ces monstres⁷³. » Lissagaray parle de légendes et Karl Marx dément dans une interview au New York Herald – le journal qui a appelé Thiers à exécuter plus de communards – que l'Internationale donne des ordres au commandement de la révolte populaire et affirme qu'il n'y a aucune preuve de l'existence des pétroleuses. Curieusement, le journaliste de service abonde dans son sens.

Bien que la tactique de guerre consistant à incendier des immeubles ait effectivement été appliquée, il est incontestable que « la pétroleuse » en soi n'est que pure fiction, une invention ayant pour but de discréditer la Commune. Ce sont surtout les artistes et les caricaturistes qui entretiennent le mythe. Ils représentent les pétroleuses comme des sorcières, parfois assistées d'enfants dévoyés, qui lancent des matières combustibles par les fenêtres. Certains leur attribuent des groins de porcs ou autres caractéristiques animales. Sur les gravures qui défendent la Commune, lesdites incendiaires sont représentées comme des victimes du régime versaillais répressif. Toutefois, dans les deux camps, tant chez les défenseurs que chez les détracteurs de la Commune, les femmes représentées ne sont jamais attirantes. L'horreur des incendies qui embrasent la capitale est rendue à la faveur de figures féminines dénaturées. Pour souligner qu'il s'agit de femmes, les pétroleuses sont toujours représentées en robe, malgré les très nombreux témoignages qui racontent que les communardes portaient volontiers et souvent des habits d'homme⁷⁴.

Le Conseil de guerre continue d'exploiter le mythe pendant les procès et les condamnations des communardes75. Un de ces procès accuse cinq femmes d'avoir allumé des feux dans la rue de Lille et incendié le Palais de la Légion d'honneur. Lorsque ces femmes comparaissent devant le juge, la presse se focalise, selon ses bonnes habitudes, sur leur physionomie et les décrit comme laides. Mais les journalistes sont également ahuris de l'apparence normale, courante des accusées. Ces femmes portent leurs vêtements les plus convenables et deux d'entre elles ont même pris le temps de nouer des rubans de couleurs dans leurs cheveux. Ces femmes ne sont pas les monstres mythologiques dont la presse a fait écho, mais de simples ouvrières. Élisabeth Retiffe travaille dans une usine de carton et était cantinière pendant la Commune, Léontine Suetens est lavandière, Joséphine Marchais et Lucie Bocquin sont de simples salariées et Eulalie Papavoine est couturière⁷⁶. Au cours du procès, des témoins cités confirment que ces femmes ont participé aux combats ou qu'on les a vues sur les barricades, habillées en uniforme ou ceintes d'écharpes rouges pendant la Commune, mais personne ne peut confirmer avec certitude que ces communardes ont allumé des feux. Les accusées déclarent avoir pris part à la Commune, avoir soigné des blessés, mais refusent de s'identifier à des « pétroleuses ». La défense fait entendre que les accusées n'ont été qu'ambulancières ou cantinières en échange d'un maigre salaire, qu'en outre les faits imputés ne sont pas prouvés et demande de l'indulgence pour ces pauvresses. Mais les plaidoyers tombent dans l'oreille de sourds : Élisabeth Retiffe, Joséphine Marchais et Léontine Suetens sont condamnées à mort, Eulalie Papavoine à la déportation dans une enceinte fortifiée et Lucie Bocquin à dix ans de confinement solitaire. La sentence prononcée provoque la consternation jusque dans le camp conservateur. Deux jours plus tôt, la sentence du commandement de la Commune est prononcée et « seuls » deux des dix-sept prévenus, tous des hommes, sont condamnés à mort (contre trois femmes sur cinq lors du procès de ces inconnues). Qui plus est, deux dirigeants sont même acquittés. Jules Claretie, qui soutient le gouvernement de Thiers, est convaincu de la culpabilité de ces femmes, mais il est d'avis que les peines prononcées ne peuvent être appliquées. Il est évident que le sexe, la classe sociale et le niveau d'études jouent un rôle dans le jugement des communardes. Ces femmes n'ont pas été jugées coupables sur base de faits, mais parce que leur comportement enfreint les normes et valeurs établies. Si les activités politiques de femmes les transforment en créatures immorales, d'autres activités immorales ou illégales telles que des relations sexuelles en dehors du mariage deviennent une preuve d'engagement politique.

Suivant cette logique, des dossiers détaillés des accusées sont établis avec une attention particulière portée à leur comportement sexuel. Les trois femmes condamnées à mort ne sont pas mariées ou entretiennent des relations illégitimes aux yeux des leurs accusateurs. Les deux autres ont commis « l'adultère », mais sont condamnées à des peines plus légères parce qu'elles ont des casiers judiciaires vierges.

Victor Hugo est l'un des citoyens indignés qui fustigent l'injustice. Comme beaucoup d'écrivains avant lui, il souligne dans sa défense des communardes que l'une de ces femmes est une mère :

L'une d'elles est mère et devant son arrêt de mort, elle a dit : « c'est bien ; mais qui est-ce qui nourrira mon enfant ? » [...] Ainsi, voilà une mère qui va mourir et voilà un petit enfant qui va mourir aussi par contrecoup. Notre justice a de ces réussites. La mère est-elle coupable ? Répondez oui ou non. L'enfant l'est-il ? Essayez de répondre oui⁷⁷.

On ne sait pas si l'intervention de Hugo a influencé les juges, mais quoi qu'il en soit, les peines de mort ont été commuées en travaux forcés à perpétuité et en déportation vers la Guyane.

Louise Michel

Le 17 décembre 1871, la communarde la plus célèbre, Louise Michel, comparaît séparément devant le sixième Conseil de guerre. Elle ne souhaite pas d'assistance judiciaire et assume la responsabilité de tous ses actes. Là où d'autres éminentes insurgées telles qu'Élisabeth Dmitrieff, André Léo et Paule Minck ont réussi à fuir Paris à temps, Michel s'est livrée volontairement en échange de la libération de sa mère. Son apparence – toute de noir vêtue – et son attitude révolutionnaire inflexible devant le tribunal contribuent à forger le mythe autour de sa personne. Elle n'est jamais poursuivie en tant que « pétroleuse », bien qu'elle prétende « avoir voulu opposer une barrière de flammes aux envahisseurs de Versailles ». En avouant les faits et en assumant pleinement la responsabilité de ses actes (également des actes qu'elle n'a pas commis), elle refuse de se défendre, mais défend la Commune. Elle prend son destin en main et se dit prête à mourir :

Ce que je réclame de vous [...] c'est le champ de Satory, où sont déjà tombés nos frères. Il faut me retrancher de la société [...] Si vous me laissez vivre, je ne cesserai de crier vengeance, et je dénoncerai à la vengeance de mes frères les assassins de la commission des grâces [...] J'ai fini... Si vous n'êtes pas des lâches, tuez-moi.

Lorsque le verdict tombe, déportation et enfermement dans une enceinte fortifiée, Louise Michel s'écrie à nouveau : « Je préférerais la mort⁷⁸. »



Marie Spinoy, veuve Leroy (1850-?) Membre de l'Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés



Louise Michel (1830-1905) Pendant son exil en Nouvelle-Calédonie, elle a étudié la culture et les langues kanakes



Eugène Appert (1830-1890) Photomontage. Louise Michel attendant son procès, Versailles, le 15 août 1871, prison des Chantiers

Eugène Appert (1830-1890) Fotomontage. Louise Michel wachtend op haar proces, Versailles, 15 augustus 1871, prison des Chantiers





Théophile Ferré (1846-1871) Comptable, militant blanquiste, l'un des principaux acteurs de la Commune. Élu et délégué à la Sûreté générale

Durant les 72 jours de la Commune, Louise Michel est omniprésente dans tout Paris : elle prononce des discours, soigne des blessés et participe aux combats. Au fil du temps, sa vie et sa lutte deviennent toujours plus légendaires. Ses écrits, poétiques et passionnés, ses témoignages et ses actes, comme le pardon accordé à l'homme qui a attenté à sa vie, contribuent à son mythe. Les textes de ses admirateurs la tenaient (et la tiennent toujours) quasi en odeur de sainteté. Après son retour de Nouvelle-Calédonie, amis et ennemis s'accordent à faire référence à elle comme à « La Vierge rouge ». L'origine de ce surnom est encore sujette à controverse. Plus important, ce qualificatif de Vierge rouge ne renvoie pas seulement à la personne physique, mais devient synonyme de la révolution sociale et en particulier de la Commune. Les auteurs et les caricaturistes conservateurs ressortent une fois de plus toutes sortes de quolibets, de sobriquets et autres allusions pour ne surtout pas qualifier la Vierge rouge de sainte, mais d'hommasse⁷⁹.

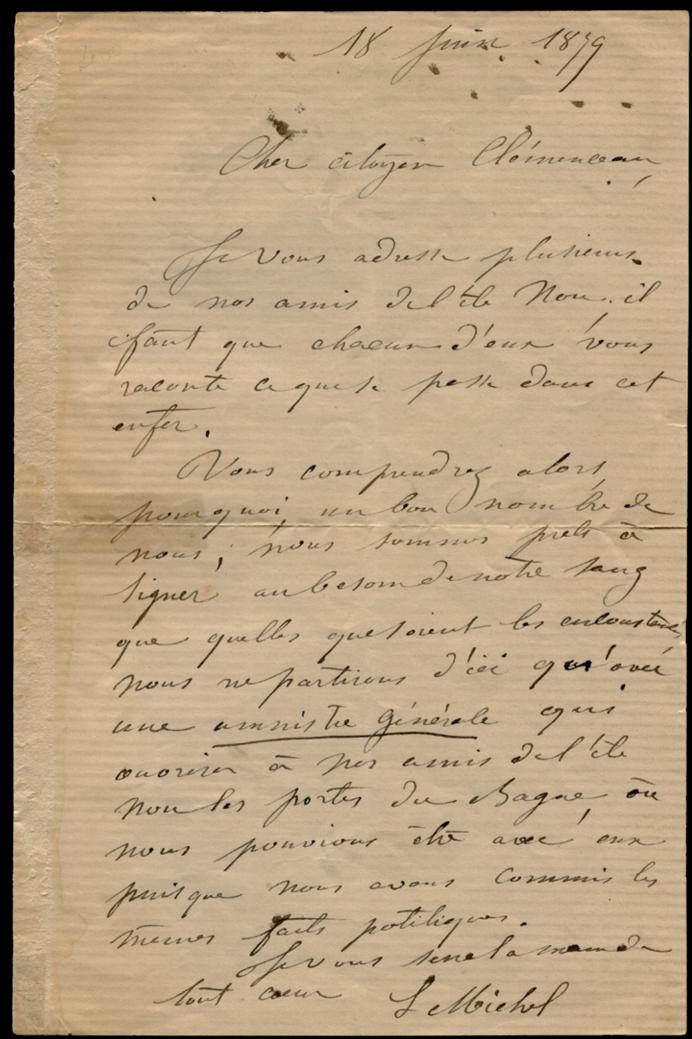
Louise Michel est née d'une relation hors mariage, au château de Vroncourt dans la Haute-Marne, où sa mère Marianne Michel travaille comme servante pour une famille ouverte aux idéaux républicains. Son père est sans doute le fils du châtelain, Charles-Étienne Demahis. En dépit de cette situation, les Demahis assurent l'éducation de Louise et Charles-Étienne veille à ce qu'elle lise les philosophes des Lumières et apprenne aussi la musique et la poésie. À la mort des « grands-parents », la belle-fille des Demahis vend le château et Louise et sa mère doivent le quitter. La jeune Louise ne désire pas se marier, mais veut subvenir elle-même à ses besoins. Elle décide de devenir institutrice. Après l'obtention de son diplôme, elle refuse de prêter serment à Napoléon III et ne peut par conséquent pas enseigner dans une école publique. Elle fonde alors plusieurs écoles « libres » et espère aussi pouvoir vivre de sa plume. Elle publie ses premiers poèmes dans *L'Écho de la Haute-Marne*. Ses premiers textes se caractérisent par une compassion chrétienne et un ton révolté. Après un bref séjour à Paris, elle fonde d'autres écoles en Haute-Marne et fait face à la misère dans la région. Elle écrit alors au préfet en lui proposant de « créer un bureau de bienfaisance, créer des chantiers, des ateliers publics, car le pain manque⁸⁰ ».

En 1855, à l'âge de vingt-six ans, elle déménage à Paris et s'installe au pensionnat de Mme Vollier, rue du Château d'Eau, où elle enseigne. Elle s'inscrit également aux cours populaires de la rue Hautefeuille, où les orateurs et les auditeurs sont des républicains convaincus. À la demande d'un des professeurs, Louise Michel va enseigner à l'école professionnelle de la rue Thevenot. C'est aussi là que se réunit la Ligue du Droit des femmes et que Louise Michel se lie d'amitié avec Maria Desraimes et André Léo. Passionnée d'écriture, elle rédige des textes de fond sur l'enseignement. Parallèlement, elle compose des poèmes sous le pseudonyme d'Enjolras, d'après le héros des barricades de Saint-Merry des *Misérables* de Victor Hugo. Elle entretiendra d'ailleurs une correspondance avec Hugo jusqu'à la mort de ce dernier. Après les procès contre les communardes, Hugo écrira le poème *Viro Major*, un hommage « ardent » à Louise Michel :

Ayant vu le massacre immense, le combat Le peuple sur sa croix, Paris sur son grabat, La pitié formidable était dans tes paroles. Tu faisais ce que font les grandes âmes folles Et, lasse de lutter, de rêver, de souffrir, Tu disais : j'ai tué! car tu voulais mourir.

Tu mentais contre toi, terrible et surhumaine. Judith la sombre juive, Arria la Romaine Eussent battu des mains pendant que tu parlais. Tu disais aux greniers : J'ai brûlé les palais ! Tu glorifiais ceux qu'on écrase et qu'on foule. Tu criais : J'ai tué! Qu'on me tue! Et la foule Écoutait cette femme altière s'accuser. Tu semblais envoyer au sépulcre un baiser ; Ton œil fixe pesait sur les juges livides ; Et tu songeais, pareille aux graves Euménides...

En 1867, bouleversée par la pauvreté qui prolifère autour d'elle, elle fonde avec Marguerite Tinayre, Étienne Delamarche et le cordonnier Fortuné Henry la coopérative de consommateurs Société des Équitables de Paris. Elle fréquente les milieux d'opposition à Paris et noue une amitié avec Eugène Varlin. Elle rencontre un groupe de jeunes blanquistes, dont de futurs dirigeants de la Commune comme Raoul Rigault, Émile Eudes et Théophile Ferré. Louise Michel est une véritable fourmi, toujours affairée. Au cours de cette période, elle pose les fondements de la lutte sociale qui dominera son existence de bout en bout. À Montmartre, elle crée une nouvelle école et fait la connaissance du maire du 18° arrondissement, Georges Clemenceau. Leurs chemins se recroiseront bientôt, au début de la Commune. En novembre 1870, elle est élue présidente du Comité de vigilance du 18° arrondissement et mène de nombreux débats organisés dans les clubs. Pendant les combats contre les troupes gouvernementales, elle est partout : à Neuilly, aux Moulineaux ou au Fort d'Issy, mais surtout auprès du 61° bataillon auquel elle appartient. « Maintenant, on



Lettre de Louise Michel à Clemenceau plaidant pour une amnistie générale, 18 juin 1879

16 Juillet mercris. Mouvemen dus mier à lautre 747 à 760 air gà 12, f - can sho ste, il fait benn le vour belatte Le Soir le uit devent couver, à 8 le vent tombe, des éclairs au SE, à meine his So var 0.50. Lear, bete mes - mis trutes be voiles à 6" matin' Deau jour Le 17 au motion al most be foreste l'épain, alfred, 24605. Fauguet, charles, 2469. el Paris, automi, 23/470. I fewere Jewie . Som les 24: le Barometre 749 à 753 - air 10 à 19 - car 19 à 17. À mir bear, mais petits que aver la plui dedanc. Le grain fait tomber le vent. Jugua 4: de motris le Tenges at avec des intermitteures de petits grains, un poude pluis, O. 110. file qui va au SSO el retourn à 42 au O. n.o. Le celais pastout, le no tres couver , fortre rafales aujour nies les 2 humin avec 2 nis - Largue Un ris à la g-voile. il vive fortenue de 0. 110, m le matin, 18 faire al more le forcal Berthelot, amin, 24064 & 8: à misi C. veux violent de 0 11.0 vers 11.0. rafale et granie dum grande violence, pas de mer Les hunin infs el la misain Jave sis. 18 Junit Vender Four les 24 le basonetre de 751, 2 à 794,6 - air se 12 à 16 - can de 15 à 18 = C.V. 0.11. pas de met. - vent violen de louvet jurgio 8' Soir. de 8' à 4! de matris lugraine et rafale missioner. Le vene four ver 0.50. mer trac. 501 du motion were traceour mer du nors. La nuis fut asser belle . à 8° 0 -0/2 quelque peter graine avec vene frais , un pue de plais. les pers , un ris humais Mod bu forcal Collay, automi , 24313. 19 pullet same B: 4754 à 759 our 14, Sà 16,5 con 17 à 18. Beau, 1 vis, 0 pour ben de miri à midi desgrain avec un par de vant el un par de plui . pear temps much tree been. a 4: les vents haber le sur pais permiseaux ou 0.50, houle so. Acups lourd prique come - marque du conaux Sur lean. 1 stat de forcal le 20 à 11 metire delache, 23510 20 Judie Duniche Bar 1/180765- air 16019-con 18 à 20 moulemet les 24 . Le donne une fete aun cafaute parager. temps lourdens des enteren velles. Presque calme Hat tout la muit - Visitable temps de tropique. La bis, Le 0.50 va à Sa pour au les faible . au jour faible vous Sut, mer plate , wie couler comme our tropique. Le grain deplus o Photoron lie chand . Beau A Host on foral Klein, jough, 24456 21 June tunor \$ 760,5 = 76205 air 16,5 = 19,5 can 19,5 à 21 Dans lu 24." à l'in voul Es. Extrait du journal de bord du capitaine Lapierre décrivant la vie durant le transfert de condamnés - droits communs et communards - vers le bagne de Nouvelle-Calédonie au printemps 1873. Malgré les efforts du capitaine, la mortalité à bord de la frégate La Loire fut élevée

se tait, c'est la lutte ; il y a une montée où je cours en avant, criant : À Versailles ! À Versailles ! Razoua me jette son sabre pour rallier. Nous nous serrons la main en haut sous une pluie de projectiles. Le ciel est en feu, personne n'est blesse^{§1}! » Elle propose d'assassiner Thiers à Versailles, mais Théophile Ferré, entre autres, la convainc que ce projet relève de la folie et qu'elle n'atteindra d'ailleurs jamais Versailles sans être démasquée. Pour lui prouver le contraire, l'opiniâtre Louise Michel se déguise et se rend ainsi dans le camp adverse où elle fait de la propagande pour la révolution et rentre ensuite sans peine à Paris. Après la Semaine sanglante et son arrestation, elle est enfermée avec des milliers d'autres au camp de Satory, et ensuite transférée à la prison de Chantiers. Le 15 juin, elle est placée en détention à la maison d'arrêt de Versailles, où elle écrit le poème *Les Œillets rouges*^{§2} pour son amour secret, Théophile Ferré, qui sera exécuté le 24 novembre 1871.

Si j'allais au froid cimetière frères jeter sur votre sœur comme une espérance dernière quelques rouges œillets en fleur

Dans les derniers temps de l'empire lorsque le peuple s'éveillait rouge œillet ce fut ton sourire qui nous dit que tout renaissait

Aujourd'hui va fleurir dans l'ombre Des noires et tristes prisons Va fleurir près du captif sombre Et dis-lui bien que nous l'aimons

Dans l'attente de sa déportation vers la Nouvelle-Calédonie, Louise Michel est enfermée dans sa région natale, à l'Abbaye d'Auberive, transformée en prison pour l'occasion. Pendant les vingt mois de détention à Auberive, elle écrit trois ouvrages : *Le livre des morts, La conscience* et *La femme à travers les âges*. Elle correspond avec ses amis, ses partisans et ses adversaires, comme le capitaine Briot du 4° Conseil de guerre, ou avec le colonel Gaillard. Ses convictions transparaissent le mieux dans ses poèmes *Chant de Mort à mes frères* et *Éternité*. En août 1873, elle embarque avec dix-neuf autres communardes sur la frégate La Virginie, direction le bagne de Nouvelle-Calédonie.

Pendant les quatre mois de la traversée, les condamnées sont enfermées dans des cages, mais peuvent de temps à autre faire une promenade sur le pont. Le journal de bord du Capitaine Lapierre, qui transporte sur son navire La Loire des forçats et des femmes de communards en 1873 donne une idée des circonstances déplorables de ces traversées. Il consacre une grande attention aux conditions d'hygiène et à la qualité de la nourriture, parce qu'il espère ainsi réduire la mortalité au minimum. Le capitaine ne comprend par ailleurs pas pourquoi les communards sont mêlés à des criminels de droit commun et des délinquants sexuels. « Mon attention est surtout sur les communards féminins, qui veulent joindre leurs hommes. De plus, les communards ne veulent pas être considérés comme des forçats de droit commun, ils se sentent supérieurs aux autres prisonniers. C'est une erreur de notre temps de ne pas reconnaître un délit politique⁸³. »

Une des compagnes d'infortune de Louise sur le navire est la relieuse Nathalie Le Mel. Un autre compagnon est Henri Rochefort qui s'échappera de manière spectaculaire des îles du Pacifique. À leur arrivée en Nouvelle-Calédonie, le directeur du bagne veut loger les femmes dans une colonie pénitentiaire un rien plus accueillante, mais administrée par des religieuses. Louise Michel ne veut pas en entendre parler. Les communardes ayant été jugées comme des hommes, il leur faut subir le même sort. Dans un premier temps, les détenus débarqués sont enfermés dans le camp de Numbo sur la presqu'île de Ducos, où ils vivent dans des huttes en paille. La nourriture y est mauvaise, l'eau, saumâtre. Bon nombre de détenus meurent de malnutrition⁸⁴. Ensuite, on la transfère, avec Nathalie Le Mel et d'autres femmes, à la baie de l'Ouest. Louise Michel s'y intéresse à la faune et à la flore et obtient du gouverneur colonial l'autorisation d'étudier les palmiers de l'île. La curiosité de Michel éveille chez elle une fascination pour la population locale, les Kanaks, dont elle se met à étudier la langue et les usages et dont elle publiera un livre à son retour en France en 1885, *Légendes et chansons de gestes canaques avec dessins et vocabulaires*.

Il faut toutefois rester très critique face à son étude des Kanaks et la relation qu'elle entretient avec eux. Si, contrairement au colonisateur français et à la plupart des communards exilés, Louise Michel témoigne de la sympathie pour la population indigène, elle s'en tient malgré tout à la vision évolutionnaire courante de l'époque qui classifie les ethnies et les cultures. Cette théorie affirmait que des groupes « non civilisés » peuvent gravir les échelons de la hiérarchie civilisationnelle à condition qu'un groupe plus « avancé » les y aide. Louis Michel ne considère pas forcément les Kanaks comme inférieurs, mais comme puérils et vivant encore à l'âge de pierre. Dans son analyse « anthropologique » des fables et chansons kanakes, elle accorde surtout de l'attention aux récits et légendes autour de glorieux per-



Détention avant la déportation en Nouvelle-Calédonie,



La traversée des condamnés. Gravure



Arrivée de la Danae en Nouvelle-Caledonie, Les déportés au moment de leur débarquement, 1872. Gravure

sonnages féminins et les adapte de-ci, de-là, ce qui confère un caractère féministe aux traditions orales locales, Elle veut ainsi présenter les Kanaks sous un jour positif (comme des êtres cultivés) aux Européens et, en même temps, servir ses propres objectifs politiques.

Les Kanaks parlent à ce jour vingt-huit langues, toutes historiquement et spirituellement liées à certaines îles de l'archipel et à des régions de l'île principale et montagneuse de Grande Terre. Pour pouvoir communiquer avec des commerçants et entre les différentes communautés, les Kanaks se servent du bichelamar, une lingua franca dont la base lexicale se compose d'anglais, de français, de portugais, de polynésien, de dialectes d'Asie du Sud-Est et de langues kanakes. Ce créole fascine Louise Michel qui y voit la possibilité de communiquer au-delà des classes et des communautés. Une sorte d'espéranto vivant et non pas artificiel85.

Lorsqu'une grande révolte kanake éclate en 1878 contre le régime colonial français, Michel exprime son soutien à la population indigène. La plupart des autres communards se rangent du côté de l'État français, contre les insurgés, en échange de réduction de peine. Ataï, le grand leader kanak de la révolte est finalement capturé et décapité. Son crâne et celui de son takata ou sorcier-guérisseur Andja sont vendus pour 200 francs à un médecin français et conservés à Paris, respectivement au Musée d'Ethnographie du Trocadéro et au Musée de l'Homme. Il faudra attendre 2014 pour que les crânes soient rendus et rapatriés dans leur terre natale pour y être enterrés selon les rites cérémoniels locaux⁸⁶.

En 1879, la peine de Louise Michel est réduite à la « déportation simple » ce qui lui permet de s'installer à Nouméa où elle commence par donner de l'instruction aux enfants de déportés et enseigne ensuite la musique et le dessin à l'école municipale de filles. Le 11 juillet 1880, l'amnistie générale est décrétée et Louise Michel regagne Paris via Melbourne et Londres. Le 9 novembre 1880, sur le quai de la gare Saint-Lazare, elle est accueillie par Georges Clemenceau, Louis Blanc, Henri Rochefort et quelques milliers de gens.

Theun Vonckx

Littérature consultée

Charles Bertall, The Communists of Paris, 1871: Types-Physiognomies-Characters, 1873; Jules Clartie, *Histoire de la Révolution de 1870-71*, 1872 ;

Gaston Da Costa, La Commune vécue, 1903-1905;

Cynthia Debien-Vanmaï, Le rôle des bagnards dans la colonisation pénale en Nouvelle-Calédonie, 2010;

Denise De Weerdt et Catherine Oukhow, avec la participation de Francis Sartorius; avant-propos de Carlo Bronne, De commune van Parijs 1871 in boek en beeld, 1971.

Maxime Du Camp, Les Convulsions de Paris, 1881;

Carolyn J. Eichner, Civilization vs Solidarity: Louise Michel and the Kanaks, 2017;

Paul Fontoulieu, Les églises de Paris sous la Commune, 1873;

Gay L. Gullickson, Unruly Women of Paris. Images of the Commune, 1996;

André Léo, Les Femmes et Les Mœurs: liberté ou monarchie, 1869;

Benoît Malon, La troisième défaite du prolétariat français, 1871;

Catulle Mendès, Les 73 journées de la Commune, 1871;

Louise Michel, La Commune; 2015 (1898);

Prosper-Olivier Lissagaray, avant-propos par Jean Maitron, *Histoire de la Commune de 1871*, 1976 (1876); Claudine Rey, Annie Gayat & Sylvie Pepino, Petit dictionnaire des femmes de la Commune. Les oubliées de l'histoire, 2018;

Michèle Riot-Sarcey, « De la "tricoteuse" à la "pétroleuse" ou les figures répulsives de la "femme publique" » in : 48/14, La Revue du Musée d'Orsay, n° 10, printemps 2000 ;

Alain Saussol, « L'insurrection de 1878 », in L'Héritage, Essai sur le problème foncier mélanésien en Nouvelle-Calédonie, (1979), 2013;

Eugene W. Schulkind, « Le rôle des femmes dans la Commune de 1871 », in : Revue d'Histoire du *XIX*^e siècle – 1848, 1950 ;

Édith Thomas, Les « Pétroleuses », 2019 (1963);

Association des Amis de la Commune de Paris 1871, La Commune : l'action des femmes, 2001 ;

Sites internet visités

www.maitron.fr www.gallica.bnf.fr www.archives.paris.fr www.macommunedeparis.com www.commune1871.org

- 1 Le Petit dictionnaire des femmes de la Commune de Paris Les oubliées de l'histoire (Claudine Ray Annie Gayat - Sylvie Pepino, Les Amis de la Commune de Paris 1871, Éditions Le bruit des autres, Paris, 2013) contient les biographies de plus de 800 communardes. Selon le rapport officiel de l'Assemblée Nationale, après la chute de la Commune, 1051 femmes furent arrêtées et enfermées à Versailles. Ce chiffre comporte toutefois de nombreuse lacunes. Ainsi, les dizaines de prisonnières arbitrairement exécutées ne sont pas reprises dans ces chiffres. Il n'existe pas non plus de nombre exact des femmes mortes sur les barricades.
- 2 Gay L. Gullickson, Unruly Women of Paris: Images of the Commune, Cornell University Press, Ithaca, 1996, p. 224.
- 3 André Léo, « La Révolution sans la Femme », *La Sociale*, 8 mai 1871 (ou le 18 floréal 79 du calendrier républicain n° 39. Également cité dans Michèle Riot-Sarcey, « De la "tricoteuse" à la "pétroleuse" ou les figures répulsives de la femme publique" in : 48/14, La Revue du Musée d'Orsay, n° 10, printemps 2000, p. 61.
- 4 La Commune : l'action des femmes, Association des amis de la Commune de Parisi871, Paris, 2001, p. 1.
- 5 Denise De Weerdt et Catherine Oukhow, avec la collaboration de Francis Sartorius et un avant-propos de Carlo Bronne, De commune van Pariis 1871 in boek en beeld, Bibliothèque royale de Belgique, Bruxelles, 1971, p. 23.
- 6 Eugene W. Schulkind, « Le rôle des femmes dans la Commune de 1871 », in : Revue d'Histoire du XIX^e siècle 1848, février 1950, Tome 42, n° 185, p. 15.
- 7 « Inférieure à l'homme par la conscience autant que par la puissance intellectuelle et la force musculaire, la femme se trouve définitivement, comme membre de la société tant domestique que civile, rejetée sur le second plan : au point de vue moral, comme au point de vue physique et intellectuel, sa valeur comparative est encore comme 2 à 3. Et puisque la société est constituée sur la combinaison de ces trois éléments, travail, science, justice, la valeur totale de l'homme et de la femme, leur apport et conséquemment leur part d'influence, comparés entre eux, seront comme 3 X 3 X 3 est à 2 X 2 X 2, soit 27 à 8. », De la justice dans la Révolution et dans l'Église, Garnier Frères, Paris, 1858, onzième étude, Amour et mariage, XVII, p. 375.
- 8 Juliette La Messine, *Idées anti-proudhoniennes sur l'amour, les femmes et le mariage*, Librairie d'Alphonse Taride, Paris, 1858. 9 Édith Thomas, *Les « Pétroleuses »*, Gallimard, Paris, p. 57. 10 André Léo, *Les Femmes et Les Mœurs : Liberté ou Monarchie, Paris, 1869,* pp. 129-131; op. cit. Gay L. Gullickson, p. 129.

- 11 Petit dictionnaire des femmes de la Commune, lemme Léodile Béra, pp. 49-50 ; lemme André Léo, www.maitron.fr.
- 12 Op. cit. Édith Thomas, p. 64.
- 13 Op. cit., Gay L. Gullickson, p. 128.
- 14 Jules Vallès, in : op. cit. Édith Thomas, p. 65.
- 15 Louise Michel, La Commune, (1898), La Découverte, Paris, 2015, p. 71.
- 16 Lemme Adèle Esquiros, www.maitron.fr.
- 17 Lettre-journal de Paris : gazette des absents, n° 23, jeudi 5 janvier 1871.
- 18 Arthur Rimbaud, Faim, https://www.poetica.fr/poeme-137/arthur-rimbaud-faim/
- 19 Op. cit. Édith Thomas, p. 72.
- 20 En mars 1870, Eugène Varlin fuit brièvement la répression et séjourne d'abord à Bruxelles, puis à Anvers, où le secrétaire de l'Antwerps Volksverbond, Victor Buurmans lui vient en aide. Lemme Eugène Varlin, www.maitron.fr.
- 21 Op. cit. Édith Thomas p. 74.
 22 *Petit dictionnaire des femmes de la Commune*, lemme Sophie Doctrinal, p. 111.
 23 Op. cit. Gay L. Gullickson, p. 173; lemme Jules Allix, www.maitron.fr.
- 24 Op. cit. Eugene W. Schulkind, p. 17. 25 Op. cit. Édith Thomas, pp. 76-78.
- 26 Lemme Félix Belly, www.maitron.fr.
- 27 Op. cit. Gay L. Gullickson, p. 100.
- 28 Gustave de Molinari in : op. cit. Édith Thomas, pp. 83-84.
- 29 Guerre franco-prussienne de 1870-1871 : 150 ans, Archives de Paris.
- 30 Op. cit. ÉdithThomas, p. 84.
- 31 Op. cit. Gay L. Gullickson, p. 26.
- 32 Op. cit. ÉdithThomas, p. 91.
- 33 Op. cit. Édith Thomas p. 94; Gaston Da Costa, La Commune Vécue (18 mars 28 mai 1871), Paris, Ancienne Maison Quentin, 1903-1905, p. 21-22 et p. 25.
- 34 Op. cit. Gaston Da Ĉosta, pp. 20-21; op. cit. Gay L. Gullickson, pp. 37-38.
- 35 Louise Michel, *La Commune*, Paris, La découverte, 2015 (1898), pp. 199-204. 36 Op. cit. Claudine Ray, Annie Gayat & Sylvie Pepino, pp. 11-13.
- 37 Op. cit. Édith Thomas, p. 118.
- 38 Op. cit. Édith Thomas, p. 120 ; Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés les statuts La Commune de Paris (macommunedeparis.com)
- 39 Journal Officiel, 7 mai 1871, Journal officiel de la République française (Paris. 1870) année disponible 1871 Gallica (bnf.fr); op. cit. Édith Thomas, p. 124.
- 40 Op. cit. Édith Thomas, pp. 125-131.
- 41 Petit dictionnaire des femmes de la Commune, lemme Anna Korvin-Krukovskaja, p. 163; lemme Anna Jaclard www. maitron.fr; lemme Victor Jaclard www.maitron.fr.
- 42 Georges Beisson, Les clubs sous la Commune (commune1871.org).
- 43 Pour une liste exhaustive, voir op. cit. Édith Thomas, pp. 141-152; Paul Fontoulieu, Les Églises de Paris sous la Commune, E. Dentu, Librairie-Éditeur, Paris, 1873; www.maitron.fl
- 44 Op. cit. Gay L. Gullickson, p. 110; op. cit. Édith Thomas, pp. 110-116.
- 45 Op. cit. Fontoulieu, p. 64 et p. 119.
- 46 Op. cit. Gay L. Gullickson, p. 110.
- 47 Ibidem, p. 112.
- 48 Op. cit. Gay L. Gullickson, pp. 115-116.
- 49 Maxime Du Camp, Les Convulsions de Paris, Paris, Librairies Hachette et Cie, 1881, pp. 60-61; voir op. cit. Gay L. Gullickson, p. 116 pour davantage d'explication sur « la pluralité des hommes ».
- 50 Claudine Rey, L'enseignement sous la Commune (commune1871.org).
- 52 Op. cit. La Commune : l'action des femmes, p. 11.
- 53 Journal Officiel, 22 mai 1871 ; Lemme Anna Jaclard (Korvin-Krukovskaja) in : op. cit. Petit Dictionnaire des femmes de la Commune, p. 163.
- 54 Op. cit. Édith Thomas, p. 222.
- 55 Op. cit. La Commune : l'action des femmes, p. 13.
- 56 La Sociale, 6 mai 1871, in : op. cit. Édith Thomas, p. 206.
- 57 Fusil de guerre à aiguille utilisé par l'armée française de 1866 à 1874.
- 58 Dans la mythologie grecque, Penthésilée était une reine des Amazon
- 59 Théroigne de Méricourt était une activiste, apôtre et pionnière de la revendication de droits égaux pour les femmes pendant la Révolution française. 60 Catulle Mendès, Les 73 journées de la Commune (du 18 mars au 29 mai 1871), Paris, E. Lachaud Éditeur-Libraire, 1871,
- pp. 134-135. 61 Jules Clartie, *Histoire de la Révolution de 1870-71*, Paris, Bureaux du journal L'Éclipse, 1872, p. 651 ; op. cit. Gay L.
- Gullickson, p. 105.

- 65 Charles Bertall, The Communists of Paris, 1871: Types-Physiognomies-Characters, Paris, Buckingham & Co, 1873; op. cit.
- Gay L. Gullickson, p. 108.

 66 Prosper-Olivier Lissagaray, avant-propos par Jean Maitron, *Histoire de la Commune de 1871*, (1876), Maspero, Paris, 1976, p. 368; op. cit. Louise Michel, p. 274.
- p. 500 , Op. Cit. Louise Milliet, p. 2/4.

 67 « À quel point ces correspondants de journaux ont grossièrement exagéré [les feux] » ; op. cit. Gay L. Gullickson, p. 169.

 68 Ibidem, p. 169. « Notre conseil est de ne pas cesser les jugements sommaires et les exécutions sommaires. Les démons lâchés de chez eux ne peuvent être renvoyés trop tôt chez eux... Déracinez-les, détruisez-les complètement, M. Thiers, si vous voulez sauver la France. Pas d'erreur d'humanité. »
- 69 Ibidem, p. 172. « De toute cette armée d'incendiaires, les femmes étaient les pires. »
- 70 Le Monde Illustré, 3 juin 1871, p. 343.
 71 Op. cit. Édith Thomas, p. 242.
 72 Ibidem, p. 243.
 73 Op. cit. Louise Michel, p. 274.

- 74 Op. cit. Gay L. Gullickson, p. 189.
- 75 Pour un panorama détaillé des procès intentés aux communardes, voir op. cit. Édith Thomas, pp. 244-258 ; Jacques Rougerie, Procès des communards, 1964.

- Rougerie, Proces aes communaras, 1964.

 76 Op. cit. Gay L. Gullickson, pp. 206-207.

 77 Victor Hugo, Actes et Paroles, Depuis l'exil, Paris, 1871-1876, pp.17-18; op. cit. Édith Thomas, p. 259.

 78 Gazette des Tribunaux, 18 décembre 1871, in : Édith Thomas, pp. 284-287.

 79 Op. cit. Gay L. Gullickson, p. 156.

 80 Op. cit. Petit dictionnaire des femmes de la Commune, lemme Louise Michel, pp. 200-205; lemme Louise Michel www. maitron.fr.

154

- maitron.fr.

 81 Op. cit. Louise Michel, p. 224.

 82 Il existe plusieurs versions de ce poème. Ceci est la version conservée au Musée de l'Histoire vivante à Montreuil.

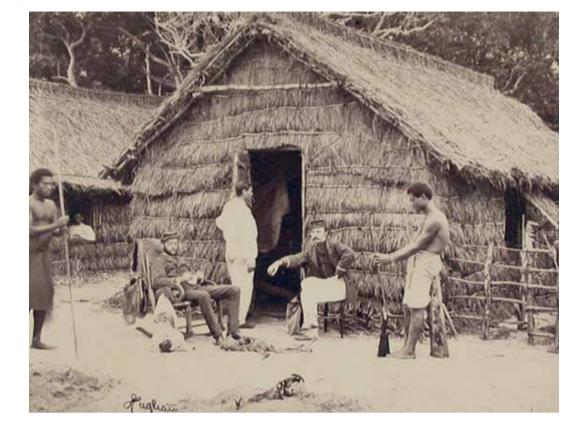
 83 Journal de bord du capitaine Lapierre, 1873, Collection Jessy & Ronny Van de Velde, Anvers.

 84 Op. cit. Édith Thomas, p. 327.

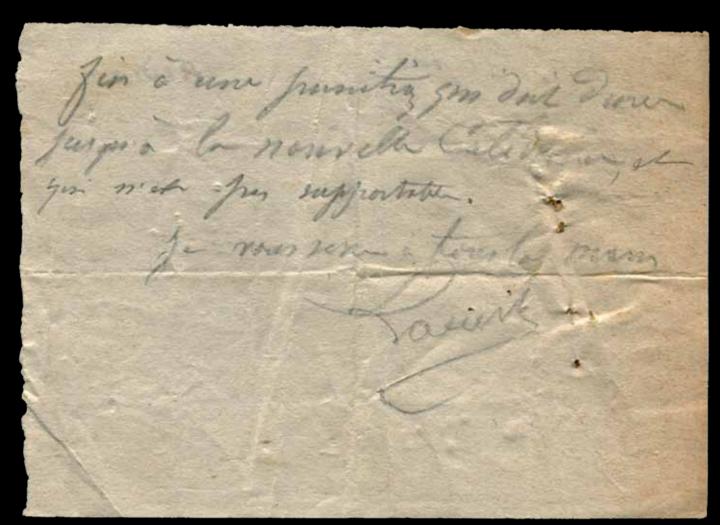
 85 Carolyn J. Eichner, Civilization vs Solidarity: Louise Michel and the Kanaks Salvage (issue 4 Feb. 2017).

 86 Le rôle des bagnards dans la colonisation pénale en Nouvelle-Calédonie, 2010, documents sélectionnés et commentés par Cynthia Debien-Vanmai (https://histoire-geo.ac-noumea.nc/IMG/pdf/synthesecolopenale.pdf); Alain Saussol, « L'insurrection de 1878 » in : L'Héritage, Essai sur le problème foncier mélanésien en Nouvelle-Calédonie, Musée de l'Homme/Société des Océanistes Paris 1070 l'Homme/Société des Océanistes, Paris, 1979.









Lettre de Charles Lacaille à Henri Brissac pendant la traversée de la frégate La Loire vers la Nouvelle-Calédonie, 1873

LA LETTRE DE LACAILLE

Après la chute de la Commune, plus de quatre mille insurgé-e-s sont déporté-e-s en Nouvelle-Calédonie. Certain-e-s y sont détenu-e-s, d'autres bénéficient d'une liberté partielle, et d'autres encore y exécutent des travaux forcés, parfois contre rémunération, mais pas toujours. Les communard-e-s sont déporté-e-s sur plusieurs frégates et bateaux à vapeur, avec des condamné-e-s de droit commun vers la colonie pénitentiaire du Pacifique Sud ; un long périple qui voit souvent surgir des tensions entre les équipages, les détenu-e-s de droit commun et prisonnier-ère-s politiques.

Le capitaine Lapierre qui commande la frégate La Loire partie de France en avril 1873 tient un journal de bord détaillé. Un document unique, qui offre une perspective des heurs et malheurs d'une telle traversée, du point de vue du commandant de la frégate. Ce dernier y rapporte, entre autres, un différend qui s'envenime avec Charles Lacaille¹, un ancien commandant des fédérés condamné à vingt ans de travaux forcés. Après la disparition d'une lettre accompagnée de photographies de ses enfants, Lacaille entame une grève de la faim et confie un message à l'un de ses codétenus. La note illustre la situation affligeante à bord du navire :

Mon cher citoyen Brissac,

Sur la promesse qui m'est faite qu'aucune punition n'est encourue, il faut dire dans la cage que si quelqu'un a reçu la lettre qui m'est demandée, qu'il la remette ou dise ce qu'il en a fait afin de mettre fin à une punition qui doit durer jusqu'à la Nouvelle-Calédonie et qui n'est pas supportable.

Je vous serre à tous la main,

Lacaille

Le citoyen Henri Brissac n'est pas le premier venu. Adepte du socialiste utopiste Charles Fourier, il prend explicitement fait et cause, sa qualité de journaliste, pour les positions républicaines pendant la révolution de 1848. Dans un pamphlet en vers, il dénonce dès 1847 les conditions pénibles dans lesquelles vivent les femmes parisiennes. Le poème-pamphlet s'achève ainsi :

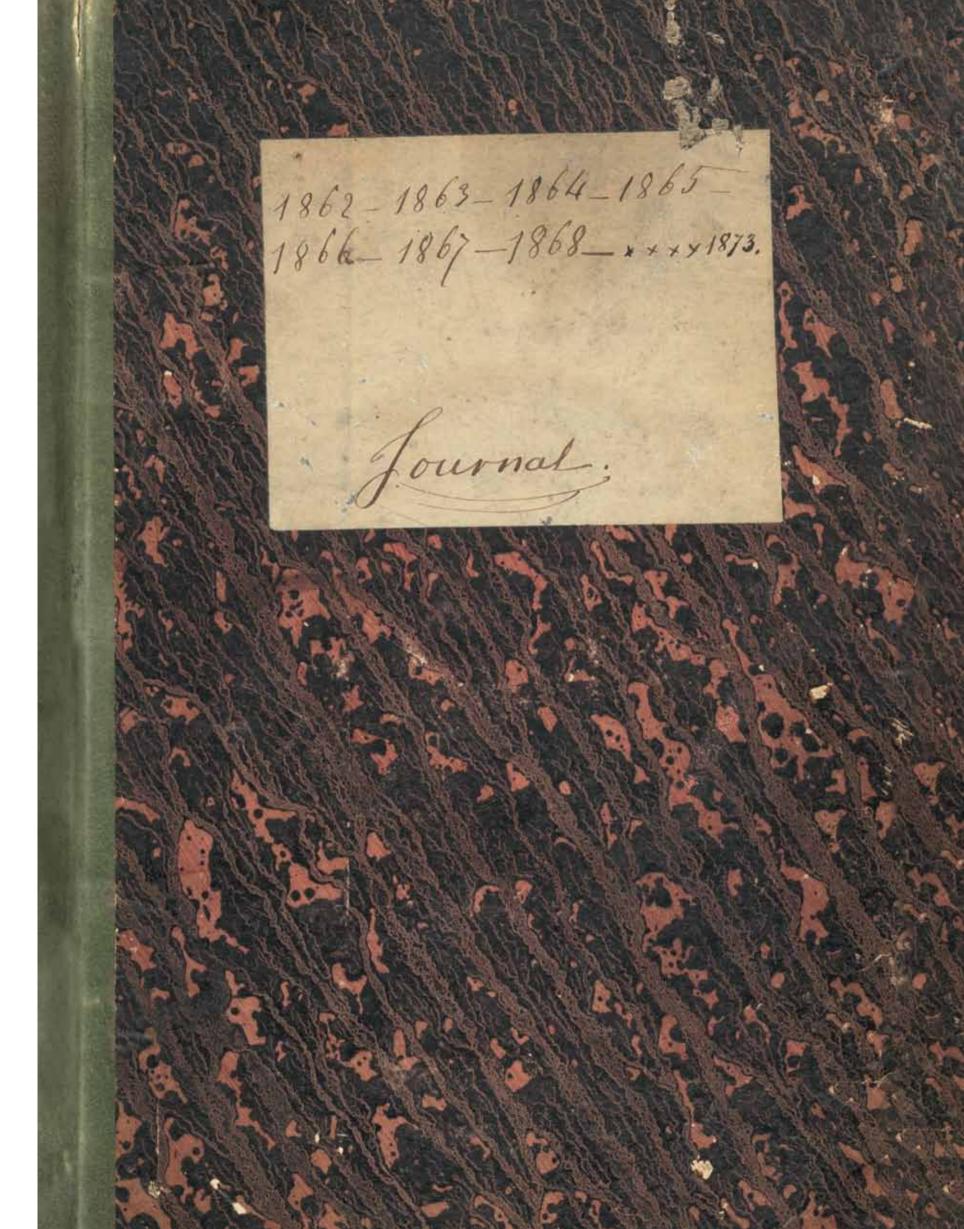
Femmes! ainsi toujours sur vous le malheur plane! Le malheur dans le luxe ou dans la pauvreté, Le malheur pour l'épouse ou pour la courtisane, Le malheur dans la honte ou dans la chasteté! Ah! relevez vos fronts mornes, et patience! Le mal ne vaincra pas l'Amour et la Science! Voyez cette lueur qui perce sa prison, Et va bientôt dorer et les monts et les plaines? C'est l'aube qui déjà colore l'horizon, L'aube du jour divin où tomberont vos chaînes!

Dieu doit à tous le bonheur des élus : Votre jour vient, femmes ! ne pleurez plus² !

Plus tard, il écrit dans plusieurs journaux socialistes, comme *Le Combat*, et il est l'un des cofondateurs de la gazette *La Commune*. Lors de l'insurrection populaire de Paris, il est nommé secrétaire de la Commission exécutive et par la suite du Comité de Salut public, organe plus radical. Le 5° Conseil de guerre le condamne aux travaux forcés à perpétuité sur l'île Nou, dans le Pacifique Sud. Dans son journal de bord, le capitaine Lapierre note : « Rousseau, Brissac, Dupont, Lacaille, des têtes dangereuses ». Henri Brissac aurait ouvertement menacé le commandant du transport, ce qui va lui coûter très cher : il est enfermé trois mois durant dans les cages de la cale du navire³. À l'arrivée, il est condamné à la double chaîne. Dans son dossier de détention, on le qualifie de « journaliste enragé, homme très dangereux, bon à fusiller⁴ ». Il est ensuite enfermé avec un détenu de droit commun qui le frappe et doit assister le bourreau deux fois par semaine. Brissac décrira plus tard les traitements inhumains qu'il a subis dans différents témoignages et poèmes. Après l'amnistie, il s'établit à nouveau à Paris où il tient une librairie et publie jusqu'à la fin de sa vie des articles et des brochures socialistes.

La question de la lettre de Lacaille reste confuse. Dans son journal de bord, le capitaine note que le journaliste Dupont lui a dit avoir jeté la lettre par les sabords à canon. Il s'avère qu'il s'agit d'un mensonge, car quelques lignes plus loin le capitaine écrit être en possession de la lettre et des photographies. Dupont a-t-il voulu protéger Lacaille ou Brissac ? Ou au contraire, leur porter préjudice ?

Cela relève de la conjecture. Des dossiers établis sur les communards déportés, on peut conclure que le Dupont en question est le journaliste Aminthe Dupont⁵, un militant radical qui a écrit, entre autres, dans les journaux Le Combat et Le Vengeur. C'est sans doute par ce biais qu'il a rencontré Brissac. En 1867, sous le régime de Napoléon III, Dupont est condamné à 15 ans de prison pour ses activités politiques. La proclamation de la République en septembre génère des mesures salvatrices. Dupont se présente aux élections et est élu conseiller communal du 17^e arrondissement. Un peu plus tard, il quitte ses fonctions pour devenir commissaire de police! Pendant la Commune, il est nommé commissaire de police de l'Hôtel de Ville et un peu après, chef de la police municipale. Le 16 avril, il est élu membre de la Commune et travaille aux côtés de Félix Pyat et Théophile Ferré. Lorsque la Commune est renversée et que Paris tombe aux mains des versaillais, il s'enfuit à Londres où il adhère à la section française de l'Internationale. Au mois de mars 1872, il rentre à Paris d'où il se rend à La Haye pour assister au congrès de la Première Internationale. Mais il est arrêté le 26 juillet 1872 et condamné à mort. Quelques mois plus tard, sa peine est commuée en déportation vers la Nouvelle-Calédonie. Sur la frégate La Loire, Dupont se retrouve dans l'œil du cyclone autour de la lettre de Lacaille et il revoit son ancienne connaissance Henri Brissac, avec lequel il a certainement à nouveau des contacts. Des tensions internes inédites agitent le noyau dur des communards, qui se heurtent aussi au capitaine du navire. À la liste des déportés réfractaires, le capitaine Lapierre ajoute le soldat Mathurin Rousseau. Condamné pour vol au cours de son service militaire en Algérie⁶, Rousseau n'est pas un prisonnier politique et sa présence parmi les communards ne s'explique pas vraiment. On ignore par ailleurs aussi de quelle manière il s'est retrouvé embarqué dans ce conflit.



I Charles Lacaille, dossier individuel de condamnés au bagne, n° 5158 ; lemme Charles Lacaille, www.maitron.fr

Henri Brissac, *Les Femmes*, Paris, La Librairie phalanstérienne, 1847, p. 7.

Jean Baronnet et Jean Chalou, *Communards en Nouvelle-Calédonie. Histoire de la déportation*, Paris, Mercure de France,

⁴ Henry Brissac, dossier individuel de condamnés au bagne, n° 5160/418 ; lemme Henri Brissac, www.maitron.fr

 $Amin the \ Dupont, \ dossier \ individuel \ de \ condamn\'es \ au \ bagne, \ n^{\circ} \ 5192 \ ; lemme \ Amin the \ Dupont, \ www.maitron.fr$

⁶ Mathurin Rousseau, dossier individuel de condamnés au bagne, n° 4851/2665/3051.



E.APPERT Phot. Expert.

R.APPHRT Phot Expert



Ernest Charles Eugène Appert (1830-1890), fotograaf: Judith David (links boven), Marie Jeanne Moussu (rechts boven), Marie Lecourt (links onder), Laure (rechts onder), een 'kantinière'

DE VROUWEN VAN DE COMMUNE VAN PARIJS

De rol die vrouwen speelden in de Commune van Parijs wordt vaak herleid tot enkele gebeurtenissen of geïllustreerd aan de hand van enige markante figuren. De communardes en hun acties worden binnen een sterotiep discours geplaatst waarin hun eigen stem afwezig blijft. Vrouwen worden verzwegen of enkel in relatie tot mannen beschreven. Door een te eenvoudige lezing van bestaande bronnen is de geschiedschrijving over de vrouwen van de Commune van 1871 lange tijd sterk gekleurd en geminimaliseerd. Nochtans staat het buiten kijf dat honderden vrouwen een politieke, militaire of andere actieve rol speelden tijdens de Parijse volksopstand.

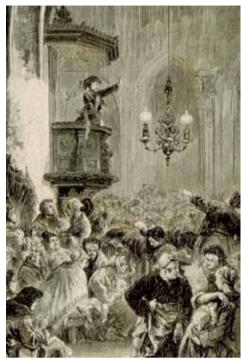
In het conservatieve kamp van de Versaillais en haar pers werden de communardes bestempeld als manwijven, gekken, wolvinnen, prostituees of gifmengsters maar het beeld dat het meeste bleef hangen was dat van de brandstichtster, de *Pétroleuse*. Ook onder de leidinggevenden van de Commune was er geen unanimiteit over de rol van de vrouw. Bovendien hielden veel mannen er een paternalistische en conservatieve visie op na. De vrouw was in hun verbeelding slechts een slachtoffer, een verzorgende moeder of een trouwe echtgenote. Zelden wordt ze afgebeeld als een politiek actief individu. De communarde is in de mannelijke verbeelding een dichotoom figuur. Ze is Maria (moeder en maagd) die de strijdende mannen verzorgt maar kan evengoed ontpoppen tot een ontrouwe Eva die misleidt en steelt. De felle kritiek van André Léo over de miskende positie van de vrouw in de revolutie is duidelijk: "*C'est que beaucoup de républicains, je ne parle pas des vrais, n'ont détrôné l'empereur et le Bon Dieu que pour se mettre à leur place. Et, naturellement, dans cette intention, il leur faut des sujets, ou tout au moins des sujettes"*³. Ondanks Léo's terechte veroordeling heeft de Commune, mede dankzij de Parijse vrouwen zelf, heel wat bijgedragen tot de emancipatie van haar bevolking en blijft ze een referentie voor veel feministische bewegingen vandaag.

De slechte levensomstandigheden van de arbeidster onder het Tweede Keizerrijk was zeker niet benijdenswaardig. De bouwwerken en het heraanleggen van de Parijse straten en boulevards onder het toeziend oog van baron Haussmann veroorzaakten in het midden van de 19de eeuw een volksverhuis. De arbeidersbevolking was genoodzaakt zich te vestigen in het noorden en oosten van de stad. In Belleville, Ménilmontant en zelfs buiten de omwallingen onstonden er nieuwe volksbuurten en sloppenwijken. In 1871 telde de Parijse arbeidsmarkt 114.000 werknemers, 62.000 daarvan waren vrouwen. De snelle industrialisering maar ook de kloosterordes die handgemaakte goederen aan een goedkopere prijs konden fabriceren, waren hun voornaamste concurrentie. Hetgeen voor een deel het antiklerikalisme van de communardes verklaart. Arbeidsters klopten dagen van 12 tot 14 uren voor een klein loon van 50 centimes tot 2.50 francs of slechts de helft van wat hun mannelijke collega's verdienden. De hoge huren, het onderhoud van kinderen en ouderen vielen vaak ten laste van de ouvrières. Prostitutie werd een noodzakelijk kwaad, "un cinquième quart de la journée"⁴. Een arbeidster had er dan ook alle belang bij het nieuwe en socialere regime te steunen. Genomen maatregelen onder de Commune zoals het kwijtschelden van de huur, het verbod om voorwerpen uit de Monts-de-piété te verkopen, het verzekeren van een pensioen voor weduwen en wezen van gesneuvelde leden van de Nationale Garde, enz. hadden een directe impact op hun leven.5

De Voorgangsters

Vrouwen hebben steeds aan de verschillende grote omwentelingen en opstanden in Frankrijk actief deelgenomen ondanks het feit dat ze geconfronteerd werden met een dubbele repressie: enerzijds voor hun deelname aan de revoluties, anderzijds vanwege hun gender.⁶ Na het neerslaan van de revolutie van 1848 en de staatsgreep van Louis-Napoléon in 1851 werd de strijd voornamelijk gevoerd aan de hand van publicaties en het organiseren van conferenties. Schrijfsters zoals Maria Deraismes, Jenny d'Héricourt, Mme Jules Simon, André Léo en Paule Minck namen geen blad voor de mond en reageerden op de reactionaire ideeën van mannelijke denkers die de toestand van de vrouwen en hun ondergeschikte positie als natuurlijk beschouwden. Onder andere de absurde theorieën en hersenkronkels van de in proletarische kringen invloedrijke anarchist Pierre-Joseph Proudhon werden op de korrel genomen. In zijn 'Amour et Mariage' tracht Proudhon de minderwaardigheid van de vrouwen op fysiek, intellectueel en moreel niveau te bewijzen. Alleen het huwelijk kan hen redden. De vrouw dient enkel om kinderen te baren. Gelijkaardige misogyne fabeltjes herhaalt hij in 'La Pornocratie' waar hij bijvoorbeeld poneert dat een vrouw die aan filosofie doet, lelijk wordt.⁷

In 1861 schrijft Juliette Lamber, vriendin van George Sand, een wederwoord⁸. Ze weerlegt niet alleen Proudhon's pseudo-argumenten maar wijst tevens op de noodzaak van onderwijs voor vrouwen, hetgeen hen in staat zal stellen om zelf de kost te verdienen. Enkel arbeid kan hun vrijheid verschaffen. Het moederschap is belangrijk maar mag niet het leven bepalen; veel vrouwen

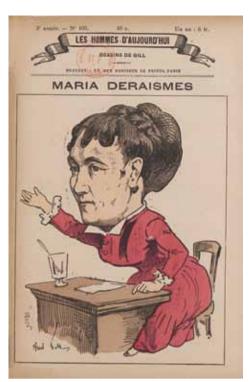


Frédéric Théodore Lix (1830-1897) 'Een sessie van de Club des Femmes in de kerk Saint-Germain-l'Auxerrois', mei 1871 Granute



Virginie Ferré, Louise Michel, Paule Minck





Maria Deraismes (1828-1894) Schrijfster, feministe, sticht L'Association pour le droit des Femmes, vrijmetselares

zijn bovendien kinderloos. Het loon van een vrouw is onmisbaar voor haarzelf en haar familie en een essentieel wapen in de strijd tegen de prostitutie. Lamber legde daarmee de hypocriete houding van de 19de eeuwse man pijnlijk bloot die maar al te graag 'de dames van vertier' bezocht, een moreel oordeel over hen velde maar geen enkele stap ondernam om de oorzaak van 'het kwade' aan te pakken. Over het huwelijk heeft ze bijzonder moderne ideeën. Ze ijvert voor het recht van scheiding en contracten waarbij vrouwen hun eigendom kunnen blijven beheren.

Het blijft niet enkel bij publicaties. Tussen 1866 en 1870 wordt Maria Deraismes uitgenodigd om te speechen over vrouwenemancipatie en vrijzinnigheid in de loge van de *Grand Orient*. Ze bepleit vurig: "L'infériorité des femmes n'est pas un fait de la nature, c'est une invention humaine, c'est une fiction sociale". Daarnaast worden er voordrachten en conferenties georganiseerd in de 'Tivoli-Vauxhall' met als eerste thema 'le travail des femmes'. De lage lonen van de vrouwen, waardoor sommigen in de prostitutie verzeild geraken of zelfmoord plegen, worden er aangeklaagd maar de vrouwonvriendelijke geest van Proudhon overheerst. Louise Michel neemt er de republikeinen in het vizier, die de vrouw als niet meer dan "ménagère ou courtisane" beschouwen.

Naast Maria Deraismes nemen Paule Minck en André Léo het er op voor de politieke rechten van de arbeidsters. Paule Minck is de oprichtster van de Société fraternelle de l'ouvrière en redactrice van de krantjes Les Mouches en Les Araignées. Zij en haar broer Jules Mekarski zullen actief deelnemen aan de Commune van 1871. De schrijfster André Léo genoot reeds enige bekendheid door haar maatschappijkritische romans als 'Un mariage scandaleux', 'La Vieille Fille' en 'Un divorce'. Ze schreef daarnaast een gedetailleerde studie 'Les Femmes et Les Mæurs: Liberté ou monarchie' waarin ze komaf maakte met de heersende vooroordelen en antifeministische argumenten. In haar tekst contrasteert ze de realiteit waarin vrouwen leven met de fantasie van de bourgeoisie. De werkelijkheid was bijzonder somber:

"[il] présenta son Ève, pétrie de sa propre main, mais toujours tirée de la côte d'Adam, tendre et faible, chef-d'œuvre de grâce et d'inconsistance, sublime et pourtant dépourvue de sens moral et de sens commun! Et couverte de fleurs, on la jeta, non-seulement hors de la République, mais hors du travail; car la femme, cet être délicat et charmant, née pour le plaisir de l'homme, ne doit ni s'endurcir, ni s'emanciper par le labeur. On oublia de prouver qu'elle pouvait se nourrir d'amour et de rosée. Il est vrai que l'homme fut chargé de sa subsistance. Mais quoi, s'il ne s'en charge pas? Ce point ne fut pas touché. Trop noble était cette rhétorique pour parler du nombre effrayant et toujours croissant des enfants abandonnés, des filles délaissées, des prostituées et des courtisanes, des ouvrières exténuées par l'excès du travail et de la misère; non plus que des mères de famille, battues, exploitées et violées par leurs maris; non plus que de ce trafic des dots, dans le mariage, qui fait pendant à l'exploitation des filles pauvres dans l'union libre. La littérature a ses exigences: en face de la tendre et faible créature que vous savez, devait nécessairement apparaître l'homme fort et chevaleresque. Il faut de l'antithèse à tout prix." 10

André Léo, geboren in 1824 als Léodile Béra, nam als pseudoniem de voornamen van haar zonen. Ze groeide, zoals veel van de andere activistes van het eerste uur, op in een progressieve bourgeoisfamilie en genoot er een excellente opleiding. In 1851 trouwde ze met de journalist Pierre Grégoire Champseix, een progressief die de redactie van *La Revue Sociale* leidde. Vervolgd voor hun politieke opinies, zochten ze onderdak in Zwitserland. Na het overlijden van haar man verdiende Léo de kost met haar pen en zette zich op politiek vlak in voor de gelijke rechten tussen man en vrouw. In het blad *La Coopération* publiceerde ze in 1867 artikels over vrouwenarbeid en ijverde voor het oprichten van vrouwenvereniging. Eens terug in Parijs, kiest ze resoluut voor het kamp van de republikeinen . Bij haar thuis wordt in 1868 in samenwerking met Élie Reclus en Noémie Reclus het programma van de '*Société de revendication des droits de la femme*' opgesteld." Ook Maria Deraismes, Louise Michel en Mme Jules Simon zijn van de partij. André Léo werd later de enige vrouwelijke journaliste tijdens de Commune. Zo gaf ze samen met Anna Jaclard de krant *La République des travailleurs* (31 maart – 17 mei 1871) uit, schreef ze artikels voor en verzorgde ze de edito's van *La Sociale*.

De voorgangsters namen niet alleen deel aan conferenties en schreven niet enkel pamfletten of boeken. Ze gaan ook de straat op. Hun strijd in deze periode kan onmogelijk los gezien worden van de politieke situatie waarin het land verkeerde. Als de neef van de keizer de journalist Victor Noir vermoordt, wordt een grote samenkomst georganiseerd in Belleville. Jules Vallès schrijft: "Des femmes partout. Grand signe. Quand les femmes s'en mêlent, quand la ménagère pousse son homme, quand elle arrache le drapeau noir qui flotte sur la marmite pour le planter entre deux pavés, c'est que le soleil se lèvera sur une ville en révolte."¹⁴ De volgende dag betogen meer dan 200.000 Parijzenaars op de Champs-Élysées. André Léo en Louise Michel, die zich verkleedt als man en bewapende zich met een dolk, nemen deel. Later herinnert Michel zich: "Presque tous [...] pensaient rentrer chez eux ou en république ou n'y pas rentrer du tout. On s'était armé de tout ce qui pouvait servir pour une lutte à mort, depuis le revolver jusqu'au compas. Il semblait qu'on allât enfin se jeter à la gorge du monstre impérial." ¹⁵



André Léo (1824-1900) (pseudoniem van Léodile Béra, 1824-1900) Romanschrijfster en journaliste, nam deel aan

De eerste belegering

Ook tijdens de Frans-Pruisische oorlog (juli 1870 – mei 1871) en de eerste belegering van Parijs doen vrouwen actief aan politiek. Louise Michel, André Léo en Adèle Esquiros – die in 1848 de krant *Le Peuple* en de *Club des femmes* mee hielp oprichten¹⁶ – leveren persoonlijk een petitie af bij generaal Trochu, gouverneur van Parijs. Ze willen hiermee enkele Blanquisten vrij krijgen die door het Franse leger ter dood veroordeeld zijn wegens muiterij. Het schandaal is groot: enkele onbekende vrouwen die zich mengen in de oorlog en politiek van de Franse staat! Het was ongezien maar de actie kende succes. De executie van de veroordeelden wordt uitgesteld. Twee dagen later, na talloze betogingen van de bevolking die ijverde voor een andere militaire aanpak van het conflict, valt op 4 september 1870 het Franse keizerrijk. De republiek waar velen van droomden is er echter één ván en vóór de bourgeoisie. Een elite die liever een 'deal' sluit met de Pruisen dan haar arbeidersbevolking de hand reikt. De gevestigde orde moet en zal, zoals na de revoluties van 1830 en 1848, hersteld worden.

Tijdens de belegering van Parijs door de Pruisische troepen heerst er een ongeziene hongersnood. De prijzen voor levenswaren vliegen de pan uit, Er is geen melk voor de kinderen. Bij de slager kan men 'viande de fantaisie' kopen: "Castor et Pollux. Ce sont les noms des deux éléphants du Jardin des Plantes, qui viennent de tomber sous les balles explosives de M. Devisme. Ils ont pris, sur l'étal du boucher, la place des deux chameaux, maintenant absorbés, et vont, dit-on, y être suivis par l'hippopotame." Het brood, soms gemengd met stro en papier, wordt gerantsoeneerd en kan enkel gekocht worden met een specifieke kaart. Arthur Rimbaud laat zich door de honger inspireren:

"Si j'ai du goût, ce n'est guère Que pour la terre et les pierres. Je déjeune toujours d'air, De roc, de charbons, de fer.

Mes faims, tournez. Paissez, faims, Le pré des sons. Attirez le gai venin Des liserons.

Mangez les cailloux qu'on brise, Les vieilles pierres d'églises ; Les galets des vieux déluges, Pains semés dans les vallées grises [...]" 18

De vrouwen die urenlang in de ijzige kou aanschuiven op zoek naar iets eetbaars zijn de eerste slachtoffers. Het zijn meteen ook vrouwen die zich zullen organiseren om de eerste hulp te bieden aan behoeftigen. Het is een prélude voor wat komen zal onder de Commune. Nathalie Le Mel die in opdracht van Eugène Varlin de voedselcoöperatie *La Marmite* uitbaatte, verdeelt goedkope maaltijden. Le Mel was een boekbindster en in die sector sterk politiek actief. Ze organiseerde arbeiders in een vakbond en nam deel aan de boekbindersstakingen van 1864 en 1865 waar ze ijverde voor gelijke lonen voor vrouwen en mannen. Net als Varlin²⁰ was ze lid van de *Association internationale des travailleurs* (*De Eerste Internationale*) en werd één van de hoofdfiguren binnen de *Union des femmes*. Louise Michel organiseerde dan weer een kantine voor haar leerlingen.

Niet alleen de lonen worden door de aanhoudende oorlog kleiner. Er is ook steeds minder werk. De voorzitster van het *Comité de vigilance du 18e arrondissement*, Sophie Poirier leidt een naaiatelier waar een tachtigtal arbeidsters aan de slag kunnen. Het is een socialistisch project waarbij de naaisters geen vast salaris uitbetaald krijgen maar een deel van de winst. Tegen 10 maart 1871 is er echter geen werk meer en tovert Poirier het atelier om tot veldhospitaal.²¹ Ze richt vervolgens de invloedrijke *Club de la Boule Noire* op, waarover de politie kort na de Commune rapporteert: "on vote l'arrestation de l'archevêque, le renversement de la colonne Vendôme; on y aurait également dénoncé les agents de police gagnés à Versailles, et les ambulancières recrutées seraient devenues barricadières en mai. La présidente y portait ceinture rouge et cocarde."²²

Het herorganiseren van werk, verdelen van maaltijden en opzetten van onderwijs waren ook hoofddoelen van het *Comité des Femmes de la rue d'Arras* opgericht door Jules Allix. Zijn organisatie kende een groot succes en zou 1800 leden geteld hebben waaronder Juliette Drouet, de geliefde van Victor Hugo. Jules Allix was een uitvinder, een beetje gek maar had het hart op de juiste plaats. In oktober 1870 pleitte hij voor het gebruik van de "*doigt prussique*". Een soort vingerhoed gevuld met zuren waarmee vrouwen gemakkelijk de Duitse vijand zouden kunnen uitschakelen. Het waanzinnige en nooit gerealiseerde voorstel droeg later bij tot de mythevorming



Nathalie Le Mel (1826-1921) Boekbindster, verantwoordelijke van de Union des femmes. Tijdens de Semaine sanglante aan het hoofd van de barricade van de place Pigalle



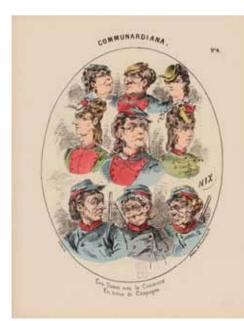
Jules Allix (1818-1903) Socialistische militant, humanist en pacifist, amateur-uitvinder

I" BATAILLON			
AMAZONES I	E	LA	SEINE
The property of the property o			VI

Les Amazones de la Seine, 10 oktober 1870. Affiche



Rosambeau. Les Amazones de la Seine. Litho



Henri Demare. Communardiana. Ces dames sous la Commune en tenu de Campagne. Litho

van de gifmengsters tijdens de Commune²³. Dit wil echter niet zeggen dat vrouwen niet wilden meestrijden tegen de bestormers van de Lichtstad. Op 8 september 1870 vond een manifestatie onder leiding van Louise Michel en André Léo plaats waarin opgeroepen werd de (vrouwelijke) bevolking te bewapenen. Een 150tal vrouwen eisten een maand later in het stadhuis dat alle mannen werkzaam in de veldhospitalen zouden vervangen worden door vrouwen.²⁴

De Amazones van de Seine

Begin oktober 1870 verschenen er groene affiches in het stadsbeeld waarmee vrouwen aangemoedigd werden zich te groeperen in bataljons:

"Pour répondre aux vœux qui nous ont été exprimés dans de nombreuses lettres et aux dispositions généreuses d'une grande partie de la population féminine de Paris, il sera formé successivement au fur et à mesure des ressources qui nous seront fournies pour leur organisation et leur armement, dix bataillons de femmes, sans distinction de classe sociale, qui prendront le titre d'Amazones de

De oproep sluit af met de belerende woorden:

"Et que l'Europe apprenne avec admiration que ce ne sont pas seulement des milliers de citoyens, mais encore des milliers de femmes qui défendent, à Paris, la liberté du monde contre un nouveau débordement des Barbares..."25

Het idee kwam uit de koker van Félix Belly.²⁶ Hij stelde voor tien eenheden, bestaande uit elk acht compagnieën van 150 gewapende vrouwen, te creëren in de strijd tegen de Pruisen. Uiteindelijk meldden er zich, volgens Belly, 1500 vrouwen aan maar wilde de Nationale Garde niets weten van hun participatie in de oorlog. Vrouwen waren volgens Berry nochtans ideale soldaten omdat "ze een voorliefde hebben voor uniformen ...oog hebben voor het leggen van valstrikken ...weinig drinken en bovenal niet roken". ²⁷ De *Amazones* zouden alleen in de publieke verbeelding en dat van talloze karikaturisten bliiven bestaan. De idee van vrouwelijke soldaten werd op een consequente manier in het belachelijke getrokken. In de mannelijke beeldvorming waren ze ofwel fysiek niet in staat te vechten ofwel werden ze als onaantrekkelijke manwijven en monsters afgebeeld. De verbeelde Amazone, en later de communarde, werd louter op basis van haar gender en niet op basis van haar capaciteiten beoordeeld.

Dit hield vrouwen echter niet tegen zich op politiek vlak te engageren. In de populaire wijken worden talloze Comités de vigilance, zoals die van Montmartre of de Club de la Patrie en Danger, georganiseerd en grijpen vrouwen naar de pen. De clubs trekken vanaf september 1870 meer en meer volk mede omdat de theaterzalen de deuren hebben moeten sluiten. Vrouwen schuilen er even in de warmte met hun kinderen maar nemen er ook vaak het woord in discussies over de verdediging van de stad, de bevoorrading en de rol van handelaars, het huwelijk, enz. Nathalie Le Mel is actief in de École de Médecine, Louise Michel loopt van de ene club naar de andere om het op te nemen voor de goede zaak. Er wordt een manifestatie georganiseerd aan het beeld van Straatsburg, de stad die ingepalmd is door de Pruisen, op de Place de la Concorde. Een petitie wordt getekend om vervolgens in het stadhuis wapens op te eisen voor de strijd. De voortrekkers van de betoging, André Léo en Louise Michel, worden kortstondig gearresteerd. Enkele maanden later, tijdens de Parijse Commune, zullen dergelijke taferelen zich verscheidene malen herhalen. Op 22 januari 1871 betoogt een massa volk voor de Hôtel-de-Ville. Ze voelen zich verraden, in de steek gelaten, door de elite die op punt staat de handdoek in de ring te gooien. In de foule bevinden zich talloze vrouwen; Louise Michel draagt het kostuum van de Nationale Garde. Er wordt geschoten op de massa en het falen van de actie wordt nadien in sommige clubs in de schoenen van de vrouwen geschoven: "Comment voulez-vous qu'on prenne des résolutions viriles au milieu d'un tas de femmes, enfants, de propres à rien, qui viennent ici pour digérer leur dîner? Ce sont les clubs qui nous perdent. L'ennemi est informé tout de suite de nos intentions."28 Dezelfde dag nog besluit de regering de clubs te sluiten, verbiedt het de kranten Le Réveil en Le Combat wegens het aanzetten tot burgeroorlog en maant het de politie aan manifestanten te arresteren die ze beschuldigt buitenlandse belangen te behartigen.²⁹ Op 28 januari wordt de wapenstilstand ondertekend. De woorden van de historica, Édith Thomas, verwoorden mooi de algemene stemming onder de Parijzenaars: "Il est plus facile de s'entendre avec les Prussiens, hommes d'ordre, qu'avec les ouvriers de Belleville."30 Er volgen nieuwe verkiezingen en met de steun van het conservatievere platteland wordt de gevestigde orde herverkozen en treedt Adolphe Tiers op 17 februari 1871 aan als chef du pouvoir exécutif. Zijn eerste taak bestaat erin een (slechte) deal te sluiten met de 'Duitse' overwinnaars en het nukkige, opstandige Parijs op te ruimen. Hij bezorgt de Parijzenaars een eerste volle kaakslag op 1 maart 1871 als hij, in overeenstemming met het gesloten vredesakkoord, de Pruisen toelaat op de Champs-Élysées te paraderen. In protest bedekken de inwoners van de hoofdstad de beelden op de Place de la Concorde, die diverse Franse steden symboliseren, met zwarte doeken. Met een groot kampvuur zuiveren ze na de Pruisische doortocht de Arc de Triomphe.

De relaties tussen de nieuwe regering, bestaande uit conservatieven en royalisten, en het progressieve, republikeinse Parijs ontaarden snel. De regering heft onder andere het uitsel op vereffenen van schulden en huren op en stopt met het uitbetalen van duizenden leden van de Nationale Garde. Ze veroordeelt voorname leiders van de arbeidersklasse als Auguste Blanqui en Gustave Flourens in absentia ter dood, verbiedt verschillende kranten en verhuist het parlement (dat tijdens de oorlog in Bordeaux was gevestigd) naar Versailles waardoor Parijs niet langer het politieke epicentrum van de republiek is. Bovendien willen de conservatieven de kanonnen en machinegeweren, verspreid over de stad, aanslaan...

18 maart 1871

Gewoon om voor dag en dauw op te staan om voor het ontbijt te zorgen, zouden het de vrouwen van het 18de arrondissement geweest zijn die de troepen van Thiers als eersten ontdekten om vervolgens alarm te slaan.³¹ De soldaten kwamen de kanonnen op de *Butte de Monmartre* ophalen hetgeen kwaad bloed zette bij de lokale bevolking die meende getuige te zijn van een coup. Wachtend op de paarden om de wapens weg te voeren verbroederen de soldaten met de omstaanders en de Garde Nationale. De revolutionaire dag luidde het begin in van de Commune. Het zou echter overdreven zijn deze revolutionaire daad enkel toe te kennen aan enkele (huis)vrouwen alhoewel ze die dag zonder twijfel een essentiële rol speelden.³² Later in de namiddag raken de gemoederen verhit en werden eerst de generaal Claude Lecompte en vervolgens Clément Thomas, bekend voor het onderdrukken van de revolutie van 1848, geëxecuteerd.

Het is opvallend hoeveel aandacht de pers en de (mannelijke) getuigen hebben voor de vrouwen en hoe, naargelang het verloop van de gebeurtenissen en de graad van het geweld, het karakter van die vrouwen verandert. De huismoeders die zich 's ochtends verzetten tegen de troepen worden over het algemeen als vocaler dan de mannen weergegeven. Ze roepen, smeken en beledigen de soldaten die dreigen te schieten op de massa. Tegen de namiddag keren deze 'brave' ménagères terug naar huis en worden vervangen door bloeddorstige furies of dronken hoeren van de Place Pigalle. "Filles soumises et insoumises venues du quartier des Martvrs, ou sorties des hôtels, cafés et lupanars, alors si nombreux sur les anciens boulevards extérieurs. Aux bras des lignards, accompagnées de la légion des souteneurs, elles ont surgi, triste écume de la prostitution sur le flot révolutionnaire et les voilà s'enivrant à tous les comptoirs, hurlant leur gueuse joie de cette défaite de l'autorité caractérisée pour elles par la préfecture de police et les mouchards. Ce sont elles, et joignez-y quelques pauvresses démoralisées par les atteintes délétères de la misère, qui, à l'angle de la rue Houdon, dépècent la chair, chaude encore, du cheval d'un officié tué quelques instants auparavant [...] À plusieurs reprises, des filles, entraînant les lignards, se ruèrent sur les prisonniers en proférant des menaces de mort." 33 Het is een eigenaardig relaas. Niet van een conservatieve journalist of anticommunard maar van Gaston Da Costa, de substituutprocureur tijdens de Commune die enkele maanden later door de krijgsraad veroordeeld werd tot deportatie naar Nieuw-Caledonië. De vrouwen in de ochtend waren voor hem daarentegen "les vraies femmes du peuple, celles qui peuplaient toutes les rues avoisinant la butte" maar voegt hij er snel aan toe "Ce n'est pas dire que celles-ci ne puissent aussi devenir tout à coup des furies désespérées. On le verra notamment dans l'histoire vraie du massacre des otages."34 Voor de mannelijke deelnemers aan de gebeurtenissen van 18 maart wordt dergelijk onderscheid niet gemaakt. Uitgezonderd de pooiers in de namiddag, worden mannen steeds omschreven als leden van de Nationale Garde, soldaten of "blouses" (werklui). Mannen horen immers in de publieke- en politieke ruimte. Conservatieve journalisten keurden de opstand af maar stelden de aanwezigheid van mannen niet in vraag. Hun aanwezigheid in de straten voldeed aan de verwachtingen; dat van de vrouwen niet. De Commune werd vereenzelfdigd met haar vrouwelijke aanhangers en vervolgens zo veroordeeld. Hoe kritischer de waarnemer of historicus, hoe bloeddorstiger de vrouwen werden voorgesteld.

Tegen het einde van de dag installeerde het Centraal comité van de Nationale Garde zich in het stadhuis en kondigde een dag later op 19 maart 1871 verkiezingen aan. Men streefde naar een participatieve democratie, niet een louter representatieve. Negen dagen later, op 28 maart 1871, werd de Commune van Parijs uitgeroepen. Vrouwen hadden echter niet kunnen stemmen noch zich kandidaat kunnen stellen. Desalniettemin was Louise Michel euforisch en klonk ze strijdvaardig: "La proclamation de la Commune fut splendide; ce n'était pas la fête du pouvoir, mais la pompe du sacrifice: on sentait les élus prêts pour la mort [...]Quoi qu'il arrive, disaient les membres de la Commune et les gardes nationaux, notre sang marquera profondément l'étape. Il la marqua en effet si profondément que la terre en fut saturée, il y creusa des abîmes qu'il serait difficile de franchir pour retourner en arrière ainsi que des rouges roses le sang en fleurit les pentes." 35 De nieuwe verkozenen opteerden meteen voor een radicaal, sociaal programma. De dienstplicht werd afgeschaft, de laatste drie termijnen van de huur kwijtgescholden en de verkoop van goederen in de pandjeshuizen opgeschort. De conservatieve regering in Versailles verklaarde het eigenzinnige Parijs zowat meteen de oorlog. Op 2 april 1871 vielen ze Courbevoie aan. De tweede belegering van de hoofstad was een feit.



Gaston Da Costa (1850-1909) Blanquist, pedagoog, substituut van procureur Raoul Rigault (1846-1871) tijdens



Louise Michel (1830-1905) Onderwijzeres, schrijfster, alom aanwezig tijdens de Commune. Levenslang



Elisabeth Dmitrieff (1851-?) Tijdens de Commune samen met Nathalie Le Mel verantwoordelijk voor de Union des Femmes

Een unie van vrouwen

Geëngageerd in de strijd, zetten verschillende vrouwen acties op poten. Op 3 april wordt in verschillende kranten opgeroepen om opnieuw te verzamelen aan het standbeeld van Straatsburg en vervolgens te marcheren naar Versailles om er de Commune te gaan verdedigen. De oproep wordt ondertekend door "*une véritable citoyenne*". Meer dan vijfhonderd vrouwen worden door de *Garde Nationale* aan de rand van de stad tegengehouden uit vrees voor bloedige represailles van de Versaillais. Er volgen nog meer van dergelijke incoherente manifestaties maar ondertussen wordt er ook gepland en georganiseerd.

Op 11 april 1871 wordt de Union des Femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés opgericht. De strijd voor de Commune wordt door de nieuwe organisatie als onderdeel van de algemene klassenstrijd beschouwd. Op 12 april publiceert André Léo in La Sociale de statuten van de vereniging. Diezelfde dag worden er affiches in de stad gepapt waarop te lezen staat: "la lutte pour la défense de la Commune c'est la lutte pour le droit des femmes" en verder "Nos ennemis, ce sont les privilégiés de l'ordre social actuel, tous ceux qui ont vécu de nos sueurs; qui toujours se sont engraissés de nos misères [...] Nous voulons le travail pour en garder le produit, plus d'exploiteurs, plus de maîtres." En als het nog niet duidelijk genoeg is: "Toute inégalité et tout antagonisme entre les sexes constituent une des bases du pouvoir des classes gouvernantes" 36 De organisatie haalt duidelijk zijn inspiratie bij de Eerste Internationale waarvan het sommige slogans bijna letterlijk overneemt. De vereniging is het geesteskind van Élisabeth Dmitrieff, een Russin van aristocratische afkomst met een interesse en voorliefde voor de opkomende arbeidersbeweging. In Sint-Petersburg geniet ze een burgerlijke opvoeding, spreekt vlot verschillende talen en vertoeft er in intellectuele kringen. Na een schijnhuwelijk met een oudere kolonel, reist ze naar Genève om er haar universitaire studies aan te vangen en waar ze kennis maakt met jonge Russische revolutionairen. Kort daarna reist ze door naar Londen waar ze nauw bevriend geraakt met Karl Marx. Onder meer voor een informatieopdracht van Marx reist ze in maart 1871 naar Parijs.

De eerste leden van 'haar' Union des femmes zijn vaak voormalige leden van het Comité des femmes, opgericht door Jules Allix tijdens de eerste belegering van Parijs maar Dmitrieff rekruteert ook veel nieuwe militanten in de proletarische milieus. Deze vrouwensectie van de Eerste Internationale kent een strakke leiding bestaande uit een centraal comité van 20 leden die elk een arrondissement vertegenwoordigen. De raad van bestuur bestaat uit zeven activistes waarvan vier arbeidsters, Nathalie Le Mel (la Marmite), Aline Jacquier, Blanche Lefebre, Marceline Leloup en drie zonder specifiek beroep, Aglaé Jarry, Élisabeth Dmitrieff en Thérèse Collin. De algemene opdracht van de Unie wordt omschreven als:" de venir en aide au travail des commissions du gouvernement, pour le service des ambulances, des fourneaux et des barricades."37 In diverse wijken worden subcomités opgericht die dagelijks moeten rapporteren aan het centraal comité. Deze centralistische aanpak viel niet in de smaak bij meer anarchistisch geïnspireerde communardes. Louise Michel zal er zich nooit effectief bij aansluiten. Lidgeld kost 10 cent (zoals bij de Internationale) en de Unie voert een strikte boekhouding. De financiële middelen dienen om de adminstratieve werking van de vereniging te garanderen, zieke of behoeftige leden te steunen, lonen uit te schrijven maar ook voor "l'achat de pétrole et d'armes pour les citoyennes qui combattront." 38 Dit 14de artikel van de statuten van de Union des femmes zal bijdragen tot de mythe van de pétroleuses. Het leidt geen twijfel dat de vrouwen van de Unie brandstichting als een mogelijk wapen zagen. De troepen van Thiers aarzelden echter eveneens niet om Parijs plat te bombarderen met brandbommen...

Een belangrijk doel van de *Union* was op de eerste plaats vrouwen te engageren en een stem te geven in de clubs en wijkvergaderingen. De organisatie zag zich niet als een losstaande entiteit en de raad van bestuur communiceerde rechtstreeks met de commissies van de Commune. Op deze manier had ze een impact op het beleid. De *Unie* stond niet enkel in voor het organiseren van de zorg van gewonden tijdens de tweede belegering maar eiste bij de Commissie van Arbeid ook werk voor de vele arbeidsters. Het maken van kogelhulsen, naaien van zakken voor de barricades of de confectie van uniformen zorgden voor een (mager) inkomen. Grotere acties waren echter nodig om de armoede aan te pakken. Leo Fränkel, verantwoordelijke voor de Commission du Travail, de l'Industrie et des Échanges, wilde de oneerlijke concurrentie tegengaan door het organiseren van ateliers "où l'on distribuerait du travail et où les femmes recevraient du travail à faire dans leur ménage. Car [...] nous tenons en même temps à faire des réformes dans le travail des femmes."39 De geest van Proudhon waarde nog steeds over de Commune. De vrouw was het veiligst thuis. Algauw kwam Dmitrieff met een veel innovatiever en socialer plan op de proppen. De creatie van (coöperatieve) vrouwenateliers die zouden instaan voor de productie van de goederen maar meteen ook de verkoop ervan. In elk arrondissement moesten dergelijke lokalen geopend worden. Om dit alles te realiseren moest er beroep gedaan worden op de lokale vrouwencomités en zou de Commune een krediet moeten verstrekken. Toen Dmitrieff een verslag over het project doorstuurde naar de Commissie van Arbeid benadrukte ze vooral het socialistische karakter ervan. De ateliers mochten in geen geval een liefdadigheidsintelling zijn. De arbeidsvoorwaarden die ze uiteenzette, waren ronduit



Leo Frankel (1844-1896) Lid van de Eerste Internationale. Lid van de Nationale Garde en verkozene van de Commune

visionair: geen verschil tussen de lonen voor vrouwen en mannen, het beperken van arbeidsduur en een quasi verbod op al te repetitieve arbeid. Ondanks de voornemens en de goede wil van de *Union des femmes* en de Commune kwam er van het project weinig in huis. Een bestaand sociaal systeem kan men immers moeilijk in enkele weken radicaal hervormen. Tegen midden mei 1871 organiseerde de *Unie* verschillende samenkomsten om arbeidsters warm te maken voor de ateliers en zich te organiseren in vakbonden. Op zondag 21 mei 1871 werden de arbeidsters opnieuw uitgenodigd om deel te nemen aan een vakbondsvergadering in het stadhuis. Dezelfde dag vielen de troepen van Versailles, Parijs binnen en startte de *Semaine sanglante.*⁴⁰

De Clubs

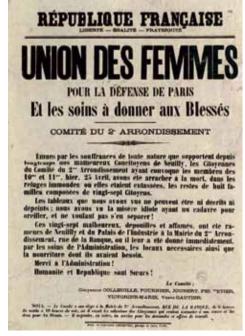
De Union des femmes was niet de enige vrouwenorganisatie die hielp in de strijd van de Parijse Commune. Het Comité de vigilance de Montmartre, bijvoorbeeld, was quasi identiek in haar werking maar ontsnapte aan de strenge richtlijnen van de Unie. Ook deze communardes richtten ateliers in, leidden ambulancières op, hielpen behoeftige families van fédérés, enz. Éen van de prominante figuren was, zoals bij de Union, een Russin met een aristocratische achtergrond. Anna Korvine-Kroukovskaya werd in Sint-Petersburg geboren en droomde ervan schrijfster te worden. Toen ze naar Parijs reisde, kwam ze in contact met enkele Blanquisten en leerde er Victor Jaclard kennen met wie ze later na de Commune zal trouwen. Zoals veel andere voorname communardes had Anna Jaclard een intellectuele achtergrond. Dostojevski publiceerde haar kortverhaal 'De Droom' en eens in Parijs was ze een graag geziene spreekster in de politieke clubs.⁴¹

Onder de Commune waren de clubs unieke plaatsen van volksverheffing. Ze waren niet uit het niets ontsproten maar de directe erfgenamen van de revolutionaire clubs van 1793 en 1848 en een verlengde van de openbare bijeenkomsten die vanaf 1868 onder het Tweede Keizerrijk gedoogd werden. Publieke samenkomsten waar redes werden gehouden en gediscussieerd werd over talloze maatschappelijke thema's waren een essentieel onderdeel geworden van het politieke leven in Parijs. Sommige voordrachten hadden tientallen sprekers en duizenden toehoorders. Het publiek was heel divers: buurtbewoners, burgers uit andere arrondissementen, vrouwen en kinderen, ambachtslui, enz. Men vond er alle mogelijke politieke tendensen: katholieken, Blanquisten, radicalen en jakobijnen tot en met leden van de Association internationale des travailleurs. Deze openbare voordrachten vormden de kern van het verzet en werden na een verbod onder Thiers, op 18 maart hervat onder de auspiciën van de Commune. In de clubs werd informatie uitgewisseld, aan volksopvoeding gedaan en kon de gewone burger zijn gedachten uiten. In feite lagen de clubs vaak aan de oorsprong van de voorstellen die door de Raad van de Commune werden aangenomen maar ze schuwden ook niet kritiek te spuien.⁴²

Tijdens het korte bestaan van de Commune werden er tientallen nieuwe politieke clubs opgericht.⁴³ Voor mannen, vrouwen of voor een gemengd publiek. Veelal werden de debatten in kerken georganiseerd wat voor veel onmin zorgde bij de conservatieve bevolking en het bewind van Versailles. Het orgel speelde La Marseillaise en vrouwen lazen er de les vanuit het preekgestoelte. De blasfemie! Louise Michel zat vaak de Club de la Révolution in Saint-Bernard de la Chapelle voor, Beatrix Excoffon was de vice-voorzitster van de Club de la Boule Noire. André Léo sprak in de kerk Saint-Sulpice en presideerde over de club in de Notre-Dame de la Croix in Ménilmontant.44 De toon was er uitgesproken antiklerikaal. Vrouwen en mannen eisten er de arrestatie, vervolging en executie van priesters en nonnen. In Saint-Nicolas des Champs stelde een vrouw voor, de hoofden van Parijse priesters te gebruiken als zandzakjes voor de barricaden. In de club van Saint-Eloi werd er gesuggereerd de nonnen in de Seine te gooien omdat ze gewonde fédérés zouden vergiftigen. 45 Deze verhalen, opgeschreven door de godvrezende Paul Fontoulieu in 1873, moeten vanzelfsprekend enigszins gerelativeerd worden temeer omdat er in veel kerken een akkoord bestond tussen clerici en politieke radicalen. Overdag werden er religieuze diensten georganiseerd, 's nachts vonden er politieke debatten plaats. Veel sprekers en spreeksters boorden er trouwens andere thema's aan. Sommige namen er de Nationale Garde op de korrel, de bourgeoisie en de rijken waren er een vast doelwit, anderen eisten dan weer de vrijlating van Auguste Blanqui of vrouwen werden er aangemaand de wapens op te nemen, zich aan te sluiten bij de ambulancières of om op de barricades voedsel te gaan verdelen als cantinières. Éen kerk, de Saint-Pierre de Montmartre, werd omgetoverd tot een atelier waar vijftig vrouwen militaire uniformen konden produceren.46 Natuurlijk werden de vrouwelijke woordvoersters in de burgerlijke pers en anticommune publicaties zwaar gekarikaturiseerd of gecriminaliseerd. De The Times correspondent omschreef de deelneemsters als de "lowest order of society", gekleed in "loose untidy jackets" die debatten hielden in "a filthy room reeking with evil odours".47 Paul Fontoulieu was dan weer geobsedeerd met de vrouwen die pijpen rookten. Verschillende mannelijke getuigen zagen vrouwen tijdens de debatten breien. Een verwijzing naar de mythe van de bloeddorstige tricoteuses ten tijde van de Terreur van de Franse Revolutie en een voorbode van al het kwade. Wanneer vrouwen het woord namen over het



Anna Jaclard (1844-1887) Vertoeft in kringen van de Blanquisten te Parijs. Tijdens de Commune lid van het Comité de Vigilance des citoyennes van het 18de



Union des femmes pour la défense de Paris, april 1871. Affiche



Raoul Urbain (1837-1902) Onderwijzer, verkozene van de

Élisabeth Retiffe (1833-1880) Kartonnagewerkster tijdens de Commune ambulancierster en kantinière op de barricade van de rue de Lille

recht op echtscheiding, het huwelijk en hun positie in de maatschappij, was het hek van de dam. Karikaturisten zoals Frédéric Lix beelden de oratrices niet alleen af als proletarische furies maar zetten hen, met een zekere seksuele fascinatie, neer als goed geklede, mooie bourgeoises die gelijken op Amazones uit de 19de eeuwse schilderkunst.⁴⁸ Voor Maxime Du Camp, een uitgesproken anticommunard, waren deze spreeksters weerzinwekkend en hadden ze enkel tot doel de man in de maatschappij te verdringen: "Celles qui se donnèrent à la Commune – et elles furent nombreuses - n'eurent qu'une seule ambition : s'élever au-dessus de l'homme en exagérant ses vices. Elles furent mauvaises [...] Dans les écoles où elles s'installèrent, elles apprirent aux petits enfants à tout maudire, excepté la Commune. Du haut de la chaire des églises converties en clubs, elles se dévoilèrent; de leur voix glapissante, au milieu de la fumée des pipes, dans le bourdonnement des hoquets, elles demandèrent « leur place au soleil, leurs droits de cité, l'égalité qu'on leur refuse » et autres revendications indécises qui cachent peut-être le rêve secret qu'elles mettaient volontiers en pratique : la pluralité des hommes."49

Het seculiere onderwijs onder de Commune was, zoals Du Camp liet uitschijnen, een doorn in het oog van de Kerk en de conservatieve bourgeoisie. Reeds voor het uitroepen van de Commune werden er door verschillende vrouwen zoals Louise Michel en Marie Verdure, vrije scholen naar republikeinse waarden opgericht, 'Vrij onderwijs' betekent hier los van de Kerk en onafhankelijk van het Keizerrijk. Zo luidde het motto van de school gesticht door, de latere communard, Raoul Urbain: "bas d'éplise, pas de prières, pas de prêtres."50 Op 2 april 1871 werd het decreet van de laïcité afgekondigd en werd daarmee het onderwijs seculair, gratis en verplicht voor zowel jongens als meisjes. Onderwijs was voor de communards en communardes een essentieel middel in de strijd voor een rechtvaardige toekomst. De school moest er voor instaan dat elk kind leerde dat "toute conception philosophique doit subir l'examen de la raison et de la science". ⁵¹ De salarissen van leraars en leraressen werden gelijkgesteld en een nieuwe school voor meisjes werd geopend in het 6de arrondissement.⁵²

Op de barricaden

Op 22 mei 1871 werd een commissie bestaande uit vrouwen – met onder andere André Léo, Anna Jaclard, Noémi Reclus en Anna Sapia – opgericht die de meisjescholen moest controleren maar het uitbarsten van de strijd stak hier een stokje voor.53

Bij de aanvang van de Semaine sanglante riep de Bulletin Communal de vrouwen op mee te strijden: "que les femmes elles-mêmes s'unissent à leurs frères, à leurs pères, à leurs époux! Celles qui n'auront pas d'armes soigneront les blessés et monteront des pavés dans leurs chambres pour écraser l'envahisseur. Que le tocsin sonne; mettez en branle toutes les cloches et faites tonner tous les canons." 54 Hoeveel vrouwen exact meevochten gedurende het bewind van de Commune is niet exact geweten maar het leidt geen twijfel dat onnoemelijk veel communardes de hoofdstad meehielpen verdedigen. Ze vervulden meestal niet één taak maar een combinatie van opdrachten. Ze waren soldaat, verpleegster en stonden in voor de voedselverdeling van de strijdkrachten.

Volgens Lissagaray strijden er in de laatste week een honderdtwintigtal vrouwen mee op de barricade van de Place Blanche, een vijftigtal vecht zij aan zij met Nathalie Le Mel op de Place Pigalle, André Léo vinden we terug op de barricade van Batignolles, Louise Michel aan de ingang van de Chaussée de Clignancourt samen met Marguerite Diblanc; Élisabeth Retiffe is cantinière in de Rue de Lille; Adèle Chignon – oudstrijdster van de revolutie van 1848 – staat op de barricade van het Panthéon; Elisabeth Dmitrieff strijdt mee op de Place de la Bastille.55

De deelname van vrouwen aan de strijd was alles behalve evident. Binnen het kamp van de Commune hadden veel leidinggevenden, officieren en chirurgen, problemen met de aanwezigheid van vrouwen aan het front. André Léo schrijft in La Sociale over de verpleegsters die vijandig onthaald worden en maakt meteen een soort 'klassenonderscheid' tussen burgers en militairen : "À côté de cet esprit bourgeois et autoritaire, si étroit et si mesquin, qui se trouve encore malheureusement chez beaucoup de chefs, éclate chez nos soldats citoyens, le sentiment vif, élevé, profond de la vie nouvelle [...] Tandis que la plupart des chefs ne sont encore que des militaires, les soldats sont bien des citoyens."56

De gewapende vrouwen en cantinières trekken de aandacht met hun kostuums, rode riemen, revolvers en chassepots. Een vrouw die een broek draagt! Ongezien! Een schandaal! Catulle Mendès was geschokkeerd door de vrouwen die hun huishouden in de steek lieten. "Quels sont ces êtres extraordinaires, qui abandonnent pour le chassepot⁵⁷ le balai de la ménagère et l'aiguille de l'ouvrière; qui quittent leurs enfants pour se faire tuer à côté de leurs amants ou de leurs maris?

Amazones-voyous, magnifiques et abjectes, elles tiennent de Penthésilée 58 et de Théroigne de Méricourt 59." Ondanks zijn vooroordelen, bewonderde hij enigzins deze strijdsters. "(18)71 a les cantinières comme (17)93 a eu les tricoteuses ; mais les cantinières valent mieux, elles ont dans l'horrible une sorte de grandeur sauvage. Affreuses parce qu'elles combattent des Français, ces femmes, contre l'étranger, auraient été sublimes."60 De schrijver Jules Claretie zag de communardes als compleet abnormaal en stelde hun

menselijke natuur in twijfel. Zijn discours herinnert aan de stereotiepe koloniale teksten waarin de beschaving (wit, mannelijk en Europees) tegenover een exotische wilde Andere wordt geplaatst. "[...] quand on songe que des escouades de femmes, armées, costumées, ceintes d'écharpes et parées de cocardes rouges, parcouraient les rues, et, semblables à des hystériques de politique, se préparaient à la résistance implacable des huit derniers jours, on se demande de quel limon est faite l'espèce humaine et quels fauves instincts, indéracinables et cachés, se tapissent dans l'âme encore si sombre de l'homme?"61

Vrouwen werden in de pers, door karikaturisten en de burgerij veelal beoordeeld op basis van hun fysieke voorkomen. Mme Blanchecotte, een pacifiste en ambulancière tijdens de Pruisische belegering, hield een dagboek bij en had het over "(des) femmes fédérées sinistres, fatales, presque toutes fort jeunes, quelques-unes très belles."62 De cantinières die vaak aan de zijde van hun man of geliefde meevechten worden bespot en vervloekt door de Versaillais maar evengoed door de communards. Alexandre Dumas fils noemt hen 'femelles' oftewel 'wijfdieren'. Elisée Reclus, anarchist en bekend geograaf, beschrijft een scène waarin een vrouw wordt uitgescholden voor alles wat mooi en lelijk is. Hierbij besteedt hij uitvoerig aandacht aan de fysionomie van de vrouw: "Ce n'était point une jolie femme, ni une jeune femme, mais une pauvre prolétaire entre deux âges, petite, marchant péniblement. Les insultes pleuvaient sur elle, toutes de la part des officiers qui caracolaient le long de la route."63 De communardes ziin mooi, jong, oud of leliik. Wat hun politieke- en maatschappeliike opvattingen zijn, bliift in het ongewisse. De conservatieve journalist Maxime Du Camp smijt graag met modder. Zo gaan moraal en schoonheid hand in hand in zijn beschrijving van de communarde Victorine Eudes: "Avec ses grands yeux éclairant un visage au teint délicat, encadré d'une opulente chevelure châtain tendre, Mme Eudes eût pu passer pour une beauté parfaite, sans la vilaine tache de vin qui, descendant entre les sourcils, matérialisait terriblement cette physionomie de madone" en elders "Je m'imagine qu'elle était désespérée d'être femme ou que, du moins, elle eût voulu être femme à barbe."64

In een reeks anti-Commune karikaturen rekende Bertall eveneens af met de vrouwelijke soldaten. La colonelle beeldt een vrouw af met opgestoken of kort haar in een militair uniform dat zo goed als volledig haar gender verbergt. Haar houding heeft een subtiele mimiek van een vrouw. De mannelijke en vrouwelijke figuren op de achtergrond dienen als contrast. De Colonelle heeft weinig met hen gemeen. Ze is vrouw noch man en staat alleen op de voorgrond. Ze verwordt tot een onnatuurlijke figuur die symbool staat voor het onnatuurlijke karakter van de Commune.

La Barricade stelt dan weer een strijdster in actie voor. Gekleed in lompen, houdt ze een rode vlag hoog en heeft een brandende toorts in haar linkerhand. Rook en vuur dienen als decor. De kijker identificeert hierdoor de soldate niet als een barricadenstrijdster maar meteen als een brandstichtster. Ondanks het feit dat meer mannen op de barricaden vochten dan vrouwen, kiest Charles Bertall er bovendien bewust voor om de oorlog enkel weer te geven aan de hand van eenzame vrouw.⁶⁵

De Pétroleuses

In de pers van de Commune werden de vechtsters, net zoals tijdens de evenementen van 18 maart 1871, weergegeven als moeders die hun kinderen wilden bevrijden. Ze wilden zich zelf opofferen voor de revolutie. Hun acties waren defensief en altruïstisch. Aanvullend werden ze neergezet als zijnde heldhaftig of als strijdende 'leeuwinnen'66. Dit beeld zal echter nooit bij het brede publiek ingang vinden. De iconografie over de Commune zal gedomineerd worden door een uitvinding van de pétroleuse.

Het uitbreken van de Semaine sanglante ging gepaard met bombardementen door de Versaillais. Parijs stond door de brandbommen reeds gedeeltelijk in brand maar om hun terugtrekking in te dekken ontstaken ook de communards vuren. De vuurzee moet indrukwekkend zijn geweest maar minder erg als eerst gedacht. Het Louvre bijvoorbeeld werd, in tegenstelling tot wat men vreesde, nooit in brand gestoken. De correspondent van de Standard van Londen, merkte fijn op "how grossly these newspaper correspondents have exaggerated [the fires]"67 Niettegenstaande was de reputatie van de Commune wel compleet aan stukken geschoten. De burgerlijke pers, conservatieve auteurs en memoireschrijvers focusten niet op de moordpartijen maar op de vuren. De barbaren van de Commune moesten gestraft worden. Versailles wraak zou zoet zijn. De New York Herald riep op tot meer executies: "Our advice is no cessation of summary judgement and summary execution. Devils let loose from their own place cannot be too soon sent home...Root them out, destroy them utterly, M. Thiers, if you would save France. No mistaken humanity."68

Het is eigenaardig hoe men vrouwen is beginnen beschuldigen voor het verwoesten van Parijs aangezien het voornamelijk mannen waren die vuren aanlegden in de strijd tegen de troepen van Thiers. De eerste dagen na de overwinning op de Commune was er dan ook weinig sprake van vrouwelijke brandstichters maar de geruchten in de pers escaleerden snel en verschillende groepen werden geviseerd. Op zoek naar sensatie, rapporteerden journalisten over brandweerlui die met petroleum blusten en vrouwen en kinderen die met brandbommen gooiden. Een heksenjacht



Charles Bertall (1820-1882) La Barricade. Karikatuur



Charles Bertall (1820-1882) Pétroleuses. Karikatuur



Joséphine Marchais (1840-?) Dagloonster, betrokken bij het bataljon van Les Enfants perdus tijdens de Commun

ontketende zich waarbij men hoofdzakelijk vrouwen viseerde of zoals de Amerikaanse ambassadeur voor Frankrijk, Elihu Washburne in zijn memoires schreef: "Of all this army of burners, the women were the worst." 69 Op 3 juni 1871 publiceerde de Monde Illustré een artikel met een gravure getiteld "Les Séides de la Commune, les pétroleuses et les enfants perdus". Het bijhorende artikel beschreef hoe furies petroleum in de keldergaten goten: "Les femmes se montrent particulièrement acharnées, ces furies se glissent dans les quartiers riches, profitent de l'obscurité ou du désert que la guerre civile a fait autour d'elles, et lancent par les soupiraux des fioles de pétrole, des allumettes chimiques, des chiffons enflammés."70 De geruchtenmolen ging zijn gangetje waarbij sommige kranten schreven over groepen vrouwen, kinderen en mannen die betaald werden om huizen in brand te steken. In de pers van Versailles werd bericht over affiches met de afkorting BPB, Bon pour Brûler, die zouden geplakt worden op mogelijke doelwitten. Door de massahysterie zag men overal pétroleuses en werden onschuldige, meestal arme, vrouwen midden op straat aangehouden en beschuldigd van brandstichting. Honderden zouden zo ter plaatse veroordeeld en geëxecuteerd worden.⁷¹ Op een eigenaardige manier geeft zelfs Maxime Du Camp, de conservatieve vrouwenhatende journalist, toe dat de legende vals is. "Dès la matinée du 24 Paris fut pris de folie. On racontait que des femmes se glissaient dans les quartiers déjà délivrés par nos troupes, qu'elles jetaient des mèches soufrées par les soupiraux, versaient du pétrole sur le contrevent des boutiques et allumaient partout des incendies. Cette légende excusée, sinon justifiée, par l'horrible spectacle que l'on avait sous les veux, était absolument fausse; nulle maison ne brûla dans le périmètre occupé par l'armée française."72 Vanzelfsprekend wordt ook in het kamp van de Commune het bestaan van de brandstichtsters volledig ontkend. Louise Michel schrijft in haar typische revolutionaire stijl: "Il n'y eut pas de pétroleuses. Les femmes se battirent comme des lionnes, mais je ne vis que moi criant le feu! le feu! devant ces monstres."73. Lissagaray heeft het over elfenverhaaltjes en Karl Marx ontkent in een interview met de New York Herald – de krant die Thiers opriep meer communards te executeren - dat de Internationale bevelen gaf aan de leiding van de volksopstand en dat er geen enkel bewijs was voor het bestaan van de pétroleuses. De journalist van dienst trad hem, verrassend, bij.

Alhoewel het in brandsteken van gebouwen als oorlogstactiek had plaatsgevonden, staat het buiten kijf dat de *pétroleuse* an sich een hersenspinsel was met als louter doel de Commune in diskrediet te brengen. Het waren vooral de kunstenaars en cartoonisten die de mythe levendig hielden. Ze stelden de *pétroleuses* voor als heksen, soms bijgestaan door gecorrumpeerde kinderen, die brandstof door de vensters goten. Anderen hadden varkenssnuiten of beestachtige kenmerken. In de pro-Commune prenten daarentegen werden de brandstichters als slachtoffer van het repressieve Versailles regime verbeeld. In beide gevallen, het voor en tegenkamp, waren de afgebeelde vrouwen nooit seksueel aantrekkelijk. De gruwel van de branden in de hoofdstad kon enkel weergegeven worden aan de hand van een onnatuurlijke, vrouwelijke figuur. Om het vrouwelijke te onderstrepen werden de *pétroleuses* steeds afgebeeld in een jurk ondanks de vele getuigenissen dat de communardes regelmatig mannenkleren droegen.⁷⁴

De krijgsraad buitte de mythe verder uit tijdens de processen en het veroordelen van de communardes.⁷⁵ In één van de rechtzaken werden vijf vrouwen beschuldigd van het aanleggen van vuren in de Rue de Lille en het in brandzetten van de Légion d'Honneur. Toen de vrouwen voor de rechters verschenen focuste de pers naar goede gewoonte op hun fysieke uiterlijk en omschreef hen als lelijk maar ze waren tevens verbouwereerd over het gewone, normale voorkomen van de beschuldigden. De vrouwen droegen hun beste kleren en twee van hen hadden de tijd genomen kleurbanden doorheen hun haar te wikkelen. Dit waren niet de mythologische monsters waarover eerst was bericht maar doodgewone arbeidsters. Elisabeth Retiffe werkte in een kartonfabriek en was een cantinière, Léontine Suetens was een wasvrouw, Joséphine Marchais en Lucie Bocquin waren gewone loonwerkers en Eulalie Papavoine een naaister. 76 Tijdens het proces werden getuigen voorgeleid die bevestigden dat deze vrouwen mee hadden gevochten of gezien waren op de barricaden, gekleed gingen in uniformen of zich tijdens de Commune sierden met rode sjaals maar geen enkele kon met zekerheid bevestigen dat deze communardes vuren hadden ontstoken. De beschuldigden zelf verklaarden deelgenomen te hebben aan de Commune en de gewonden te hebben verzorgd maar weigerden zichzelf als pétroleuses te identificeren. De verdediging wees erop dat de beklaagden slechts ambulancières en cantinières waren geworden in ruil voor een mager loon, dat de feiten bovendien niet bewezen waren en vroeg medelijden voor de arme vrouwen. Hun pleidooi viel in dovemansoren. Elisabeth Retiffe, Joséphine Marchais en Léontine Suetens werden ter dood veroordeeld; Eulalie Papavoine tot deportatie in een enceinte fortifiée en Lucie Bocquin tot 10 jaar eenzame opsluiting. Het gevelde oordeel zorgde voor consternatie, zelfs in het conservatieve kamp. Twee dagen voordien was de leiding van de Commune berecht en waren er 'maar' twee van de zeventien mannnen ter dood veroordeeld (tegenover drie van de vijf onbekende vrouwen). Twee mannelijke leiders waren daarenboven vrijgesproken! De regeringsgezinde Jules Claretie was overtuigd van de schuld van de vrouwen maar hij was de mening toegedaan dat deze straffen niet mochten uitgevoerd worden. Het was duidelijk dat gender, klasse en onderwijs een rol speelden in het berechten van de communardes. Deze vrouwen waren niet schuldig bevonden op basis van de feiten maar omdat hun gedrag afweek van de gevestigde normen en waarden. Als politieke activiteiten vrouwen in immorele wezens veranderden dan waren andere immorele of illegale

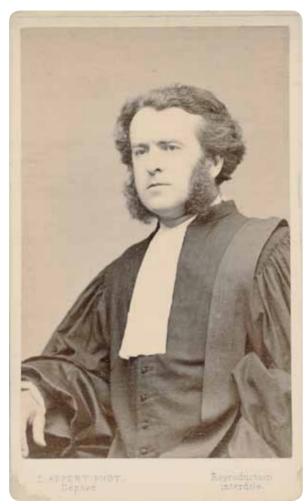


Eulalie Papavoine (1846-1875) Naaister, ambulancierster tijdens de Commune



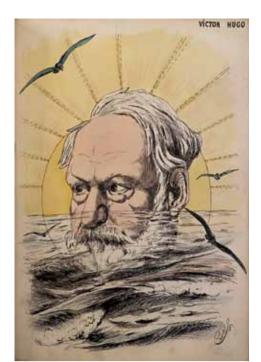






Eugène Protot 1839-1921) (links boven) Advocaat, verkozene, André Rouselle (rechts boven) Eugène Manchon (links onder), Charles Floquet (1828-1896) (rechts onder)





Caramel. Portret van Victor Hugo (1802-1885) Schrijver, dichter en essayist. Een van de belangrijkste en invloedrijkste Franse romantische auteurs van de 19de eeuw

activiteiten – zoals seksuele relaties buiten het huwelijk – een bewijs van politiek engagement. Deze logica volgend werden uitgebreide dossiers van de beklaagden aangelegd met aandacht voor hun seksueel gedrag. De drie vrouwen die de doodstraf ontvingen waren niet gehuwd of hadden - in de ogen van de aanklagers - geen legitieme relatie. De twee andere hadden 'overspel' gepleegd maar kregen een lichtere straf omdat ze geen voorafgaand strafblad hadden.

Victor Hugo was één van de verontwaardigde burgers die het onrecht aanklaagde. Zoals veel auteurs eerder deden ter verdediging van communardes, benadrukte hij dat één van de vrouwen een moeder was.

"L'une d'elles est mère et devant son arrêt de mort, elle a dit: 'c'est bien; mais qui est-ce qui nourrira mon enfant?' [...] Ainsi, voilà une mère qui va mourir et voilà un petit enfant qui va mourir aussi par contrecoup. Notre justice a de ces réussites. La mère est-elle coupable? Répondez oui ou non. L'enfant l'est-il? Essayez de répondre oui."77

Het is niet duidelijk of de tussenkomst van Hugo de rechters heeft beïnvloed maar de straffen van de ter dood veroordeelden werden omgezet naar levenslange dwangarbeid en verbanning naar Guyana.

Louise Michel

Op 17 december 1871 verscheen de bekendste communarde, Louise Michel, afzonderlijk voor de zesde krijgsraad. Ze wou geen gerechterlijke bijstand en nam verantwoordelijkheid voor al haar daden. Waar andere vooraanstaande opstandelingen zoals Élisabeth Dmitrieff, André Léo en Paule Minck op tijd Parijs waren ontvlucht, had Michel zichzelf aangegeven in ruil voor de vrijheid van haar moeder. Haar voorkomen, ze was volledig in het zwart gekleed, en haar onbuigbare revolutionairen houding tijdens het tribunaal hielpen mee haar mythe vorm te geven. Ze werd nooit vervolgd als pétroleuse alhoewel ze beweerde "une barrière de flammes aux envahisseurs de Versailles" op te richten. Door schuld te bekennen en verantwoordelijkheid te aanvaarden voor haar daden (ook voor feiten die ze niet had gepleegd) verdedigde ze de Commune. Meer nog ze nam haar lot en eigen handen en wou sterven. "ce que je réclame de vous [...] c'est le champ de Satory, où sont déjà tombés nos frères. Il faut me retrancher de la société [...] Si vous me laissez vivre, je ne cesserai de crier vengeance, et je dénoncerai à la vengeance de mes frères les assassins de la commission des grâces [...] J'ai fini ... Si vous n'êtes pas des lâches, tuez-moi." Toen het verdict, deportatie en opsluiting in een 'versterkte omwalling' viel, riep Louise Michel opnieuw "je préférais la mort." 78

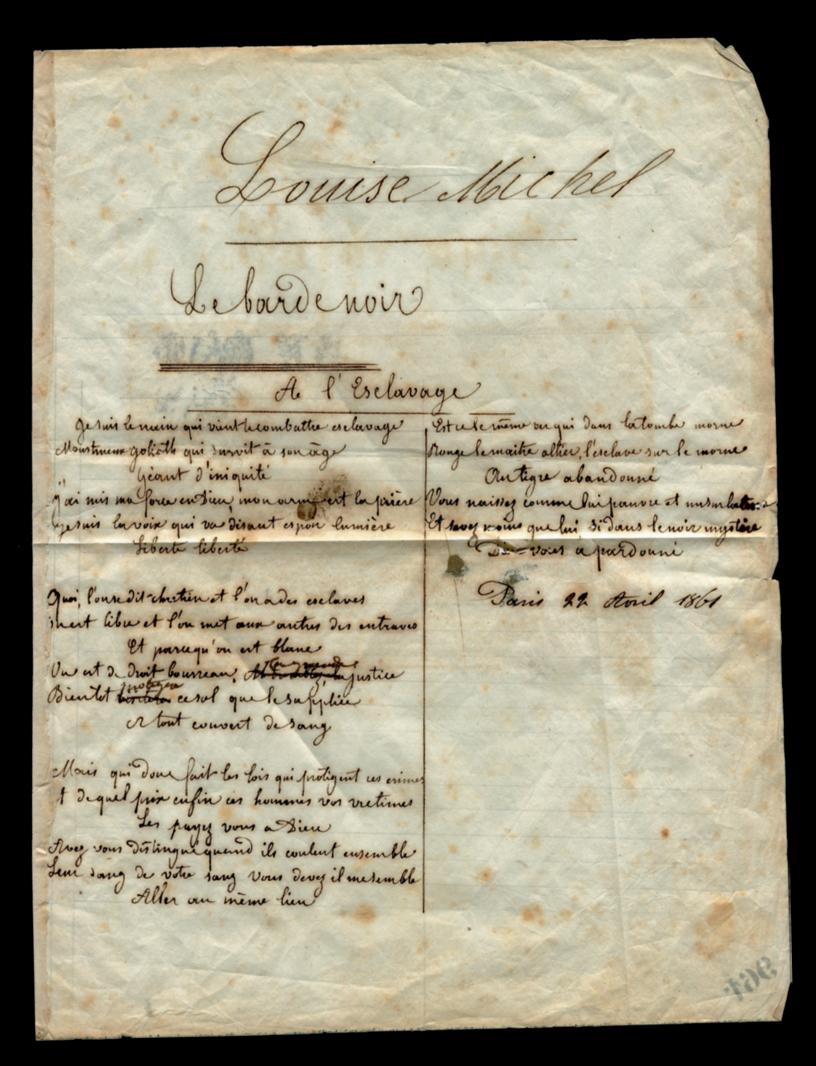
Gedurende de 72 dagen van de Commune was Louise Michel overal in Parijs te vinden als redevoerster, verpleegster en soldate . Haar leven en strijd werd doorheen de tijd legendarischer. Haar eigen poëtische, passionele geschriften en getuigenissen alsook haar daden, zoals het vergeven van de man die een moordaanslag op haar pleegde, droegen bij tot haar mythe. In teksten van bewonderaars kreeg (en krijgt) ze een bijna heilige aura. Zo werd ze na haar terugkeer uit Nieuw-Caledonië door zowel voor- als tegenstanders omschreven als *La Vierge Rouge*. Over de origine van deze titel is er nog wat onenigheid. Belangrijker is dat de *Rode Maagd* niet enkele refereert naar een fysiek persoon maar synoniem werd voor de sociale revolutie en in het bijzonder de Commune. Conservatieve auteurs en tekenaars haalden opnieuw alle (typische) truken van de foor te voorschijn om de *Rode Maagd* niet te omschrijven als een heilige maar als manwijf.⁷⁹

Louise Michel werd geboren als een buitenechtelijk kind op het kasteel van Vroncourt in de Haute-Marne. Haar moeder, Marianne Michel, was er dienstmeid bij een familie die openstond voor republikeinse idealen. Haar vader was wellicht de zoon van de kasteelheer Charles-Etienne Demahis. Ondanks dit alles stonden de Demahis in voor haar opvoeding en zag Charles Etienne erop toe dat Louise de filsofen van de Verlichting las maar evengoed kennis maakte met poëzie en muziek. Bij het overlijden van haar 'grootouders' werd de *château* door de schoondochter verkocht en moesten Louise Michel en haar moeder verhuizen. De jonge Louise wilde niet trouwen maar zelfvoorzienend zijn en besliste onderwijzeres te worden. Na het behalen van haar diploma, wilde Michel niet de eed afleggen aan Napoleon III en kon ze bijgevolg geen lesgeven in de publieke scholen. Ze richtte dan maar zelf verschillende 'vrije' scholen op. Ze hoopte echter ook van haar pen te kunnen leven en publiceerde haar eerste gedichten in *L'Écho de la Haute-Marne*. Haar eerste teksten werden gekarakteriseerd door een christelijk medeogen en hadden een opstandige toon. Na een kort verblijf in Parijs, richtte ze nog enkele scholen op in de Haute-Marne en geconfronteerd met de ellende in de regio schreef ze aan de prefect met een idee "*de créer un bureau de bienfaisance, créer des chantiers, des ateliers publics, car le pain manque*." ⁸⁰

In 1855, op haar zesentwingstigste, verhuisde ze naar Parijs en vestigde zich in het pensionaat van Mme Vollier in de rue du Château d'Eau. Ze schreef zich ook in voor de volkscursussen in de rue Hautefeuille, waar de sprekers en toehoorders overtuigde republikeinen waren. Op verzoek van een van de professoren



Louise Michel (1830-1905) Onderwijzeres en schrijfster, alom aanwezig tijdens de Commune. Levenslang anarchistische militante



Louise Michel. Le barde noir, Parijs 22 april 1861





Eugène Appert (1830-1890) Fotomontage. De terechtstelling van Louis Rossel, Pierre Bourgeois en Théophile Ferré te Satory op 28 november 1871

ging Louise Michel les geven in de école professionnelle van de rue Thevenot. Hier kwam ook de Ligue du Droit des femmes soms samen en zo raakte Michel bevriend met Maria Desraimes en André Léo. Gepassioneerd schrijfster, pent ze essays neer over het onderwijs. Daarnaast componeert ze enkele gedichten onder het pseudoniem Enjolras, naar de held van de Saint-Merry barricaden uit het epos Les Misérables van Victor Hugo. Tot zijn dood onderhield ze een briefwisseling met hem. Na de processen tegen de communardes schreef Hugo met zijn gedicht Viro Major, een 'vurige' hommage aan haar:

Ayant vu le massacre immense, le combat Le peuple sur sa croix, Paris sur son grabat, La pitié formidable était dans tes paroles. Tu faisais ce que font les grandes âmes folles Et, lasse de lutter, de rêver, de souffrir, Tu disais : j'ai tué! car tu voulais mourir.

Tu mentais contre toi, terrible et surhumaine. Judith la sombre juive, Arria la romaine Eussent battu des mains pendant que tu parlais. Tu disais aux greniers: J'ai brûlé les palais! Tu glorifiais ceux qu'on écrase et qu'on foule. Tu criais: J'ai tué! Qu'on me tue! - Et la foule Ecoutait cette femme altière s'accuser. Tu semblais envoyer au sépulcre un baiser; Ton œil fixe pesait sur les juges livides; Et tu songeais pareille aux graves Euménides...

In 1867, aangedaan door de armoede die rond haar woekert, richtte ze samen met Marguerite Tinayre, Étienne Delamarche en de schoenmaker Fortuné Henry de consumentencoöperatie de "Société des Équitables de Paris" op. Ze frequenteert in Parijs de middens van de oppositie en raakt bevriend met Eugène Varlin en ontmoet een jonge groep Blanquisten waaronder toekomstige leiders van de Commune zoals Raoul Rigault, Émile Eudes en Théophile Ferré. Louise Michel is een bezige bij en legt in deze periode de fundering voor de sociale strijd die haar leven zal domineren. In Montmartre richt ze een nieuwe school op en maakt er kennis met de burgemeester van het 18de arrondissement, Georges Clemenceau, wiens paden ze kort daarop bij de aanvang van de Commune opnieuw zal kruisen. In november 1870 wordt ze verkozen tot voorzitster van het Comité de vigilance du 18e arrondissement en voert ze het woord in de vele debatten in de clubs. Tijdens de gevechten tegen Franse regeringstroepen vinden we haar overal. In Neuilly, Moulinaux of aan het fort van Issy maar voornamelijk bij het 61ste bataljon waartoe ze behoorde. "Maintenant, on se tait, c'est la lutte; il y a une montée où je cours en avant, criant: 'À Versailles! À Versailles!' Razoua me jette son sabre pour rallier. Nous nous serrons la main en haut, sous une pluie de projectiles. Le ciel est en feu, personne n'est blessé!"81 Ze stelt voor om Thiers te vermoorden in Versailles maar onder andere Théophile Ferré weet haar te overtuigen van de waanzin van het plan en merkt daarbij op dat ze nooit onontdekt Versailles zou bereiken. Om het tegendeel te bewijzen, vermomde de eigenzinnige Louise Michel zich en begaf zich in het kamp van de tegenstander waar ze propaganda maakte voor de revolutie om vervolgens moeiteloos terug te keren naar Parijs. Na de Semaine sanglante en haar arrestatie wordt ze zoals duizenden anderen opgesloten in het kamp van Satory, vervolgens overgebracht naar de gevangenis van Chantiers en op 15 juni in de correctionele gevangenis van Versailles geplaatst. Ze schrijft tijdens haar gevangenschap het gedicht Les Œillets rouges82 voor haar geheime liefde, Théophile Ferré, die op 24 november 1871 zal worden geëxecuteerd.

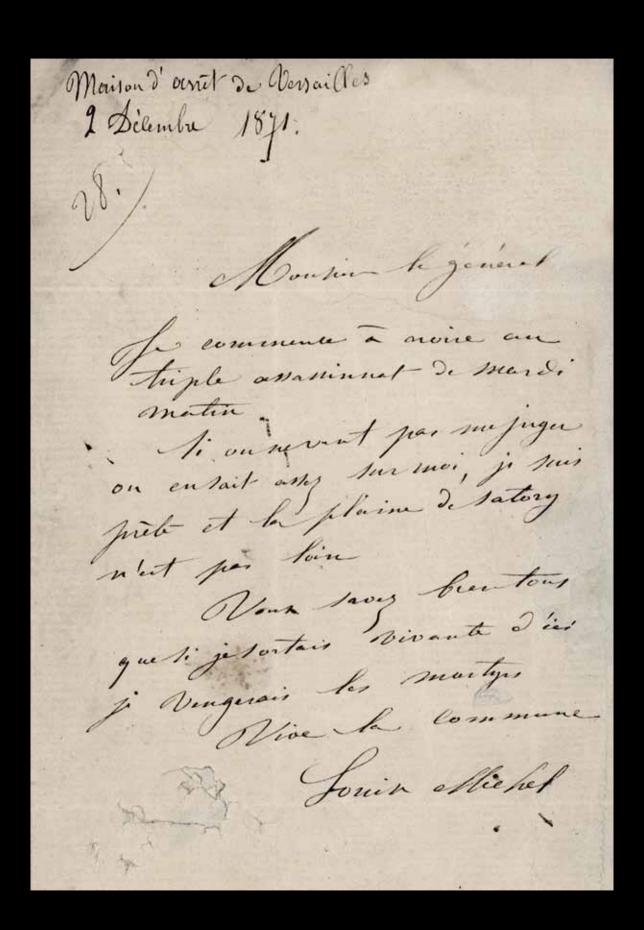
Si j'allais au froid cimetière frères jeter sur votre sœur comme une espérance dernière quelques rouges œillets en fleur

Dans les derniers temps de l'empire lorsque le peuple s'éveillait rouge œillet ce fut ton sourire qui nous dit que tout renaissait

Aujourd'hui va fleurir dans l'ombre Des noires et tristes prisons Va fleurir près du captif sombre Et dis lui bien que nous l'aimons

Théophile Ferré (1846-1871) Boekhouder, militant blanquist, een van de belangrijkste figuren van de Commune, lid van het Comité van Openbare Veiligheid

In afwachting van haar deportatie naar Nieuw-Caledonië werd Louise Michel opgesloten in de abdij van Auberive in haar geboortestreek, die voor de gelegenheid veranderd was in een gevangenis.



Brief van Louise Michel aan generaal Appert naar aanleiding van de terechtstelling van Rossel, Bourgeois en Ferré, 2 december 1871

tene. Peu a pour la bien Luidique au nE, ail chand. Co journal commune toujours à 8: de motion. Vers 8 h la 6 / mai merered. his prent are N. M.E. V: nous allow piegus 8", pin la hire touche, uil couver, par de tolui , un pour de pluis "ail brulane in desect. be week hale E. 11. E. avant more un Veritable troupeau Le Souffluis Luiseur not cour , lui un anount pour tous, les oufauts but entremement hume. Ce matin au reppear de 8 1/2, m? Petit, chef du touvoir de la tramportation, me rent compte de la visite joursalier qui el alle faite an Si Pacaille, foral. Lacaille ne veur plus mouris le fain. il civit à Brissar la papitaite) de dite on set la lettre. Ci-joint le bellet : mon cher citograp brissar, surla premise qui print fait quancum punitrois n'est encoureus - il faut site dans la caga que di quelquin a peen la lettre que ment den aule quiel la servette, ou lie a que en a fait afin de mettre fin à une punction, qui soit herr furgio la nouvelle Caledonie, el qui nat par Supportable . - fe vous dine la mais of tous. Le foral Brissan a reini tous le avris asses Bustille nombree il a lil a mi? Petit persone ne parles ti pe se le dis par nous Sommes un volonte. Ofprie cette recinion le foundate Dupont at vene like a m? Petit - la lettre al tombe par time, fai mis le peit lessus, puis fai trouvi moyen de la ramanor, la mettre dans la bouche, la jeter por le Sabord (Sambline) Ceit facheur que tour bla me Soil la lettre et que fai la photographie de cafante racoule. ala nous approud quils formen une bouse entrate, prins nous Javour que Rousseur, Bristar, Dupose, Lacarer Soul les têtes dangereure ; elles commonser en montre Plus que jumais je suis décide à mettre avec en tout passage qui irà commungar, et ala juiquan moullage te Noumea Must assit belle . au jur E. S. & calme plat, are Salar ME patit.

Tijdens de twintig maanden opsluiting schreef ze er drie boeken: *Le livre des morts, La conscience* en *La femme à travers les âges.* Ze correspondeerde er met vriend en vijand zoals de kapitein Briot van de vierde krijgsraad of kolonel Gaillard. Haar overtuigingen kregen het beste weerklank in haar gedichten *Chant de Mort à mes frères* en *Eternité.* In augustus 1873 werd ze samen met negentien andere communardes met de fregat *La Virginie* naar Nieuw-Caledonië getransporteerd.

De veroordeelden werden gedurende de vier maanden lange tocht opgesloten in kooien maar mochten af en toe een wandeling maken op het dek. Een inzicht in de schrijnende toestanden gedurende zulke transporten lezen we in het logboek van de kapitein Lapierre die in 1873 met zijn schip de *Loire*, dwangarbeiders en vrouwen van communards vervoerde. Hij besteedde veel aandacht aan de hygiënische omstandigheden en de kwaliteit van het voedsel omdat hij hiermee hoopte het sterftecijfer tot een minimum te beperken. De kapitein begreep bovendien niet waarom de communards op een hoopje werden gegooid met gewone criminelen en zedendelinquenten. "Mon attention est surtout sur les communards féminins, qui veulent joindre leurs hommes. De plus, les communards ne veulent pas être considérés comme des forçats de droit commun, ils se sentent supérieurs aux autres prisonniers. C'est une erreur de notre temps de ne pas reconnaître un délit politique"⁸³

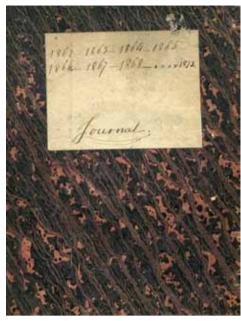
Één van Louises reisgenoten was de boekbindster Nathalie Le Mel. Een andere compagnon was Henri Rochefort die op spectaculaire wijze van de Pacifische eilanden zal ontsnappen. Toen zij in Nieuw-Caledonië aankwamen, wilde de directeur van de bajes de vrouwen onderbrengen in een strafkolonie die iets gastvrijer was, maar door nonnen werd beheerd. Daarvan wou Louise Michel niets weten. Sinds de communardes zoals mannen waren veroordeeld, moesten ze dan ook maar dezelfde straf ondergaan. Eerst werden de gevangenen opgesloten in het kamp Numbo op het schiereiland Ducos waar ze in strooien hutten leefden. Het eten was er slecht, het water brak. Veel gevangenen stierven er aan ondervoeding. Daarna werd ze samen met Nathalie Le Mel en een aantal andere vrouwen in de Westelijke baai gevestigd. Louise Michel toonde een interesse in de fauna en flora van het land en kreeg van de koloniale gouverneur toelating de palmbomen van het eiland te bestuderen. De leergierige Michel raakte tevens gefascineerd door de lokale bevolking, de Kanaken, wiens cultuur en taal ze bestudeerde en waarover ze in 1885 bij haar terugkeer in Frankrijk een boekje, *Légendes et chansons de gestes canaques avec dessins et vocabulaires*, publiceerde.

Haar onderzoek en relatie met de Kanaken moet evenwel met een zeer kritisch oog bekeken worden. Louise Michel toonde in tegenstelling tot de Franse kolonisator en veel communards sympathie voor de inheemse bevolking maar hield wel vast aan de toen courante evolutionaire visie dat bevolkingen en culturen historisch rangschikte. Deze theorie stelde dat de "onbeschaafde" groepen in de beschavingshiërarchie konden opklimmen als zij werden geholpen door een meer "geavanceerde" groep. Ze zag de Kanaken niet per se als minderwaardig maar als kinds en levend in het stenen tijdperk. In haar 'antropologische' onderzoek naar de fabels en liederen van de Kanaken besteedde ze hoofdzakelijk aandacht aan de verhalen met een prominente vrouwenfiguur en bracht ze, hier en daar, aanpassingen aan waardoor de orale tradities een feministisch karakter kregen. Zo wilde ze de Kanaken op een positieve manier (als gecultiveerd) aan de Europeanen voorstellen en, niet onbelangrijk, haar eigen politieke doelen dienen.

De Kanaken spreken tot op de dag van vandaag achtentwintig talen die historisch en spiritueel verbonden zijn met bepaalde eilanden binnen de archipel en regio's van het bergachtige hoofdeiland, Grand Terre. Om met handelaars en tussen de verschillende gemeenschappen te kunnen communiceren, gebruiken ze *bichelamar*. Een lingua franca samengesteld uit Engels, Frans, Portugees, Polynesische en Zuidoost-Aziatische dialecten en de Kanak-talen. Louise Michel was gefascineerd door deze pidgin waarin ze de mogelijkheid zag om over klassen en gemeenschappen heen te communiceren. Een soort levend Esperanto maar dan niet artificieel. 85

Toen in 1878 een grote opstand van de Kanaken tegen het Franse koloniale regime uitbrak, sprak Michel haar steun uit voor de inheemse bevolking. De meeste andere communards vochten aan de zijde van de Franse staat tegen de opstandelingen in ruil voor strafmindering. Ataï de grote leider van de opstand werd uiteindelijk vermoord en onthoofd. Zijn schedel en dat van zijn tovenaar – geneesheer Andja, werden voor tweehonderd franc verkocht aan een dokter en respectievelijk bewaard in het *Musée d'Ethnographie du Trocadéro* en het *Musée de l'homme* te Parijs. Pas in 2014 werden de lichamelijke resten naar hun vaderland gerepatrieerd en er ceremonieel begraven. ⁸⁶

In 1879 werd de straf van Louise Michel verlicht tot 'déportation simple' en vestigde ze zich in Noumea waar ze eerst kinderen van gedeporteerden onderwees en daarna muziek en tekenles in de gemeentelijke meisjesschool doceerde. Op 11 juli 1880, toen de algemene amnestie werd afgekondigd, reisde Louise Michel via Melbourne en Londen terug naar Parijs. Op 9 november 1880 werd ze op het perron van het station van Saint-Lazare door Georges Clemenceau, Louis Blanc, Henri Rochefort en enkele duizende mensen opgewacht.



Logboek van kapitein Lapierre, commandant van de Loii in de periode (1862-1873). In 1873 bracht hij een aantal



Louise Michel (1830-1905)

Geraadpleegde literatuur

Charles Bertall, The Communists of Paris, 1871: Types-Physiognomies-Characters, 1873;

Jules Clartie, Histoire de la Révolution de 1870-71, 1872;

Gaston Da Costa, *La Commune Vécue*, 1903-1905;

Cynthia Debien-Vanmaï, Le rôle des bagnards dans la colonisation pénale en Nouvelle-Calédonie, 2010; Denise De Weerdt en Catherine Oukhow, met medewerking van Francis Sartorius; woord vooraf door Carlo Bronne, De commune van Parijs 1871 in boek en beeld, 1971.

Maxime Du Camp, Les Convulsions de Paris, 1881;

Carolyn J. Eichner, Civilization vs Solidarity: Louise Michel and the Kanaks, 2017;

Paul Fontoulieu, Les églises de Paris sous la Commune, 1873;

Gay L. Gullickson, Unruly Women of Paris. Images of the Commune, 1996;

André Léo, Les Femmes et Les Mœurs : liberté ou monarchie, 1869;

Benoît Malon, La troième défaite du prolétariat français, 1871;

Catulle Mendès, Les 73 journées de la Commune, 1871;

Louise Michel, La Commune, 2015 (1898); Prosper-Olivier Lissagaray, Avant-propos par Jean Maitron, Histoire de la Commune de 1871, 1976 (1876);

Claudine Rey, Annie Gayat & Sylvie Pepino, Petit dictionnaire des femmes de la Commune. Les oubliées de l'histoire, 2018;

Michèle Riot-Sarcey, De la "tricoteuse" à la "pétroleuse" ou les figures répulsives de la "femme publique" in 48/14, La Revue du Musée d'Orsay n°10, 2000;

Alain Saussol, L'insurrection de 1878, in L'Héritage, Essai sur le problème foncier mélanésien en Nouvelle-Calédonie, (1979) 2013 ;

Eugene W. Schulkind, Le rôle des femmes dans la Commune de 1871 in Revue d'Histoire du XIXe siècle - *1848*, 1950;

Édith Thomas, Les "Pétroleuses", 2019 (1963);

Les Amis de la Commune de Paris 1871, La Commune: l'action des femmes, z.d.;

Websites

www.maitron.fr

www.gallica.bnf.fr

www.archives.paris.fr

www.macommunedeparis.com

www.commune1871.org

- 1 Het Petit dictionnaire des femmes de la Commune de Paris bevat de biografieën van meer dan 800 communardes. Volgens het officiële rapport van de Assemblée Nationale werden er na de val van de Commune, 1051 vrouwen gearresteerd en opgesloten in Versailles. Dit cijfer bevat echter veel hiaten. Zo zijn de tientallen willekeurig geëxecuteerde gevangenen er niet in opgenomen. Exacte cijfers over gesneuvelde vrouwen op de barricaden bestaan niet.
- 2 Gullickson, p. 224.
- 3 André Léo, *La Révolution sans la Femme, La Sociale*, 8 mei 1871 n° 39 in Riot-Sarcy, p. 61.
- 4 Les Amis de la Commune de Paris 1871, La Commune: l'action des femmes, p. 1.
- 5 De Weerdt en Oukhow, p. 23.
- Schulkind, p. 15.
- 7 "Inférieure à l'homme par la conscience autant que par la puissance intellectuelle et la force musculaire, la femme se trouve définitivement, comme membre de la société tant domestique que civile, rejetée sur le second plan : au point de vue moral, comme au point de vue physique et intellectuel, sa valeur comparative est encore comme 2 à 3. Et puisque la société est constituée sur la combinaison de ces trois éléments, travail, science, Justice, la valeur totale de l'homme et de la femme, leur apport et conséquemment leur part d'influence, comparés entre eux, seront comme 3 X 3 X 3 est à 2 X 2 X 2. soit 27 à 8
- 8 Juliette La Messine, *Idées anti-proudhoniennes sur l'amour*, *les femmes et le mariage*, 1858.
- 9 Thomas, p. 57.
- 10 Léo, pp. 129-131; Gullickson, p. 129.
- 11 Petit dictionnaire des femmes de la Commune, lemma Léodile Béra, pp. 49-50; lemma André Léo, www.maitron.fr,
- 12 Thomas, p. 64.
- 13 Gullickson, p. 128.
- 14 Jules Vallès in Thomas, p. 65
- 15 Michel, p. 71.
- 16 Lemma Adèle Esquiros, www.maitron.fr.
- 17 Lettre-journal de Paris : gazette des absents, nr 23, donderdag 5 januari 1871. 18 Arthur Rimbaud, Faim, https://www.poetica.fr/poeme-137/arthur-rimbaud-faim/.
- 20 Eugène Varlin vluchtte in maart 1870 kortstondig voor de repressie naar Brussel en vervolgens naar Antwerpen waar hij geholpen werd door de secretaris van het Antwerps Volksverbond, Victor Buurmans. Lemma Eugène Varlin, www. maitron.fr.
- Thomas, p. 74.
 22 Petit dictionnaire des femmes de la Commune, lemma Sophie Doctrinal, p. 111.
- 23 Gullickson, p. 173; Lemma Jules Allix, www.maitron.fr.
- 24 Schulkind, p. 17. 25 Thomas, pp. 76-78.
- 26 Lemma Félix Belly, www.maitron.fr.

- 27 ; Gullickson, p. 100.
- 28 Molinari (Gustave de) in Thomas, pp. 83-84.
- 29 Guerre franco-prussienne de 1870-1871 : 150 ans, Archives de Paris.
- 30 Thomas, p. 84.
- 31 Gullickson, p. 26.
- 32 Thomas, p. 91.
- 33 Cfr p. 94; Da Costa, p. 21.
 34 Da Costa, pp. 20-21; Gullickson, pp. 37-38.
 35 Michel, pp. 199-204.
- 36 Ray, Gayat & Pepino, pp. 11-13.
- 37 Thomas, p. 118.
- 38 Cfr, p. 120; Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés les statuts La Commune de Paris
- 39 Journal Officiel, 7 mei 1871, Journal officiel de la République française (Paris. 1870) année disponible1871 Gallica (bnf.fr); Thomas, p. 124.
- 40 Thomas, pp. 125-131.
- 41 Petit dictionnaire des femmes de la Commune, lemma Anna Korvin-Krukovskaja, p. 163; lemma Anna Jaclard www. maitron.fr; lemma Victor Jaclard www.maitron.fr.
- 42 Beisson Georges, Les clubs sous la Commune (commune1871.org).
- 43 Voor een overzicht zie Edith Thomas, pp. 141-152; Fontoulieu, 1873 en www.maitron.fr.
- 44 Gullickson, p. 110; Thomas, pp. 110-116.
- 45 Fontoulieu, p. 119 en p. 64. 46 Gullickson, p. 110.
- 47 Cfr, p. 112.
- 48 Gullickson, pp. 115-116.
- 49 Du Camp, pp. 60-61; zie Gullickson, p. 116 voor meer duiding over de uitdrukking "*la pluralité des hommes*".
- 50 Claudine Rey, L'enseignement sous la Commune (communei871.org).
- 52 La Commune : l'action des femmes, p. 11.
- 53 Journal Officiel, 22 mei 1871; Lemma Anna Jaclard (Korvin-Krukovskaja) in Petit dictionnaire des femmes de la Commune, p. 163.
- 54 Thomas, p. 222.
- 55 La Commune : l'action des femmes, p. 13.
- 56 La Sociale, 6 mei 1871 in Thomas, p. 206.
- 57 Een geweer gebruikt door het Franse leger van 1866 tot 1874.
- 58 Penthesilea is in de Griekse mythologie de koningin hogepriesteres van de Amazones.
 59 Théroigne de Méricourt was tijdens de Franse Revolutie een voorvechtster van vrouwenrechten en politieke activiste.
- 60 Mendès, pp. 134-135. 61 Claretie, p. 651; Gullickson, p. 105.
- 62 Thomas, p.208; Gullickson, pp. 136-140.
- 63 Cfr, p. 209.
- 64 Thomas, p. 213.
- 65 Bertall, 1873; Gullickson, p. 108.
- 66 Lissagaray, p. 368; Michel, p. 274.
- 67 Gullickson, p. 169.
- 68 Cfr, p. 169. 69 Cfr, p. 172.
- 70 Le Monde Illustré, 3 juni 1871, p. 343.
- 71 Thomas, p. 242. 72 Cfr, p. 243.
- 73 Michel, p. 274.
- 74 Gullickson, p. 189. 75 Voor een gedetailleerd overzicht van de rechtszaken tegen communardes zie Thomas, pp. 244-258; Jacques Rougerie, Proces des communards, 1964.
- 76 Gullickson, pp. 206-207.
- 76 Guinckson, pp. 200-207.

 77 Victor Hugo, *Depuis l'exil*, 1871-1876, pp.17-18 in Thomas, p. 259.

 78 Gazette des Tribunaux, 18 december 1871 in Thomas, pp. 284-287.
- 79 Gullickson, p. 156.
- 80 Petit dictionnaire des femmes de la Commune, lemma Louise Michel, pp. 200-205; lemma Louise Michel www.
- 82 Er bestaan verschillende versies van het gedicht. Dit is de versie zoals bewaard in het Musée de l'Histoire vivante te
- 83 Logboek van kapitein Lapierre, 1873, Collectie Jessy en Ronny Van de Velde, Antwerpen
- 84 Thomas, p. 327.
- 85 Eichner, Civilization vs Solidarity: Louise Michel and the Kanaks Salvage.
- 86 Debien-Vanmaï; Alain Saussol

Sur la promesse qui m'est faite qu'aucune punition n'est encourue il faut dire dans la cage que si quelqu'un a reçu la lettre qui m'est demandée, qu'il la remette ou dise ce qu'il en a fait afin de mettre fin à une punition qui doit durer jusqu'à la Nouvelle Calédonie et qui n'est pas supportable. Je vous serre à tous la main,

Na de val van de Commune werden meer dan vierduizend opstandelingen gedeporteerd naar Nieuw-Caledonië. Sommigen werden er opgesloten, anderen genoten er een zekere vrijheid en nog anderen verrichtten er, al dan niet vergoede, dwangarbeid. De communardes on communardes werden samen met gewone criminelen op verschillende fregatten en stoomschepen naar de kolonie in de Stille Zuidzee oceaan getransporteerd. Een lange reis waarbij de spanning tussen bemanning,

Lacaille"

DE BRIEF VAN LACAILLE

De *citoyen* Henri Brissac was niet één van de minste. Als socialistische journalist nam hij tijdens de revolutie van 1848 uitgesproken republikeinse standpunten in en was een aanhanger van de utopische socialist Charles Fourier. Reeds in 1847 klaagde hij in een pamflet in dichtvorm de penibele situatie van de Parijse vrouwen aan. Het gedicht eindigt met:

"Femmes! ainsi toujours sur vous le malheur plane!
Le malheur dans le luxe ou dans la pauvreté,
Le malheur pour l'épouse ou pour la courtisane,
Le malheur dans la honte ou dans la chasteté!
Ah! relevez vos fronts mornes, et patience!
Le mal ne vaincra pas l'Amour et la Science!
Voyez cette lueur qui perce sa prison,
Et va bientôt dorer et les monts et les plaines?
C'est l'aube qui déjà colore l'horizon,
L'aube du jour divin où tomberont vos chaînes!

gedetineerden en politieke gevangenen soms hoog opliep.

Dieu doit à tous le bonheur des élus: Votre jour vient, femmes! ne pleurez plus!"²

Hij schreef later voor verschillende socialistische kranten zoals *le Combat* en was één van de oprichters van het blad *La Commune*. Tijdens de Parijse opstand werd hij benoemd tot de secretaris van de *commission éxecutive* en vervolgens tot die van de radicalere *Comité de Salut Public*. De 5de krijgsraad veroordeelde hem tot levenslange dwangarbeid op het eiland Nou. In het scheepsjournaal noteerde de kapitein dat "*Rousseau, Brissac, Dupont, Lacaille*" "des têtes dangereuses" zijn. Henri Brissac bedreigde openlijk de commandant van het transport wat hem duur kwam te staan. Hij werd gedurende drie maanden opgesloten in de kooien in het ruim.³ Bij aankomst werd hij dubbel geketend opgesloten. In zijn gevangenisdossier wordt hij omschreven als "journaliste enragé, homme très dangereux, bon à fusiller".⁴ Tijdens zijn verdere verblijf in Nieuw-Caledonië werd hij gekoppeld aan een criminele gevangene die hem sloeg en moest hij tweemaal per week de beul assisteren. Over de mensontererende behandelingen schreef Brissac later verschillende getuigenissen en gedichten. Na de amnestie vestigde de journalist zich opnieuw in Parijs waar hij een boekenwinkel openhield. Hij publiceerde de rest van zijn leven socialistische artikels en brochures.

De kwestie over de brief van Lacaille blijft onduidelijk. De kapitein noteerde in zijn scheepsjournaal dat de journalist Dupont hem liet weten de brief via de kannonluifels te hebben weggegooid. Een leugen zo blijkt want enkele zinnen verder schrijft de kapitein in het bezit te zijn van de brief en de foto's. Wou Dupont, Lacaille of Brissac in bescherming nemen? Of hen juist blameren? Het blijft gissen. Uit de dossiers van de verbannen communards valt wel op te maken dat het gaat om de

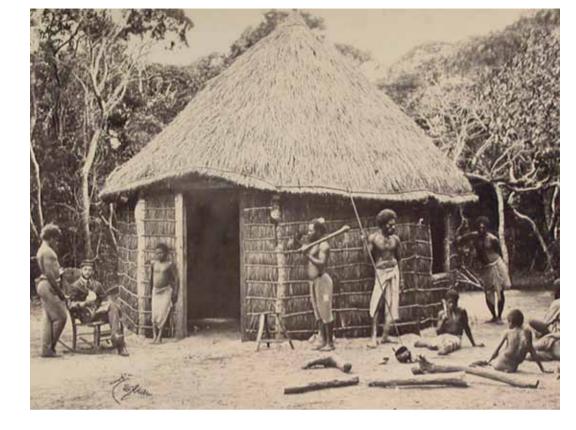
Jen a une promitis em dut Dieren Jun n'et per supportate.

Je vous serve tour les mans

Brief van Charles Lacaille aan Henri Brissac, tijdens de overtocht van La Loire naar Nieuw-Caledonië, 1873

тЯ







Allan Hughan (1834-1883). Hut van een officier op l'Île des Pins (Nieuw-Caledonië), ca 1880 Allan Hughan (1834-1883). Eerste kamp van de gedeporteerden van de Commune bij hun aankomst op l'Île des Pins (Nieuw-Caledonië), november 1872

Ernest Robin (1844-na 1904) Kamp van gedeporteerden in Nieuw-Caledonië, 1872

I Charles Lacaille, dossier individuel de condamnés au bagne, nr 5158; lemma Charles Lacaille, www.maitron.fr

² Brissac, Les Femmes, p.7.

³ Baronnet en Chalou, Communards en Nouvelle-Calédonie. Histoire de la déportation, p. 300.

⁴ Henry Brissac, dossier individuel de condamnés au bagne, nr 5160 / 418; lemma Henri Brissac, www.maitron.fr

⁵ Aminthe Dupont, dossier individuel de condamnés au bagne, nr 5192; lemma Aminthe Dupont, www.maitron.fr

⁶ Mathurin Rousseau, dossier individuel de condamnés au bagne, nr 4851 / 2665 / 3051.

J'attendrai gu von h'ay avoyé dem ou trois deshins, et je von doment ale, di von von son von la price . Je he von von son son terrain maisternet: il faut comais plas mon de present present la price de la registra von de mi ciria.

Et penis, vogos! et vo von de mi ciria.

Et penis, vogos! et von von an travallem son le main, un d'ixièmi da Chatrain on de prése de la carrent son price deux le reven, et le la détache huignant pour le cervain, et le la détache huignant pour le celle he le prime : on mangre on vive appelle timbe : mains! le Vermerch n'auxit pour la celle he le mains! le Vermerch n'auxit pour la dipionne : il acui un aboir entre la cet les voges lonn gon.

Printant! mais et un hait. Puis, el se companier on se levreit ted uni que cert u'es choses. Enfin!

Voter letter bent be flow a marrownia et le bilas. elle m'a fait pleisir - et pourtur je me legrette prus Paris; n'était vons et deun on trois autres, comme armis, je n'ai perdre mieur, comme paysage somber, j'ai tromé mieur, comme carder de femille et bondure de fleurs, je n'ai pas à me policiale. et le list n' pres la qui te' de Mendon et la soil n' pres la qui te' de Mendon et la soil n' pres la qui te' de Mendon et la l'il n' pres la qui te' de cui per l'oden l'aille! Comme tout as autres, tout alte de l'est de la coine! herbe d'innet lente le voussi et le crime! herbe d'innet lente le voussi et le crime! herbe d'innet lente le voussi et le crime! herbe d'innet le present de louge, cilabongre d'inserve de l'esqui que j'allai mouin par vingt blessi, je corgai que j'allai mouin

me ture, man je me jarai, to je turivais per minely de or files tovami dans a Prid gain in avait pos he vairme! J'ai citappe' of he most our poutors, at he' agains! Je his libe, libe at human of he bestead our Flance you down he journe de webst. I'd you a me; et gue he belle, in 'spregnet apris avoir fait me berger, je report noir, Von ogg que l'exil me m'est pas bien bund! You ogg que l'exil me m'est pas bien bund! Je his le practant j'ai ébauchi em priere, comment in David Copperfield or me manue.

Comment a David Copperfield or me manue.

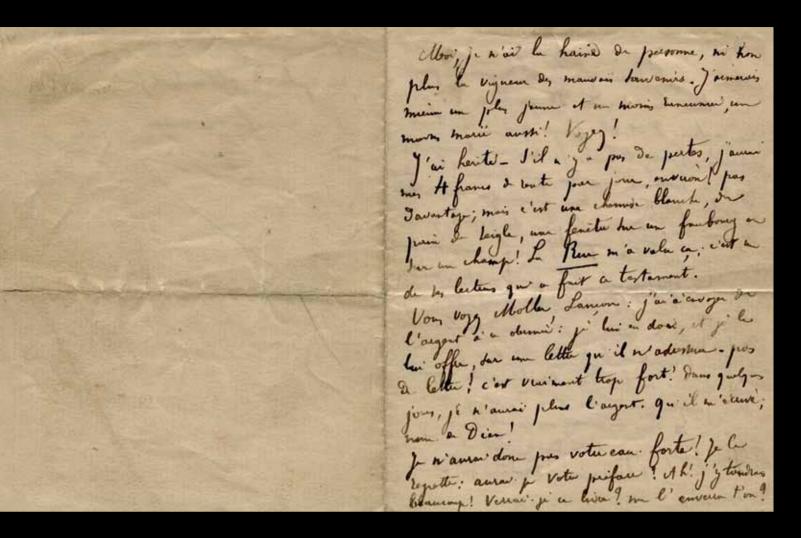
C'est a dui continue le topement d'en bleque.

C'est a dui continue le topement d'en bleque.

C'est a dui continue le topement de felle qui ont beauch de prince des autient de prince de felle qui ont beauch de l'aute de prince des autes de l'en de l'

dange don a platet die bon framais. Ven grands driver - une pour le poetits. le dermini page d'assum, ellastuis. le este en wywi I moi et I'm on dem auters. try - vous go or vendred at Phet ynelpus uns des mineros que promunant entre guelyus in menio de com que brant intal? ligge som for guly in powert or enorgh un artile Pair touts le bemaire. Tuislant me hait! Yougen ! go derint !! ctuy gum on non d'attich at d'aident à he proposer. It , and tout, by leminis un Destri de France: il fautiait austi una page de Pais. Vota aris, la dessons. I Dovi je men tena à Lomber . angul as je fran tradin man articles an

Jules Vallès (1832-1885) Lettre à un ami graveur, Londres, 1871. Après la Commune, Jules Vallès s'est enfui en Belgique, puis il s'est réfugié à Londres. Il sera condamné à mort par contumace en juillet 187 Jules Vallès se sent libre en exil et ne regrette pas Paris, « ce grand cimetière de fédérés » à « l'odeur de sang caillé ». Pourtant le souvenir de Martin, ce jeune homme qui a pu être fusillé à sa place, ne cesse de le hanter



Je Suis dispose à le page: Ji beuis vrement suien le bise - ja ai lu le premier familles aux heurs humiliantes It peulleurs on pe le cachai: il est telle page que m'a tant blesse! Adung le moi: je tenseum l'argent, tont de trute. L'aurou je opeis demani? I autem est done un brev green que vous collèbres aven hei? j'aimeroi, pour la dijuite, qu'il m'cirreit une letter Don d'exem mais de leget, m'cirreit une letter Don d'exem mais de leget, peur, hour pourquei! N'a parlon plus, m'a votre pries aven Taillade! De, vers! Vous avez votre pries aven Taillade! De, vers! Vous avez l'espet, on com, c'est inorme! les dem à l'espet, on com, c'est inorme! les dem à l'espet, on com, c'est inorme! les dem à l'esse l'oris au les d'une comidie vive, ague! Dam que que, amuis vous vous lappaters mes l'aproches et vous m'avones vos legrets!

Pren finie, une question tuite Est I veri qu'un jour homme nomme Morter qui et set

mon commonsal ch Laveur a cte fusible a
ma place? Oh! as hait jours!

A worrs

Jules Vallès (1835-1885) Brief aan een vriend graveerder, London, 1871. Na de Commune is Jules Vallès eerst naar België gevlucht en heeft daarna een onderkomen in Londen gevonden. In juli 1872 zal hij per verstek ter doo'd veroordeeld worden

Jules Vallès voelt zich vrij in ballingschap en mist Parijs niet, "dat grote kerkhof van gefedereerden" met "de geur van gestremd bloed". Maar de herinnering aan Martin, de jongeman die in zijn plaats had kunnen worden neergeschoten, blijft hem achtervolgen



- 3. Hector Denis. 4. Eugène Robert
- 5. Paul Janson. 6. Van Caubergh
- 8. César De Pacpe.

12. Camille Standaer

- . Désiré Bris Eugène Steens
- 14. Laurent Verrycker

- 15. Prosper Voglet
- 6. Léon Monniez. 17. François Haeck. 18. Agathon De Potte
- 1. Soul Dewachter.

Idmond Van Bevere

- 26. Verhaelebeek.

 - 29. Félix Frenay.
- Philippe Conen. 33. Constant Goetschald
- 34. Abel Massart.
- 35. Albert Delwarte

« VOUS AUREZ DÉIÀ APPRIS NOTRE TRIOMPHE ABSOLU. PARIS EST SUBLIME! »

La Commune de Paris de 1871 ne sera sans doute jamais intégrée au « canon flamand ». Pourtant, bon nombre de compatriotes ont sympathisé avec cette lutte et sont même montés sur les barricades. Ensuite, ils ont propagé leurs idées dans des gazettes et autres publications d'imprimeurs progressistes à Anvers et à Bruxelles, ce qui a eu un impact considérable sur le développement du mouvement ouvrier anarchiste et présocialiste naissant.

Ainsi, l'Anversois Jozef Jorssen a principalement imprimé, jusqu'à son décès en 1880, des journaux progressistes et libéraux tels que L'Opinion, De Trompet et De Fakkel¹. Sa petite imprimerie produisait en outre l'hebdomadaire De Werker, l'organe de la Volksverbond fraîchement fondé et qui devient une section de la Première Internationale en 1868. Cinq ans après la fin sanglante de la Commune de Paris et à la demande de l'éditeur bruxellois Henry Kistemaeckers, il actionne les presses de ce qui allait devenir l'un des plus importants rapports de témoins oculaires du soulèvement populaire. Cet imprimeur inconnu est ainsi le personnage clé inattendu d'un récit de communards, libraires socialistes et francs-maçons anversois et de l'élite culturelle bruxelloise de cette fin de siècle.

Imprimeurs et Internationalistes

Au milieu du XIX^e siècle, le 4^e quartier de la ville d'Anvers, avec tous ses artisans et ses cafés populaires, constitue la base d'opérations idéale pour une première association professionnelle. En 1856, au café *De Rooden Hoed*, établi au Oude Koornmarkt, la première « société de résistance » anversoise voit le jour, le Boekdrukkersverbond. Le premier objectif est de protéger la profession. Aussi, la fédération se profile-t-elle comme apolitique, bien qu'elle ait dès le départ une inclination clairement libérale et progressiste. Sous la direction du progressiste Jan Mees, l'organisation publie Het Werkmansregt, l'une des gazettes qui défendent la cause de la classe ouvrière. Malgré l'existence brève qui fut réservée à cette publication, elle a éveillé une conscience et a jeté les bases de l'Algemene Werkmansverbond et du Komiteit der Volksvoordrachten2.

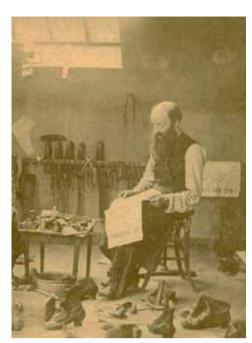
Le 11 mars 1862, l'Algemene Werkmansverbond voit le jour. Moyennant une contribution, les adhérents bénéficient de charbon et de pain à moindre coût et en 1865, l'organisation fonde même une caisse d'épargne, la Volksspaarbank. Mais l'enjeu dépasse le simple soutien matériel. L'association des travailleurs se veut aussi « une école de civilisation pour l'ouvrier » et organise une série de conférences qui « entretiendront l'ouvrier [...] de sa condition et des améliorations de cette condition ». Les intervenants viennent des milieux progressistes et libéraux. En 1863, Harry Peters du journal libéral L'Escault, anime une conférence sur le Conseil de prud'hommes et sur la peine de mort. Jan Mees, le président de la nouvelle association, donne des conférences sur l'histoire nationale. En raison de la contribution mensuelle relativement élevée, le nombre de membres reste assez limité, mais c'est bel et bien l'une des premières organisations à éveiller la conscience des artisans sur la question des classes sociales. Jozef Jorssen, comme d'autres membres du milieu des imprimeurs progressistes, doit avoir assisté à ces conférences, ou tout du moins avoir été au courant de l'existence de l'association des travailleurs. Il a non seulement habité toute sa vie dans le quartier de Sint-Andries³, le berceau du mouvement progressiste anversois, mais Harry Peters est en plus une de ses connaissances4.

En 1864, les conférences connaissent tant de succès qu'on décide de fonder un comité à part, le Komiteit der Volksvoordrachten. Le caractère révolutionnaire de l'organisation et la composition du comité provoquent la méfiance de l'administration municipale et de la presse. Le président d'honneur a beau être le libéral modéré Frans van de Leemput, les autres membres du conseil d'administration font froncer les sourcils dans les cercles conservateurs et catholiques. Le président, Victor Arnould, et le trésorier, Victor Lynen, sont des francs-maçons notoires⁵. Arnould est le président de la section anversoise de « La Libre Pensée » et jouera par la suite un rôle crucial dans les cercles politiques libéraux et socialistes de Schaerbeek et de Bruxelles. Dès qu'il s'installe dans la capitale belge, il adhère au monde littéraire (Art Moderne) et au milieu politique dans lequel évolue également Henry Kistemaeckers.

À partir du 31 octobre 1864, le comité organise chaque lundi une conférence à la « sodalité ». Le public afflue massivement. À partir de la deuxième série d'exposés, on atteint le millier d'auditeurs, ce qui force les organisateurs à déménager dans la salle de concert Variétés et puis à nouveau en 1866, dans une salle de ventes de la Korte Klarenstraat. Le comité profite du moment propice et se rend compte que la classe ouvrière n'a pas uniquement besoin de conférences abstraites, mais aussi de divertissement. Le comité décide alors d'organiser le lendemain de Noël 1864 son premier concert populaire. Le succès est au rendez-vous. « Scintillante de lumière, la vaste salle de concert des Variétés

◀ Alfred Petit. L' Hydre du socialisme en Belgique





Philip Coenen (1841-1892)

est bondée de travailleurs et de quelques messieurs. Plus de seize cents personnes s'y sont retrouvées. Les femmes, séparées des hommes, sont assises en grand nombre dans la partie de la salle qu'on appelle la "fosse", les hommes sont assis ou debout, collés les uns aux autres, des deux côtés de la salle. Avec un public si dense et si nombreux, on n'a jamais vu autant d'ordre, d'attention et de silence profond lors de l'exécution des morceaux et d'autre part, autant de passion, d'excitation, même encore à la fin⁶. »

Mais l'association n'en reste pas là. Victor Arnould prend son courage à deux mains et stimule les ouvriers à ne pas seulement écouter passivement les conférenciers, mais à monter au chapitre et à prendre la parole. Il martèle la nécessité d'une réflexion critique dans un « esprit de tolérance et de libre pensée » afin de les « extirper de l'indifférence et de leur faire prendre conscience du fait qu'il existe un autre destin pour l'homme que de courber l'échine sous la contrainte et d'écouter la parole des autres⁷. » Avec des conférences sur le suffrage universel en 1866, le nombre d'auditeurs double. Le comité gagne par ailleurs en influence lorsqu'il décide de faire imprimer les textes des conférences et de les distribuer aux participants. Jan Mees imprime avec beaucoup d'amateurisme des brochures, qu'il tire entre 700 et 1000 exemplaires, et qui sont commandées jusqu'à l'étranger pour y organiser des conférences sur le modèle anversois.

Entre-temps, l'Algemene Werkmansbond se profile aussi sur le plan politique à travers des meetings lors desquels Harry Peters et Jan Mees fulminent contre l'interdiction de se coaliser et en faveur du suffrage universel. À une de ces réunions, un certain Philip Coenen prend la parole et défend avec ardeur la création d'un parlement séparé, composé de travailleurs et élu exclusivement par des travailleurs. Le projet utopique est désapprouvé, mais le ton est donné. En 1867, après une série de manifestations anti-milice⁸ à Bruxelles, un groupe de citoyens progressistes fonde la Ligue du Peuple. Celle-ci milite pour l'extension du droit de vote et de l'enseignement. Coenen s'en inspire pour créer peu après la Volksverbond anversoise qui, contrairement à la ligue bruxelloise, ne doit pas devenir et ne deviendra pas une organisation citoyenne, mais une organisation ouvrière indépendante.

L'une des premières réunions de la nouvelle *Volksverbond* se déroule au Duc de Brabant, toujours à l'Ancien Marché aux Grains, au cœur d'Anvers. Les membres fondateurs sont tous des artisans : le cordonnier Philip Coenen, l'orfèvre Kobe Labaer, le tailleur de pierres Louis Callewaert et le métallurgiste Frans Bochem. La nouvelle organisation s'en prend aux lois sur la milice et n'œuvre pas seulement pour la réduction des budgets militaires et des impôts de guerre, mais pour l'abolition pure et simple de la loterie, du tirage au sort des appelés, que la vox populi a rebaptisé « l'impôt du sang », parce que cette conscription par tirage au sort vise surtout la classe ouvrière. La fièvre des meetings se répand, on colle des affiches invitant les travailleurs à participer à une réunion au futur siège de la *Volksverbond* anversoise : le Sint-Sebastiaan, situé IJzerenwaag, au cœur du quartier de Sint-Andries¹⁰. Vers 20 heures, la salle est comble. Labaer appelle les six cents auditeurs à mettre sur pied un mouvement pétitionnaire qui doit se terminer par un meeting géant à Bruxelles. Dans les mois qui suivent, on mène campagne – avec succès – dans différents quartiers anversois contre les nouvelles lois. Pour la première fois, des réunions politiques sont organisées et menées par et pour des travailleurs.

Dans ses discours, Kobe Labaer se focalise, tout comme Coenen, sur la nécessité absolue de mener une politique entièrement indépendante. Lorsque Philip Coenen rencontre quelques mois plus tard les internationalistes bruxellois au café Le Cygne sur la Grand-Place de la capitale, leur concept de « représentation ouvrière » sonne comme de la musique à ses oreilles. Peu après, en mars 1868, la *Volksverbond* anversoise devient une section de l'Association Internationale des Travailleurs¹¹.

Fidèles aux bonnes habitudes, les artisans anversois décident d'accompagner la fondation de la *Volksverbond* d'une gazette, *De Werker*. Avec bien des hauts et des bas, celle-ci forme une première génération de socialistes. La gazette, à la composition dilettante et au tirage très modeste, se retrouve sans cesse au bord de la faillite. Les contributeurs sont enthousiastes, mais peu éduqués et rédigent leurs articles avant ou après de très longues journées de travail. Cela donne lieu à des critiques, entre autres, des camarades gantois qui prennent les rênes en main de l'automne 1871 au mois de mai 1872. Après que le tirage atteint 2000 exemplaires, la rédaction déménage à nouveau à Anvers¹². Un certain Jozef Jorssen imprime la gazette assez maladroite. Peu après, ce dernier illustrera son savoir-faire en imprimant l'ouvrage *Histoire de La Commune de 1871*.

En bons élèves de Victor Arnould, la direction de la *Volksverbond* et la teneur de leur gazette sont résolument anticléricales, antimilitaristes et antiroyalistes. La mission consiste à réunir les artisans et à les éclairer. L'oraison funèbre de Philip Coenen aux funérailles du cofondateur Kobe Labaer en dit long : « Les calotins représentent en première ligne la classe possédante, les grands de la terre, et cherchent pour cela à maintenir le peuple dans l'ignorance¹³. » Un sentiment antiestablishment quasi identique ornera une dizaine d'années plus tard l'en-tête du papier à lettres de Henry Kistemaeckers, le libraire anversois parti s'installer à Bruxelles : « Maison de Commission pour toute la librairie française, à l'exception toutefois des ouvrages religieux ou de piété, des

traités, des brochures purement militaires, des écrits apologétiques des rois et des empereurs, des pontifes religieux ou civils et, en général, de tous ces corsaires de l'humanité¹⁴. »

On ignore précisément combien de membres compte la Volksverbond anyersoise. Il ne s'agit sans doute que de quelques dizaines d'artisans, de boutiquiers et d'aubergistes. Les centaines de participants aux réunions ne sont pas des membres effectifs. La cotisation est trop élevée pour eux et qui plus est, bon nombre d'employeurs interdisent toute affiliation à leurs salariés. L'association est extrêmement dilettante et ne dispose pas d'une autorité centralisée. Sa foi utopique et apolitique en un basculement naturel du capitalisme vers le socialisme ne touche pas un large public. Elle ne fonde pas de mutualité et aucune caisse d'assurance maladie ne s'associe à elle. Ce sont les Internationalistes et leurs « sociétés de résistance », comme la fédération des menuisiers ou celle des fabricants de cigares, qui rencontrent le plus de succès. La mobilisation au-delà des associations et fédérations professionnelles lors de la grève des fabricants de cigares à Anvers en 1871 est l'une des seules actions à leur valoir quelques résultats, même si ceux-ci restent limités. Si l'impact direct de l'association demeure très restreint, il pave néanmoins le chemin du futur socialisme à Anvers. Notons que malgré ses liens avec le monde de l'imprimerie, elle ne parvient pas vraiment à l'atteindre. Ainsi, en juin 1872, seize ouvriers imprimeurs du quotidien Het Handelsblad se mettent en grève pour obtenir une hausse salariale. La fédération des imprimeurs du livre accompagne l'action, mais aussi bien la fédération que les grévistes mentionnent explicitement que l'Internationale anversoise n'a rien à voir avec leur action. Les progressistes libéraux entretiennent des contacts bien plus étroits avec les familles d'imprimeurs. Auprès des ouvriers diamantaires, des travailleurs des usines à gaz et des dockers, l'influence de la Volksverbond est minime, voire inexistante, parce que ses leaders se limitent à leur terrain de jeu connu dans le 4^e quartier, auprès de la classe moyenne des artisans à laquelle ils appartiennent eux-mêmes¹⁵.

Élisée Reclus (1830-1905)

Une amitié insolite

À la fin du mois d'avril 1878, le géographe mondialement connu Élisée Reclus fait appel à un certain Victor Buurmans pour l'aider à effectuer une étude sur la ville d'Anvers : « Je commence à t'exploiter en t'envoyant ce petit croquis d'Anvers et de ses forts, copié sur un plan de la ville et sur la carte de l'État-Major. Que signifie ce pont de chemin de fer qui ne se raccorde à rien ? Estil terminé, en construction, ou seulement en projet ? Et s'il est fait ou doit se faire, comment se raccorde-t-il avec le chemin de fer de la rive gauche ? Veuille, mon ami, me renvoyer cette petite carte avec tes annotations d'en comment cet éminent scientifique français s'est-il lié d'amitié avec un Anversois relativement inconnu ?

Le début de la Commune à Paris le 18 mars 1871 provoque un séisme au sein des mouvements ouvriers naissants. Le soulèvement populaire parisien inspire toutes sortes de révolutionnaires qui veulent renverser la société bourgeoise. Les erreurs commises par la Commune et ses échecs ont alimenté – et alimentent encore – les discussions de générations d'anarchistes, de communistes, de socialistes et autre « canaille » rouge. La semaine sanglante – celle du 21 au 28 mai 1871, qui marque la fin violente et meurtrière de la Commune, avec des milliers de communards abattus, des dizaines d'otages exécutés en représailles et la Ville Lumière réduite à une ancienne ruine grecque – déclenche une onde de choc dans la bourgeoisie établie et sa presse. Les conservateurs cherchent un coupable et très vite, le mouvement ouvrier de l'Internationale est montré du doigt. Ironiquement, cette accusation vaut aux Internationalistes une recrudescence soudaine d'attention et le mouvement connaît une brève poussée de popularité alors qu'il se trouve en pleine crise.

Les membres de la *Volksverbond* anversoise acclament aussi la révolte parisienne. Ils ont d'ailleurs une bonne raison pour cela : Victor Buurmans, leur secrétaire, rédacteur en chef et éditeur de la gazette *De Werker* est parti se battre contre les Prussiens dès 1870 et rejoint peu après les Fédérés de la Commune. Le 25 octobre 1870, de la capitale française assiégée par les troupes allemandes, il envoie par ballon une lettre à ses camarades anversois : « Je fais partie du 161° bataillon de la Garde nationale. Nous sommes armés, entièrement équipés et servons aux postes et aux forts. La République nous paie 1,50 franc par jour et nous nous entraînons deux heures par jour. [...] Ayez courage et espoir ! De grands événements approchent. » Le 14 mars 1871, quelques jours avant le déclenchement de la Commune, le véritable révolutionnaire qui sommeille en lui éclate au grand jour : « Frères flamands, ouvrez les yeux, ne restez plus les marionnettes des paillasses libéraux et cléricaux, liguez-vous pour [...] réaliser la libération de la classe laborieuse. » Et quand le combat contre le gouvernement conservateur de Thiers fait rage, ses paroles se font euphoriques : « Vous aurez déjà appris notre triomphe absolu. Paris est sublime¹7! »

Buurmans n'assistera pas à la Semaine sanglante : le 4 avril 1871, lors d'une tentative de percer l'encerclement de Paris à hauteur du fort de Châtillon, il est fait prisonnier par les troupes de Thiers, en même temps que son futur ami Élisée Reclus¹⁸.

190



Félix Nadar (1820-1910) Ballon Le Neptune, 1870

En raison, entre autres, de son existence nomade, on ne sait que bien peu de choses sur l'aventurier Buurmans. Il a grandi à Anvers, dans une famille de la classe moyenne, profondément religieuse. Après la mort de son père lorsqu'il a dix ans, on l'envoie en pensionnat à Lille. Après sa scolarité dans « le Nord », il habite alternativement à Anvers et à Paris. En opposition totale avec les mœurs de sa classe sociale, il a quelques enfants hors mariage avec sa compagne. Sa vie est dure, il perd un fils et une fille en bas âge. En 1864, Buurmans ouvre une librairie à Anvers, au 4 de la Hespenstraat, à proximité du Eiermarkt. Fervent flamingant, il édite l'ouvrage pamphlétaire de l'avocat libéral Constantin Biart, *Défense de la langue néerlandaise et exposé des griefs des Flamands*. Deux ans plus tard, il épouse Elisa Louise Sertilange, la mère de ses enfants, et voyage à Londres et à Paris. En 1867, il demande de l'aide financière à sa famille et leur fait savoir que des temps meilleurs l'attendent dès qu'il sera journaliste¹⁹.

Rien d'étonnant donc que Buurmans, comme les précurseurs de la *Volksverbond* anversoise, trouve du travail en tant qu'imprimeur et typographe, ouvre ensuite une librairie comme son ami Henry Kistemaeckers, fût-elle un échec commercial, et devienne enfin éditeur. Cela correspond parfaitement à son profil d'activiste social de l'époque. En juillet 1869, il réside à nouveau à Anvers et milite au sein du *Nederduitsche bond* une association qui milite pour les droits des Flamands dans le cadre du parti politique belge antimilitariste émanant du Mouvement flamand. Par le biais de ce mouvement, Buurmans entre en contact avec les artisans Philip Coenen et Kobe Labaer et s'affilient à la *Volksverbond* anversoise. Il fait rapidement carrière au sein de la section de l'Internationale, se révèle un orateur talentueux et un bon organisateur de congrès. Pourtant, en sa qualité d'intellectuel, il fait figure d'exception, mais cela joue en sa faveur. Il est presque certain qu'à la fin du mois d'avril 1870, il se charge de l'accueil d'Eugène Varlin, le relieur français qui est l'un des organisateurs de la Première Internationale en France. Après la chute du Second Empire de Napoléon III, Buurmans et Varlin veulent rejoindre Paris au plus vite. Le 4 septembre 1870, la Troisième République est proclamée. Le 6 septembre, Buurmans est à Paris, sa ville tant aimée²⁰...

Victor Buurmans n'est au demeurant pas le seul jeune Anversois à se rendre en France à la fin de l'année 1870. Pierre De Ruysser²¹, un tailleur trentenaire devient capitaine d'un groupe de Fédérés sous la Commune, occupe un hôtel de police et évite de justesse que son régiment n'exécute un commissaire insignifiant. En juin 1871, il est arrêté par les versaillais, condamné à dix ans de prison dont il purgera la moitié. Charles Van Ryckeghem²², un menuisier alors âgé de 23 ans, le rejoint le r^{er} juin 1870 à Paris. Lors de son interrogatoire par un conseil de guerre, il laisse entendre qu'il s'est rallié aux Gardes nationales parce qu'il ne pouvait plus vivre de son métier. À la fin du mois de mai 1871, il est blessé à la jambe gauche lors de combats. Il est condamné pour sa participation à l'insurrection à l'exil en Nouvelle-Calédonie, où il restera jusqu'à son amnistie en 1879-1880²³.

Le Finistère. Le bout du monde. Sur la presqu'île de Roscanvel, la pointe la plus occidentale de la France, Vauban a construit à la fin du XVII^e siècle la première enceinte censée protéger la rade de Brest contre d'éventuelles attaques. Le fort de Quélern, construit par la suite derrière les lignes de fortification de Vauban, sert de prison pour enfermer les inadaptés sociaux, les exclus et les ennemis de la France. Loin des yeux, loin du cœur. Mille communards y sont parqués en attendant des bateaux pour les exiler vers la Nouvelle-Calédonie. Ils n'y sont pas seuls. Les Kabyles algériens ayant pris les armes contre le colonisateur français subissent un sort analogue.

Dans la bâtisse grise et froide dépérit aussi Victor Buurmans. Un rayon de lumière dans cette situation sinistre est la rencontre d'Élisée Reclus. Lors du siège de Paris, cet anarchiste notoire rejoint le bataillon des aérostiers (pilotes de ballons) dirigé par le célèbre photographe Nadar et devient ensuite membre de la Commune. Dans une lettre du 8 juin 1871 à sa deuxième femme, Fanny L'Herminez, Reclus raconte sa vie en prison et son affectation à la bibliothèque. Il enseigne l'anglais à ses codétenus et effectue des recherches pour sa publication *Le Sol et les Races*. Lui-même y suit des cours de néerlandais auprès de son ami Buurmans qui aide aussi d'autres détenus, malgré l'interdiction, ce qui lui vaut 35 jours d'isolement au cachot²4.

Au début du mois d'août 1871, « l'ermite » est transféré. Le gouvernement français ne sait clairement pas que faire de lui. On le change encore 15 fois de cellule. Au bout de onze mois d'enfermement, et sous la pression internationale, entre autres grâce à une pétition que Darwin a aussi signée, Reclus est libéré sous condition de quitter le territoire français. Il se réfugie dans un premier temps dans le Jura suisse, le paradis anarchiste de l'époque, et réapparaîtra en 1894 à Bruxelles.

Entre-temps, le gouvernement belge entreprend des démarches pour rapatrier ses citoyens de France. Victor Buurmans quant à lui ne reste pas les bras ballants. Le 29 juillet 1871, il écrit de sa cellule bretonne au ministre belge des Finances, l'Anversois Victor Jacobs. Son frère, l'homme d'Église Felix Buurmans qui dirige l'Institut Saint-Joseph à Anvers, interpelle aussi le ministre²⁵. La démarche diplomatique du ministre s'avère porter ses fruits. Le 21 janvier 1872, Victor Buurmans est libéré et s'installe avec sa famille à Montreuil, près de Paris. Mais les conditions de vie à Montreuil

sont précaires et rapidement, la fébrilité s'empare de l'aventurier. Il demande à son compagnon de prison, Élisée Reclus, si celui-ci peut lui procurer un emploi dans l'imprimerie internationaliste Guillaume à Neuchâtel. Mais la petite imprimerie des anarchistes est en mauvaise posture et le 19 mai 1872, Reclus écrit à Buurmans : « J'attendais pour te répondre que j'eusse été renseigné par un de mes amis au sujet des chances de prospérité qu'il y aurait pour toi dans le pays de Neuchâtel. La réponse que j'ai reçue était fort dilatoire ; le mieux, je le crains, sera de ne plus y penser pour le moment. Tu comprends combien je serais désolé si je te faisais lâcher le médiocre certain pour n'importe quel incertain. Il serait trop redoutable d'exposer tes enfants à une destinée inconnue. Il faudra donc attendre. Mais le courage ne t'est pas difficile à trouver : nous avons eu tant de misères ! Avec de l'intelligence et l'esprit de solidarité, nous saurons en sortir²6. »

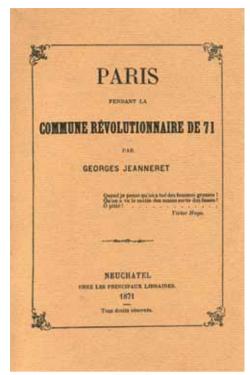
Alors tant qu'à faire, partons pour l'Amérique a dû se dire Buurmans. Avec la véritable fièvre du pionnier, il part pour la terre promise, le pays du « lait et du miel » en novembre 1873. La déception est grande. New York et le rêve américain se révèlent un cauchemar, comme l'écrit Buurmans à la rédaction de la gazette *De Werker*. Le projet de partir pour l'Amérique latine capote et vers 1874, l'Anversois revient en Europe.

En 1878, on le retrouve soudain à Anvers. Notre révolutionnaire est à présent employé d'un membre fortuné de sa famille : le marchand Hertogs, le père du futur bourgmestre de la ville. La mort en bas âge de son fils, les désillusions des premiers mouvements ouvriers et l'échec de la Commune sont autant de coups durs²⁷. Dans un dernier courrier, son ami Élisée Reclus ne peut s'empêcher d'encourager Victor Buurmans, empreint de mélancolie, à continuer d'écrire pour De Werker et lui pose quelques questions pertinentes sur le mouvement flamand, un paradoxe aux yeux de moult internationalistes. Le géographe considère certes l'oppression du néerlandais comme problématique, mais craint qu'une politique trop identitaire ne pousse la lutte sociale à l'arrière-plan et ouvre la voie à l'impérialisme allemand. « C'est un attentat que d'intervenir entre les Flamands et leur langue, leur pensée même, et de leur dire : "Dans telle ou telle circonstance, tu parleras français". Mais tous les droits se tiennent, si les Flamands se bornent à lutter pour la conquête d'un seul droit, flamand, et non du droit humain, comment veux-tu qu'ils nous intéressent et nous entraînent passionnément à leur suite ? Quelques-uns d'entre eux – tu le sais mieux que personne – ont si bien rapetissé leur cause qu'ils l'ont rendue solidaire des conquêtes germaniques. Ils voient dans Bismarck le grand champion de la nationalité : ils parlent même d'abandonner le flamand comme langue littéraire et d'accepter le haut allemand comme langue de leur complète émancipation (Vanderkindere) ; ils préparent enfin les voies à la conquête allemande, qui, je le crains bien, se fera tôt ou tard. Les soldats prussiens reprendront leurs "frontières naturelles" jusqu'à Lille et Saint-Omer et au Pas-de-Calais et, à leur tour, ils seront pour les Anglais les voisins d'en face. Ces événements de l'avenir, je les vois d'avance avec regret, car, plus que tous les autres peuples, les Allemands représentent la discipline, c'est-à-dire la mort²⁸. » Le discours de Reclus est émaillé de préjugés et de stéréotypes, mais par ces mots ne prédit-il pas la prochaine Grande Guerre ?

Ce n'est qu'en 1889 que Victor Buurmans refait surface à Nanterre où il travaille comme employé et secrétaire d'un « comité républicain révisionniste ». Il devient rédacteur de la *Gazette de Neuilly* et vice-président de la section du mouvement boulangiste à Courbevoie.

Le Mouvement boulangiste – fondé par le général Georges Boulanger – s'appuie sur un programme en trois points : « Révision » – une révision complète de la constitution française ; « Restauration » - la réhabilitation manu militari de l'honneur et de la gloire de la patrie française; et « Revanche » - revanche contre l'Allemagne et la reconquête de l'Alsace-Lorraine. Ce parti populiste a des partisans dans quasi toutes les tendances politiques : des monarchistes aux socialistes. Le caractère « anti tout » du parti a dû plaire à Buurmans, car le 28 juillet 1889, il devient rédacteur en chef et directeur politique de l'hebdomadaire qui vient d'être créé, Tambour Battant²⁹. Peu après, il pose sa candidature à la présidence de l'organe administratif du département de la Seine, mais il n'est pas élu. L'Anversois passionné qui se fait désormais appeler Voisin-Buurmans a du mal à avaler sa défaite. En 1891, divers canards de la presse à sensation relatent une bagarre entre Monsieur Voisin et Monsieur Boudeau, le député élu et nouveau directeur politique du Tambour Battant. Pour mettre un terme à la dispute. Buurmans invite son adversaire à lui asséner une gifle au visage en public : « [...] dimanche donc, à trois heures, M. Voisin se trouvait place du Port, au milieu de deux ou trois cents curieux, attendant M. Boudeau, Celui-ci, accompagné de plusieurs camelots, arriva au rendez-vous qui lui avait été assigné. Il se dirigea vers M. Voisin-Buurmans, et, d'un gant qu'il tenait à la main, il lui cingla trois ou quatre fois la figure. M. Voisin-Buurmans lanca alors un long jet de salive sur M. Boudeau. Le député de Courbevoie s'essuya et se rendit à l'hôtel du Faisan-Doré, où l'attendaient plusieurs de ses amis. Tandis qu'il s'éloignait, les partisans des deux adversaires en venaient aux mains et échangeaient force horions³⁰. »

Après ce « duel », on n'entend plus rien de significatif au sujet de Victor Buurmans jusqu'à sa mort, le 24 août 1899, aussi spectaculaire que son existence aventureuse : victime d'un crime passionnel.



Georges Jeanneret. Paris pendant la Commune révolution naire de 71, Neuchâtel, 1871



Prosper-Olivier Lissagaray. *Histoire de la Commune*, 1876. Page de titre. Éditeur Henry Kistemaeckers, Bruxelles

Élisa, sa femme, se déguise en homme et se rend dans l'épicerie où Buurmans travaille comme représentant de commerce. L'à, elle tire à bout portant sur lui parce qu'il a décidé de divorcer pour épouser une autre femme. L'ancien secrétaire de la *Volksverbond* anversoise est alors âgé de 57 ans³¹.

Selon différents journaux, la femme de Buurmans avait précédemment déjà attenté à quelques reprises à sa vie, mais avait été acquittée après qu'il le lui avait pardonné. Dans une lettre de 1870, Victor Buurmans la définit déjà comme « fantasque » et « plutôt mauvaise tête que mauvais cœur », mais il reste bien disposé à son égard³². Lors du procès en février 1900, l'avocat de la famille de la victime lit une lettre d'un certain Reclus : « Buurmans était aussi le modèle des amis et j'ai pu constater avec quelle sollicitude et quelle persévérance de tous les instants il soigna, pendant sa longue maladie, le capitaine Leroux, dont il avait été le fidèle assistant et secrétaire pendant plusieurs années. J'ai eu également l'honneur de recourir fréquemment à ses services et j'ai beaucoup regretté de n'avoir pu le décider à devenir mon collaborateur, car j'appréciais beaucoup ses rares talents d'écrivain, son éloquence naturelle, sa verve abondante, la justesse de ses expressions. Tous les amis de Buurmans ont senti qu'ils perdaient en lui un homme de valeur exceptionnelle³³. » Élisa est finalement acquittée.

Le cadavre est à terre et l'idée est debout

Non pas Victor Buurmans, mais un autre libraire anversois émigré a permis que le mythe de la Commune de Paris perdure à ce jour aux quatre coins du monde.

Henry Kistemaeckers, né le 30 mars 1851, est le fils aîné d'un comptable. Bien qu'issu de la classe moyenne supérieure anversoise, sa vie n'est pas un conte de fées : à l'âge de seize ans, il perd prématurément ses deux parents et peu de temps après, sa sœur Athalie meurt. Il se retrouve seul et responsable de l'éducation de son petit frère Émile. En 1869, il interrompt ses études à la Haute École des Affaires à Anvers pour devenir comptable dans une compagnie de transport maritime londonienne. Dans cette entreprise, il développe ses instincts commerciaux et gravit rapidement les échelons, jusqu'au grade d'officier³⁴.

Derrière chaque grand homme, il y a une femme dit-on : à l'âge de dix-neuf ans, Kistemaeckers convole en justes noces avec Élise Toussaint, la fille d'un maître-brasseur, qui le soutiendra tout au long de sa vie et de sa carrière.

En 1871, Kistemaeckers qui voyage souvent entre Anvers et Londres pour le travail, rencontre lors de ses déplacements d'innombrables Parisiens ayant fui le pays après l'écrasement de la Commune. Kistemaeckers, qui a déjà témoigné de l'intérêt pour le socialisme montant, est fasciné par leur idéalisme et décide de se concentrer sur la diffusion de leurs écrits et de leurs témoignages. Revenu à Anvers, il ouvre une librairie et représente la ville portuaire en tant que délégué au 4° Congrès de la Première Internationale à Bruxelles, où on le désigne secrétaire. Henry connaît les hommes de la *Volksverbond* anversoise. Lui et sa femme participent aux banquets de l'association des libres penseurs Les Solidaires, où ils rencontrent d'éminentes figures (socialistes) telles qu'Emiel Moyson et César De Paepe.³⁷

Sa vie ressemble à un parcours de montages russes : à la fin de l'année 1874, il s'établit à Bruxelles et héberge un communard inconnu, réfugié, sans travail et sans revenu. L'année suivante, il ouvre une librairie sur le Boulevard du Nord³⁶, La Librairie Contemporaine, qui va se spécialiser en éditions exclusives de classiques français que Kistemaeckers importe de France et vend à des collectionneurs et de plus petites librairies. Le bibliophile qu'il est affiche une prédilection pour les belles éditions luxueuses. Des œuvres complètes ou des éditions richement illustrées peuvent paraître spectaculaires sur l'étagère à livres, elles ne sont en tout cas pas destinées à toutes les bourses. Henry Kistemaeckers en vient à avoir un différend avec un de ses fournisseurs, et pas n'importe lequel : le libraire belge trouve qu'il perçoit un pourcentage insuffisant sur certaines publications de Georges Charpentier, l'éditeur légendaire de Zola et de Flaubert, et se plaint que certains volumes sont « horribles et pleins d'incorrections³⁷ ».

Après avoir connu des hauts et des bas, Kist – comme l'appellent ses amis – a amassé suffisamment de moyens financiers pour éditer un manuscrit original en 1876. Mieux encore, il abandonne son métier de grossiste en livres et déménage à la rue Royale pour s'y consacrer à la vente de ses propres publications. Entre 1877 et 1879, Kistemaeckers dirige une maison d'édition qui publie principalement des œuvres d'anciens communards. Sa librairie bruxelloise devient ainsi l'épicentre de « l'assimilation politico-littéraire de la défaite de la Commune par les vaincus³⁸. » La petite entreprise sert en premier lieu un objectif idéologique et connaît très vite des difficultés financières.

Ses débuts d'éditeur, à la fin de l'année 1876, font d'emblée mouche : il devient aussitôt le point de référence littéraire en matière d'historiographie de la Commune. À 25 ans à peine, Kist conquiert

le monde révolutionnaire avec l'enquête-témoignage d'Hippolyte Prosper-Olivier Lissagaray, *Histoire de la Commune de 1871*. Selon le politicien marxiste et fondateur du *Sozialdemokratische Partei Deutschlands*, Wilhelm Liebknecht, c'est la première fois que l'histoire n'est pas écrite par les vainqueurs, mais par les vaincus : « [...] son histoire est devenue un monument aux vaincus, un pilier de honte pour les vainqueurs – tant mieux pour les vaincus, tant pis pour les vainqueurs³⁹! » Lissagaray donne enfin une voix aux sans voix et aux innombrables communards qui ont pris la plume pour témoigner de cette révolte historique.

Prosper-Olivier Lissagaray est issu de la bourgeoisie basque, a suivi des études classiques et s'est spécialisé en littérature (romantique). Après un voyage aux États-Unis, il s'installe à Paris en 1860 où il organise des salons littéraires et écrit des textes de conférence et des articles. Entre-temps, il s'engage à corps perdu contre Napoléon III et son Second Empire et opte résolument pour le camp du socialisme émergent et des mouvements syndicaux naissants. Ci-dessous, une liste de quelques-unes de ses poursuites judiciaires qui en disent long :

5 novembre 1868 : 2 000 F d'amende pour calomnie (Auch)
19 décembre 1868 : 1 mois d'enfermement pour incitation à la haine (Auch)
16 janvier 1869 : 1 mois d'enfermement et 2 000 F d'amende pour incitation à la haine (Auch)
28 janvier 1869 : 1 200 F d'amende pour délit de presse (Auch)
30 octobre 1869 : 500 F d'amende pour infraction à loi sur les réunions (Paris)
24 décembre 1869 : 8 jours d'enfermement pour coups et blessures (Auch)

31 décembre 1869 : 2 mois d'enfermement pour infraction à loi sur les réunions (Paris) 14 mai 1870 : 6 mois d'enfermement et 2 000 F d'amende pour offense à l'Empereur (Auch)

28 mai 1870 : 1 an d'enfermement pour offense à l'Empereur (Paris)⁴⁰

Il ne purgera pas ses dernières peines de prison. Dès le 10 mai 1870, il se réfugie à Bruxelles, une zone franche pour des centaines de journalistes et autres ennemis de l'État français. Après la chute du Second Empire à l'issue de la guerre franco-prussienne, Gambetta le nomme Commissaire de Guerre à Toulouse. Sous la Commune de Paris, il est « un proscrit qui n'a été ni membre, ni officier, ni fonctionnaire de la Commune » en « un ancien combattant sans doute [...] un simple du rang⁴¹. » Lissagaray est le journaliste exclusif des journaux républicains *L'Action* et *Le Tribun du Peuple*. Vers la fin de l'insurrection, il échange sa plume contre le fusil. Du 25 au 28 mai, il se bat sur les barricades du 11° arrondissement et ensuite dans les rues de Belleville. Après la semaine sanglante, il fuit vers l'Angleterre, en passant par la Belgique. C'est donc outre-Manche qu'il écrit sa célèbre *Histoire de la Commune de 1871*. Le 18 juin 1873, le 3° conseil de guerre le condamne par contumace à la déportation et l'enfermement dans une enceinte fortifiée⁴².

Henry Kistemaeckers s'efforce de doter l'ouvrage de Lissagaray d'un grand prestige. En tant que marchand d'éditions bibliophiliques, il porte une grande attention à la forme, au format et à la qualité du papier. Les brochures et livres d'anarchistes et de communards publiés précédemment par des éditeurs suisses paraissent du travail d'amateur et ont une apparence prolétaire. L'impression et les couvertures des ouvrages édités par la Librairie Contemporaine sont par contre minutieuses, esthétiques et très attrayantes⁴³. Pour obtenir ce résultat, Kistemaeckers fait appel à une ancienne connaissance du temps où il fréquentait la mouvance internationaliste anversoise : Jozef Jorssen, l'imprimeur de la gazette *De Werker*.

Le livre, qui n'est pas le premier que publie Lissagaray, reste son ouvrage majeur. Peu après sa fuite, il a écrit un reportage sur les combats des barricades en s'appuyant sur des rapports vérifiés de témoins visuels, *Les huit journées de Mai derrière les Barricades*, publié à Bruxelles dès la fin de l'année 1871, avec sur la page de garde la citation évocatrice de Victor Hugo: « Le cadavre est à terre et l'idée est debout⁴⁴. » Dans ce récit, Lissagaray expose déjà ses talents littéraires et journalistiques. Là où d'autres auteurs sur la Commune adoptent une tournure idéologique et tirent toutes sortes de conclusions sociétales, Lissagaray écrit son récit dans un style anecdotique et entraînant. Pardessus tout, il se révèle un bon historien et se fait un point d'honneur d'étayer son analyse par des faits bien documentés⁴⁵.

Il en va de même pour son chef-d'œuvre, *Histoire de la Commune de 1871*. La belle édition professionnelle de Kistemaeckers compte trente annexes et se base sur une étude critique de publications officielles du gouvernement et de manifestes politiques, de dépêches et d'extraits de presse, de témoignages de participants et de ses propres expériences, le tout joliment listé en ordre chronologique et agrémenté de la contextualisation nécessaire. Lissagaray fustige les historiens dont le travail tend à entretenir les mythes révolutionnaires : « celui qui fait au peuple de fausses légendes révolutionnaires, celui qui l'amuse d'histoires chantantes, est aussi criminel que le géographe qui dresserait des cartes menteuses pour les navigateurs⁴⁶. » Que le livre remporte un tel succès revient en partie à l'image de l'auteur que ses lecteurs et adeptes considèrent comme un « Mousquetaire



Prosper-Olivier Lissagaray (1838-1901)

de la Sociale ». Son statut héroïque de combattant des barricades l'auréole bien davantage que les autres historiographes de la Commune. Qui plus est, il évite de choisir le camp d'un parti ou d'une idéologie et son discours est accessible et acceptable à un éventail très large de partisans du socialisme. On peut difficilement surestimer l'impact de ses écrits sur la commémoration socialiste de la Commune. Ce n'est donc pas un hasard si la famille Marx, qui vit à Londres à cette époque, dévore d'emblée les publications de Lissagaray et les recommande à ses amis et ses sympathisants. C'est d'ailleurs la fille cadette de Karl Marx, Eleanor dite Tussy, qui traduit Histoire de la Commune de 1871 en anglais. Ce faisant, la jeune femme tombe amoureuse du héros des barricades et malgré la réticence de ses parents, elle se fiance avec lui. Cette histoire d'amour et la vie d'Eleanor Marx connaîtront une fin tragique, mais ceci est une autre histoire⁴⁷.

Malgré sa position privilégiée au sein des milieux révolutionnaires, Lissagaray n'adhère jamais à quelque parti socialiste ou anarchiste que ce soit. À son retour d'exil, il prend cependant activement part à la vie politique française. Pour les élections de 1885, il compose une « liste de candidats recommandés par la Bataille ». Tout en haut de cette liste se trouve le nom du géographe anarchiste Élisée Reclus. L'auteur du célèbre slogan « Voter, c'est abdiquer » ne décolère pas, d'autant plus qu'il n'a jamais donné son approbation à cette initiative⁴⁸.

Histoire de la Commune de 1871 connaît surtout du succès en dehors de la France et dans ses versions traduites. En 1877, un informateur de la police bruxelloise des étrangers est au courant que Henry Kistemaeckers a perdu beaucoup d'argent avec la publication de l'ouvrage, malgré toute la réclame. Il faudra attendre vingt ans avant qu'une deuxième édition ne paraisse en France. En 1894, la première version en néerlandais paraît en Flandre, imprimée par le militant gantois et ancien tisseur de coton Jan Foucaert. L'ouvrage fait fureur au sein du Vooruit. L'édition gantoise est dotée d'un ramassis d'illustrations et son format est plus grand que l'édition originale. En outre, Foucaert mentionne sur la couverture qu'il ne s'agit pas d'une simple traduction de l'ouvrage de Lissagaray, mais que le livre se base aussi sur une étude de la Commune de Paris de Domela Nieuwenhuis, datant de 1881. Rien n'est moins vrai. Foucaert a ajouté sur la page titre le nom du chef de file néerlandais du socialisme, très populaire en Flandre pour des raisons purement spéculatives⁴⁹.

Après la parution de la canonique Histoire de la Commune de 1871, la Librairie Contemporaine de Henry Kistemaeckers publie pendant trois ans plusieurs écrits d'exilés parisiens. En 1877, Adolphe Clémence, l'un des fondateurs de la Première Internationale publie une brochure sur le soulèvement et deux ans plus tard, un autre opuscule sur la question de l'amnistie. L'anarchiste notoire Arthur Arnould fait éditer ses notes et ses souvenirs sous le titre Histoire Populaire et parlementaire de la Commune. Le livre de 450 pages est le seul titre du fonds de Kistemaeckers à avoir également été publié en néerlandais50.

Pour la traduction, Kistemaeckers fait appel à un de ses vieux amis de la Volksverbond anversoise et rédacteur de la gazette De Werker, Frans Magermans. En janvier 1874, ce dernier publie dans la gazette un article intitulé Zonder Hend [sans chemise], un scoop à propos de parties fines dans la bourgeoisie anversoise nantie. La publication provoque le scandale connu sous le nom de Floeren Seefhoek qui fait référence au quartier anversois (Seefhoek) où cela se déroulerait et aux masques de velours (floeren), le seul attribut dont ces dames seraient parées à ces occasions. Non seulement ce numéro se vend à bien plus d'exemplaires que d'habitude, mais il devient rapidement un véritable « collector » que l'on paie, quatre, cinq, voire huit francs alors qu'il ne coûte que 10 centimes ! Un temps secrétaire de la Volksverbond, Magermans a donc aussi travaillé en étroite collaboration avec Philip Coenen, Kobe Labaer et Victor Buurmans.

Que Frans Magermans a une plume acerbe ne fait aucun doute. En septembre 1876, il sème la zizanie en accusant les libéraux gantois d'être des « coureurs de bordel » et en octobre 1877, il est poursuivi pour la publication d'un article au titre parlant : « À bas le roi ». L'ancien brossier s'enfuit aux Pays-Bas et écope d'une peine de trois ans de prison prononcée par contumace. Dès qu'il est établi à Breda, il se concentre sur la traduction du récit d'Arnould de la Commune de Paris. Il ne revient en Belgique qu'en 1880 pour y devenir le rédacteur en chef du journal De Strijd, une publication libérale progressiste. À sa mort en 1910, la gazette De Werker mentionne « qu'il vivait reclus ces dernières années et se montrait indifférent envers le mouvement ». En parfaite adéquation avec ses convictions philosophiques, il a droit à des funérailles laïques lors desquelles l'échevin socialiste des Finances, Alfred Cools, prononce son oraison funèbre au nom de l'association La Libre Pensée. Selon ses volontés, Magermans est ensuite incinéré, ce qui est encore exceptionnel à l'époque et en dit long sur le personnage. Pour ce faire, il faut transporter son corps à Mayence, car il n'y a pas encore de crématorium en Belgique⁵¹.

La librairie à Bruxelles se présente comme le « dépôt central » de tous les ouvrages communalistes et fait de la réclame pour des éditions étrangères de Londres, Neuchâtel et Genève. Selon une 20 Décembre 1884





22 Décembre 1885

KISTEMAECKERS

ÉDITEUR

73, RUE DUPONT, A BRUXELLES

Maison fondée en 1875

Belgique pour délit de Presse Six poursuites en SIX ACQUITTEMENTS

-0-d016-0-

Médaille d'argent à l'Exposition Universelle d'Anvers 1885

20 Août 1886





25 & 26 Avril 1890

Dernière page du livre de Victor Hallaux A Naples. Notes familières (1890).

Henry Kistemaeckers. Éditeur à Bruxelles



Henry Kistemaeckers (1851-1934) et sa femme Élise Toussaint, entre 1900 et 1910

annonce publicitaire, on y trouve aussi vingt mille caricatures et affiches et plus de dix mille numéros individuels ou séries de journaux de la Commune. Les collectionneurs peuvent de surcroît y trouver des manuscrits authentiques⁵².

Kistemaeckers n'est pas exclusivement motivé par ses convictions idéologiques, il est aussi un homme d'affaires qui mise sur la fascination de sa clientèle pour tout ce qui est éditions clandestines, et par la suite également pour des éditions « piquantes ». Une édition censurée d'un auteur poursuivi a davantage d'élan et attire plus l'attention. Aussi Kistemaeckers se profile-t-il pleinement comme un éditeur progressiste et libre penseur. Sur les pages titres, il mentionne explicitement qu'il s'agit d'ouvrages « saisis, poursuivis, condamnés et prohibés ». Un brassage de symboles maçonniques, de slogans tels que « fraternité » et la devise internationaliste « Pas de devoirs sans droits », et un bonnet phrygien comme cerise sur le gâteau font office de logo sur les pages de garde des ouvrages édités par la Librairie Contemporaine. Après 1880, lorsque Kistemaeckers assoit sa réputation d'éditeur d'écrivains naturalistes, il réitère cette tactique. La dernière page du récit de voyage de Victor Hallaux, À Naples. Notes familières, ne mentionne pas seulement la médaille d'argent décernée à la maison d'édition lors de l'Exposition universelle de 1885 à Anvers, mais énumère aussi explicitement les procès intentés à l'éditeur : « Six poursuites en Belgique pour délit de Presse. Six acquittements⁵³. »

La rumeur que Kistemaeckers s'apprête à éditer les mémoires de François Jourde, le communard fugitif du bagne de Nouvelle-Calédonie, déclenche la sonnette d'alarme auprès de la police bruxelloise. L'auteur, qui a suivi son manuscrit en Belgique, est dès lors menacé d'expulsion du territoire pour trouble à l'ordre public. Une campagne menée par Henry Kistemaeckers secoue l'opinion publique et suscite assez de commotion pour que la question soit débattue au Parlement. Kistemaeckers se sert habilement du tapage autour de l'affaire pour promouvoir la publication du livre. Ainsi, il diffuse à Bruxelles et à Anvers de grandes affiches qui éveillent l'attention pour la publication et raillent les prétendues « hospitalité cléricale » et « liberté de presse belge ». S'il associe le politique au commercial, on ignore cependant si ce coup publicitaire a aussi renfloué les caisses de son entreprise⁵⁴.

La France constitue le plus grand marché pour les épîtres des républicains et des communards fugitifs. Kistemaeckers garantit à ses auteurs la diffusion de leurs ouvrages interdits dans leur patrie à la faveur du subterfuge de fausses couvertures parfaitement innocentes censées tromper la douane. Entre 1877 et 1881, il édite principalement de la littérature française d'inspiration socialiste. Il s'agit le plus souvent d'exposés propagandistes et de pamphlets à caractère anticlérical, tels que Religion, Propriété, Famille du médecin, chimiste et politicien socialiste Alfred Naquet. Publié précédemment en 1868 en France, l'ouvrage y est interdit et l'auteur est condamné à 4 mois de prison et à une amende de 500 francs. À l'arrière de l'édition belge, Henry Kistemaeckers ajoute les inculpations de la justice française dont l'ouvrage a fait l'objet et une lettre démontrant que l'auteur n'a pas donné son autorisation à la réédition belge. Une astuce roublarde pour éviter de futurs procès et souligner une fois de plus qu'il s'agit de matière « interdite ». Des titres comme Les Tablettes d'un Libre Penseur de Dom Jacobus, mieux connu comme le progressiste libéral Charles Potvin ; La Libre Pensée de L. A. Mercier dont la devise est « Un Dieu dont la religion est incompatible avec la raison est inadmissible » ; et Raison et Religion du journaliste Alfred Fleury ne laissent guère de place à l'imagination. Tous les styles et toutes les formes servent le combat contre la mainmise de l'Église et l'État réactionnaire. La censure du président français Mac-Mahon à l'encontre des romans publiés anonymement du communard émigré Hector France contribue justement à leur succès. Le 30 novembre 1878, la revue L'Artiste écrit que « le président aura plus contribué à multiplier les lecteurs de ce roman que s'il en avait distribué 10 000 exemplaires à ses frais⁵⁵ ».

La force de la maison d'édition bruxelloise réside dans sa vaste gamme. Kistemaeckers ne favorise pas l'une ou l'autre tendance du nouveau mouvement progressiste de gauche. Qu'il s'agisse d'ouvrages du collectiviste Jules Guesde ou de considérations de César De Paepe, tous peuvent compter sur une édition soignée.

En 1878, Henry Kistemaeckers lance un nouveau projet : la collection « Petite Bibliothèque socialiste », avec laquelle il souhaite atteindre un public plus large en publiant des éditions meilleur marché qu'il vend à 1 franc belge, soit un tiers du prix habituel d'un livre. Bibliophile invétéré, il ne peut pas s'empêcher de veiller à de belles fontes de caractères et à du papier de luxe pour ces publications. Il voit grand et veut travailler avec « les meilleurs écrivains socialistes de l'époque ». Ainsi, il annonce des publications de l'Anversois Victor Arnould, avocat, franc-maçon et fondateur du Comité des Conférences populaires ; de Sigismond Lacroix, collaborateur au journal *Le Radical* et conseiller municipal de Paris ; et d'autres militants français⁵⁶.

Passionné, Kistemaeckers va trop vite en besogne et finalement, il ne publiera que trois titres dans cette collection : la nouvelle *Une Maudite* du républicain Léon Cladel, publiée initialement dans

le quotidien *L'événement* en 1875 et qui lui a valu un mois de prison et 500 francs d'amende ; *Essai de Catéchisme socialiste* du communard et chef de file du mouvement ouvrier français Jules Guesde ; et *L'Histoire populaire et parlementaire de la Commune de Paris* d'Arthur Arnould, que Frans Magermans traduira vers le néerlandais.

En raison du manque de lecteurs, de la « radicalité » de l'éditeur qui effraie plusieurs auteurs et de la pression constante des services de sécurité et de la presse traditionnelle, Kistemaeckers met un terme à la collection en 1879. Avec la loi d'amnistie votée en 1880 en France, bon nombre de communards réfugiés à l'étranger rentrent dans leur patrie et ne nécessitent plus les services d'éditeurs étrangers. Cet état de fait entraîne la perte d'un marché important pour Kistemaeckers. Dès 1878, ce dernier connaît des difficultés financières et accumule des dettes. L'ère socialiste de l'éditeur touche lentement à sa fin. Les sujets des livres deviennent plus scientifiques et moins politiques. L'étude sociale *Le budget et l'impôt en Belgique* de Guillaume De Greef, publié en 1883 en est un bel exemple. En outre, l'éditeur est poursuivi à plusieurs reprises par la justice belge, mais grâce aux plaidoiries de ce même De Greef, son avocat et ami proche, le libraire et éditeur est chaque fois acquitté⁵⁷.

À partir de 1894, Guillaume De Greef devient recteur de la nouvelle université dissidente de l'ULB, l'Université Nouvelle de Bruxelles, fondée en réaction à l'annulation par la première en 1892 de la nomination de l'auteur de La Nouvelle Géographie Universelle, Élisée Reclus, au poste d'agrégé de la Faculté des sciences. En raison de ses convictions politiques, l'ami de Buurmans est suspecté à tort de liens avec divers attentats anarchistes qui frappent l'Europe. L'attribution de sa chaire de géographie est remise en cause, entraînant le départ de plusieurs professeurs de l'ULB et la fondation de l'Université Nouvelle. Les cours qu'il donne finalement dans les locaux de la loge maçonnique Les Amis Philanthropes rencontrent un franc succès. À la fin de sa vie, « l'ermite » devient une figure éminente des cercles progressistes et culturels belges et un hôte très apprécié des salons et des conférences. Il meurt en 1905, à Thourout près de Bruges, dans la résidence de villégiature de sa maîtresse, Florence de Brouckère, la tante et belle-mère du politicien socialiste Louis De Brouckère⁵⁸.

Malgré tous ces revers, Kistemaeckers ne tourne jamais le dos à la littérature socialiste. Jusqu'en 1897, il continue à publier des tracts et des brochures, mais vers la fin du siècle, il explore de nouveaux horizons et fait fureur avec la publication de romans et de nouvelles des naturalistes anti-réactionnaires. Publier a toujours été une lutte pour Kistemaeckers, mais cette fois, il affronte « l'ordre moral ». Avec les auteurs de la revue et du mouvement littéraire La Jeune Belgique, entre autres, il conquiert sa place parmi les innombrables imprimeries et maisons d'édition bruxelloises renommées. Une fois de plus, il est aux prises avec l'État belge que la presse française accuse d'agir avec laxisme envers la publication de littérature « pornographique » et de permettre la diffusion de « mauvais livres ». Avec 18 comparutions devant la cour d'assises et 5 poursuites par le tribunal correctionnel, Kistemaeckers est l'éditeur le plus incriminé du pays, mais il n'est effectivement condamné qu'à deux reprises⁵⁹.

Au cours de ses 25 ans de carrière sous le signe de la libre-pensée, de la liberté d'expression et de la transgression de tabous moraux et politiques, Henry Kistemaeckers ne s'est pas fait beaucoup d'amis. Son caractère difficile, la rédaction très personnelle et singulière de textes, la mauvaise gestion financière et la pression sociale n'ont pas seulement mené à des conflits avec l'ordre établi, mais aussi à d'âpres disputes avec ses auteurs. Félicien Rops qui a réalisé quelques illustrations pour les romans et nouvelles de Léon Cladel, Léon Dommartin et Théo Hannon l'a surnommé « Tristemaeckers⁶⁰ ».

En 1902, le rideau tombe. L'éditeur légendaire de la Librairie Contemporaine anticonformiste est condamné et fuit à Paris. La boucle est bouclée. « On illumina ce soir-là au Parquet. Le loup blanc était touché! Comme je n'étais pas habitué à vivre dans la société des tire-laine, des escrocs ou des banqueroutiers, je ne pus me décider à donner à mes persécuteurs la joie de me mettre en cage, et, ma dernière cartouche brûlée, je mis la clef sous la porte, je partis pour l'exil; et à mon tour, je vins demander à la France une hospitalité que jadis j'avais accordée moi-même à ses proscrits de la plume et de l'idée [...]⁶¹ ».

L'Hydre

Entre 1878 et 1879, le Parisien réfugié à Bruxelles, Ernst Vaughn, fonde avec un groupe d'amis belges et de communards exilés le journal satirique *La Bombe*. Sur une caricature d'Alfred Le Petit, publiée le 21 juin 1879, on peut voir un membre du clergé, un magistrat et un entrepreneur qui fixent avec stupeur un monstre à plusieurs têtes représentant chacune le portrait d'un coryphée socialiste⁶². À première vue, il s'agit d'un groupe hétérogène de la bourgeoisie libérale progressiste, de syndicalistes, de francs-maçons et de révolutionnaires notoires. Dans cette compagnie éclectique,

on reconnaît aussi quelques protagonistes de notre récit : Henry Kistemaeckers, Frans Magermans, Philip Coenen, Victor Arnould et Guillaume De Greef. Le dessin illustre bien l'entre-soi, l'existence d'un réseau subtil de relations personnelles qui s'étend aux fédérations professionnelles et aux associations politiques, à la franc-maconnerie, aux milieux littéraires et culturels jusqu'à la Première Internationale⁶³. Le communard anversois Victor Buurmans et le géographe Élisée Reclus auraient pu être ajoutés au puzzle. Jozef Jorssen, l'imprimeur inconnu du chef-d'œuvre de Lissagaray et de la gazette anversoise De Werker, a disparu dans les notes de bas de page de l'Histoire. Il était un personnage en marge du mouvement libéral et présocialiste. Les circonstances historiques et sa présence au bon endroit au bon moment lui ont fait jouer un petit rôle dans la survie du mythe de la Commune de Paris.

Theun Vonckx

Littérature consultée

Colette Baudet, Grandeur et misères d'un éditeur belge : Henry Kistemaeckers (1851-1934), 1986 ;

René Bidouze, Lissagaray, la plume et l'épée, 1991 :

Dennis Bos, Bloed en Barricaden. De Parijse Commune herdacht, 2014;

Boekdrukkers Verbond van Antwerpen, 1856 – 1906, Beknopt verslag over het vijftigjarig bestaan en feestelijkheden ter deze gelegenheid ingericht, 1906;

Bert De Munck et Maarten Van Ginderachter, Over 'drinkebroers' en 'vechtersbazen'. Sociale organisaties, arbeidsverhoudingen en collectieve actie in Antwerpen, 2010;

Gita Deneckere, Sire, het volk mort. Sociaal protest in België (1831-1918), 1997;

Daisy Devreese, Victor Buurmans (1842-1899): Schets van een leven, 1999;

Denise De Weerdt et Catherine Oukhow, avec la participation de Francis Sartorius, préface de Carlo Bronne, De commune van Parijs 1871 in boek en beeld, 1971;

René Fayt, Un éditeur des naturalistes : Henry Kistemaeckers, 1984 ;

Wilhelm Liebknecht, Kleine politische Schriften, 1995;

Prosper-Olivier Lissagaray, avant-propos de Jean Maitron, Histoire de la Commune de 1871, 1976 (1876); Eric Min, De eeuw van Brussel: biografie van een wereldstad, 1850-1914, 2013;

Frans Olthoff, De Boekdrukkers, Boekverkoopers en Uitgevers in Antwerpen sedert de uitvinding der boekdrukkunst tot op onze dagen, 1891;

Élisée Reclus, Correspondance Tome II: octobre 1870-juillet 1889, 1911;

Francis Sartorius & Jean-Luc De Paepe, Belges ralliés à la Commune de Paris, 1985;

Geert Van Goethem, De samenwerkende maatschappij De Werker (1880-1914): de mislukte start van de Antwerpse socialistische kooperatieven, 1991;

Karel Van Isacker S.J., De Internationale te Antwerpen 1867-1877, 1964;

Aad van Maanen, Meneer De Opsteller, De Antwerpse journalisten in de 19de eeuw, 2017;

Juul Verhelst, De Antwerpse drukkerijen 1794-1914, 1966.

- I Frans Olthoff, De Boekdrukkers, Boekverkoopers en Uitgevers in Antwerpen sedert de uitvinding der boekdrukkunst tot op onze dagen, Drukkerij J.-E. Buschmann, Anvers, 1891, pp. 52-53 ; Juul Verhelst, De Antwerpse drukkerijen 1794-1914, 1966, Vereeniging der Antwerpsche Bibliophielen, Anvers, pp. 166-167.
- 2 Karel Van Isacker J.S., De Internationale te Antwerpen 1867-1877, De Nederlandsche Boekhandel, Anvers, 1964 pp. 22-23.
- 3 Jozef Jorssen a habité et travaillé dans différents ateliers, entre autres, au Steenhouwersvest 2629 (= 27), dans la Vrijdagstraat 1, l'Ammanstraat 1, la Reyndersstraat 21, la Hochstettersstraat 21, la Wijngaardstraat 1 et la Lombaardstraat 40, op. cit. Verhelst, p. 167.
- 4 Ibid., pp. 26-27.
- 5 Ibid., p. 28.
- 6 *De Grondwet*, 28 décembre 1864, in : ibid., p. 32.
- Komiteit der Volksvoordrachten. in : ibid., p. 36.
- 8 À cette époque, le terme de milice signifiait armée nationale et la loi sur la milice nationale avait trait au service militaire.
- 9 https://chaf6140.wordpress.com/revues/histoire/vie-pratique/miltaire/tirage-au-sort-des-appeles/. Consultée par la traductrice le 06-02-2021.
- 10 Le Volksverbond a également élu domicile un temps à l'Estaminet Plantijn de Frans Adams dans la Apostelstraat. Adams était administrateur du syndicat des imprimeurs de livres. À partir du mois d'août 1874, le syndicat populaire reprend le Sint Sebastiaan comme base de ses opérations. Ibid., p 61.
- 11 Ibid., p. 57.
- 12 Aad van Maanen, Meneer De Opsteller, De Antwerpse journalisten in de 19de eeuw, UPA, Bruxelles, 2017, pp. 247-279.
- 13 Op. cit. Van Isacker, p. 59.
- 14 Colette Baudet, Grandeur et misères d'un éditeur belge : Henry Kistemaeckers (1851-1934), Éditions Labor, Bruxelles, 1986, p. 17.
- 15 Op. cit. Van Isacker; Geert Van Goethem, « De samenwerkende maatschappij De Werker (1880-1914): de mislukte start van de Antwerpse socialistische kooperatieven », Belgisch Tijdschrift voor Nieuwste Geschiedenis, 1991, n° 1-2, pp. 311-331 ; Bert De Munck en Maarten Van Ginderachter, « Over 'drinkebroers' en 'vechtersbazen'. Sociale organisaties, arbeidsverhoudingen en collectieve actie in Antwerpen », in Antwerpen : biografie van een stad, Meulenhoff/Manteau, Anvers, 2010, pp. 245-273.
- 16 Élisée Reclus à Victor Buurmans, Vevey, 2, Place Orientale, le 25 avril 1878.
- 17 Op. cit. Van Isacker, pp. 93-94; De Werker, octobre 1870 avril 1871.
- 18 Francis Sartorius & Jean-Luc De Paepe, « Belges ralliés à la Commune de Paris », Revue belge d'Histoire militaire, vol. XXIII, n° 8, déc. 1980, P. 730 ; Lemme Victor Buurmans : www.maitron.fr
- 19 Daisy Devreese, « Victor Buurmans (1842-1899): Schets van een leven », in Jan Art, Luc François, Romain Van Eenoo, Docendo discimus: liber amicorum Romain van Eenoo, 1999, Academia Press, Gand, p. 1040.; Op. cit. Van Maanen, pp. 247-279.

- 20 Ibid., p. 1041
- 21 Francis Sartorius & Jean-Luc De Paepe, « Belges ralliés à la Commune de Paris », Revue belge d'Histoire militaire. vol. XXIV, n° 1, 1981, p. 28.
- 22 Francis Sartorius & Jean-Luc De Paepe, « Belges ralliés à la Commune de Paris », Revue belge d'Histoire militaire, vol. XXIV, n° 6, 1982, pp. 580-581.
- 23 D'autres natifs d'Anvers s'étaient préalablement établis, comme beaucoup de Belges, dans la capitale française pour y trouver du travail et y construire une nouvelle vie. Comme d'innombrables communards français et étrangers, il s'agit surtout d'artisans qui habitent dans les quartiers populaires de Paris. La police française a instruit les dossiers des Anversois suivants : le cordonnier Louis Govaerts, le commerçant Henry Somers, le sculpteur Édouard Vandensande, le tailleur Auguste Vanderstock et le paveur Antoine Huybrechts. Voir aussi Sartorius & De Paepe, « Belges ralliés à la commune de Paris », *Revue belge d'histoire* militaire, vol. XXIII, n° 8, 1980, pp. 713-742, vol. XXIV, n° 1, 1981, pp. 11-44, vol XXIV, n° 2, 1981, pp. 149-172, vol XXIV, n° 3, 1981, pp. 251-274, vol XXIV, n° 4, 1981, pp. 383-400, vol XXIV, n° 5, 1982, pp. 495-504, vol XXIV, n° 6, pp. 571-590.

 24 Élisée Reclus à Mme Fanny Élisée Reclus, née L'Herminez. Le 8 juin 1871; op. cit. Devreese.
- 25 Victor Buurmans à Victor Jacobs, le 29 juillet 1871, Quélern-Brest ; Felix Buurmans à Victor Jacobs, Bruxelles, le 4 octobre 1871; op. cit. Devreese, p. 1040.
- 26 Élisée Reclus à Victor Buurmans, Luina di Pazzallo, Lugano, le 19 mai 1872.
- 27 Op. cit. Devreese, p. 1042.
- 28 Élisée Reclus à Victor Buurmans, Naples, le 17 février 1878.
- 29 Op. cit. Devreese, p. 1043.
- 30 « L'Incident de Courbevoie » dans La Charente : Organe Républicain Quotidien, mardi 20 et mercredi 21 octobre 1891.
- 31 Op. cit. Devreese. p. 1043.
- 33 Le Figaro, Le numéro Seine & Seine-et-Oise, vendredi 13 avril 1900
- 34 Op. cit. Baudet, p. 13; Dennis Bos, Bloed en Barricaden. De Parijse Commune herdacht, Nieuw Amsterdam, Amsterdam,
- 35 Op. cit. Baudet, pp. 14-15.
- 36 Aujourd'hui, le numéro 60 de l'avenue Adolphe Max abrite un sex-shop et jouxte un cinéma porno décrépit, Le Paris, au numéro 62.
- 37 Op. cit. Baudet, p. 16.
- 38 Op. cit. Bos, p. 209.
- 39 « Er Hat mit Bezug auf die Kommune das traurige Wort Lügen gestraft «Die Besiegen haben keine Geschichte», und is seine Geschichte den Besiegten zum Ehrendenkmal, den Siegern zur Schandsäule geworden – um so besser für die Besiegten, um so schlimmer für die Sieger! », Willem Liebknecht, Kleine politische Schriften, Tredition Classics, Hambourg, 2012, p. 157; Bos, p. 212.
- 40 Maitron, p. 5. 41 Prosper-Olivier Lissagaray, Avant-propos par Jean Maitron, *Histoire de la Commune de 1871*, Maspero, Paris, 1976, pp. 14-15.
- 42 Lemme Lissagaray: www.maitron.t
- 43 Op. cit. Bos, p. 213.
- 44 Victor Hugo, Actes et paroles, Pendant l'exil, 1867, VIII, Mentana, VII.
- 45 Op. cit. Bos, pp. 213-214.
- 46 Op. cit. Lissagaray (1976), pp. 14-16.
- 47 René Bidouze, Lissagaray, la plume et l'épée, Éditions ouvrières, Paris, 1991, pp. 115-122 ; op. cit. Bos, pp. 212-217.
- 48 Lemme Lissagaray : www.maitron.fr ; op. cit. Bidouze, p. 180.
- 49 Op. cit. Bos, pp. 216-217 et pp. 283-284.
- 50 Op. cit. Baudet, pp. 18-19; op. cit. Bos pp. 209-210.
- 51 Op. cit. Van Maanen. pp. 247-279.
- 52 Op. cit. Bos, p. 210.
- 53 Op. cit. Baudet, p. 18 et pp. 138-139.
- 54 Op. cit. Bos, p. 211. 55 Op. cit. Baudet, p. 19 et p. 31.
- 56 Baudet, pp. 24-26.
- 57 Baudet, p. 26.
- 58 Lemme Élisée Reclus : www.maitron.fr
- 59 René Fayt, « Un éditeur des Naturalistes : Henry Kistemaeckers », in : Le Naturalisme et les lettres françaises de Belgique, numéro spécial de la Revue de l'Université de Bruxelles, 1984, n° 4-5, p. 238.
- 60 Eric Min, De eeuw van Brussel: biografie van een wereldstad, 1850-1914, De Bezige Bij, Amsterdam, 2013, p. 316.
- 61 Op. cit. Favt. p. 239.
- 62 Jean Puissant, *L'hydre du socialisme en Belgique*: www.maitron.fr; op. cit. Baudet, p. 143.
- 63 Gita Deneckere, Sire, het volk mort. Sociaal protest in België (1831-1918), Hadewijch/Amsab, Anvers, Baarn, Gand, 1997, p. 22I.

GEEN RECHTEN ZONDER PLICHTEN.

Abonnementsprijs:

or can have the second of the second of the second of the second second

DE WERKER

Fe undederdingen van algebrew belang worden met dankbanhend opgenomen. – Le Redierte gee versleg van de werken haar teegenometer.

Palkon, brieves, our vreshren tos to stucon, Louisundevest, 75, to Antworren,

Orgaan der Vlaamsche Afdeelingen van de Internationale Werkersvereeniging.

Tijdingen uit Parijs.

Bijsondere briefwisseling van de Werker.

Van onzen vriend en medewerker Victor Buurmans, ontvangen wij den volgenden brief per ballon:

WAARDE VRIENDEN!

Ik zend u dezen brief opdat gij hem aan alle onze vrienden zoudt mededeelen, vergeet er geen enkele. Ik heb de middelen niet om aan allen te schrijven en daarbij weet ik zelfs nog niet of u den tegenwoordigen zal geworden, want ik vertrouw hem aan de grillige zorgen] van een ballon.

Vooreerst en vooral, laat mij foe u te zeggen dat wij ons allen in goede gezondheid bevinden en ontvang hierbijde welgemeende en hartelijke groetenissen van Eugeen Hins en Varlin, zij drukken u allen de hand van over de pruisische liniën. Dit gezegd, verwacht gij van mij zekerlijk talrijke uitweidingen over den toestand van de hoofdstad.

Weet, beste vrienden, dat Parijs oninneembaar is en dit waarlijk in den vollen zin des woords, en dat M. de Bismark, de stad nooit onder zijn gebied zal krijgen. Ik weet wel dat hij niet rekent om ze stormenderhand te overweldigen, wat hem, ik herhaal het, volkomen onmogelijk is; maar... hij rekent op den hongersnood! Ehwel, hij zal nog langen tijd wachten.

Niet dat wij geene wezentlijke verduringen lijden, wel integendeel. Wij betalen de eieren 55 centiemen 't stuk en al 't overige is naar evendigheid. Maar, in weerwil van onze huidige ontbeeringen en de nog vreeselijker die ons te wachten staan, zal Parijs zich nooit overgeven en strijden tot den dood, vast en besloten 't vaandel der algemeene Republiek in de hoogte houdende. Indien bij ongeluk, Parijs moest bezwijken, vaarwel dan, onze droomen van grootheid en maatschappelijke her-

vorming Geheel Europa zon ten prooi zijn aan 't laagste en hatelijkste militaire en klerikale dispotisme dat ooil kan uitgedacht worden. Voor 't overige, hoewel wij zonder greote nieuwstijdingen van 't buitenland zijn, weten wij heel goed dat gansch Frankrijk zich opricht en wapent, gereed om de hoofdstad ter hulp te snellen; kortelings zullen wij dus groote militaire gebeurtenissen bijwonen.

Over 't voorloopig bewind van de nationale verdediging zal ik u niets zeggen. De uur is neg niet gekomen om het te oordeelen. Vooreerst is 't noodig de pruisische macht te vernietigen, later zal 't vraagpunt van 't socialism komen, weke al de andere beheerscht en in welke 't geluk der onde wereld opgesloten ligt.

Misschien zijt glj ook nieuwsgierig om te vragen naar den rol van mijnen nietigen persoon in 't midden der' groote gebeurtenissen waarvan ik den aanschouwer en ooggetuigeben. Ik maak deel van 't 161e bataillon, 1º compagnie, van de nationale garde. Wij zijn gewapend en ten vollen uitgerust en doen den dienst op de posten en vestingen. Het republiek betaald ons fr. 1,50 per dag en dagelijks exerceeren wij gedurende 2 uren. Het gouvernement heeft in alle de bataillons vrijwilligers aangevraagd om den velddienst te verrichten; bereidwillig heb ik mij hiertoe aangeboden, welhaast zal ik dus de punt van den neus der heeren Pruisen zien.Indien ik gedood word zal 't republiek voor de mijne zorgen. In alle geval, zal ik getoond hebben dat ik een man ben en men zal mij er niet dan des te beter om achten en heminnen, 't geen ik zoo wel hoogschat voor mij als voor de zaak van 't socialism, waarvan de voorvechters zonder vrees gelijk zonder verwijten moeten zijn.

Beste vrienden, hoe gaat 't met den Werker? En wat nieuws in België en elders? Ik hoop dat alles om 't beste vooruitgaat en dat gij allen zult volkarden in uw werk van zelfopoffering voor de groote zaak die wij verdedigen. Hebt moed en hoop! Groote gebeurtenissen zijn nabij, en ik heb de overtuiging dat wij welhaast gezamentlijk zullen strijden en ditmaal zegevierend, voor onze groote en heilige zaak.

Vaarwel dan alle mijne vrienden. Denkt somtijds aan ons gelijk wij aan u denken, en rekent op de heldhaftigheid van Parijs, zoowel als op den persoonlijken moed van alle de helegerden, voor de verlossing der hoofdstad en den zegepraal van 't algemeen en maatschappelijk republiek

Gansch van harte aan u,
Victor Buurmans
Parijs, 25 October 1870.

Werkstaking te Seraing.

De burgerij van Seraing en omstreken, misschien afgunstig over het bloedvergieten bij onze naburen, hebben ons dunkens weër eene gelegenheid gezocht om eene tweede editie van de werkstaking van verleden jaar te kunnen opvoeren, dat wil zeggen, diemoordtooneelen welke ons allen nog zoo in het geheugen liggen, te hernienwen.

Hoe anders den ongehoorden maatregel uitleggen, genomen door de maatschappij Cockerill, wij bedoelen hier de loonvermindering van 10 ten honderd, en dit op het oogenblik dat een schrikkelijkn winter zich dreigd voor te doen; het is waar, zij schuilen achter de vermindering in nijverheid, maar, wij vragen het aan ieder die niet door het partijbelang ingenomen is, is dat eene voldoende rede om zich te verontschuldigen, zij die reeds zoo vele Jaren de groote winsten ervan hebben binnengeslokt, terwyl het werkvolk nauwelijks het noodige heeft om van te bestaan?

Dat de werklieden tegen dezen maatregel opkwamen is dusniet te verwonderen, echter ontbreken ons nog de noodige inlichtingen om er verder over uit te weiden.

Verleden weck schreven wij bovenstannde regelen welke, omdat het blad reeds
onder pers was, niet meer konden opgenomen worden en wij sloegen juist den
nagel op den kop. Alle onze inlichtingen
die wij bij de leden van de aldeeling van
Seraing zelve namen, komen overeen met
het verhaal dat er het fransch blad La coiac
des Écoles er over meédeeld; ziehier wat

"GIJ ZULT REEDS ONZE VOLLEDIGE ZEGEPRAAL VERNOMEN HEBBEN. PARIJS IS SUBLIEM!"

De Commune van Parijs in 1871 zal wellicht nooit in een Vlaams canon opgenomen worden. Tal van landgenoten sympathiseerden nochtans ermee en stonden zelf op de barricaden. Hun ideeën droegen ze nadien verder uit in krantjes en publicaties van progressieve drukkers in Antwerpen en Brussel. Dit had een belangrijke impact op de ontwikkeling van de anarchistische, de presocialistische – en de ontluikende arbeidersbeweging.

Zo was er de Antwerpenaar Jozef Jorssen die tot en met zijn overlijden in 1880 voornamelijk progressieve en liberale blaadjes als *l'Opinion, de Trompet* en *De Fakkel* drukte. Zijn drukkersbedrijfje drukte daarnaast het weekblad *De Werker* van het net opgerichte Antwerps *Volksverbond* dat in 1868 een afdeling van de Eerste Internationale werd. Vijf jaar na het bloedige einde van de Commune van Parijs stond hij in opdracht van de Brusselse uitgever Henry Kistemaeckers aan de persen voor wat één van de voornaamste ooggetuigenverslagen van de volksopstand zou worden. De onbekende drukker is daarmee een onverwachte sleutelfiguur in een verhaal over Antwerpse communards, socialistische boekhandelaars, vrijmetselaars en de Brusselse culturele elite van het fin de siècle.

Drukkers en Internationalisten

De Antwerpse 4de wijk was midden 19de eeuw met al zijn ambachtslui en volkscafés de ideale uitvalbasis voor de eerste beroepsverenigingen. In het café 'De Rooden Hoed' op de Oude Koornmarkt werd in 1856 de eerste Antwerpse 'weerstandsmaatschappij', het Boekdrukkersverbond, opgericht. De bond had in de eerste plaats de bedoeling om de toegang tot het beroep af te schermen en stelde zich apolitiek op maar had een duidelijk liberaal – progressief karakter. Onder leiding van de progressist Jan Mees publiceerde de organisatie Het Werkmansregt, één van de eerste krantjes die het opnam voor de werkende klasse. Alhoewel het blad een kort leven was beschoren, wakkerde het een bewustzijn aan en legde het de basis voor het Algemene Werkmansverbond en het Komiteit der Volksvoordrachten.²

Op 11 maart 1862 zag het *Algemene Werkmansverbond* het daglicht, dat in ruil voor een bijdrage voor goedkopere kolen en goedkoper brood zorgde en in 1865 zelfs een Volksspaarbank oprichtte. Maar de opzet ging verder dan louter materiële steun. Het *Werkmansverbond* moest ook een "*school van beschaving voor de werkman zijn*" en organiseerde een reeks lezingen die "*de werkman [...] over zijn toestand en verbeteringen zouden onderhouden*". De sprekers kwamen uit progressieve en liberale hoek. Harry Peters van het liberale blad *l'Escaut* hield in 1863 lezingen over de werkrechtersraad en de doodstraf. Jan Mees, de voorzitter van de nieuwe bond, gaf voordrachten over de nationale geschiedenis. Door de hoge maandelijkse bijdragen was het ledenaantal beperkt maar het was wel één van de eerste organisaties die het klassenbewustzijn bij de ambachtslieden aanwakkerde. Jozef Jorssen moet, zoals andere leden uit het progressieve drukkersmilieu, lezingen bijgewoond hebben of op zijn minst het bestaan van het *Werkmansverbond* hebben gekend. Niet alleen woonde en werkte hij heel zijn leven in en rond St Andries³, de bakermat van de progressieve beweging, hij was bovendien een kennis van Harry Peters.⁴

Tegen 1864 waren de lezingen zo succesvol dat men besloot een afzonderlijke Komiteit der Volksvoordrachten op te richten. Het revolutionaire karakter van de organisatie en de samenstelling van het Komiteit wekte argwaan bij het Antwerpse stadsbestuur en de pers. De erevoorzitter mocht dan al de gematigde liberaal Frans van de Leemput zijn, de andere bestuursleden deden in conservatieve en katholieke kringen de wenkbrauwen fronsen. De voorzitter Victor Arnould en de schatbewaarder Victor Lynen waren beide notoire vrijmetselaars. Arnould was de voorzitter van de Antwerpse afdeling van La Libre Pensée en speelde later een sleutelrol in de liberale en socialistische politieke kringen van Schaarbeek en Brussel. Eens gevestigd in de Belgische hoofdstad maakte hij onderdeel uit van de literaire wereld (Art Moderne) en de politieke kringen waarin ook Henry Kistemaeckers vertoefde.

Vanaf 31 oktober 1864 werden iedere maandag voordrachten georganiseerd in de 'Sodaliteit' die massaal werden bijgewoond. Vanaf de tweede reeks uiteenzettingen zat men aan een duizendtal toehoorders waardoor de organisatoren moesten verhuizen naar de concertzaal de 'Variétés' om in 1866 opnieuw te verhuizen naar een verkoopzaal in de Korte Klarenstraat. Het comité profiteerde van het momentum en besefte dat de werkende klasse niet enkel behoefte had aan abstracte voordrachten maar ook aan ontspanning. Met veel succes organiseerde het comité op de tweede Kerstdag van 1864 een eerste volksconcert. "De ruime van licht tintelende concertzaal der 'Variétés'

◆De Werker, 7 november 1870



Linnig Vue de Sint-Andries, vers 1875

Linnig Zicht op Sint-Andries, ca 1875



Edmond Fierlants (1819-1869) Le Cygne, Brussel, 1864

was gans van werklieden en enige heren opgekropt, meer dan zestienhonderd personen bevonden er zich. De vrouwen, van de mannen gescheiden, zaten in groot getal in dit gedeelte der zaal dat men de bak noemt, de mannen stonden of zaten, dicht opeen gedrongen, aan de beide kanten. Nooit zagen wij een welkdanig publiek van de ene kant zoveel orde, oplettendheid en diepe stilte gedurende de uitvoering der stukken, van de andere kant zoveel geestdrift, zoveel opgewondenheid, zelfs bij het einde."

Maar daar bleef het niet bij. Victor Arnould trok zijn stoute schoenen aan en stimuleerde werklieden om niet enkel passief te luisteren maar zelf als redenaars op te treden. Hij hamerde op de nood van kritische reflectie, met "geest van verdraagzaamheid en vrij onderzoek" om hen "uit de diepe onverschilligheid te halen en te laten beseffen dat er voor de mens nog iets anders bestaat dan het hoofd onder dwang te buigen en naar het woord van anderen te leven." In zijn openingsspeech van 10 december 1866 deed de vrijdenker er nog een schepje bovenop en riep de werklieden op zelf stappen te zetten: "dat het u niet meer genoeg zij te luisteren. Werkt zelf, redeneert, overweegt en spreekt tot uw makkers wanneer gij meent in de waarheid te zijn." Met voordrachten voor het Algemeen Kiesrecht, verdubbelde de vereniging in 1866 haar aantal toehoorders. Het komiteit won bovendien nog meer aan invloed toen het besloot om te teksten van de conferenties te laten drukken en te verdelen onder de deelnemers. Jan Mees printte de amateuristische brochures in een oplage van 700 à 1000 stuks die tot in het buitenland besteld werden om er zelf voordrachten naar het Antwerpse model in te richten.

Ook de *Algemene Werkmansbond* profileerde zich ondertussen op politiek vlak met meetings waar Harry Peters en Jan Mees fulmineerden tegen het coalitieverbod en voor het algemeen stemrecht. Op één van die samenkomsten nam een zekere Philip Coenen het woord en ijverde voor een afzonderlijk en uitsluitend door arbeiders verkozen arbeidskamer. Het utopische voorstel werd afgekeurd maar de toon was gezet. In 1867 werd na een reeks antimilitie betogingen te Brussel door een groep progressieve burgers de *Ligue du Peuple* opgericht. Dit verbond ijverde voor de verruiming van het kiesrecht en een uitbreiding van het onderwijs. Naar voorbeeld hiervan richtte Coenen kort daarop het Antwerps *Volksverbond* op dat in tegenstelling tot de Brusselse *ligue* geen burgerlijke maar een onafhankelijke arbeidersorganisatie moest en zou worden.

Een van de eerste samenkomsten van dit nieuwe *Volksverbond* vond plaats in de '*Duc de Brabant*' op de oude Koornmarkt, centrum Antwerpen. De stichtende leden waren allen ambachtslieden : de schoenmaker Philip Coenen, de zilverdrijver Kobe Labaer, de steenkapper Louis Callewaert en de metaalbewerker Frans Bochem. De nieuwe organisatie richtte zijn pijlen op de militiewetten en ijverde niet enkel voor de inkrimping van het oorlogsbudget en de krijgslasten maar voor het volledig afschaffen van de bloedwet die voornamelijk de arbeidersklas viseerde. De meetingskoorts sloeg aan. Affiches werden gepapt en geplakt. Werklieden uitgenodigd om deel te nemen aan een samenkomst in de latere zetel van het Volksverbond: de '*Sint-Sebastiaan*' op de Ijzeren Waag in het hart van de Sint-Andrieswijk.⁹ Tegen 8 uur 's avonds zat de zaal propvol. Zeshonderd toehoorders werden door Labaer opgeroepen een petitiebeweging op te zetten die moest eindigen met een monstermeeting te Brussel. In de maanden erna werden in verschillende Antwerpse wijken met succes petitiecampagnes gevoerd tegen de nieuwe wetten. Voor de eerste maal werden er politieke samenkomsten georganiseerd en geleid dóór en vóór werklieden.

In zijn speeches focuste Kobe Labaer, net zoals Coenen, op de noodzakelijkheid een volledig zelfstandige politiek te voeren. Toen Philip Coenen enkele maanden later in 'De Zwaan' ('Le Cygne') op de Grote Markt van de hoofdstad kennis met de Brusselse internationalisten maakte, klonk hun concept van 'arbeidsvertegenwoordiging' als muziek in zijn oren. Kort daarna, in maart 1868, werd het Volksverbond een afdeling van de Association Internationale des Travailleurs.¹⁰

Naar goede gewoonte besloten de Antwerpse ambachtslieden bij de stichting van het Volksverbond om een krantje uit te geven. *De Werker* vormde, met veel vallen en opstaan, een eerste socialistische generatie. Het blad was amateuristisch opgesteld, had een lage oplage en verkeerde constant op de rand van het faillissement. De auteurs waren enthousiast maar hadden weinig scholing genoten en moesten bovendien hun artikels schrijven na een zeer lange werkdag. Dat leidde tot kritiek van onder meer hun Gentse kameraden, die in het najaar 1871 tot mei 1872 even de touwen in handen namen. Nadat de oplage tot 2000 exemplaren steeg, verhuisde de redactie opnieuw naar de Scheldestad." Het stuntelige vlugschrift werd gedrukt door Jozef Jorssen die kort daarna zijn ware, professionele kunnen zou illustreren bij het drukken van de '*Histoire de La Commune de 1871*'.

Als goede leerjongens van Victor Arnould was de leiding van het Verbond en de toon van hun dagblad uitgesproken anti-klerikaal, anti-militair en anti-royalistisch. De opdracht was de ambachtslui te verenigen, te verlichten. De lijkrede van Philip Coenen op de begrafenis van medeoprichter Kobe Labaer spreekt boekdelen: "De papen vertegenwoordigen in eerste lijn de bezittende klasse, de groten der aarde, en daarom zoeken zij het volk dom te houden". Een bijna identitiek anti-establishment sentiment sierde een tiental jaren later de entête van het briefpapier van Henry

Kistemaeckers, de naar Brussel verhuisde Antwerpse boekhandelaar: "Maison de Commission pour toute la librairie française, à l'exception toutefois des ouvrages religieux ou de piété, des traités, des brochures purement militaires, des écrits apologétiques des rois et des empereurs, des pontifes religieux ou civils et, en général, de tous ces corsaires de l'humanité." ¹³

Het is niet duidelijk hoeveel leden het Volksverbond had. Vermoedelijk ging het maar om een tiental ambachtslieden, winkeliers en herbergiers. De honderden deelnemers aan de samenkomsten en vergaderingen waren geen effectieve leden. Daarvoor was het lidgeld te hoog en bovendien was lidmaatschap door veel werkgevers verboden. De vereniging was uiterst amateuristisch en had geen centraal gezag. Haar apolitieke, utopische geloof in een natuurlijke omwenteling van kapitalisme naar socialisme bereikte geen breed publiek. De bond richtte geen mutualiteiten in en geen enkele ziekenbus sloot zich bij hen aan. Het meeste succes hadden de Internationalisten met de 'weerstandsmaatschappijen' zoals de Schrijnwerkersbond en Sigarenbond. De mobilisatie over vakverenigingen en beroepsfederaties heen tijdens de staking van de Antwerpse sigarenmakers in 1871 was één van de enige acties waarmee ze, zij het een beperkt, resultaat boekte. De directe impact van de vereniging was dan ook klein maar ze baande wel een weg voor het toekomstige socialisme in Antwerpen. Zeer opvallend is dat het Verbond ondanks haar banden met de drukkerswereld deze niet echt heeft kunnen bereiken. Zo gingen in juni 1872 zestien drukkersgasten van Het Handelsblad in staking voor een loonsverhoging. De actie werd begeleid door het Boekdrukkersverbond, maar zowel zij als de stakers vermeldden uitdrukkelijk dat de Antwerpse Internationale er niets mee te maken had. De liberale progressieven hadden veel nauwere contacten met de drukkersfamilies. Ook bij de diamantbewerkers, de arbeiders van de gasfabrieken en de havenwerkers was de invloed van het Volksverbond gering of onbestaande. De reden is dat de leiders van het Volksverbond zich beperkten tot hun bekend werkterrein in de 4de wijk binnen een middenklasse van de ambachtslui waartoe ze zelf behoorden.14



Élisée Reclus (1830-1905)

Een ongewone vriendschap

Eind april 1878 riep de wereldberoemde geograaf Élisée Reclus voor een studie over Antwerpen de hulp in van een zekere Victor Buurmans: "Je commence à t'exploiter en t'envoyant ce petit croquis d'Anvers et de ses forts, copié sur un plan de la ville et sur la carte de l'État-Major. Que signifie ce pont de chemin de fer qui ne se raccorde à rien? Est-il terminé, en construction, ou seulement en projet? Et s'il est fait ou doit se faire, comment se raccorde-t-il avec le chemin de fer de la rive gauche? Veuille, mon ami, me renvoyer cette petite carte avec tes annotations." 15 Hoe was deze voorname Franse wetenschapper bevriend geraakt met een relatief onbekende Antwerpenaar?

De aanvang van de Commune te Parijs op 18 maart 1871 zorgde voor een aardverschuiving binnen de ontluikende arbeidersbewegingen. De Parijse volksopstand inspireerde allerlei soorten revolutionairen die de burgerlijke maatschappij wilden omverwerpen. Over de begane fouten en haar mislukking zouden nog generaties anarchisten, communisten, socialisten en ander 'rood gespuis' discussiëren. De Semaine sanglante van 21 tot 28 mei 1871 – het bloedige einde van de Commune waarbij duizenden communards werden neergeschoten, de Parijzenaars als weerwraak tientallen gijzelaars executeerden en de Lichtstad herleid werd tot een oude Griekse ruïne – creëerde een angstgolf onder de gevestigde burgerij en haar pers. De behoudsgezinden zochten een schuldige en al gauw werd de Internationale werkliedenassociatie met de vinger gewezen. Ironisch genoeg genoten de Internationalisten hierdoor meer aandacht en kende de beweging een kleine opflakkering terwijl ze reeds volop in crisis verkeerde.

Ook de lieden van het Antwerps Volksverbond juichten de Parijse opstand toe. Daarvoor hadden ze een heel goede reden. Victor Buurmans, hun secretaris, hoofdredacteur en uitgever van De Werker was reeds in 1870 gaan vechten tegen de Pruisen om kort daarna aan te sluiten bij de Fédérés van de Commune. Op 25 oktober 1870 stuurde hij per ballon uit de door de Duitse troepen omsingelde Franse hoofdstad een brief naar zijn Antwerpse kameraden: "Ik maak deel uit van 't 161te bateljon, te compagnie, van de Nationale Garde. Wij zijn gewapend en ten volle uitgerust en doen dienst op de posten en vestingen. De republiek betaalt ons 1,50 frank per dag en dagelijks excerceren wij gedurende twee uur. (...) Hebt moed en hoop! Grote gebeurtenissen zijn nabij." Op 14 maart 1871, enkele dagen voor het begin van de Commune, ontvlamt de ware revolutionair in hem: "Vlaamse broeders opent uwe ogen, blijft niet langer de speelbal van de liberale en klerikale paljassen, spant te samen om de (...)vrijmaking van de werkende stand te verwezenlijken." Eens de strijd volop losbarst tegen de conservatieve regering van Thiers, klinkt euforisch: "Gij zult reeds onze volledige zegepraal vernomen hebben. Parijs is subliem!". ¹⁶

De bloedige week zal Buurmans nooit meemaken, hij werd op 4 april 1871, evenals zijn latere vriend Élisée Reclus, bij een poging om de omsingeling van Parijs te doorbreken, aan het fort van Châtillon gevangengenomen door de troepen van Thiers.¹⁷

N. 7

10 Centimes

1883

LES

HOMMES DU JOUR

ÉDITEURS : L. BERTRAND et CH. DELFOSSE

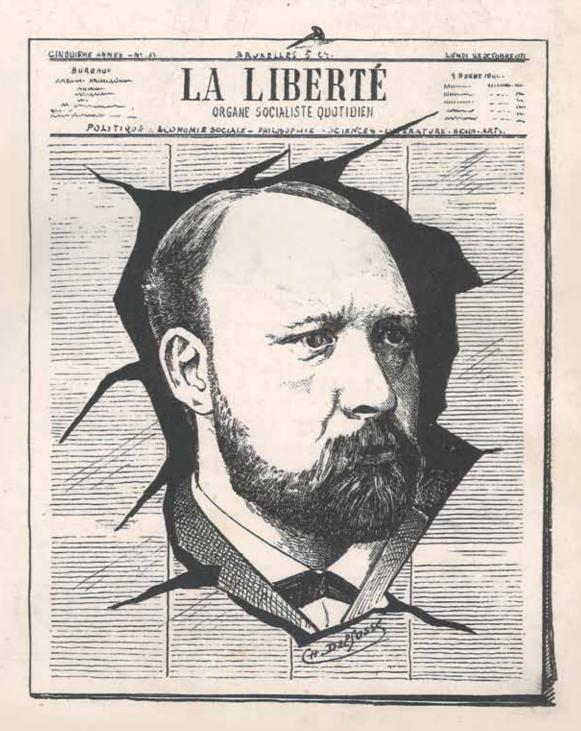
Paraissant en livraisons de 4, 6 ou 8 pages. BUREAUX :

RUE DU CASINO, 4ª BRUXELLES

ADONNEMENTS: Série de 25 numéros, 2 fr. 50; Série de 50 numéros, 5 francs.

FOUR LES ANNONCES ON TRAITE A FORFAIT

M. VICTOR ARNOULD



Victor Arnould (1838-1894) op de cover van 'Les Hommes du Jour', 1883

Mede door zijn nomadische bestaan is er bitter weinig gekend over de avonturier Buurmans. Hij groeide op in een diepgelovig middenstandsgezin te Antwerpen en werd na het overlijden van zijn vader op 10 jarige leeftijd naar een kostschool in Rijsel gestuurd. Na zijn opleiding in *le Nord* woonde hij afwisselend tussen Antwerpen en Parijs. Geheel tegen de destijdse normen van zijn sociale klasse in heeft hij enkele voorechtelijke kinderen. Het leven is hard, een zoontje en dochtertje sterven op vroege leeftijd. In 1864 opende Buurmans een boekenhandel in de Hespenstraat 4 nabij de Eiermarkt en gaf als verwoede flamingant het pamflettistische '*Défense de la langue néerlandaise et exposé des griefs des Flamands*' van de liberale advocaat Constantin Biart uit. Twee jaar later trouwde hij met Elisa Louise Sertilange, de moeder van zijn kinderen en reisde afwisselend tussen Parijs en Londen. In 1867 vroeg hij aan zijn familie om financiële hulp en liet weten dat de tijden zullen beteren eens hij journalist is.¹⁸

Het verbaast niet dat Buurmans, zoals de voorlopers van het *Volksverbond*, als drukker en letterzetter aan de bak kwam. Evenmin dat hij net zoals Henry Kistemaeckers een boekhandel opzette, zij het onsuccesvol, en uitgever werd. Dit paste volledig in het profiel van sociale activist *de l'époque*. In juli 1869 verbleef hij opnieuw in Antwerpen en werd er actief binnen de *Nederduitsche bond* dat in kader van de *Meetingspartij* ijverde voor Vlaamse rechten. Via deze beweging kwam hij in contact met de ambachtslieden Philip Coenen en Kobe Labaer en sloot zich aan bij hun *Antwerps Volksverbond*. Hij maakte binnen de afdeling van de Internationale zeer snel carriere, is een getalenteerd spreker en organisator van congressen. Nochtans was hij er als intellectueel een buitenbeentje maar dat speelde juist in zijn kaarten. Het is zo goed als zeker dat hij eind april 1870 voor de opvang van Eugène Varlin, de Franse boekbinder die in zijn thuisland één van de organisatorische krachten van de Eerste Internationale was, zorgde. Na de val van het tweede keizerrijk van Napoleon III wilden Buurmans en Varlin zo snel mogelijk terug naar de Franse hoofdstad. Op 4 september 1870 werd de Derde Republiek uitgeroepen, op 6 september was Buurmans in zijn geliefde Parijs. 19

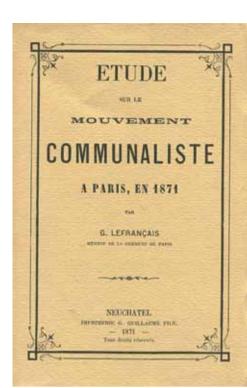
Victor Buurmans was overigens niet de enige, jonge inwoner van de Scheldestad die eind 1870 naar Frankrijk trok. Pierre De Ruysser²⁰, een dertigjarige kleermaker werd onder de Commune, kapitein van een groep *Fédérés*, bezette een politiekantoor en vermeed op het nippertje dat zijn regiment een onbelangrijke commissaris executeerden. In juni 1871 werd hij gearresteerd door de Versaillais en tot 10 jaar gevangenisstraf veroordeeld waarvan hij de helft uitzat. De 23jarige schrijnwerker Charles Van Ryckeghem²¹ vervoegde op 1 juni 1870 Parijs. In zijn krijgsverhoor liet hij uitschijnen zich te hebben aangesloten bij de Gardes Nationales omdat hij van zijn beroep niet langer kon leven. Eind mei 1871 raakte hij tijdens gevechten gewond aan zijn linkerbeen. Voor zijn deelname aan de opstand werd hij veroordeeld tot verbanning naar Nieuw-Caledonië waar hij gevangen zat tot de amnestie in 1879-1880.²²

De Finistère. Het einde van de wereld. Op het schiereiland Roscanvel, het meest westelijke puntje van Frankrijk, bouwde Vauban op het einde van 17de eeuw een eerste omwalling die de haven van Brest moet beschermen tegen mogelijke aanvallen. Het later geconstrueerde fort van Quélern achter de vesting diende om verschoppelingen en vijanden van de Franse staat op te sluiten. Uit het oog, uit het hart. Duizend communards werden er weggestopt, wachtend op de boten die de bannelingen naar Nieuw-Caledonië zouden voeren. Ze waren er niet alleen. Algerijnse Kabyliërs die de wapens hadden gegrepen tegen hun kolonisator wachtte eenzelfde lot.

In dit grijze, koude bouwsel zat ook Victor Buurmans te verkommeren. Een lichtpuntje was er zijn kennismaking met Élisée Reclus. Deze notoire anarchist sloot zich tijdens het beleg van Parijs aan bij het bataljon van de Ballonvaarders dat onder leiding stond van de befaamde fotograaf Nadar en werd enige tijd later lid van de Commune. In een brief van 8 juni 1871 aan zijn tweede vrouw Fanny l'Herminez, doet Reclus zijn relaas over het gevangenisleven en het baantje dat hij er heeft in de bibliotheek. Hij onderwijst Engels aan medegevangenen en doet er onderzoek voor zijn publicatie 'Le Sol et les Races' . Hijzelf volgde er Nederlandse taallessen bij zijn vriend Buurmans die ook andere gevangenen hielp, wat verboden was en hem 35 dagen eenzame opsluiting opleverde.²³

Begin augustus 1871 werd de 'Kluizenaar' overgeplaatst. De Franse regering wist duidelijk niet wat ze met hem moesten aanvangen. Hij veranderde nog 15 keer van cel. Na 11 maanden opsluiting, werd Reclus onder internationale druk, mede dankzij een petitie waar ook Darwin zijn handtekening onderzette, vrijgelaten onder voorwaarde dat hij het Franse grondgebied verliet. Hij dook eerst onder in de Zwitserse Jura, het anarchistische walhalla van destijds, en kwam in 1894 in Brussel boven water.

De Belgische regering was ondertussen stappen aan het ondernemen tot repatriëring van landgenoten uit Frankrijk en ook Victor Buurmans bleef niet bij de pakken zitten. Op 29 juli 1871 schreef hij vanuit zijn Bretoense cel naar de Belgische minister van Financiën en Antwerpenaar Victor Jacobs. Zijn broer, de geestelijke Felix Buurmans die inmiddels directeur van het Sint-



G. Lefrançais. Étude sur le mouvement communialiste à Paris, en 1871. Gedrukt door imprimerie G. Guillaume Fils. Neuchâtel

Jozef Instituut te Antwerpen was, sprak ook de minister aan.²⁴ De diplomatieke aanpak bleek te werken. Op 21 januari 1872 werd Victor Buurmans ontslagen en vestigde hij zich met zijn familie in Montreuil nabii Pariis. Maar het kriebelt alweer bii de avonturier. De levensomstandigheden ziin precair en hij vraagt aan zijn 'compagnon de prison', Elisée Reclus, of die hem aan een baantie in de Internationalistische drukkerij Guillaume te Neuchâtel kan helpen. Het drukkersbedrijfje van de anarchisten verkeerde echter in slechte papieren. Op 19 mei 1872 schreef Reclus aan Buurmans: "l'attendais pour te répondre que j'eusse été renseigné par un de mes amis au sujet des chances de prospérité qu'il y aurait pour toi dans le pays de Neuchâtel. La réponse que j'ai reçue était fort dilatoire ; le mieux, je le crains, sera de ne plus y penser pour le moment. Tu comprends combien je serais désolé si je te faisais lâcher le médiocre certain pour n'importe quel incertain. Il serait trop redoutable d'exposer tes enfants à une destinée inconnue. Il faudra donc attendre. Mais le courage ne t'est pas difficile à trouver : nous avons eu tant de misères! Avec de l'intelligence et l'esprit de solidarité nous saurons en sortir." 25 Dan maar naar Amerika moet Buurmans gedacht hebben. Met ware pioneerskoorts vaart hij in november 1873 naar 'the land of milk and honey'. De teleurstelling is groot. New York en de American Dream zijn nachtmerries, liet Buurmans per brief aan De Werker weten. Het plan om door te steken naar Latijns-Amerika valt in duigen en rond 1874 kwam de Antwerpenaar terug in Europa aan wal.

In 1878 vinden we hem plots in Antwerpen. Onze revolutionair is nu een bediende bij een welvarend familielid: de handelaar Hertogs, de vader van de latere burgemeester. De dood van zijn zoontje, de desillusies in de eerste arbeidersbewegingen en het falen van de Comune waren hard aangekomen.²⁶ Zijn vriend, Élisée Reclus, kon in een laatste brief niet nalaten de depressieve Victor Buurmans aan te moedigen verder te schrijven voor De Werker en stelde enkele pertinente vragen over de Vlaamse kwestie, een paradox voor vele Internationalisten. De geograaf zag de onderdrukking van het Nederlands als problematisch maar vreesde tevens dat een te identitaire politiek, de sociale strijd naar de achtergrond zou drijven en vervolgens het pad vrij zou komen voor het Duitse Imperialisme. "C'est un attentat que d'intervenir entre les Flamands et leur langue, leur pensée même, et de leur dire : «Dans telle ou telle circonstance, tu parleras français». Mais tous les droits se tiennent, si les Flamands se bornent à lutter pour la conquête d'un seul droit, flamand, et non du droit humain, comment veux-tu qu'ils nous intéressent et nous entraînent passionnément à leur suite ? quelques-uns d'entre eux - tu le sais mieux que personne — ont si bien rapetissé leur cause qu'ils l'ont rendue solidaire des conquêtes germaniques. Ils voient dans Bismarck le grand champion de la nationalité : ils parlent même d'abandonner le flamand comme langue littéraire et d'accepter le haut allemand comme langue de leur complète émancipation (Vanderkindere); ils préparent enfin les voies à la conquête allemande, qui, je le crains bien, se fera tôt ou tard. Les soldats prussiens reprendront leurs «frontières naturelles» jusqu'à Lille et Saint-Omer et au Pasde-Calais et, à leur tour, ils seront pour les Anglais les voisins d'en face. Ces événements de l'avenir, je les vois d'avance avec regret, car, plus que tous les autres peuples, les Allemands représentent la discipline, — c'està-dire la mort."²⁷ Reclus' discours is doorspekt met vooroordelen en stereotiepen maar voorspelde de geograaf zonet niet de volgende Groote Oorlog?

Pas in 1889 duikt Victor Buurmans opnieuw op in Nanterre waar hij als bediende werkte en secretaris van een *comité-républicain-révisioniste* was. Hij werd redacteur bij de '*Gazette de Neuilly*' en ondervoorzitter van een Boulangistische groepering te Courbevoie.

De Mouvement Boulangiste - opgericht door de generaal Georges Boulanger - had een driepuntenprogramma: 'Révision', een volledige herziening van de Franse grondwet; 'Restauration', het manu militari in eer en glorie herstellen van het Franse rijk en 'Revanche', wraak op de Duitsers en het heroveren van Elzas-Lotharingen. De populistische partij had onder zowat alle politieke strekkingen aanhangers: van monarchisten tot socialisten. Het 'tegen alles' karakter van de partij moet bij Buurmans in de smaak zijn gevallen want op 28 juli 1889 werd hij hoofdredacteur en politiek directeur van het net opgerichte weekblad de Tambour Battant.²⁸ Wat later stelde hij zich kandidaat voor het bestuursorgaan van het departement la Seine maar werd niet verkozen. De passionele Antwerpenaar die zich nu ook Voisin-Buurmans liet noemen, kon zijn verlies moeilijk verkroppen. In 1891 berichtten diverse roddelkrantjes over een vechtpartij tussen Voisin en Monsieur Boudeau, de verkozen afgevaardigde en nieuwe politiek directeur bij Tambour Battant. Om het dispuut finaal te beslechten, nodigde Buurmans zijn tegenstander uit om hem publiekelijk een klap in het gezicht te verkopen: "[...] dimanche donc, à trois heures, M. Voisin se trouvait place du Port, au milieu de deux ou trois cents curieux, attendant M. Boudeau, Celui-ci, accompagné de plusieurs camelots, arriva au rendez-vous qui lui avait été assigné. Il se dirigea vers M. Voisin-Buurmans, et, d'un gant qu'il tenait à la main, il lui cingla trois ou quatre fois la figure, M. Voisin-Buurmans lanca alors un long jet de salive sur M. Boudeau. Le député de Courbevoie s'essuya et se rendit à l'hôtel du Faisan-Doré, où l'attendaient plusieurs de ses amis. Tandis qu'il s'éloignait, les partisans des deux adversaires en venaient aux mains et échangeaient force horions."25

Na dit 'duel' horen we niets significant meer over Victor Buurmans tot zijn overlijden op 24 augustus 1899. Dat was al even spectaculair als zijn avontuurlijke leven. Hij werd het slachtoffer van een 'crime passionel'. Elisa, zijn vrouw, vermomde zich als man en begaf zich naar de kruidenierswinkel waar Victor Buurmans werkte als handelsvertegenwoordiger. Daar joeg ze een kogel door hem heen omdat hij besloten had van haar te scheiden en een nieuw huwelijk aan te gaan. De voormalige secretaris van het *Antwerps Volksverbond* werd 57 jaar.³⁰

Volgens verschillende kranten had zijn vrouw vroeger al eens een moordpoging op hem gedaan maar werd ze vrijgesproken nadat hij "het haar had vergeven". Victor Buurmans omschreef haar reeds in 1870 in een brief als "fantasque" en "plutôt mauvaise tête que mauvais cœur" maar bleef haar genegen. Op haar rechtszaak in februari 1900 werd door de advocaat van de familie van het slachtoffer een brief van een zekere Reclus voorgelezen: "Buurmans était aussi le modèle des amis et j'ai pu constater avec quelle sollicitude et quelle persévérance de tous les instants il soigna, pendant sa longue maladie, le capitaine Leroux, dont il avait été le fidèle assistant et secrétaire pendant plusieurs années. J'ai eu également l'honneur de recourir fréquemment à ses services et j'ai beaucoup regretté de n'avoir pu le décider à devenir mon collaborateur, car j'appréciais beaucoup ses rares talents d'écrivain, son éloquence naturelle, sa verve abondante, la justesse de ses expressions. Tous les amis de Buurmans ont senti qu'ils perdaient en lui un homme de valeur exceptionnelle.". Elisa werd uiteindelijk vrijgesproken.

Le cadavre est à terre et l'idée est debout

Niet Victor Buurmans maar een andere, uitgeweken Antwerpse boekhandelaar heeft er voor gezorgd dat de mythe van de Parijse Commune tot vandaag verder leeft in alle uithoeken van de wereld.

Henry Kistemaeckers werd geboren op 30 maart 1851 en was de oudste zoon van een boekhouder. Ondanks zijn afkomst uit de betere Antwerpse middenklasse was zijn leven niet rooskleurig. Op zijn zestiende verloor hij vroegtijdig zijn beide ouders en kort daarna overleed zijn zus Athalie. Op zijn eentje stond hij in voor de opvoeding van zijn jongere broer Emile en staakte in 1869 zijn studies aan de '*Haute École des Affaires*' te Antwerpen om boekhouder te worden bij een Londense scheepvaartmaatschappij. In dit bedrijf ontwikkelde hij zijn zakelijke instincten en klom snel in de rangen op tot de graad van officier.³³

Achter elke sterke man staat een sterkere vrouw : Kistemaeckers trad reeds op zijn 19de in het huwelijk met Elise Toussaint, de dochter van een meester-brouwer, die hem zijn hele leven en carrière zal steunen.

In 1871 reisde hij voor zijn werk op en af tussen Antwerpen en Londen en maakte tijdens zijn uitstappen kennis met de talloze Parijzenaars die het land waren ontvlucht na de val van de Commune. Kistemaeckers, die reeds interesse toonde voor het opkomende socialisme, raakte gefascineerd door hun idealisme en besliste zich toe te spitsen op het verspreiden van hun geschriften en getuigenissen. Terug in Antwerpen startte hij in 1873 met een boekwinkel en vertegenwoordigde hij als afgevaardigde de Scheldestad op het 4de Congres van de Eerste Internationale te Brussel, waar hij als secretaris werd aangeduid. Henry kende de mannen van het *Antwerps Volksverbond* en nam met zijn vrouw deel aan de banketten van de vrijdenkersvereniging *Les Solidaires* waar ze kennis maakten met (socialistische) prominenten als Emiel Moyson en César de Paepe.³⁴

Zijn leven lijkt wel een 'roller coaster'. Eind 1874 vestigde hij zich in Brussel en geeft er onderdak aan een onbekende Communard die zonder inkomen en werk zit. Het jaar erop opende hij op de Boulevard du Nord³⁵ zijn boekhandel de '*Librairie Contemporaine*' die zich zou specialiseren in exclusieve uitgaven van Franse klassieken die hij uit Frankrijk importeerde en verdeelde onder verzamelaars en kleinere boekenwinkels. Als bibliofiel heeft Kistemaeckers een voorkeur voor heel dure, luxe uitgaves. De volledige oeuvres of rijkelijk versierde edities mogen dan al spectaculair ogen op de boekenplank, ze zijn niet voor iedereen weggelegd. Het komt tot een botsing met één van de leveranciers uit Parijs en nog niet de minste ook. Henry Kistemaeckers vindt dat hij een te klein percentage krijgt op bepaalde publicaties van Georges Charpentier, de legendarische uitgever van Zola en Flaubert, en omschrijft sommige drukken als "*horribles et pleins d'incorrections*". ³⁶

Na vallen en opstaan heeft Kist – zoals zijn vrienden hem noemen – tegen 1876 genoeg financiële middelen om zelf een origineel manuscript uit te geven. Meer nog, hij gaf zijn job als groothandelaar op en verhuisde naar de Rue Royale om er zich toe te spitsen op de verkoop van eigen publicaties. Tussen 1877 en 1879 stond Kistemaeckers aan het hoofd van een uitgeverij met overwegend werk van voormalige communards en werd zijn Brusselse librairie het epicentrum van de 'politiek-literaire verwerking van de nederlaag van de Commune door de overwonnenen zelf'.³⁷ Het bedrijfje diende in de eerste plaats een ideologisch doel en kwam dan ook snel in financiële moeilijkheden.

Zijn debuut als uitgever eind 1876 was meteen een schot in de roos en zou gaan gelden als het literaire referentiepunt van de geschiedschrijving over de Commune. Op slechts 25 jarige leeftijd



Henry Kistemaeckers (1851-1934) en zijn vrouw Élise Toussaint, tussen 1900 en 1910

MENDE DE LA COMMUNE

par FR. . J. SP H BR ID IN

Membre et Délégue aux Finances de la Commune de Paris.

Un superbe volume grand in-8°, papier de luxe, caractères elzé viriens, illustré de lettrines et d'une PHOTOTYPIE représentant, d'après la photographie originale, la déportation à « l'Île des Pins ». — PRIX DE SOUSCRIPTION : fr. 3-50 (payable après réception); une fois louvrage paru, ce prix est au gmenté.

HOSPITALITE GLERICALE

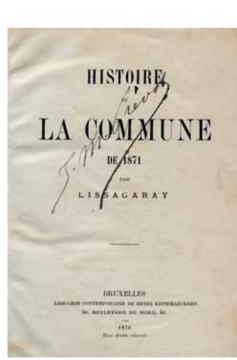
Liberté de la Presse en Belgique.

Le sieur Berden, ADMINISTRATEUR DE LA SURETÉ PUBLIQUE (!) a fait expulser dans les vingt-quatre heu res l'auteur de cet ouvrage, sur le refus de l'éditeur d'en suspendre la publication.

L'ouvrage paraîtra demain, 6 Juillet.

Bruzelles. - Top. et lith. A. LEFEVRE, rue Saint-Pierre, 9.





Prosper-Olivier Lissagaray (1838-1901)

Prosper-Olivier Lissagaray (1838-1901) Histoire de la Commune de 1871, Brussel, 1876

veroverde Kist de revolutionaire wereld met het getuigenverslag van Hippolyte Prosper-Olivier Lissagaray, 'Histoire de la Commune de 1871'. Voor de marxistische politicus en stichter van de Sozialdemokratische Partei Deutschlands, Wilhelm Liebknecht, werd hiermee voor het eerst de geschiedenis niet geschreven door de veroveraars maar door de onderdrukten: "[...] zijn geschiedenis is een monument geworden voor de overwonnenen, een pijler van schaamte voor de overwinnaars - zoveel te beter voor de overwonnenen, zoveel te slechter voor de overwinnaars!". 38 De stemlozen kregen eindelijk een stem door Lissagaray en talloze communards die in de pen kropen om hun verslag te doen van de historische opstand.

Prosper-Olivier Lissagaray kwam uit de Baskische bourgeoisie, volgde klassieke studies en specialiseerde zich in (romantische) literatuur Na een reis in Amerika vestigde hij zich in 1860 in Parijs waar hij literaire salons organiseerde en essays schreef. Ondertussen engageerde hij zich 'à corps perdu' tegen het keizerrijk van Napoleon III en koos resoluut voor het kamp van het prille socialisme en de vakbeweging. Een oplijsting van enkele juridische vervolgingen, spreekt boekdelen:

5 november 1868: 2000 F boete voor laster (Auch)

19 december 1868: 1 maand opsluiting voor aanzet tot haat (Auch)

16 januari 1869: 1 maand opsluiting en een boete van 2000 F voor aanzet tot haat (Auch)

28 januari 1869: 1200 F boete voor persmisdrijven (Auch)

30 oktober 1869: 500 F boete voor inbreuken tegen de wet op samenkomsten (Parijs)

24 december 1869: 8 dagen opsluiting voor slagen en verwondingen (Auch)

31 december 1869: 2 maanden opsluiting voor inbreuken tegen de wet op samenkomsten (Parijs)

14 mei 1870: 6 maanden opsluiting en een boete van 2000 F voor het beledigen

van de keizer (Auch)

28 mei 1870: I jaar opsluiting voor het beledigen van de keizer (Parijs)³⁹

De laatste gevangenisstraffen zat hij nooit uit. Reeds op 10 mei 1870 was hij ondergedoken in Brussel, de vrije zone voor honderden Franse journalisten en staatsvijanden. Na het vallen van het Tweede Keizerrijk, tijdens de oorlog tegen Pruisen, werd hij door Gambetta aangesteld als commissaire de guerre te Toulouse. Onder de Parijse Commune was hij: "un proscrit qui n'a été ni membre, ni officier , ni fonctionnaire de la Commune" en "un ancien combattant sans doute [...] un simple du rang".40 Lissagaray was de exclusieve journalist van de republikeinse kranten L'Action en le Tribun du Peuple. Tegen het einde van de opstand ruilde hij zijn pluim voor het geweer. Van 25 mei tot 28 mei vocht hij aan de barricades van het 11de arrondissement, vervolgens in de straten van Belleville. Na de bloedige week vluchtte hij via België naar Engeland waar de Bask zijn befaamde 'Geschiedenis' schreef. Op 18 juni 1873 veroordeelde de 3de krijgsraad hem bij verstek tot deportatie en opsluiting in een 'omwalde versterking'.41

Henry Kistemaeckers deed er alles aan om het boek van Lissagaray een voornaam aanzien te geven. Als handelaar in bibliofiele uitgaven besteedde hij veel aandacht aan vorm, formaat en papierkwaliteit. De eerder verschenen brochures en boeken van anarchisten en communards bij Zwitserse drukkerijen zagen er amateuristisch en proletarisch uit. Het drukwerk en de omslagen van de '*Librairie Contemporaine*' daarentegen waren esthetisch verzorgd en zeer aanlokkelijk.⁴² Hiervoor deed Kistemaeckers een beroep op een oude bekende uit zijn dagen als Antwerpse Internationalist: Jozef Jorssen, de drukker van *De Werker*.

Het boek werd de belangrijkste publicatie van Lissagaray maar het was niet diens eersteling. Kort na zijn vlucht had hij een reportage geschreven op basis van gecontroleerde ooggetuigenverslagen over de barricadegevechten. 'Les huit journées de Mai derrière les Barricades' was reeds eind 1871 te Brussel verschenen met op het voorblad het veelzeggende citaat van Victor Hugo "Le cadavre est à terre et l'idée est debout".⁴³ In dit relaas spreidde Lissagaray zijn journalistieke en literaire kunnen tentoon. Waar andere auteurs van de Commune de ideologische tour opgaan en allerlei maatschappelijke conclusies trekken, bedreef Lissagaray een anekdotische en meeslepende stijl. Hij toont zich bovenal een goed historicus en maakte er een punt van dat zijn onderzoek op goed gedocumenteerde feiten steunde.⁴⁴

Ook voor zijn meesterwerk 'Histoire de la Commune de 1871' was dit het geval. De mooie, professionele uitgave van Kistemaeckers telde dertig bijlagen en was gebaseerd op een kritische studie van overheidspublicaties en politieke manifesten, persberichten, getuigenissen van betrokkenen en eigen ervaringen. Dit alles nog eens mooi chronologisch opgelijst en voorzien van de nodige contextualisering. Lissagaray hekelde de historici van wiens werk het de bedoeling was revolutionaire mythen in stand te houden: "celui qui fait au peuple de fausses légendes révolutionnaires, celui qui l'amuse d'histoires chantantes, est aussi criminel que le géographe qui dresserait des cartes menteuses pour les navigateurs". 45 Dat het boek zo een succes kende is mede te danken aan het imago van de auteur die door zijn lezers en aanhangers omschreven werd als een "Mousquetaire de la Sociale".

Met zijn heldenstatus als barricadenvechter stak hij ver uit boven andere geschiedschrijvers van de Commune. Bovendien vermeed hij kamp te kiezen voor een of geen partij en ideologie en was zijn betoog aanvaardbaar voor de vele soorten aanhangers van het socialisme. De impact van zijn geschriften op het socialistische herdenken van de Commune kan moeilijk overschat worden. Het is geen wonder dat de familie Marx die in Londen vertoefde al van vroeg de publicaties van Lissagaray verslond en aanraadde bij vrienden en sympathisanten. Zijn 'Geschiedenis' werd naar het Engels vertaald door de jongste dochter Eleanor 'Tussy' Marx, die verliefd werd op de barricadenvechter en zich, tegen de zin van haar vader, met hem verloofde. De liefdesgeschiedenis en het leven van Eleanor Marx kende een tragisch einde maar dat is een ander verhaal.⁴⁶

Lissagaray zelf werd ondanks zijn gepriviligeerde positie binnen revolutionaire kringen nooit lid van één of andere socialistische of anarchistische partij. Wel nam hij bij zijn terugkomst uit ballingschap actief deel aan de Franse politiek. In 1885 stelde hij voor de verkiezingen een "*liste de candidats recommandés par la Bataille*" samen. Bovenaan prijkte de naam van de anarchistische geograaf Élisée Reclus. De auteur van de befaamde slogan "*Voter, c'est abdiquer*" was hierover allerminst te spreken aangezien hij nooit zijn goedkeuring hiervoor had gegeven.⁴⁷

'Histoire de la Commune de 1871' kende hoofdzakelijk in vertaling en buiten Frankrijk succes. In 1877 wist een informant van de Brusselse vreemdelingenpolitie dat Henry Kistemaeckers ondanks al het adverteren veel geld had verloren en een tweede druk zou pas 20 jaar later in Frankrijk verschijnen. In 1894 verscheen in Vlaanderen een eerste Nederlandstalige versie gedrukt door de Gentse activist en voormalige katoenwever Jan Foucaert die furore maakte binnen de Vooruit. De Gentse editie was voorzien van samenraapsel van illustraties en groter van formaat dan de oorspronkelijke uitgave. Bovendien vermelde Foucaert op het titelblad dat het niet louter om een vertaling ging van Lissagarays boek maar ook gebaseerd was op de studie over de Parijse Commune uit 1881 van Domela Nieuwenhuis. Niets was minder waar. Foucaert had de naam van de in Vlaanderen zeer populaire Nederlandse voorman op het voorblad geplaatst louter en alleen om speculatieve redenen.⁴⁸

Na het verschijnen van de canonieke 'Geschiedenis' publiceerde de 'Librarie Contemporaine' van Henry Kistemaeckers gedurende drie jaar nog verschillende geschriften van Parijse bannelingen. In 1877 gaf Adolphe Clémence, één van de oprichters van de Eerste Internationale, een brochure over de opstand en twee jaar later nog een boekje over de Amnestiekwestie uit. De notoire anarchist Arthur Arnould liet bij de librairie zijn 'notes et souvenirs' verschijnen onder de titel 'Histoire Populaire et parlementaire de la Commune'. Het 450 pagina's tellende boek was de enige titel uit het fonds van Kistemaeckers die ook in het Nederlands verscheen.⁴⁹

De vertaling werd verzorgd door een oude bekende, Frans Magermans, medewerker van het *Antwerps Volksverbond* en redacteur van *De Werker*. In januari 1874 schreef hij voor het krantje een artikel getiteld '*Zonder Hemd*', een scoop over orgieën van de gegoede, Antwerpse burgerij. Het werd bekend als het schandaal van de '*Floeren Seefhoek*', naar de desbetreffende wijk en het fluwelen masker dat de dames als enige kledingsstuk droegen. Van dit nummer werden niet enkel veel meer exemplaren verkocht, het was een waar collector's item waarvoor vier, vijf tot zelfs acht frank betaald werd terwijl het normaal slechts 10 centiem kostte. Magermans was tevens een tijdje secretaris van het verbond en werkte in die hoedanigheid nauw samen met Philip Coenen, Kobe Labaer en Victor Buurmans.

Dat Frans Magermans een scherpe pen had, staat buiten kijf. In september 1876 stookte hij ruzie met de Gentse liberalen die hij beschuldigde van hoerenloperij en in oktober 1877 werd hij vervolgd voor een artikel met als sprekende kop 'Weg met de Koning'. De voormalige borstelmaker vluchtte naar Nederland en werd bij verstek veroordeeld tot 3 jaar gevangenisstraf. Eens gevestigd in Breda, spitste hij zich toe op de vertaling van Arnoulds relaas over de Commune. Pas in 1880 keert hij terug naar België en werd hoofdredacteur van het Gentse dagblad De Strijd, een progressieveliberale periodiek. Bij zijn overlijden in 1910, meldde De Werker dat hij "de laatste jaren afgezonderd leefde en onverschillig stond tegenover de beweging". Geheel naar zijn levensovertuiging kreeg hij een burgelijke uitvaart waarbij de socialistische schepen voor financiën, Alfred Cools, namens de vrijzinnige vereniging La Libre Pensée het woord nam. Het is veelzeggend dat hij zich liet cremeren wat voor die tijd heel uitzonderlijk was. Zijn lichaam moest hiervoor eerst naar Mainz overgebracht worden want in België bestond er nog geen crematorium. 50

De boekhandel te Brussel stelde zich voor als 'dépot central' van alle "ouvrages communalistes" en maakte ook reclame voor buitenlandse uitgaven uit Londen, Neuchâtel en Genève. Volgens een advertentie kon men in de winkel ook terecht voor twintigduizend losse karikaturen, affiches en meer dan tienduizend losse nummers of complete reeksen van kranten onder de Commune. Verzamelaars konden er ook authentieke handschriften vinden. ⁵¹



Eleanor Marx (1855-1898)



Arthur Arnould (1833-1895) Journalist en schrijver







François Jourde (1843-1893), Olivier Pain (1845-1884) en Paschal Grousset (1844-1909) in Nieuw-Caledonië. Samen met Henri Rochefort (1831-1913) ontsnappen ze in 1874

Kistemaeckers was niet alleen ideologisch overtuigd maar ook een zakenman die inspeelde op de fascinatie van zijn cliënteel voor clandestiene en later 'pikante' uitgaves. Een gecensureerde uitgave van een vervolgde auteur had meer élan en kreeg aandacht. Kistemaeckers profileerde zich dan ook volop als vrijdenkende, progressieve uitgever. Op titelbladen stond uitdrukkelijk vermeld dat het ging om boeken "saisis, poursuivis, condamnés et prohibés". Een combinatie van vrijmetselaarssymbolen, slogans als "Fraternité" en het Internationalistische motto "Pas de devoirs sans droits" met als toetje er bovenop een Frygische muts, sierden als logo de voorbladen van de 'Librarie Contemporaine'. Na 1880, als Kist volop naam maakte als uitgever van naturalistische auteurs, herhaalde hij deze tactiek. De laatste pagina van het reisverslag 'A Naples. Notes familières' van Victor Hallaux vermelde niet enkel de zilveren medaille die de uitgeverij won op de wereldtentoonstelling van 1885 te Antwerpen maar somde ook expliciet de rechtzaken tegen de uitgever op: "Six poursuites en Belgique pour délit de Presse. Six Acquittements". ⁵²

Toen hij de memoires van de uit Nieuw-Caledonië ontsnapte communard François Jourde zou uitgeven, gingen bij de Brusselse politie alle alarmbellen af. De auteur die het manuscript naar België achterna reisde, werd wegens openbare ordeverstoring met uitwijzing bedreigd. Een campagne van Henry Kistemaeckers wakkerde de publieke opinie aan en zorgde voor de nodige beroering waardoor er zelfs in het parlement over de kwestie gedebatteerd werd. Kistemaeckers maakte goed gebruik van de ophef om het te verschijnen boek aan te prijzen. Zo verspreidde hij in Brussel en Antwerpen grote affiches die aandacht eisten voor het boek en werd er de spot gedreven met de "hospitalité cléricale" en de Belgische persvrijheid. Het politieke werd gekoppeld aan het commerciële al is het niet duidelijk of deze publiciteitsstunt veel geld in het laadje heeft gebracht.⁵³

De grootste afzetmarkt voor de epistels van republikeinen en gevluchte communards was Frankrijk. Kistemaeckers garandeerde zijn auteurs dan ook de verspreiding van hun verboden boeken in hun thuisland door gebruik te maken van valse en onschuldige kaften die de douane op het verkeerde been moest zetten. Tussen 1877 en 1881 gaf hij voornamelijk Franse, socialistisch geïnspireerde literatuur uit. Meestal ging het om propagandistische uiteenzettingen en pamfletjes met een antiklerikaal karakter zoals '*Religion, Propriété, Famille*' van de dokter, chemicus en socialistisch politicus Alfred Naquet. Het boek verscheen eerder, in 1868, in Frankrijk maar werd er verboden en de auteur veroordeeld tot 4 maanden gevangenis en een boete van 500 F. Achteraan de Belgische editie voegde Henry Kistemaeckers de veroordeling van het boek door het Franse gerecht en een brief toe, waaruit zou blijken dat de auteur niet akkoord ging met een Belgische heruitgave. Het gehaaide trucje diende om toekomstige rechtszaken te vermijden en er eens te meer op te wijzen dat het een 'verboden' uitgave betrof. Titels als '*Les Tablettes d'un Libre Penseur*' van Dom Jacobus, beter bekend als de blauwe progressist Charles Potvin, '*La Libre Pensée*' van L.A. Mercier met als motto "*Un Dieu dont la Religion est incompatible avec la raison est inadmissible*" en '*Raison et Religion*' van de journalist Alfred Fleury, lieten weinig aan de verbeelding over.

Alle stijlen en vormen dienden in de strijd tegen de kerk en de reactionaire staat. De anoniem verschenen romans van de uitgeweken communard, Hector France, stoten op persoonlijk verzet van de Franse president Mac-Mahon wiens censuur juist bijdroeg tot het succes ervan. Het blad *l'Artiste* schreef op 30 november 1878 dat de president: "aura plus contribué à multiplier les lecteurs de ce roman que s'il en avait distribué 10000 exemplaires à ses frais".54

De sterkte van de Brusselse uitgeverij was zijn brede gamma. Kistemaeckers had geen voorkeur voor een of andere tendens binnen de nieuwe linkse, progressieve beweging. Of het nu ging om werken van de collectivist Jules Guesde of om beschouwingen van César De Paepe, allen konden rekenen op een verzorgde uitgave.

Vanaf 1878 startte Henry Kistemaeckers met een nieuw project. Met zijn 'Petite Bibliothèque socialiste' wou hij een breder publiek bereiken door goedkopere edities te publiceren voor slechts 1 Belgische frank, één derde van zijn normale prijs. Als bibliofiel kon hij het echter niet nalaten ook deze edities in een mooi lettertype te drukken op luxe papier. Hij zag het groots en zou hiervoor samenwerken met de 'meilleurs écrivains socialistes de l'époque'. Zo kondigde hij publicaties aan van Victor Arnould, de Antwerpse vrijmetselaar, advocaat en oprichter van het Komiteit der Volksvoordrachten; Sigismond Lacroix, medewerker bij Le Radical en gemeenteraadslid van Parijs en andere Franse activisten. 55

Een passionele Kistemaeckers vergallopeerde zich en finaal zouden er slechts drie titels in deze reeks verschijnen: het kortverhaal 'L'Événement d'une maudité' van de republikein Léon Cladel dat in 1875 in Frankrijk was verschenen en waarvoor de auteur tot een maand gevangenis was veroordeeld; een 'Essai de Catéchisme socialiste' van Jules Guesde, communard en voornaam figuur uit de Franse arbeidersbeweging en tenslotte de 'L'Histoire populaire et parlementaire de la Commune de Paris' van Arthur Arnould dat vertaald werd door Magermans.

Door het tekort aan lezers, de verschillende schrijvers die afgeschrikt waren door het 'extremisme' van de uitgever en de constante druk van de veiligheidsdiensten en de traditionele pers werd de reeks

in 1879 stopgezet. Met de Amnestie van 1880 keerden bovendien veel gevluchte communards terug naar hun vaderland en hadden niet langer nood aan een buitenlandse uitgever. Daarmee verdween een belangrijke afzetmarkt. Reeds vanaf 1878 zat Kistemaeckers in moeilijke papieren door de vele schulden. Het socialistische tijdperk van de publicist liep stilaan op zijn einde. De toon van de boeken werd wetenschappelijker en minder politiek. De sociale studie '*Le budget et l'impôt en Belgique*' van Guillaume De Greef uit 1883 is hiervan een mooi voorbeeld. Bovendien werd de uitgever verschillende malen door de Belgische justitie vervolgd maar door de inzet van diezelfde De Greef, zijn advocaat en vriend aan huis, werd de boekhandelaar keer op keer vrijgesproken.⁵⁶

Guillaume De Greef was trouwens vanaf 1894 rector van de afgescheurde en nieuwe *Université Nouvelle de Bruxelles*. Dit instituut was mede ontstaan omdat de ULB in 1892 de aanstelling van de auteur van '*La Nouvelle Géographie Universelle*', Élisée Reclus, had geanuleerd. De vriend van Buurmans werd vanwege zijn politieke overtuigingen ten onrechte gelinkt aan diverse anarchistische aanslagen die Europa terroriseerden. Hierdoor kwam zijn docentschap op scherp te staan. De colleges die hij uiteindelijk hield in de lokalen van de vrijmetselaarsloge *Les Amis Philanthropes* werden een groots succes. De 'Kluizenaar' was op het einde van zijn leven een eminent figuur in progressieve en culturele kringen te België en een graag geziene gast op salons en conferenties. In 1905 overleed hij te Torhout in het buitenverblijf van zijn minnares Florence de Brouckère, de tante en stiefmoeder van de socialistische politicus Louis De Brouckère.

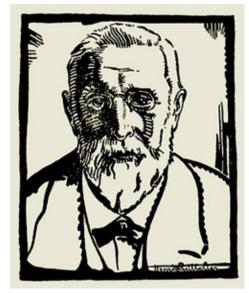
Ondanks al deze tegenslagen keerde Kistemaeckers nooit zijn rug naar de socialistische literatuur. Tot 1897 bleef hij politieke vlugschriften publiceren maar tegen het einde van de 19de eeuw verkende hij nieuwe horizonten en maakte algauw furore met romans en verhalen van de antireactionaire Naturalisten. Publiceren was voor Kist altijd een strijd, ditmaal tegen 'l'Orde Moral'. Met auteurs van onder meer La Jeune Belgique veroverde hij een plaatsje tussen de talloze gerenomeerde drukkerijen die Brussel rijk was. Opnieuw kwam hij in aanvaring met De Belgische staat, die door de Franse pers ervan beschuldigd werd te laks op te treden tegen het verschijnen van 'pornografische' literatuur en het verspreiden van "des mauvaises livres". Met 18 verschijningen voor het hof van assissen en 5 vervolgingen door de correctionele rechtbank was hij de meest geviseerde uitgever. Hij werd slechts tweemaal effectief veroordeeld. 58

Tijdens zijn 25 jarige carrière die in teken stond van vrije meningsuiting en het doorbreken van morele en politieke taboes maakte Henry Kistemaeckers weinig vrienden. Door zijn moeilijk karakter, eigenzinnige redactie van teksten, slecht financieel beheer en de maatschappelijke druk kwam het niet enkel tot conflicten met de gevestigde orde maar ook tot hoogoplopende ruzies met zijn auteurs. Félicien Rops die enkele illustraties verzorgde bij de verhalen en romans van Léon Cladel, Léon Dommartin en Théo Hannon, sprak over "*Tristemaeckers*".⁵⁹

In 1902 viel het doek. De legendarische uitgever van de nonconformistische 'Librairie Contemporaine' werd veroordeeld en vluchtte naar Parijs. De cirkel was rond "On illumina ce soir-là au Parquet. Le loup blanc était touché! Comme je n'étais pas habitué à vivre dans la société des tire-laine, des escrocs ou des banqueroutiers, je ne pus me décider à donner à mes persécuteurs la joie de me mettre en cage, et, ma dernière cartouche brûlée, je mis la clef sous la porte, je partis pour l'exil; et à mon tour, je vins demander à la France une hospitalité que jadis j'avais accordée moi-même à ses proscrits de la plume et de l'idée [...]". ⁶⁰

De Hydra

Tussen 1878 en 1879 stichtte de naar België gevluchte Parijzenaar Ernst Vaughn samen met een groep Belgische vrienden en verbannen communards het satrirische tijdschrift La Bombe. Op een spotprent van Alfred Le Petit, verschenen in het blaadje op 21 juni 1879, zien we een verbaasde clericus, magistraat en ondernemer staren naar een meerkoppig monster bestaande uit portretten van 'socialistische' coryfeeën.⁶¹ Het betreft een op het eerste zicht heterogene groep van liberale-progressieve burgerij, notoire syndicalisten, vrijmetselaars en revolutionairen. In het bonte gezelschap ontwarren we ook enkele protagonisten uit ons verhaal: Henry Kistemaeckers, Frans Magermans, Philip Coenen, Victor Arnould en Guillaume De Greef. De prent illustreert mooi het ons-kent-ons verhaal. Het bestaan van een subtiel netwerk van persoonlijke relaties dat zich uitstrekte over professionele en politieke verenigingen, de vriimetselarii, de culturele en literaire milieus tot en met de Eerste Internationale. 62 De Antwerpse communard Victor Buurmans en geograaf Élisée Reclus zouden gemakkelijk aan de puzzel kunnen toegevoegd worden. Jozef Jorssen, de onbekende drukker van Lissagarays meesterwerk en het Antwerpse krantje De Werker, verdween in de voetnoten van de geschiedenis. Hij was een figuur aan de zijlijn van de liberale- en presocialistische beweging. Door de historische omstandigheden, zijn positie op de juiste plaats op het juiste moment, speelde hij een kleine rol in de overlevering van de mythe van de Parijse Commune.



Guillaume De Greef (1842-1924)

Theun Vonckx



François Jourde (1843-1893)

Geraadpleegde literatuur

Colette Baudet, Grandeur et misères d'un éditeur belge : Henry Kistemaeckers (1851-1934), 1986; René Bidouze, Lissagaray, la plume et l'épée, 1991;

Dennis Bos, Bloed en Barricaden. De Parijse Commune herdacht, 2014;

Boekdrukkers Verbond van Antwerpen, 1856-1906, Beknopt verslag over het vijftigjarig bestaan en feestelijkheden ter deze gelegenheid ingericht, 1906;

Bert De Munck en Maarten Van Ginderachter, Over 'drinkebroers' en 'vechtersbazen'. Sociale organisaties, arbeidsverhoudingen en collectieve actie in Antwerpen, 2010;

Gita Deneckere, Sire, het volk mort; Sociaal protest in België (1831-1918), 1997;

Daisy Devreese, Victor Buurmans (1842-1899): Schets van een leven, 1999;

Denise De Weerdt en Catherine Oukhow, met medewerking van Francis Sartorius; woord vooraf door Carlo Bronne, De commune van Parijs 1871 in boek en beeld, 1971.

René Fayt, Un éditeur des naturalistes: Henry Kistemaeckers, 1984;

Wilhelm Liebknecht, Kleine politische Schriften, 1995;

Prosper-Olivier Lissagaray, Avant-propos par Jean Maitron, *Histoire de la Commune de 1871*, 1976 (1876); Eric Min, De eeuw van Brussel: biografie van een wereldstad, 1850-1914, 2013;

Frans Olthoff, De Boekdrukkers, Boekverkoopers en Uitgevers in Antwerpen sedert de uitvinding der boekdrukkunst tot op onze dagen, 1891;

Élisée Reclus, Correspondance Tome II: octobre 1870-juillet 1889, 1911;

Francis Sartorius & Jean-Luc De Paepe, Belges ralliés à la Commune de Paris, 1985;

Geert Van Goethem, De samenwerkende maatschappij De Werker (1880-1914) : de mislukte start van de Antwerpse socialistische kooperatieven, 1991;

Karel Van Isacker S.J., De Internationale te Antwerpen 1867-1877, 1964;

Aad van Maanen, Meneer De Opsteller, De Antwerpse journalisten in de 19de eeuw, 2017;

Juul Verhelst, De Antwerpse drukkerijen 1794-1914, 1966.

- 1 Olthoff, pp. 52-53; Verhelst, pp. 166-167.
- 2 Van Isacker, pp. 22-23.
- Jozef Jorssen woonde en werkte in verschillende ateliers o.a. in de Steenhouwersvest 2629 (= 27), de Vrijdagstraat 1, de Ammanstraat 1, de Reyndersstraat 21, de Hochstettersstraat 21, de Wijngaardstraat 1 en de Lombaardstraat 40, Verhelst, p. 167.
- 4 Cfr, pp. 26-27.

220

- Cfr, p. 28.

 De Grondwet, 28 december 1864 in Cfr, p. 32.

 Komiteit der Volksvoordrachten. Tweede jaar 423-431 in Cfr, p. 36.

 Verhandelingen voor het Volk, Reeks 1866-1867, 10-15 in Cfr, p. 37.

 Het Volksverbond huisde ook een periode in de 'Estaminet Plantijn' van Frans Adams in de Apostelstraat. Adams was bestuurslid van het Boekdrukkersverbond; vanaf augustus 1874 neemt het Verbond opnieuw 'de Sint Sebastiaan' als uitvalsbasis. Cfr, p. 61.
- 10 Cfr, p. 57. 11 van Maanen, pp. 247-279.
- 12 Van Isacker, p. 59.

- 14 Van Isacker, p. 88; De Munck & Van Ginderachter, pp. 245-273. 15 Élisée Reclus aan Victor Buurmans, Vevey, 2, Place Orientale, 25 april 1878.
- 16 Van Isacker, pp. 93-94; De Werker oktober 1870-april 1871.
- 17 Sartorius & De Paepe, p. 730; Lemma Victor Buurmans: www.maitron.fr 18 Devreese, p. 1040. ; van Maanen, pp. 247-279.
- 19 Devreese, p. 1041 20 Sartorius & De Paepe, p. 28.
- 21 Idem, pp. 580 -581.
- 22 Andere geboren Antwerpenaren hadden zich, zoals veel Belgen, eerder in de Franse hoofdstad gevestigd om er werk te vinden en een nieuw leven op te bouwen. Zoals de talloze Franse en "buitenlandse" communards ging het vooral om ambachtslui die woonden in de Parijse volksbuurten. De Franse politie legde dossiers aan van volgende Antwerpenaren: de schoenenmaker Louis Govaerts, de koopman Henry Somers, de beeldhouwer Edouard Vandensande, de klerenmaker Auguste Vanderstock en de stratenlegger Antoine Huybrechts. Zie ook Sartorius & De Paepe.
- 23 Élisée Reclus aan à Mme Fanny Elisée Reclus. 8 juin 1871; Devreese.
- 24 Victor Buurmans aan Victor Jacobs, 29 juli 1871, Quélern-Brest; Felix Buurmans aan Victor Jacobs, Brussel, 4 oktober 1871; Devreese, p. 1040.
- 25 Élisée Reclus aan Victor Buurmans, Luina di Pazzallo, Lugano, 19 mei 1872.
- 26 Devreese, p. 1042.27 Élisée Reclus aan Victor Buurmans, Napels, 17 februari 1878.
- 28 Devreese, p. 1043. 29 'l'Incident de Courbevoie' in La Charente : Organe Républicain Quotidien, mardi 20 et mercredi octobre 1891.
- 30 Devreese.p. 1043.
- 32 Le Figaro, Le numéro-Seine & Seine-et-Oise, vendredi 13 avril 1900
- 33 Baudet, p. 13; Bos p. 209.
- 34 Baudet, pp. 14-15.
- 35 Vandaag is dit de Adolphe Maxlaan. In nr 60 huist nu een sexshop met aansluitend op nr 62 Ciné Paris, een (vervallen)
- 36 Baudet, p. 16.
- 38 "Er Hat mit Bezug auf die Kommune das traurige Wort Lügen gestraft "Die Besiegen haben keine Geschichte", und is seine Geschichte den Besiegten zum Ehrendenkmal, den Siegern zur Schandsäule geworden – um so besser für die Besiegten, um so schlimmer für die Sieger!", Willem Liebknecht, p. 157; Bos, p. 212.

- 39 Maitron, p. 5.
- 40 Lissagaray (1976), pp. 14-15.
- 41 Lemma Lissagaray: www.maitron.fr
- 43 Hugo, Actes et paroles, Pendant l'exil, 1867, VIII, Mentana, VII.
- 44 Bos, pp. 213-214.
- 45 Lissagaray (1976), pp. 14-16.
- 45 Lissagatay (1970), pp. 1-7-1-6.
 46 Bidouze, pp. 115-122; Bos, pp. 212-217.
 47 Lemma Lissagarav: www.maitron.fr; Bidouze, p. 180.
- 48 Bos, pp. 216-217; Bos, pp 283-284. 49 Baudet, pp. 18-19; Bos pp. 209-210.
- 50 van Maanen. pp. 247-279.
- 51 Bos, p. 210. 52 Baudet, p. 18; Baudet pp. 138-139.
- 53 Bos, 211p. 54 Baudet, 19p; Baudet 31p.
- 55 Baudet, pp. 24-26.
- 56 Baudet, 26p. 57 Lemma Élisée Reclus : www.maitron.fr
- 58 Fayt, p. 238.
- 59 Min, p. 316.
- 60 Fayt, p. 239.
- 61 Jean Puissant, 'L'hydre du socialisme en Belgique' : www.maitron.fr ; Baudet, p. 143.
- 62 Deneckere, p. 221.



Charles-Joseph Wathelet (1867-1957) 1 mei optocht

COLOPHON

Publié à l'occasion de l'exposition *La Commune. Paris, 1871. Liège, 1886* au Musée Grand Curtius à Liège du 30 avril au 25 juillet 2021

Édition : Cahiers du Rossaert (Ronny Van de Velde nv) et LUDION

Concept: Ronny et Jessy Van de Velde Coordination: Jessy Van de Velde Mise en page: Ronny Van de Velde Textes: Xavier Canonne, Theun Vonckx Traduction: Isabelle Grynberg, Hilde Pauwels Photographie: Ad/Art (Guy Braeckman) Graphisme: Fabienne Peeters (Steurs nv)

Impression: Graphius, Gand

Remerciements: Peter Baetes et Peter Rogiest (Erfgoedbibliotheek Hendrik Conscience), Jean Baronnet, Christophe et Peter Bernaerts (Veilinghuis Bernaerts), Ludo Bettens et Micheline Zanatta (IHOES), François Belot, Thomas Barbieux, Marie-France Hannon et Jules Pirlot (CArCoB), Xavier Canonne (Musée de la photographie, Charleroi), Bibliothèque Nationale de France, Gaston Ducloux, Felix Archief Antwerpen, Maud Fruzetti, Isabelle Grynberg, IISG Amsterdam, Serge Kakou, Philippe Janssens, Mario Listes, Musée Carnavalet, Patrick Najbart, Daniëlle Palmans (Letterenhuis), Musées et Fonds Patrimonieux de la Ville de Liège, Fabienne Peeters, Hilde Pauwels, Charles-Daniel Schreiber, Christian Spapens, Jean et Vera VanderSanden-Van der Vinck, Sven Van Laer (Fine Art Framings), Ville de Paris, Bibliothèque historique de la ville de Paris, Paule Verbruggen et Pascale Welvaert (Amsab), Theun Vonckx

- © Xavier Canonne
- © Cidep

222

- © Serge Kakou
- © Theun Vonckx
- © Ronny Van de Velde nv

ISBN 978-94-9303-954-4 D/2021/6328/2

COLOFON

Uitgegeven ter gelegenheid van de tentoonstelling *La Commune. Paris, 1871. Liège, 1886* in het museum Grand Curtius te Luik van 30 april tot 25 juli 2021

Uitgave: Cahiers van de Rossaert (Ronny Van de Velde nv) en LUDION Concept: Ronny en Jessy Van de Velde Coördinatie: Jessy Van de Velde Mise en page: Ronny Van de Velde Teksten: Xavier Canonne, Theun Vonckx Vertaling: Isabelle Grynberg, Hilde Pauwels Fotografie: Ad/Art (Guy Braeckman) Grafische vormgeving: Fabienne Peeters (Steurs nv) Druk: Graphius, Gent

Dank aan: Peter Baetes en Peter Rogiest (Erfgoedbibliotheek Hendrik Conscience),
Jean Baronnet, Christophe en Peter Bernaerts (Veilinghuis Bernaerts), Ludo Bettens en Micheline
Zanatta (IHOES), Thomas Barbieux, François Belot, Marie-France Hannon en Jules Pirlot
(CArCoB), Xavier Canonne (Musée de la photographie, Charleroi), Bibliothèque Nationale
de France, Gaston Ducloux, Felix Archief Antwerpen, Maud Fruzetti, Isabelle Grynberg,
IISG Amsterdam, Serge Kakou, Philippe Janssens, Mario Listes, Musée Carnavalet, Daniëlle
Palmans (Letterenhuis), Musées et Fonds Patrimonieux de la Ville de Liège, Patrick Najbart,
Fabienne Peeters, Hilde Pauwels, Charles-Daniel Schreiber, Christian Spapens, Jean en Vera
VanderSanden-Van der Vinck, Sven Van Laer (Fine Art Framings), Ville de Paris, Bibliothèque
historique de la ville de Paris, Paule Verbruggen en Pascale Welvaert (Amsab), Theun Vonckx

- © Xavier Canonne
- © Cidep
- © Serge Kakou
- © Theun Vonckx
- © Ronny Van de Velde nv

ISBN 978-94-9303-954-4 D/2021/6328/2

